

Iacchos

Las Vegas est morte voilà neuf jours.

Lors de la dernière grande réunion du journal clandestin L'Arbre-Monde, où seul le rédacteur en chef dépassait le seuil des vingt-cinq ans, cette nouvelle a été jugée grotesquement anecdotique. Les guerres de l'eau ensanglantant le Moyen-Orient, l'Australie à peine encore habitable et continuant de ravager son propre sol, la Polynésie achevant de fondre dans l'océan, le Nil rejoignant la liste des fleuves où la vie animale a disparu, autant de sujets internationaux dignes d'être traités ! Mais la fermeture officielle des derniers casinos névadains ? Tout juste bonne à figurer dans le jacassement des médias autorisés.

Lise Maupin n'a pas été de l'avis de ses amis. Parlant avec une assurance fondée sur ses doublement chères études de lettres, elle a insisté pour qualifier l'évènement de poétique. La cité insomniaque s'était accrochée à l'existence avec les ongles tandis que son ciel jaunissait de poussière, que la chaleur intense faisait craquer son béton et que plus aucune goutte de pluie ne venait la rafraîchir. Des records de fréquentation et de bénéfices avaient été enregistrés, l'agonie du cadre inspirant à ses visiteurs une cupidité haletante. Et puis le couperet était tombé, mettant un terme sans appel à ce rêve fiévreux.

Lise songe en ce moment précis qu'elle pourra du moins recycler quelques idées de son projet d'article rejeté lorsqu'elle écrira son reportage sur la fête donnée par Pierre-Bohémond Haudricourt.

Officiellement quatrième fortune mondiale, Haudricourt a été situé trois places plus haut par des journalistes emprisonnés depuis pour violation du secret des affaires. Son manoir principal se trouve dans une enclave privée englobant un tiers de ce qui fut le département de l'Orne. Des jets, des aircars et d'énormes voitures de luxe s'y sont succédés toute la journée, emplissant goutte à goutte les lieux d'invités suintant la richesse ou un de ses succédanés.

Lise est arrivée sur place très tôt le matin avec plus d'une centaine d'autres employés de la société DjinnServ, spécialiste incontestée des réceptions extravagantes et incidemment propriété de Pierre-Bohémond Haudricourt.

C'est la troisième fois que la jeune femme a ainsi l'occasion de pénétrer dans l'énorme bâtisse. Trois étages et plusieurs milliers de mètres carrés y ont été entièrement réaménagés pour se conformer au thème – « *Sin City* » – de cette nouvelle fête sursaturée de plaisirs,

d'ostentation et d'excès. Haudricourt, dont Lise est désormais convaincue qu'il est insensible aux allégories, a choisi de rendre ainsi hommage à la cité récemment disparue.

Aucun frais n'aura été épargné pour évoquer les plus prestigieux casinos de Las Vegas : grands tapis flamboyants pour recouvrir le sol de marbre, lustres étincelant de mille feux, couleurs intenses d'un éclairage qui constitue à lui seul un chef-d'œuvre. Avides d'excitation et de spectacle, les invités se pressent autour des nombreuses tables où l'on peut jouer au baccarat, au poker et au blackjack, ou encore affronter le hasard de la roulette. Certaines salles ont été réservées aux machines à sous, dont le caractère déplaisamment populaire s'est vu compenser par la fixation de mises outrancières.

Les membres du personnel sont très nombreux, mais presque invisibles à l'exception de ceux qui s'occupent soit des tapis verts, soit de la restauration. Pour ces deux catégories essentielles au bon déroulement de la fête, DjinnServ s'est montrée particulièrement exigeante quant aux compétences mais aussi au caractère décoratif des employés sélectionnés. La jeunesse ne gâtait de toute évidence rien dans cette seconde appréciation, et Lise soupçonne qu'elle se serait qualifiée avec moins de facilité si elle avait eu ne serait-ce que vingt-cinq ans.

Chemise blanche, pantalon et veston noirs, nœud papillon, cheveux blonds tombant impeccablement juste au-dessus des épaules, la mince jeune femme se trouve depuis maintenant trois heures derrière un superbe bar en acajou et devant un déploiement extraordinaire de bouteilles. Avec deux autres barmaids, elle y sert un flot constant d'invités si blasés que le service le plus exceptionnel ne leur donne qu'une impression de banale normalité.

Lise se soucie avant tout de son véritable travail, mais elle tire un certain plaisir de cette occasion d'exercer les talents hérités de ses parents. De son père, jongleur et prestidigitateur, la vive dextérité avec laquelle elle fait virevolter les verres et prépare de manière flamboyante les cocktails les plus simples ou les plus compliqués. De sa comédienne de mère, l'expressivité malléable de son visage ovale et sa répartie calculée face aux clients, qu'ils la voient comme une occasion de flirter ou comme un automate.

Les principales qualités qu'elle sait posséder – et dont la modestie n'a jamais fait partie, à la consternation occasionnelle de ses amis – sont ses capacités d'observation et surtout son exceptionnelle mémoire. En trois heures, Lise a saisi et retenu de multiples comportements issus de cette foule où se trouve réunie par des valeurs communes l'élite des mondes de la finance, de l'industrie, de la politique, du spectacle, et de bien d'autres sphères encore.

Elle n'a aperçu Haudricourt lui-même qu'un court instant, alors qu'il se dirigeait vers une aile réservée de son manoir en compagnie d'une demi-douzaine d'invités manifestement exaltés par cet honneur. La jeune journaliste présume qu'elle n'aura guère l'occasion d'espionner les faits et gestes du maître des lieux et elle le regrette fort, car cela aurait sans doute apporté bien des réponses à ses interrogations.

De curieuses rumeurs se murmurent depuis plusieurs mois sur l'apparition d'une nouvelle drogue dans un cercle particulièrement restreint. Une boisson capable de raviver les sens

des ultra-riches les plus usés par la débauche, de plonger dans l'extase ceux auxquels la néroïne et le cétyl D ne font plus d'effet, de faire oublier les inhibitions les plus tenaces et les névroses les plus ancrées. Les investigations de L'Arbre-Monde ont établi que le produit est contrôlé par Haudricourt et consommé presque exclusivement au sein de ses enclaves privées, là où les autorités officielles ne viennent jamais fourrer le nez.

Certaines des sources consultées, il est vrai, affirment aussi que ladite drogue sert de breuvage rituel à un culte orgiaque pratiqué par les véritables maîtres du monde, et que des célébrations impliquant des sacrifices humains se déroulent dans un temple très ancien découvert par Haudricourt en-dessous de son manoir. Même si Lise n'attribue pas une once de moralité au milliardaire moyen, elle éprouve un scepticisme considérable vis-à-vis des accusations baroques de ce genre.

Un frisson soudain parcourt l'épiderme de la jeune femme. Aucun changement matériel ne semble pourtant s'être produit dans l'atmosphère : les parages du bar baignent depuis dix minutes dans un éclairage bleu cobalt accompagné de néo-jazz, et la climatisation de pointe n'y permet pas le moindre écart de température.

Le couple qui vient d'arriver devant Lise paraît également bien ordinaire, du moins d'après les critères localement applicables. L'homme est un magnat de la pharmaceutique, la lèvre dédaigneuse et le regard froid, vêtu d'un costume superbe et coûteux qu'il ne remettra jamais après cette fête. La femme accrochée à son bras est une courtisane de l'agence Shamhat, incarnant la luxure raffinée avec tant d'art qu'elle paraît davantage provocatrice dans le carmin fendu de sa robe qu'elle ne le serait en Olympia nue allongée sur un lit.

Le milliardaire s'appuie contre le rebord du bar, jouant machinalement avec quelques jetons de jeu dont le moindre vaut davantage qu'une barmaid à plein temps ne pourrait espérer gagner en trois mois. Au lieu d'exprimer son souhait, il reste un instant plongé dans un curieux silence. Puis, fronçant les sourcils, il crache :

— Un verre de nectar ! Tout de suite !

Il ponctue ces mots d'un coup du plat de la main sur la surface d'acajou. Puis d'un deuxième. Puis d'un troisième. Et encore. À côté de lui, la courtisane éclate d'un rire strident, se débarrasse en deux coups de pied de ses escarpins, puis grimpe sur le comptoir où elle se met à tourner follement sur elle-même.

Les yeux écarquillés de Lise balayent la vaste salle où la même démente semble s'être propagée en un instant. Sur une musique devenue frénétique, dans une lumière désormais brûlante, les invités dansent, hurlent, se battent ou s'enlacent. Les tables de jeu sont brutalement renversées, couvrant le sol de cartes, de jetons et de verre brisé. Le bruit intense déferle contre les tympans de la jeune femme malgré les mains qu'elle plaque contre ses oreilles.

Puis la cacophonie douloureuse se résorbe et s'assourdit jusqu'à ressembler au grondement lointain d'énormes tambours, accompagné par le trille de flûtes aiguës. Un dieu traverse sans hâte l'océan informe de la foule. Lise ne saisit aucun détail de son apparence, sinon que

son visage possède la langueur d'un fauve rassasié, qu'une chevelure noire et sauvage cascade dans son dos, et que ses yeux pourraient la noyer dans leurs profondeurs insondables.

La jeune femme se retrouve tout à coup de l'autre côté du comptoir, une coupe remplie d'un vin presque noir entre les mains. Dès son premier pas en avant, un arôme capiteux vient l'envelopper des pieds à la tête, lui donnant l'impression de flotter. Une fois parvenue devant l'infini incarné, elle élève son offrande en un geste d'adoration tel qu'elle n'en a jamais eu dans sa vie.

Le dieu vide la coupe d'un trait, puis se penche pour dissoudre le cœur palpitant de Lise dans un baiser plus brûlant que le désir.

1

Les formes et contours de la réalité réapparaissent avec une lenteur si extrême qu'ils ne font d'abord presque aucune impression sur les sens. Lorsqu'une première pensée vient naître dans l'esprit de Lise, c'est une constatation d'inconfort : sa joue s'appuie contre une surface désagréablement dure.

La jeune femme éprouve la vague tentation de s'abîmer à nouveau dans un sommeil insouciant, mais celui-ci s'est déjà éloigné hors de sa portée. Des messages affluent à travers son système nerveux, lui apprenant dans quelle position malcommode elle se trouve affalée contre un mur. Ses bras et jambes enchevêtrés ont la lourdeur lancinante qui précède l'engourdissement.

Lise entrouvre les yeux. La lumière qui s'engouffre aussitôt entre ses paupières la fait grimacer de déplaisir, mais dissipe en même temps les vestiges de torpeur qui la maintenaient immobile. Elle retrouve rapidement la maîtrise de ses membres et parvient sans trop de difficulté à se relever.

Elle réalise ce faisant qu'elle se trouve dans une cabine de toilette. Sa main prend appui sur la cuvette de porcelaine contre laquelle son visage se pressait quelques instants plus tôt. Le bruit infime de ses mouvements trouble un silence duveteux, inaltéré par une climatisation d'une exquise discrétion.

Le flux de ses idées a retrouvé toute sa vivacité, mais cela ne fait qu'accroître la confusion de la jeune femme. Les ragots de son université comptent bien des histoires sordides dans lesquelles tel ou tel fêtard se réveille dans un lieu incongru sans aucun souvenir d'une longue nuit de beuverie, mais elle-même s'est toujours gardée des excès de ce genre. Elle n'éprouve du reste en ce moment aucun mal de tête et sa bouche n'est pas pâteuse.

Lise réalise avec retard qu'elle ne porte même plus sa tenue de barmaid : celle-ci a été remplacée par des vêtements d'un turquoise uniforme, dont la matière mince et la coupe

inélégante évoquent les tenues portées par les infirmières en milieu hospitalier. Le brouillard fuligineux emplissant la mémoire de la jeune femme ne laisse échapper aucun semblant d'explication.

Lorsqu'elle sort de la cabine, Lise obtient une première réponse à ses questions : elle se trouve toujours dans le manoir de Pierre-Bohémond Haudricourt. Dans quel autre lieu une pièce pareille occuperait-elle une superficie aussi disproportionnée, et comprendrait-elle des lavabos de marbre agrémentés de vases nacrés et de fleurs exotiques fraîchement coupées ?

L'espace d'un fugitif instant, la jeune femme croit se revoir pénétrant dans les toilettes d'un pas précipité, anxieuse et haletante. Cherchait-elle ici un endroit où se cacher ? Elle s'efforce de faire remonter ses souvenirs plus en arrière, mais il ne lui vient rien d'autre que la vague impression d'un couloir et de choix incertains.

Lise vient se planter devant le grand miroir au cadre de platine pour y examiner son reflet. Son visage ne présente aucune anomalie, sinon qu'il est dépouillé de la plus minime ombre de maquillage, mais il lui inspire néanmoins une vague impression d'étrangeté. Et ses cheveux en léger désordre lui paraissent un centimètre plus courts qu'ils ne l'étaient ce matin même.

Lise examine plus en détail son apparence. → [23](#)

Lise se concentre pour fouiller sa mémoire. → [41](#)

2

Dix minutes plus tard, la jeune femme sonne à la porte du cabinet d'hypnothérapie. La seule réponse est d'abord un épais silence. Après une vingtaine de secondes, Mélusine Lieuport vient ouvrir elle-même et ouvre aussitôt de grands yeux.

— Lise ! Où est-ce que tu étais passée ? Ça fait presque un an que...

— Je sais, c'est pour ça que je viens te voir.

— Viens, tu vas me raconter ça.

Lise traverse à sa suite la salle d'attente accueillante, où ne se trouve actuellement ni secrétaire médicale ni les habituels patients plongés dans leurs pensées. À l'extrémité d'un couloir, elle est introduite dans un bureau dont le mobilier épuré est orné d'une variété de bibelots semblant constituer un test de Rorschach en trois dimensions.

En s'asseyant face à Mélusine, Lise confirme d'un coup d'œil son impression initiale. La thérapeute soigne d'ordinaire les moindres détails de son apparence de manière à inspirer la confiance si nécessaire à sa profession, mais elle a fait preuve ce matin d'une certaine

négligence. Des signes révélateurs suggèrent qu'elle n'a pas suffisamment dormi et on lui donnerait en ce moment davantage que ses trente-cinq ans.

— Tu ne travailles pas aujourd'hui ? demande la jeune femme.

— Non, j'ai décalé mes rendez-vous. Les patients concernés n'étaient pas ravis, évidemment, mais il vaut mieux qu'ils aient à subir un retard plutôt qu'une erreur de ma part pendant leurs sessions.

— Tu ne te sens pas en forme ?

Mélusine hésite un instant à répondre, mais elle éprouve manifestement le besoin de se confier.

— C'est tout cette... atmosphère qu'il y a depuis début septembre. Je ne parle pas des événements politiques, des manifestations étudiantes et de tout ça. Non, quelque chose de plus insidieux et viscéral, comme la tension dans l'air lorsqu'un orage menace. Les deux tiers des patients que j'ai vus au cours des dernières semaines étaient agités par des peurs inconscientes dont je n'ai pas su déterminer les causes. Lorsqu'ils se retrouvaient dans le cocon, leurs expériences – et tu sais que je les ressens moi-même dans une certaine mesure – se montraient anormalement intenses et très chaotiques. J'ai plusieurs fois dû interrompre des sessions en urgence.

La thérapeute laisse échapper un soupir. Puis, comme se souvenant tout à coup de quelque chose, elle plonge la main dans un tiroir et en ressort une petite feuille violette, qu'elle plie et range dans sa poche.

— Bref, conclut-elle, j'étais sur le point de craquer et j'avais urgemment besoin d'une pause. J'ai prévu d'aller voir cet après-midi un spectacle qu'on m'a recommandé, et je ne suis repassé au cabinet que pour récupérer ce prospectus. Maintenant, à ton tour : qu'est-ce qui t'est donc arrivé depuis tout ce temps ?

Lise lui livre un résumé de sa situation actuelle, détaillant principalement les frontières de son amnésie et les étranges rêves qui lui sont venus. Mélusine l'écoute avec attention, toute fatigue oubliée, et griffonne un certain nombre de notes.

Une fois le récit achevé, la thérapeute pose quelques questions, puis effectue un rapide examen physique qui ne révèle rien d'anormal.

— Tu as raison d'être venue me voir, commente-t-elle finalement, mais je ne vais pas pouvoir t'être très utile si tu t'apprêtes à quitter à nouveau la métropole. La session initiale ne servirait guère qu'à cerner le problème. Il faudrait par la suite bien d'autres rendez-vous, qui auraient besoin d'être raisonnablement espacés.

— Est-ce qu'il serait tout de même possible d'avoir la première session ? Je suis désolée de te demander ça après ce que tu m'as raconté, mais je me sens au bord d'un gouffre. J'ai

l'impression que, si je ne fais pas dès maintenant un pas dans la bonne direction, je perdrai définitivement tout contact avec cette partie de ma vie.

Mélusine hoche la tête, mais paraît clairement dubitative.

— Si cela peut te réconforter, ça ne me dérange pas. Mais il ne faudra pas désespérer si tu n'en retires rien de précis. Les sessions initiales servent avant tout à préparer les suivantes, elles sont forcément superficielles.

Les deux femmes passent dans la salle d'hypnothérapie. Celle-ci est bien différente du reste du cabinet : toutes ses parois sont nues et uniformes, d'une teinte située entre le beige et le gris, et dépourvues de la moindre fenêtre. Des lampes discrètes éclairent d'une lumière abondante les formes étranges qui constituent la totalité du mobilier.

D'un côté, une console semi-circulaire, aux instruments aussi nombreux et hermétiques que ceux du tableau de bord d'un avion. Devant elle se trouve un fauteuil confortable et, au-dessus de celui-ci, un étrange casque de métal relié au plafond par des câbles évoquant les cheveux d'une gorgone.

À l'autre extrémité de la pièce, un cocon de métal lisse et argenté repose à même le sol telle une énorme goutte de mercure. Mélusine presse un bouton de la console et sa moitié supérieure se soulève, révélant un intérieur dont le caractère moelleux contraste avec la rigidité de la carapace extérieure.

Suivant les instructions de la thérapeute, Lise se déshabille jusqu'à n'être plus qu'en sous-vêtements, puis s'allonge à l'intérieur du cocon. Mélusine place plusieurs capteurs adhésifs sur son torse, ses bras et son front.

— Tu m'as l'air prête, déclare-t-elle avant d'aller s'asseoir devant la console. Concentre-toi sur le fait de respirer régulièrement et prête attention à ma voix. Comme il s'agit d'une session préliminaire, je vais juste te plonger dans une transe légère.

Elle presse le même bouton qu'auparavant et, tandis que le couvercle se referme sur Lise, coiffe le casque de métal qui lui permettra de partager l'expérience de sa patiente.

*Si au moins trois codes commençant par la lettre **D** sont notés → [214](#)*

Sinon → [303](#)

Dans les couloirs à travers lesquels elle se laisse guider, Lise a l'impression que des silhouettes floues ne cessent d'affluer dans toutes les directions ; elles marchent toutes à

l'envers, aussi fugitives et silencieuses que des spectres. Plus étrange encore, Hermeline semble devenir à chaque pas un peu plus menue.

— Tu dois bien m'écouter, fait la fillette d'une petite voix sérieuse, parce que je vais t'expliquer exactement comment t'échapper cette fois-ci. Une fois que tu seras sortie de la cellule et que tu auras descendu l'escalier, il faudra prendre le couloir devant toi, mais tourner tout de suite à gauche...

La mémoire de Lise semble être la seule partie de son esprit à ne pas se trouver plongée dans un état second. Elle grave chacune de ces instructions à la frontière séparant la pensée active de l'inconscient.

Hermeline paraît désormais n'avoir plus que cinq ans. Rajeunissant toujours, elle emmène sa mère dans une partie du bâtiment où elles n'ont ni l'une ni l'autre pénétré depuis bien longtemps.

— ...il y aura un escalier. Continue dans le couloir un peu et jette le passe par là pour que ceux qui te courront après se trompent. Puis reviens à l'escalier et monte jusqu'à un autre couloir. Tu verras juste à droite la porte des toilettes. Il faudra que tu entres et que tu te caches dans une cabine pour attendre.

Elles cheminent encore un moment en silence avant de s'arrêter devant l'entrée d'une pièce aux couleurs aseptisées. La fillette d'un an lève son visage rayonnant vers sa mère, au bras de laquelle elle est désormais pendue, et dit d'une voix qui n'est presque plus qu'un babil :

— Auvoir, maman.

Lise la prend dans ses bras et s'avance jusqu'au large berceau où dort déjà Calixta, tandis que la porte se referme en silence derrière elles. Une fois installée confortablement à côté de sa sœur, Hermeline ne tarde pas à fermer les yeux.

La minuscule fenêtre de la chambre laisse pénétrer les échos distants de la musique baroque régnant au manoir Haudricourt. La haute société célèbre ce soir la cité noyée des doges, avec la même soif de jouissances extrêmes qu'elle montrait l'année dernière pour commémorer la capitale du vice. Une occasion idéale.

Tournant soigneusement le dos à l'unique caméra de surveillance, Lise va récupérer le passe magnétique qu'elle a dérobé un peu plus tôt à une infirmière distraite. Puis elle s'approche du détecteur commandant l'accès au couloir.

Au moment de sortir, la jeune femme sent une hésitation soudaine lui mordre le cœur et se retourne vers le berceau où dorment les jumelles dont elle a accouché un mois plus tôt. Elle ne les a pas désirées, ne les a pas allaitées, ne leur a pas même donné de noms. Pourquoi regrette-t-elle à présent de ne pas pouvoir les emmener avec elle ?

La bouche sèche, elle articule :

— Au revoir, les filles.

Puis elle ouvre la porte pour débiter son évasion.

*Si le code **Abraxas** est noté → [15](#)*

*Sinon, noter le code **Écart**, puis → [81](#)*

4

— J’ai une idée d’histoire, déclara tout à coup Calixta à sa sœur. C’est celle d’une princesse très jolie, qui a tous les dons mais qui est quand même malheureuse.

Lise tourna la tête dans sa direction, surprise. Elle aurait voulu lui demander d’où provenait cette inspiration soudaine, mais un nouvel accès de faiblesse la saisit lorsqu’elle tenta de parler.

— Elle fait tout ce qu’elle peut pour que ça change, poursuivit sa fille. Elle voyage à travers le monde, elle regarde des paysages merveilleux, elle boit des potions magiques, elle tombe même amoureuse.

Infirmières et docteurs avaient suspendu leur activité pour écouter avec des expressions intriguées.

— En fin de compte, elle réalise que tout ce qu’elle fait est inutile. Elle est malheureuse parce qu’elle est comme elle est. Elle peut bien chercher partout un remède, ça ne changera jamais rien.

Le dernier mot résonna avec une force dérangeante dans la salle devenue soudain silencieuse. Faivre et Haudricourt s’étaient tus et leurs regards tournés vers la fillette de sept ans exprimaient une fascination pleine de questions. Devant eux, Romilly Orzon était figée sur place et des tremblements lui parcouraient les membres.

— Alors elle va voir une fée, déclara Calixta, les yeux rivés sur la chanteuse. Elle lui demande de l’aider et la fée répond qu’il faut qu’elle oublie qui elle est. Si elle n’a plus de souvenirs, plus de rôle à jouer, plus de règles à suivre, elle pourra être heureuse.

Hermeline s’avança tout à coup vers Romilly Orzon. Parvenue juste devant celle-ci, elle sourit d’une manière qui dévoila amplement ses petites dents blanches et aiguës. Elle posa le bout de son index contre l’une de ses incisives inférieures et pressa d’un geste brusque. Puis elle tendit vers la chanteuse son doigt sur lequel une goutte de sang luisait comme un rubis.

Romilly Orzon s'agenouilla comme si ses jambes se dérobaient soudain sous elle, et passa nerveusement la langue sur ses lèvres frémissantes. Lise ouvrit la bouche pour interrompre cette scène absurde, mais elle ne parvint pas à articuler un son. Hermeline acheva tranquillement l'histoire :

— Et la princesse accepte.

*Si le code **Couronne** est noté → [45](#)*

*Si le code **Charme** est noté → [54](#)*

Sinon → [63](#)

5

Lise cligne des yeux en pénétrant dans la serre, momentanément éblouie par la lumière verdoyante qui y règne.

Des rires perlés et le tintement du cristal lui résonnent aux oreilles comme des grelots. Une réception élégamment informelle est en cours parmi les immenses treilles perpétuellement chargées de lourdes grappes de raisin vermeil, à l'avant-plan du sarcophage de pierre où sommeille et rêve Iacchos.

Entouré de sa cour et de plusieurs de ses pairs, Pierre-Bohémond Haudricourt rayonne de jovialité. Plusieurs femmes splendides rivalisent de charme pour attirer son attention, mais ne parviennent pas à éclipser le raffinement d'Irène Corlin, vêtue d'une robe incarnate à l'exquise sobriété. Bien que l'assistante personnelle du milliardaire possède le même âge que Lise, elle paraît désormais avoir tout au plus vingt-quatre ans.

Antonin Faivre, quant à lui, ne conserve plus le moindre fil gris dans son épaisse chevelure. Il discourt avec enthousiasme sur l'ichor qui remplit tous les verres, et dont l'écarlate soutenu donne à la scène l'aspect d'un cocktail entre vampires décadents. Chaque convive n'a encore bu qu'une gorgée ou deux, de sorte que les effets de la drogue se limitent pour l'instant à une gaieté désinhibée.

Crispée par la douleur qui lui brûle le dos, Lise ne saisit qu'avec un certain retard les coups d'œil ironiques jetés dans sa direction. La rage reprend le dessus en elle à la réalisation du spectacle qu'elle offre, avec sa tenue informelle et son visage défait, ainsi exhibée en présence de tout ce luxe insoucieux.

— Ah ! Voici la génitrice mortelle de nos deux petites nymphes ! s'exclame Haudricourt d'un ton badin. Mais elle n'a pas l'air enchantée de se joindre à nous. Faivre, pourquoi fait-elle donc une mine aussi sinistre ?

— Miss Maupin ressort tout juste d'un entretien particulier avec Zohra au sujet de son indiscipline, répond le chercheur. Je soupçonne que les arguments employés se sont révélés un peu trop cuisants à son goût.

Une hilarité grivoise plisse les traits du milliardaire.

— Quel dommage que je ne l'ai pas su plus tôt ! J'aurais fait organiser ça ici même et nous aurions eu un divertissement digne du Divin Marquis.

Des gloussements accueillent ses paroles.

*Si le code **Grandie** est noté → [32](#)*

*Si ce n'est pas le cas, mais que le code **Garde** est noté → [236](#)*

Sinon → [273](#)

6

Antonin Faivre veillait à ce qu'une réserve de papier à dessin et une vaste palette de pastels soient constamment disponibles dans cette salle. Les jumelles en faisaient un usage substantiel et leur mère aurait bien voulu décorer les murs de leurs œuvres, mais celles-ci étaient périodiquement récupérées par des membres de l'équipe scientifique, qui ne les rendaient jamais ensuite.

Lise amena tout le matériel nécessaire jusqu'à l'unique table et s'assit. Balayant d'un coup d'œil la pièce aseptisée, elle sut vite ce qu'elle désirait représenter : n'importe quoi d'énergique, de mobile et de vivant !

Une course de chevaux, par exemple. Son père avait été un grand passionné de ce sport et l'avait emmenée plusieurs fois à l'hippodrome pendant son enfance. Lise se souvenait en détail du spectacle, malgré les vingt années écoulées, mais la meilleure façon d'en restituer l'atmosphère ne lui semblait pas évidente. Elle décida finalement de représenter de côté les chevaux en plein galop.

Alors qu'elle progressait peu à peu dans son esquisse, Calixta arriva dans la pièce et s'intéressa aussitôt à ce que faisait sa mère.

— Qu'est-ce que tu dessines ? Tu me montres ?

La fillette se pencha sur l'œuvre sans attendre de réponse et des gouttes d'eau dégoulinèrent de ses longs cheveux encore trempés pour venir s'écraser sur le papier à dessin.

— Callie, regarde un peu ce que tu fais, la gronda doucement Lise.

— Pardon, maman...

— Ce n'est pas grave, mais retourne à la salle de bain et sèche-toi correctement, d'accord ?

Calixta repartit en courant. Lise examina les minces traits de couleur qu'elle avait tracés jusque-là sur la feuille et jugea que l'interruption de sa fille lui avait sans doute évité de perdre du temps dans une voie sans issue. Elle avait eu tort de croire qu'elle pourrait si facilement capturer l'impression de vitesse d'une course ; il faudrait qu'elle s'exerce à cela en commençant par des croquis bien plus simples.

*Noter le code **Crayon**.*

Il n'était plus temps de s'y mettre maintenant et Lise rapporta le matériel de dessin à l'étagère voisine → [250](#)

7

Le terrain de golf étale dans la nuit son immense pelouse, piquetée de fleurs lumineuses qui paraissent refléter les constellations du ciel. Au loin, des silhouettes indistinctes dansent avec une tranquille solennité, tenant des flambeaux et chantant des hymnes joyeux.

Il s'approche d'elle sans lenteur ni hâte, et des plantes extravagantes naissent à chaque endroit où ses pieds nus ont touché le sol herbeux. Son apparence de jeune homme splendide n'est plus qu'un costume peinant à couvrir encore sa véritable nature. La surface de ses yeux recouvre des infinis subjuguants, une vitalité sans limite se dégage du moindre de ses gestes, et il semble que de prodigieuses cornes de taureau ceignent son front.

Iacchos parvient devant Lise. Il entoure sa taille d'un bras puissant et elle se courbe en arrière comme un roseau, offrant ses lèvres à la brûlure de son baiser.

Lorsqu'il parle, sa voix est chaude comme le miel, fervente comme la déraison et profonde comme l'oubli :

— Ma Lise, tu es une mortelle comme j'en ai peu connues. J'entrevois la richesse de ton âme lorsque nous nous sommes rencontrés, mais tu t'es depuis révélée sage, patiente, tendre et courageuse. Nos filles te devront autant qu'à moi-même.

Hermeline et Calixta se tiennent immobiles à peu de distance, telles des cariatides songeuses soutenant la voûte étoilée.

— Sitôt que l'aube sera levée, je partirai en conquérant à la tête de mon bruyant cortège et ce monde vétuste connaîtra la régénération. Beaucoup l'appellent de leurs vœux, mais bien

peu l'accepteront aussi aisément qu'ils se l'imaginent. À toi seule j'offrirai un sursis pour te préparer. Ta liberté t'a été ôtée pendant dix longues années, je vais à présent te les rendre.

Il pose ses mains pleines de douceur et de force sur les épaules de Lise et la fait se tourner vers le bâtiment où elle est si longtemps restée détenue.

— Tu vas regagner ce triste lieu et une semaine s'effacera à chacun des pas qu'il te faudra pour l'atteindre. Lorsque tu parviendras dans la salle où tu demeureras captive avec nos filles nouvellement nées, ce sera le soir de cette fête célébrant dans la frivolité une cité engloutie. Tu t'enfuiras, cette fois avec succès, et le cours de ta vie dépendra à nouveau de tes choix. Après dix ans, ma Lise, nous nous retrouverons. *Mais pour le moment, tu dois partir.* → [321](#)

8

Quelques instants plus tard, Lise se trouve au pied d'une des immense treilles chargées de plantes grimpantes, tournant le dos à la paroi de verre derrière laquelle une triple rangée de torches tient à distance l'obscurité nocturne.

Cette position lui offre une vue d'ensemble de la serre, à l'intérieur de laquelle se presse une foule croissante dans un grand brouhaha. Une dizaine d'imposants vases s'y trouvent disposés, leurs flancs de céramique noir et ocre représentant des satyres dansant avec des bacchantes au milieu de motifs végétaux. L'ichor écarlate les remplit presque jusqu'aux rebords de leurs larges goulots, emplissant l'air du vertige de son arôme. Chaque fois que l'un des convives voit sa coupe vide, il lui suffit pour y remédier de la plonger dans le récipient le plus proche ; un peu du liquide enivrant ne manque jamais à cette occasion d'être répandu sur le sol de marbre rouge.

Malgré sa réticence viscérale à reconnaître le moindre mérite à Antonin Faivre, Lise est soulagée d'avoir vu ses recherches opiniâtres considérablement améliorer le processus de création de la drogue. La dernière quantité de sang prélevée à ses filles, voilà deux semaines, était si modeste qu'elle-même n'a pas été mise à contribution.

Une centaine de personnes se trouvent à présent rassemblées dans la serre, qui ne saurait sans mal en accueillir beaucoup plus. Il ne s'agit de toute évidence que d'une petite fraction des invités à la fête de ce soir. À en juger par l'expression exaltée des visages et le timbre euphorique des rires, ils ont déjà tous consommé une certaine quantité d'ichor avant de se rendre ici. Cela explique sans doute pourquoi aucun d'eux n'a jugé digne d'attention le spectacle d'une agente de sécurité en veste noire poussant devant elle une femme aux mains attachées dans le dos.

Lise prête une attention plus poussée aux convives → [136](#)

Lise examine la serre et son aménagement actuel → [165](#)

(À condition que le code **Exécration** soit noté) Lise parle à Zohra Majibi → [206](#)

(À condition que le code **Incisif** soit noté) Lise entreprend sans attendre de se libérer les mains → [229](#)

L'abondante végétation, les baies vitrées et le parfum capiteux qui imprègne l'air donne initialement à Lise l'impression d'avoir pénétré dans une grande serre ovale.

La jeune femme prend quelques instants pour examiner l'apparence de cette curieuse salle. Son éclairage lui provient en partie du dehors, où des projecteurs illuminent les superbes pins qui l'entourent et réduisent à peu de choses les ténèbres de la nuit. Ses parois sont majoritairement de verre, soutenues par une structure d'acier presque invisible ; devant elles s'élèvent d'immenses treilles recouvertes de plantes grimpantes et chargées de lourdes grappes de raisin. Son sol de marbre rouge aboutit, à l'autre extrémité de l'ovale, à trois marches s'élevant vers une estrade envahie par d'innombrables plantes.

L'unique meuble consiste en une table de cristal sur laquelle reposent huit verres, chacun rempli d'un liquide sombrement rougeoyant qui semble être du vin. Pierre-Bohémond Haudricourt, après une tape désinvolte sur les fesses de Lise, jette son masque de côté et précède le reste du groupe vers ces boissons manifestement préparées à leur intention.

— Ce que vous avez devant vous, déclare-t-il en s'emparant de l'un des verres, est la clé de la liberté de l'esprit et de la transcendance de l'âme. Peut-être connaissez-vous des personnes que j'ai déjà invitées ici, mais les récits qu'ils ont pu vous faire de cette expérience ne vous ont pas même donné un aperçu de sa réalité.

Il s'interrompt à ce moment pour boire une brève gorgée, comme s'il était incapable d'attendre plus longtemps. Lise remarque l'abandon extatique qui vient aussitôt détendre les muscles de son visage et embrumer son regard. La drogue dont elle a entendu parler doit être mêlée au breuvage, à moins qu'elle ne soit le breuvage lui-même.

— Venez ! Buvez ! reprend Haudricourt d'une voix exaltée. Buvez et vous verrez le monde véritable, à côté duquel celui que vous connaissez n'est qu'une ombre grise ! Vos passions et leur assouvissement ne rencontreront plus aucune borne !

Il continue de déclamer aussi absurdement tout en se dirigeant vers l'autre extrémité de la salle. Au milieu de l'épaisse végétation recouvrant l'estrade, Lise remarque à présent ce qui ressemble à un sarcophage de pierre. Sur la face la plus visible de celui-ci, en lettres de pourpre, est écrit le nom :

IACCHOS

Les autres invités, comme emportés par la ferveur de Pierre-Bohémond Haudricourt, retirent leurs masques et vont à leur tour chacun prendre un verre qu'ils portent sans hésiter à leurs lèvres. La jeune femme sent se répandre dans l'atmosphère l'écho atténué de sensations qu'elle a déjà éprouvées.

Lise étudie les comportements s'offrant à ses yeux → [101](#)

Lise observe la végétation qui recouvre les treilles → [173](#)

Lise examine l'architecture de la pièce → [244](#)

10

Antonin Faivre entra dans la salle à l'instant même où les aiguilles s'enfonçaient dans la chair.

— Bien, bien ! s'exclama-t-il en se frottant les mains. Je vois que tout est prêt. Commencez le prélèvement et préparez la transfusion !

Le jour de sa première rencontre avec le chercheur, Lise avait encore été dans un état de désorientation complète, moins parce qu'elle se retrouvait soudain enceinte et captive qu'à cause du tumulte incontrôlable de ses souvenirs. Mais elle n'avait pas oublié la façon dont il lui était apparu alors : un sexagénaire blafard et vétilleux, dénué du moindre semblant de passion.

Huit ans plus tard, ses cheveux étaient davantage noirs que gris, son regard brillait d'un éclat vif et une expression énergique animait son visage, dont presque toutes les rides avaient désormais disparu.

Cette métamorphose avait débuté immédiatement après le cinquième anniversaire des fillettes. Il était facile d'en deviner l'explication, mais celle-ci était si abjectement irrationnelle que l'esprit de Lise s'était toujours refusé à y réfléchir.

La machine se mit en marche avec un bruit à peine audible et deux tubes en plastique transparent s'emplirent d'une couleur écarlate. Hermeline et Calixta fixaient d'un regard distrait le verre dépoli des grandes fenêtres, derrière lesquelles on distinguait confusément les silhouettes des arbres nus. Une fois que le prélèvement serait achevé viendrait le tour de leur mère d'être mise à contribution.

Lise savait depuis toujours qu'Antonin Faivre n'aurait aucun scrupule à se débarrasser d'elle. Les événements s'étaient chargés de révéler pourquoi il ne le faisait pas : elle était la seule personne à présenter une compatibilité hématologique avec les jumelles, dont le corps rejetait toute autre transfusion.

Le sang de leur père, sans doute, aurait également fait l'affaire ; mais l'équipe scientifique n'avait pas encore trouvé le moyen ou le courage d'y avoir recours.

Un frémissement de la machine annonça que la seconde partie de l'opération allait débiter
→ [247](#)

11

Derrière la barbe hirsute, le visage s'empourpre un peu plus.

— Je suis le seul dans toute la métropole à avoir le courage de lutter contre l'injustice et l'intelligence de savoir comment s'y prendre ! Tant que je serai là pour dénoncer leurs mensonges, les milliardaires et leurs larbins politiques ne dormiront pas tranquilles !

— Ils donnent pourtant bien l'impression de toujours faire ce qu'ils veulent. Chaque semaine, ils enlèvent quelque chose de plus sans que rien ne les en empêche.

Un geste de la main violemment irrité.

— La vérité triomphera tôt ou tard, mais il faut avoir le courage de lutter pour elle ! Tu ne peux pas comprendre ça, toi ! Tu n'as pas plus de patience que de convictions sincères !

*Si au moins l'un des quatre codes **Décision**, **Fissure**, **Fêlure** et **Liber** est noté* → [197](#)

Sinon → [255](#)

12

Sitôt que Lise lui effleure l'épaule, Hermeline ouvre les yeux. Des lueurs pourpres s'attardent un instant dans les profondeurs troubles de son regard avant de se résorber. Elle sourit.

— Tu es déjà là, maman ? La fête ne va pas encore commencer. Tu devrais te reposer un peu en attendant.

— Je n'ai pas vraiment sommeil pour le moment, Mélie. De quelle fête parles-tu ?

Hermeline se lève avec une grâce indolente, prenant le temps de caresser la tête de la panthère comme si elle n'était qu'un chat domestique. Elle fait ensuite quelques pas parmi les dormeurs et son bras décrit un geste ample, qui semble embrasser non seulement la salle, le manoir et même l'enclave, mais l'ensemble de ce qui s'étend au-delà.

— La grande fête que tout le monde attend depuis longtemps. Les murs seront renversés, les gens danseront depuis les rives de la mer jusqu'aux sommets des montagnes, et ils chanteront en s'accompagnant de cymbales et de flûtes. Des rivières de lait et de miel couleront pour les nourrir. Lorsqu'ils seront fatigués, ils se coucheront pour dormir aux pieds d'arbres gigantesques. Et ils célébreront chaque nouvelle journée avec une joie qui n'aura pas de fin.

Sa voix douce se colore à mesure qu'elle parle d'accents ne semblant plus tout à fait humains. Lise se hâte de lever une main pour l'arrêter.

— Avant... Avant tout cela, je voudrais quelques instants pour te parler... pour vous parler à toutes les deux.

Hermeline hoche la tête sans discuter. Son regard se perd un instant dans le lointain.

Une agitation bruissante parcourt soudain l'étendue des dormeurs, comme une bourrasque troublant la surface lisse d'un lac. Leurs yeux restent clos, mais un violent cauchemar semble envahir leur sommeil commun : leurs membres tressaillent, leurs visages se plissent et des geignements s'échappent de leurs bouches.

Lorsque l'attention de Lise cesse d'être détournée par ce spectacle, elle découvre que Calixta se tient aux côtés de sa sœur, un sourire sauvage aux lèvres.

— Ils formeront un bruyant cortège où s'agiteront des torches brûlantes, déclare-t-elle d'une voix exaltée. La chair crue sera leur nourriture et le vin pur leur boisson. Aucune frontière ne bornera leurs folles courses, aucun obstacle ne ralentira leurs chasses furieuses. Ils déchireront les bêtes à mains nues et éparpilleront leurs lambeaux sanglants avec une fureur sacrée.

Puis elle fait silence à son tour. Les jumelles se prennent par la main et, bien qu'elles restent immobiles, semblent déjà commencer à s'éloigner. Une horreur glacée traverse le cœur de Lise à l'idée de ne plus jamais pouvoir leur parler comme à ses filles.

À l'instant où elle ouvre la bouche, elle ignore encore ce qu'elle s'apprête à dire → [201](#)

Le large habitacle de la voiture, avec ses banquettes de cuir noir et sa table basse en verre translucide, évoque un salon où Guilherme Heredia doit pouvoir aisément organiser des réunions de travail pendant ses déplacements. Mais Lise remarque quelques détails révélant que l'intégralité de cet intérieur peut être réaménagé, sans doute pour faciliter des activités moins professionnelles.

La portière s'est refermée automatiquement derrière eux et le véhicule commence à s'éloigner de l'entrée principale du manoir. Heredia s'est affalé et son regard hébété ne semble plus capable de se fixer sur quoi que ce soit.

— Il faut indiquer où nous allons, lui souffle la jeune femme.

— Oui...

— Métropole de Caen, vingt-septième district.

Le directeur de cabinet marmonne un assentiment à peine intelligible. Quelques instants plus tard, sa tête s'incline en arrière, ses yeux se ferment et sa respiration se fait lente et régulière.

Une fois assurée qu'il est endormi, Lise se glisse vers l'avant de la voiture. Il ne s'y trouve aucune commande manuelle, rien d'autre qu'un tableau de bord élégant. La jeune femme est rassurée d'y constater que le cerveau électronique a bien pris en compte la destination indiquée. Mais une émotion bien différente s'empare d'elle lorsque son regard vient ensuite se poser sur la date du jour : le trois octobre d'une année qui n'était pas encore entamée lors de son arrivée au manoir.

Il s'est écoulé dix mois depuis la soirée « Sin City ». Elle aura vingt-trois ans dans moins d'une semaine.

Depuis son réveil incompréhensible dans une cabine de toilettes, Lise sait qu'il lui faudra tôt ou tard faire face à la réalité de son amnésie. Cette préoccupation lancinante est restée en coulisse de son esprit pendant qu'elle faisait de son mieux pour s'échapper. À présent, il lui semble qu'un gouffre abyssal vient de s'ouvrir tout autour d'elle. Que s'est-il passé pendant ces dix mois ? Comment s'est creusé ce vide dans sa mémoire ? Les bribes de souvenirs qui lui ont précédemment traversé l'esprit n'ont fait qu'y semer davantage de germes de confusion. Et ce rêve impossible où elle avait deux filles...

Lise prend une profonde inspiration. Si un simple effort de concentration suffisait à faire venir des réponses, elle y serait déjà parvenue. La voix de la raison lui souffle de prendre patience et de résister à l'anxiété en se concentrant sur des choses concrètes. Elle commence par fouiller l'intérieur du véhicule.

De toute évidence, Heredia a l'habitude de s'y retrouver seul à seul avec des jeunes femmes. Lise présume que son comportement n'alarmera pas facilement l'intelligence de bord. Lorsqu'elle découvre un placard renfermant une grande variété de vêtements, elle n'hésite donc pas à le fouiller en quête de la tenue la plus ordinaire possible. Elle ne conserve en fin de compte de son costume vénitien que ses chaussures, faute d'en découvrir dont la peinture se rapproche de la sienne.

Après s'être également approprié une carte de paiement cachée entre deux chemises, Lise se rend à l'arrière pour y utiliser les toilettes. À cet instant, la voiture ralentit brièvement, le signe qu'elle franchit l'un des postes contrôlant l'accès à l'enclave privée.

La jeune femme revient ensuite au centre du véhicule. Le réfrigérateur se révèle contenir de nombreuses bouteilles d'alcool et une grande variété de petits fours. La vision de ces derniers met soudain l'eau à la bouche de Lise, qui réalise qu'elle n'a rien dû manger depuis un long moment.

Une fois rassasiée et après avoir bu un peu d'eau gazeuse, la jeune femme va s'asseoir au milieu d'une des banquettes de cuir noir. Les vitres fortement teintées ne lui laissent distinguer que des bribes informes du paysage nocturne. À deux mètres d'elle, Heredia dort profondément ; le mouvement régulier de la voiture et son impeccable isolation sonore garantissent qu'il ne s'éveillera pas de sitôt.

Lise elle-même ressent soudain l'envie de ne plus tant s'agiter. La tension engendrée par le danger a reflué hors d'elle et une vague lourdeur commence à appesantir ses membres et ses paupières. Elle cligne des yeux, bâille et s'installe plus confortablement contre le dossier moelleux.

*Elle s'endort tandis que la voiture continue de filer dans la nuit. Noter le code **Couronne**, puis → [36](#)*

Lise gravit les escaliers pénombreux jusqu'au huitième étage. Celui-ci se révèle tout aussi silencieux et désert que le reste du bâtiment. La plupart des portes ont été laissées grandes ouvertes ; faute d'électricité, les serrures électroniques ne fonctionnent de toute façon plus.

La jeune femme longe quelques instants le couloir avant de parvenir à son ancienne chambre d'étudiante. Le soleil affluant à cette heure par la fenêtre carrée embrase d'un vif éclat le linoléum et une partie des murs blancs.

Une fois que ses yeux se sont ajustés, Lise éprouve un vague sentiment de déception. Ces neuf mètres carrés – dix en comptant les toilettes – pourraient avoir été occupés par n'importe quelle autre personne. Pendant quatre ans, elle a pourtant passé le tiers de son temps ici ; elle y a dormi, mangé, lu, étudié et quelquefois invité des garçons. Il ne reste aucune trace de tout cela. Si elle ne reconnaissait pas la légère fêlure du plafonnier, elle croirait presque s'être trompée de porte.

Une fouille rapide fait découvrir à la jeune femme, oubliées sous le lit, une taie d'oreiller, une chaussette et une lime qu'elle est certaine de ne jamais avoir possédées. Sa chambre n'est de toute évidence pas restée inoccupée après sa disposition en décembre dernier, en dépit du fait qu'elle avait payé à l'avance pour une année entière d'hébergement. La direction de l'université a toujours su faire feu de tout bois pour dégager un profit, même si cela n'aura en fin de compte pas suffi au ministère du Travail et de l'Éducation.

Avant de quitter les lieux, Lise s'approche de la fenêtre pour apprécier une dernière fois la vue dégagée qu'elle offre sur la frontière entre le campus et le reste du district. Mais son regard se pose aussitôt sur un fourgon de police roulant à vive allure vers la résidence universitaire.

Tout à coup, elle se retrouve dans le couloir, puis dans l'escalier dont elle dévale les marches quatre à quatre, se rattrapant à plusieurs reprises à la rampe pour éviter de tomber. Elle atteint le hall d'entrée, hors d'haleine, et se précipite à l'extérieur sans perdre un instant.

Trois minutes plus tard, terrée derrière un buisson où elle reprend son souffle, la jeune femme découvre la justesse de son intuition : le véhicule vient s'arrêter à une trentaine de mètres d'elle et quatre policiers en émergent aussitôt pour pénétrer dans le bâtiment qu'elle vient de quitter.

Lise s'éloigne dans la direction opposée et suit un chemin détourné pour quitter le campus → [119](#)

15

Lise se fige sur le seuil, frappée d'une soudaine et profonde impression de déjà-vu. Sa tentative d'évasion n'appartient-elle pas au passé ? Elle se revoit à la fois échouant et réussissant, recapturée et libre. D'étranges remous entourent cet instant, auquel ils ne la ramènent pas pour la première fois.

La jeune femme essaye de rassembler des pensées éparpillées entre plusieurs versions d'elle-même. Quel est le véritable but qu'elle poursuit cette fois-ci ? Elle ne s'en souvient plus et redoute soudain de l'avoir laissé échapper sans s'en rendre compte.

Plus elle s'efforce de réfléchir et moins elle y parvient. Ce qui l'entoure s'est dissout comme une aquarelle sous la pluie, ne laissant qu'une toile de fond uniformément blanche où rien n'offrait la moindre prise aux sens ou à la pensée. Il fallait remplir cet espace, mais Lise ne voyait aucun moyen d'y parvenir.

Effacer les codes commençant par la lettre E, puis → [72](#)

16

Les jumelles accueillirent cette possibilité avec des mines perplexes.

— Une héroïne est plus vivante lorsqu'elle ne reste pas toujours identique jusqu'à la fin de l'histoire, suggéra leur mère. Réfléchissez : qu'est-ce qui pourrait arriver à Rose pour la faire changer ?

— Qu'elle tombe sur la tête ? hasarda Calixta.

— C'est une possibilité, répondit Lise tandis qu'Hermeline pouffait, mais il existe des raisons plus intéressantes qu'un accident.

Voyant que les fillettes ne savaient trop par quel bout aborder le sujet, elle leur donna un coup de pouce :

— *Une méchante fée pourrait avoir jeté à Rose une malédiction qui l'a transformée.* → [168](#)

— *Les aventures de Rose lui ont peut-être fait éprouver de nouvelles émotions.* → [256](#)

17

Lise a à peine le temps d'achever sa phrase avant qu'une gifle brutale ne la fasse tituber en arrière.

— La ferme ! hurle Zohra Majibi. Je leur parle à elles, je ne t'ai rien demandé ! Je devrais te...

Avant qu'elle ne puisse en dire davantage, Hermeline s'approche et lui tend docilement ses poignets joints. La garde-chiourme se reprend et attache les mains ainsi offertes. Puis elle se dirige vers Calixta, qui s'est avancée avec moins d'empressement, et fait de même avec elle.

Lorsque Majibi se tourne vers ses subordonnés pour leur donner ses instructions, Lise saisit brièvement sur son visage l'ombre d'un soulagement incertain. Il lui semble tout à coup que sa geôlière en chef lutte depuis son arrivée ici pour maîtriser une terreur abjecte. Pour quelle autre raison se comporterait-elle de façon si instable ?

Un murmure parcourt tout à coup les agents de sécurité. Tournant la tête, Lise découvre que les bras de ses filles pendent à nouveau de part et d'autre de leur torse. Les menottes plastiques reposent par terre, ouvertes comme si elles n'avaient jamais servi.

Zohra Majibi pâlit visiblement. Elle tente néanmoins de se comporter comme si elle n'avait affaire qu'à une contrariété mineure :

— Carjat ! Zimmer ! Attachez ces deux gamines !

À en juger par la sueur qui leur couvre le front, les intéressés souhaiteraient en ce moment se trouver dans un lieu très éloigné de celui-ci. Ils obéissent néanmoins, mais le résultat n'est

pas différent : sitôt resserrées autour des poignets, les entraves se défont d'elles-mêmes et tombent au sol.

— Ça n'a... Ça n'a pas d'importance ! s'exclame Majibi, le visage crispé. Nous sommes censés les conduire jusqu'à la serre, rien de plus. Emmenez-les toutes les trois !

Un cortège ramassé se forme et se met en marche sans davantage d'incidents.

Au moment où elle quitte la pièce, Lise pressent tout à coup qu'elle n'y remettra jamais les pieds → [246](#)

18

Souriant du babil de ses filles toutes fières d'avoir aujourd'hui cinq ans, Lise sortit à leur suite dans le jardin ensoleillé. Ce carré de pelouse ne possédait guère de charme et paraissait absolument minuscule par comparaison avec l'immense golf dont le séparait un rideau d'arbres, mais la jeune femme avait appris avec le temps à en tirer tout le parti possible.

— On va s'installer sous le frêne, les filles !

Hermeline et Calixta coururent dans la direction indiquée, brandissant la nappe au-dessus de leurs têtes comme un étendard. Après avoir étalé avec soin le tissu à carreaux sur l'herbe, elle se jetèrent dessus en riant et roulèrent ensemble follement.

— Regardez-moi ce champ de bataille ! fit Lise en les rejoignant. Allez ! on se calme et on s'assoit comme il faut.

— Noon ! gloussa Hermeline en se mettant les mains devant les yeux. J'ai envie de faire une sieste !

— Et moi j'ai les jambes cassées et je ne peux plus les bouger du tout ! renchérit Calixta.

Lorsqu'elles finirent par s'assagir et se redresser, l'une et l'autre avaient les cheveux épouvantablement emmêlés. Leur mère songea – comme cela lui arrivait souvent ces derniers mois – qu'elle se simplifierait beaucoup l'existence en raccourcissant ces boucles noires aussi sauvages que rebelles au peigne. Mais elles étaient si splendides qu'elle n'avait jamais su s'y résoudre.

Lise déposa son panier au centre de la nappe. Toutes les conditions pour une excellente fête d'anniversaire paraissaient réunies. Le ciel était d'un bleu immaculé et l'air moins torride qu'il ne l'était d'ordinaire début septembre. La saison du pollen appartenait au passé et la jeune femme n'avait plus besoin de traitement médicamenteux pour limiter les symptômes de son allergie.

Le seul détail susceptible d'améliorer encore cet instant aurait été l'absence totale de Rouillard et Fitzenhaler, les deux agents de sécurité chargés de les garder à l'œil cet après-midi.

Les jumelles, n'ayant jamais rien connu d'autre de toute leur existence, n'éprouvaient aucune gêne à se voir ainsi surveillées. Lise – après cinq ans et neuf mois de captivité – ne s'en accommodait toujours pas si facilement. Pour supporter davantage la proximité de ces gardiens de chair et d'os, elle s'efforçait de ne les considérer que comme des puzzles grossiers mais stimulants, qu'elle résoudrait en découvrant leurs points faibles.

Rouillard. La trentaine baraquée. Ni plus dégueulasse ni plus décent que la moyenne des garde-chiourmes obéissant à Zohra Majibi. Facilement bavard avec ses collègues. L'écouter à distance permettait parfois d'apprendre quelques détails de l'actualité du monde extérieur. Entretenait une relation avec l'une des domestiques permanentes du manoir.

Fitzenhaller. Jeune recrue, cherchant encore ses marques et facilement nerveux. De toute évidence une pourriture – sans quoi il ne se trouverait pas là – mais les détails restaient à préciser. À en juger par quelques discrets effluves, ses collègues l'avaient récemment persuadé de goûter à leur alcool artisanal.

Lise mit un terme à ces réflexions avant qu'Hermeline et Calixta ne manifestent de l'impatience. L'heure n'était pas aux ruminations mais à la fête ! La jeune femme déballa le contenu de son panier, révélant ce qu'elle avait prévu pour l'anniversaire des jumelles :

Une séance de maquillage → [144](#)

Un pique-nique → [215](#)

Le sol bourbeux s'enfonce sous les pieds nus et s'attache un peu plus à eux à chaque nouveau pas. Le lourd clapotis de l'eau provient d'une distance qui semble faible, mais l'épaisse pénombre ne permet pas d'apercevoir la rive de ce qui pourrait aussi bien être un marécage qu'une rivière léthargique. Une humidité épaisse emplit une atmosphère où n'existe aucune chaleur, mais où la froideur paraît elle-même comme engourdie. De temps à autre, un souffle d'air atone vient faire siffler les innombrables roseaux qui poussent dans les ténèbres. Les grenouilles tapies dans la vase, filles humides des fontaines, croassent continûment leur chant. Au-delà, d'autres bruits indistincts se laissent deviner dans le néant de l'obscurité : des aboiements, des plaintes, peut-être même un chant. Aucun moyen ne s'offre de traverser dans cette direction, mais en marchant encore cent ans, peut-être sera-t-il possible de rencontrer un passeur.

Deux silhouettes sveltes et tangibles apparaissent de part et d'autre de Lise. Deux mains vigoureuses viennent saisir les siennes. Un parfum de figes mûres et de raisin écrasé remplit ses narines, chassant l'odeur jusque-là omniprésente de la décomposition.

Une force irrésistible et douce fait se tourner Lise du côté opposé à l'eau stagnante. Dans une titanesque muraille de pierre noire se trouve creusée l'étroite embouchure du tunnel rocaillieux et abrupt qui remonte vers la surface.

Lise n'est plus qu'une ombre frêle et ne se sent pas la force d'une telle ascension, mais ses deux guides la soutiennent et l'encouragent muettement. Rassemblant les cendres de sa volonté, elle fait un premier pas.

Puis un deuxième.

Puis un troisième, et d'autres encore.

À chacun d'entre eux, un souvenir récent se détache de sa mémoire pour demeurer en arrière, vestige désormais inutile d'une réalité abolie.

Lise ne se retourne pas et continue à s'élever vers la frontière où la mort ne sera plus qu'un profond sommeil dont elle pourra s'éveiller. Effacer tous les codes, puis → 1

20

Lise déambule le long du canal, déclinant la coupe de champagne que lui offre au passage l'un des serveurs déguisés en arlequins. Les convives dont elle entend autour d'elle les badinages ponctués de rires perlés possèdent bien des véhicules, mais la grande majorité n'envisagent sans doute pas de quitter l'enclave avant plusieurs heures encore et elle ne peut pas se permettre un tel délai. Même si la jeune femme – nécessité fait loi – s'estime capable de jouer passablement la comédie de la séduction, trouver quelqu'un qui accepte de repartir avec une inconnue constituerait une difficulté non négligeable en si peu de temps.

Ses réflexions se voient interrompues lorsqu'un homme courtaud s'approche avec la brusquerie d'un taureau et vient se planter droit devant elle.

— Qu'est-ce que tu fous là ? l'apostrophe-t-il agressivement.

Il retire son masque doré, dévoilant un visage dont la congestion semble devoir autant à la colère qu'à l'alcool, ainsi sans doute qu'à la consommation régulière d'autres substances moins légales. Lise le reconnaît aussitôt : un très influent producteur musical, qui a contribué à faire de Romilly Orzon une célébrité.

— Je t'ai posé une question ! postillonne-t-il. Qu'est-ce que tu fous là au lieu d'être avec Haudricourt ?

Une rumeur revient soudain à l'esprit de la jeune femme : l'individu aurait tendance à souvent confondre son métier avec celui de proxénète. Sans doute avait-il fermement enjoint à la chanteuse de ne rien refuser au multimilliardaire, ce qui le rend d'autant plus furieux à présent.

Lise songe presque à révéler son visage pour lui montrer qu'il se trompe. Mais la robe vert émeraude et le chapeau extravagant sont trop reconnaissables pour qu'elle puisse faire croire à une simple méprise, et le producteur ne manquerait pas de se montrer soupçonneux en découvrant que le costume de Romilly Orzon n'est plus porté par celle-ci.

— Tu t'es barrée, c'est ça ? Putain, c'est pas possible d'être conne à ce point ! T'avais juste à le suivre et... Enlève ce masque quand je te parle, merde !

Il tend la main vers le visage de Lise et celle-ci décide que la situation n'a que trop duré.

La scène a bien entendu attiré une certaine attention, mais aucun spectateur ne paraît tenté d'intervenir à une exception près : un homme mince, vêtu élégamment de noir et d'écarlate. Il a déjà fait un demi-pas vers eux, semblant prêt à abandonner la femme à l'expression curieusement vacante en compagnie de laquelle il se trouve.

*Si le code **Course** est noté, noter également le code **Conflit**.*

Lise se débarrasse du producteur en le poussant dans le canal → [123](#)

Lise se rapproche de l'homme qui paraît vouloir intervenir → [185](#)

21

Il s'écoule quelques secondes de silence, puis le bruit de pieds nus contre le sol se fait entendre. Calixta émerge sans hâte de la pénombre, vêtue de sa peau de daim.

— Tu as été trop gentille avec elle, maman. J'aurais bien aimé m'amuser avec elle en attendant que la fête commence.

— Je ne crois pas que je voudrais assister à cela, Callie. De quelle fête parles-tu ?

Calixta passe nonchalamment près d'Antonin Faivre et lui effleure le front du bout des doigts. Un geignement terrifié jaillit des lèvres du chercheur et il se couvre maladroitement la tête de ses mains.

— La grande fête que tout le monde attend depuis longtemps. Les monuments seront détruits et les gens formeront un bruyant cortège où s'agiteront des torches brûlantes. La chair crue sera leur nourriture et le vin pur leur boisson. Aucune frontière ne bornera leurs

folles courses, aucun obstacle ne ralentira leurs chasses furieuses. Ils déchireront les bêtes à mains nues et éparpillèrent leurs lambeaux sanglants avec une fureur sacrée.

Sa voix exaltée se colore à mesure qu'elle parle d'accents ne semblant plus tout à fait humains. Lise se hâte de lever une main pour l'arrêter.

— Avant... Avant tout cela, je voudrais quelques instants pour te parler... pour vous parler à toutes les deux.

Calixta hoche la tête sans discuter. Son regard se perd un instant dans le lointain.

L'agitation d'Antonin Faivre s'apaise tout à coup. Son visage se détend, ses membres se relâchent et plus aucun son ne lui échappe, sinon celui d'une respiration lente et régulière. Sa tête s'affaisse contre le sol tandis qu'il s'enfonce dans un sommeil profond.

Lorsque l'attention de Lise cesse d'être détournée par ce spectacle, elle découvre qu'Hermeline se tient aux côtés de sa sœur, un doux sourire aux lèvres.

— Les gens danseront depuis les rives de la mer jusqu'aux sommets des montagnes, déclare-t-elle d'une voix sereine, et ils chanteront en s'accompagnant de cymbales et de flûtes. Des rivières de lait et de miel couleront pour les nourrir. Lorsqu'ils seront fatigués, ils se coucheront pour dormir aux pieds d'arbres gigantesques. Et ils célébreront chaque nouvelle journée avec une joie qui n'aura pas de fin.

Puis elle fait silence à son tour. Les jumelles se prennent par la main et, bien qu'elles restent immobiles, semblent déjà commencer à s'éloigner. Une horreur glacée traverse le cœur de Lise à l'idée de ne plus jamais pouvoir leur parler comme à ses filles.

À l'instant où elle ouvre la bouche, elle ignore encore ce qu'elle s'apprête à dire → [201](#)

Parlant tour à tour, les jumelles commencèrent à imaginer la promenade pendant laquelle Rose avait découvert le village en bordure de sa forêt, l'émerveillement des enfants qui avaient été les premiers à rencontrer la fée, les jeux qu'ils avaient partagés, l'arrivée des adultes...

Une expression pensive avait commencé à poindre sur le visage de Calixta. Lorsque vint le moment de raconter l'arrivée des ogres, elle demanda à brûle-pourpoint :

— Maman, est-ce qu'il y a des histoires où tout va forcément mal finir ?

La question arracha Lise à l'atmosphère du conte de fées naissant et il lui fallut un instant pour rassembler ses pensées.

Le monde extérieur ne pouvait être qu'une chose très vague pour deux fillettes qui ne l'avaient jamais connu. Depuis leur septième anniversaire, elles témoignaient cependant d'une curiosité accrue à son sujet. Leur mère s'efforçait de répondre à ces questions avec sincérité, en gardant néanmoins pour elle les détails trop déplaisants.

Les informations dont elle disposait n'étaient du reste pas de première fraîcheur. Depuis le début de sa détention, elle n'avait guère connaissance de l'actualité qu'à travers les bavardages des agents de sécurité et du personnel infirmier. Leurs commentaires, anecdotes et discussions laissaient deviner que les conditions de vie continuaient de se dégrader pour quiconque n'appartenait pas à la classe supérieure.

Au-delà des frontières, tout devenait encore beaucoup plus flou. Il existait certaines régions du monde dont elle n'entendait jamais parler, et dont la situation huit ans plus tôt avait été si dramatique que le pire était désormais à craindre.

— Il existe des gens, admit Lise, dont la vie débute si mal qu'ils seront forcément malheureux.

— Mais une héroïne pourrait quand même les sauver ? demanda Hermeline d'un ton plein d'espoir.

(Le score de Confirmation diminue d'un point.)

Lise révéla à ses filles que certains problèmes ne pouvaient pas être résolus par un petit nombre de personnes → [38](#)

Lise répondit par l'affirmative à la question, bien qu'elle n'en pensât naturellement rien → [122](#)

Lise s'est toujours montrée très attentive à son apparence physique et elle éprouve à présent l'impression dérangeante que certains légers détails n'y sont plus tout à fait ce qu'ils devraient être. Ses ongles, par exemple, ne lui paraissent pas aussi régulièrement taillés qu'à l'accoutumée.

Mais c'est en retroussant ses manches qu'elle découvre un changement tout à fait incontestable. Sur l'intérieur de son avant-bras gauche s'étendent des rangées de taches rouges de diverse grosseur, telles qu'en produisent les tests d'allergie. Alors que Lise observe sans comprendre, ses yeux viennent se poser sur un point sombre au creux de son coude : la marque laissée par une seringue.

Un vertige glacé saisit soudain la jeune femme, la forçant à s'appuyer contre le lavabo de marbre. A-t-elle été droguée ? Est-ce là l'explication de ce gouffre béant qui s'ouvre au beau milieu de ses souvenirs ?

Lise se force à respirer lentement et profondément pour réprimer une panique qui la priverait de tous ses moyens. Et, au moment même où elle fait le vide dans son esprit, une poignée de souvenirs translucides lui reviennent tout à coup d'eux-mêmes. Elle se revoit dans une pièce remplie de personnes vêtues comme elle l'est actuellement, puis quittant ces lieux blancs d'un pas furtif, et enfin parvenant à une intersection entre deux corridors où elle a hésité sur la direction à suivre...

*Un bruit vient soudain arracher Lise à cet aperçu si fragmentaire du passé récent. Noter le code **Bracelet**, puis → [126](#)*

24

Lise reconnaît les jeunes femmes en s'approchant : les deux filles du Premier ministre indien, connues dans la haute société pour leurs dépenses extravagantes et leur consommation immodérée de néroïne. Les costumes qu'elles portent constituent des chefs-d'œuvre de haute couture et elles incarneraient l'élégance la plus exquise si l'une et l'autre n'étaient en ce moment complètement défoncées.

— Est-ce que vous allez bien, mesdemoiselles ? Vous avez peut-être besoin d'aller prendre un peu l'air.

Lise pose cette question avec une désinvolture plus apparente que réelle. Les overdoses de drogue, intentionnelle ou non, lui ont pris trop de personnes qu'elle aimait. Le seul fait de réfléchir à ce risque, même couru par des gens qu'elle méprise, la met mal à l'aise.

Les jeunes femmes n'affichent cependant aucun symptôme inquiétant, rien d'autre que la sérénité béate qu'engendre habituellement la néroïne. L'une des deux – Priya – parvient après quelques efforts à ouvrir la bouche pour articuler une réponse :

— L'air, ça ne peut pas se prendre...

S'agit-il d'une plaisanterie ou parle-t-elle sérieusement ? Dans un cas comme dans l'autre, ses neurones fonctionnent à basse tension.

— Oui, bien sûr. Mais vous avez besoin de vous reposer, vous devriez appeler votre voiture.

Priya fronce les sourcils comme s'il s'agissait d'un concept très difficile à saisir. Sa sœur Nila prononce d'une voix pâteuse quelques mots en hindi, avant de s'avachir encore davantage sur le sofa.

— Votre voiture, insiste Lise en se penchant sur elles. Vous pouvez utiliser votre softphone pour la faire venir devant le manoir. Je vous aiderai à marcher jusque-là.

Priya marmonne quelque chose d'inintelligible, puis s'interrompt pour fixer le vide.

— Vous seriez bien mieux dans vos lits. Est-ce que vous tenez vraiment à dormir ici comme des gamines bourrées ?

Un nouveau marmonnement.

— Et à part ça, vous avez une déclaration à faire sur la situation en Inde ? La famine ? L'effondrement de l'infrastructure sanitaire ? Le fait que votre paternel réussit à être encore plus pourri que le salopard d'avant ? Je ne veux pas me montrer indiscreète, bien sûr.

Les deux jeunes droguées semblent avoir perdu toute faculté de comprendre quoi que ce soit.

Lise se redresse et leur tourne le dos, résolue à ne pas perdre davantage de temps dans cette salle → [143](#)

25

Un malaise s'empare de la jeune femme dès qu'elle pénètre dans le dédale en trois dimensions du Bloc. Elle l'attribue d'abord à l'étrange nervosité qui pèse sans raison apparente sur l'atmosphère du quartier. Les passants marchent d'une allure brusque, se tordant les mains ou marmonnant des paroles incompréhensibles. De violentes disputes éclatent çà et là, parfois en l'absence de toute provocation.

Lise pénètre dans une station du monorail pour découvrir qu'une bagarre homérique y fait rage entre des dizaines de personnes, hommes et femmes de tous âges ayant l'écume aux lèvres. Les boutiques voisines ont été pillées non pas par des voleurs opportunistes, mais pour fournir des projectiles à la frénésie furieuse des belligérants. Le sol est jonché de débris et de corps inanimés

La jeune femme ressort précipitamment. Alors qu'elle réfléchit à un itinéraire alternatif pour atteindre sa destination, un doute la saisit tout à coup : ne devrait-elle pas simplement abandonner son idée de rechercher Roland Marzat ? Elle est certaine de réussir à le trouver, mais cette perspective l'emplit à présent d'une sourde appréhension.

Lise n'a jamais considéré l'intuition que comme la synthèse inconsciente d'informations subtiles par la raison. Dans le cas présent, elle ne saisit pourtant aucune logique dans son pressentiment. Si le rédacteur en chef de l'Arbre-Monde était vulnérable aux menaces ou à la corruption, le journal clandestin aurait depuis longtemps cessé d'exister.

Mais se pourrait-il que l'atmosphère lunatique régnant dans le Bloc l'ait également affecté ?

Cette pensée parvient à faire hésiter la jeune femme. Elle sait que Roland est soumis en permanence à une immense pression et soupçonne qu'il boit parfois plus que de raison. Comment exclure tout à fait la possibilité d'une défaillance alors qu'elle ne l'a pas vu depuis dix mois ? L'équilibre psychologique se retrouve quelquefois à la merci d'une influence extérieure ou d'un choc brutal.

Lise traverse une place encaissée qu'écrase la chaleur du jour. Sur sa gauche, une passerelle la ramènerait dans sa direction antérieure. Elle hésite brièvement avant de continuer tout droit. Ce passage à travers le Bloc aura eu le mérite de dépister ses poursuivants éventuels, mais elle se sent désormais anxieuse à l'idée de le prolonger.

Il plane dans l'air une anticipation sauvage, comme le rugissement imminent d'un fauve → [298](#)

26

Lise se rapproche avec prudence, observant les silhouettes qui dansent en cercle avec des contorsions forcenées. Leurs contours sont lisses et stylisés, bien que vaguement féminins ; leurs chevelures palpitent autour de leurs têtes comme des flammes vivantes. Le fracas des cymbales et la stridence des flûtes exaltent l'incohérence tumultueuse de leurs mouvements.

Lise réalise soudain que quelqu'un d'immobile se trouve au centre de cette vaste ronde au rythme frénétique.

— Callie !

Sa voix se perd dans la cacophonie de la musique. La fillette tourne le dos à sa mère et ne semble avoir aucune conscience de sa présence.

Lise se fraye un passage à travers le cercle des silhouettes dansantes → [167](#)

Lise contourne la ronde de manière à se retrouver face à Calixta → [220](#)

27

Lorsque Lise rouvre les yeux, la pénombre la déroute un instant. Puis elle se souvient : il fait nuit et elle vient de s'échapper de cette étrange pièce remplie de vigne et de lierre. Elle est

toujours vêtue de son encombrant costume vénitien et son visage est pressé contre l'épais gazon qui borde le vaste terrain de golf.

Alors qu'elle se relève, une bouffée de panique la saisit à l'idée du temps que son malaise vient de lui faire perdre. Elle tend l'oreille, le cœur battant, mais n'entend d'autre bruit que la musique baroque et le brouhaha festif provenant du manoir. Un coup d'œil au-dessus d'elle achève de la rassurer : le croissant lunaire se trouve toujours exactement au même emplacement, en bordure de l'un des rares nuages maculant la voûte céleste. Selon toute probabilité, elle n'est pas restée sans connaissance plus d'une poignée de minutes.

Lise ne s'imagine pas pour autant hors de danger. Si mystérieuse que demeure sa situation actuelle, il ne fait nul doute que des sbires de Haudricourt sont ou seront très bientôt à ses trousses. Sa priorité absolue doit être de quitter l'enclave privée au plus vite ; tout le reste peut attendre le moment où elle se trouvera en sécurité.

La jeune femme se sent l'esprit étonnamment clair. Elle n'a rien oublié de cet étrange rêve où elle avait deux filles, Hermeline et Calixta, mais elle sait qu'il ne peut pas être conforme à la réalité. Elle a examiné avec attention son visage dans le miroir des toilettes où elle s'est réveillée, et n'aurait pas manqué de remarquer des différences significatives s'il s'était réellement écoulé plus de cinq ans depuis la fête « Sin City ».

Lise prend un instant pour réfléchir. S'échapper à pied n'est de toute évidence pas une option envisageable : quand bien même elle réussirait par miracle à franchir les murs hautement surveillés qui ceignent l'enclave, la métropole se trouverait encore à plus de soixante kilomètres, dont la moitié en zone dépeuplée. Ses poursuivants n'auraient aucun mal à la repérer et à la rattraper.

Il lui faut donc tirer parti de la grande fête de ce soir pour se glisser dans un véhicule et quitter discrètement les lieux à son bord. Mais l'aéroport de l'enclave se trouve trop loin et des précautions rigoureuses défendent l'accès à l'aéroport sur le toit du manoir. Les deux possibilités sont donc d'une part les voitures terrestres des convives, de l'autre les camions employés par DjinnServ ou leurs partenaires.

Pour avoir accès aux uns ou aux autres, Lise sait qu'elle va devoir à nouveau pénétrer à l'intérieur du manoir. Une véritable chance qu'elle ait eu le réflexe de conserver son masque dans sa fuite ! Cela la rendra difficile à identifier au milieu de la foule des invités, que les agents de sécurité hésiteront du reste à déranger

La jeune femme ne s'imagine pas pour autant que son incognito durera bien longtemps. Des intelligences artificielles de pointe analysent en permanence les images relayées par les discrètes caméras de surveillance parsemant le bâtiment. La dissimulation de son visage, tout en leur compliquant bien entendu la tâche, ne les déroutera pas indéfiniment.

Un sentiment d'urgence ne cesse de grandir en Lise, mais elle prend encore un instant pour réfléchir. Les bruits et lumières de la fête lui parviennent avec le plus d'intensité depuis des jardins bordant une partie assez distante du manoir. La façade la plus proche d'elle baigne

en revanche dans un calme relatif ; fouillant sa mémoire, la jeune femme se rappelle qu'il s'y trouve quelques accès employés surtout par les domestiques permanents.

Lise se dirige vers la façade voisine afin de regagner l'intérieur du manoir au plus vite → [170](#)

Lise se dirige vers les jardins où la fête bat son plein, coupant pour ce faire à travers une partie du terrain de golf → [254](#)

28

Madame Despart semble s'affaïsser sur elle-même, comme si une tension pénible désertait ses muscles.

— Oui... Oui, je crois que tu as raison.

Elle laisse Lise la conduire jusqu'au fauteuil le plus proche, dans lequel elle se laisse tomber plus qu'elle ne s'assoit.

— Ce n'est pas agréable de passer mes journées enfermée comme ça, poursuit-elle d'un ton assourdi. Je n'arrive plus à sortir depuis cette dernière fois. Et il se passe tant de choses. Mais je ne suis pas à l'abri ici. Il y a tous ces frais médicaux, et mon loyer... J'aurais bien voulu garder la librairie jusqu'au bout. C'était une jolie boutique, tu ne trouves pas ?

— Si j'avais pu y passer deux fois plus de temps, je l'aurais fait, répond la jeune femme avec une parfaite sincérité.

Madame Despart sourit, puis sa tête s'incline contre le dossier, semblant appesantie par une lassitude invincible.

— Désirez-vous encore quelque chose ? demande Lise.

— Je voudrais bien un grand verre d'eau.

La jeune femme se rend aussitôt dans la cuisine. Alors qu'elle ouvre le robinet du lavabo, la voix de la libraire lui parvient de nouveau :

— Ramène-moi aussi la petite boîte de carton blanc qui traîne sur le plan de travail, tu seras gentille.

L'objet en question est orné d'un nom abstrus que Lise reconnaît aussitôt : un médicament fort coûteux, dont la posologie doit être strictement respectée. La jeune femme en vérifie le contenu, saisie d'un étrange pressentiment. Il reste quatre gélules ; à la fois peu et beaucoup.

Elle ramène ce qu'on lui a demandé dans le salon et le dépose sur la petite table voisine de madame Despart. Celle-ci esquisse un pâle sourire.

— Et maintenant, je ne veux pas te retenir davantage. Tu as beaucoup d'autres gens à voir aujourd'hui. Sois confiante, mais prends tout de même garde à toi.

Lise quitte l'appartement et redescend une à une les marches de l'escalier, jusqu'à se retrouver dans la rue.

Elle se dirige vers le café « Le Rabelais » → [192](#)

Elle part dans la direction de l'espace vert du district → [237](#)

Elle décide d'aller directement à l'université, après quoi elle pourra quitter le district sans plus s'attarder → [333](#)

Lise balbutie, hésite. Tous les mots qui lui viennent à la bouche semblent ridiculement insuffisants.

— La vie n'est pas que... n'est jamais seulement ce qu'on prévoit. C'est une suite de hasards plus ou moins grands. Si j'étais... Si je ne me trouvais pas ici, peut-être que j'aurais été envoyée dans un camp de travail ou tuée dans une manifestation... ou peut-être que je serais restée libre et journaliste, tout en perdant jusqu'à la dernière de mes illusions. Mais un monde sans vous deux est un monde que je ne pourrai jamais regretter.

Le rythme de la musique discordante semble tout à coup se ralentir. Les silhouettes dansantes continuent de gesticuler, mais leur couleur écarlate ne paraît plus si intense.

— C'est vrai que je n'avais pas prévu votre naissance, et vrai aussi que j'ai d'abord voulu reprendre ma liberté. Mais Mélie et toi êtes la plus grande chance qui m'a jamais été offerte. Vous n'êtes pas devenues ma raison de vivre, mais mieux que cela : sans rien enlever à la jeune femme que j'étais, vous lui avez apporté un bonheur qu'elle n'aurait sinon jamais connu.

Lise continue de parler encore longuement, ne sachant pas si ce qu'elle dit a toujours du sens, mais s'attachant à parler d'une voix aussi réconfortante que possible. Intérieurement, elle se demande depuis combien de temps Calixta nourrit en elle-même des idées si sombres, et dans quelle mesure Hermeline les partage. Des résolutions s'esquissent au plus profond de son esprit.

La ronde s'amenuise, se ternit, s'apaise, et finalement disparaît → [64](#)

— Callie, va chercher ta sœur.

La fillette, qui avait tout juste fini de manger, se leva en bougonnant un peu. Elle alla jusqu'à Hermeline, la prit par la main et la ramena, non sans adresser au passage à Fitzenthaler une grimace qui dévoilait toutes ses dents. Un sourire hésitant se peignit sur le visage du jeune agent de sécurité, qui ne voulait sans doute considérer tout ceci que comme des caprices de gamines, mais Lise remarqua que Rouillard avait promptement détourné le regard.

Calixta consolait à sa manière sa jumelle de sa déconvenue :

— Il a cru que c'était du poison, c'est pour ça qu'il en a pas voulu.

— Mais je suis pas une méchante sorcière, moi ! protesta Hermeline.

— Non, mais il est bête !

— Donne-moi la pêche, Mélie, intervint Lise. Je veux bien la manger, moi.

La fillette courut aussitôt porter le fruit à sa mère, dont l'intention principale avait été de mettre ainsi fin à cet échange. L'enseignement de la politesse aux jumelles avait toujours posé des problèmes de conscience à Lise : ne voulant les encourager ni à se montrer mal élevées, ni à respecter leurs geôliers, elle se retrouvait souvent à biaiser d'une manière qui ne la satisfaisait guère elle-même.

— On joue à quelque chose ? demanda Calixta, oubliant également le sujet précédent.

— Bien sûr ! Le ballon et le jeu de cartes sont dans le panier. Qu'est-ce que vous diriez de commencer par...

La jeune femme s'interrompt en voyant trois personnes émerger du bâtiment derrière elle →
[161](#)

Lise balaye d'un regard rapide la vaste salle médicale. Parmi les docteurs et les infirmières toujours euphoriques comme autant de drogués, il s'avère très facile de repérer la personne qui contemple tout ce spectacle avec mépris, adossée au mur et les bras croisés.

— Et elle ? dit Lise à sa fille en désignant du doigt Zohra Majibi. Est-ce que tu crois vraiment que cela la rendrait heureuse de savoir ce que tu penses ?

— Je préférerais me tailler les veines moi aussi et mieux que ça, commente froidement l'intéressée sans bouger d'un pouce. Quand je vois tant de gens ayant fait de belles études se laisser si facilement embarquer dans les fantasmes d'une abomination, je me dis que l'humanité fera bien de crever au plus vite.

Le visage blême d'Hermeline se crispe et ses yeux jettent des éclairs.

— Oh, cette femme est méchante ! fait-elle avec toute l'indignation dont reste capable sa faiblesse. Elle déteste tout le monde. Quand elle est venue ce matin, j'ai vu dans son regard qu'elle voulait te faire du mal. J'ai demandé aux chercheurs de l'empêcher, mais ils ont fait comme s'ils ne comprenaient pas. En fin de compte, je n'ai trouvé que ce moyen pour qu'ils aient encore besoin de toi.

— *Et tu as réussi à me sauver, Mélie. Je ne te remercierai jamais assez. Mais il faut que tu arrêtes tout ceci à présent.* → [47](#)

— *Tu avais de bonnes raisons, Mélie. Mais moi non plus, je ne voudrais pas vivre de cette façon qui te paraît si idéale.* → [115](#)

32

Une impression de déjà-vu vient glacer la colère de Lise et les paroles qu'elle allait hurler expirent sans franchir ses lèvres. Pourquoi mettre à nu ses émotions face à des gens incapables de compassion ou de honte ? Son dos lui fait terriblement mal, ses plans d'évasion ont connu un revers considérable et elle se sent très lasse, mais elle n'en continuera pas moins de vivre.

Elle reste donc muette et immobile pendant les quelques secondes qui suffisent à l'attention des convives pour se détourner d'elle. Puis elle se dirige vers le sarcophage de pierre dans lequel Iacchos attend son heure.

Hermeline et Calixta s'empressent de l'entourer sitôt qu'elle a posé le pied sur l'estrade. Elles ont connu une récente poussée de croissance et, même si elles n'auront dix ans que dans trois mois, leur taille évoque déjà moins les enfants que les adolescentes à venir.

— Est-ce que tu n'as pas besoin de te reposer, maman ?

— Si nous disons à Zimmer de te ramener, il n'osera pas refuser.

Lise leur sourit avec affection et secoue la tête.

— Je ne me sens pas à ce point pressée de rentrer pour m'allonger. Nous devrions parler de certaines choses toutes les trois et ce lieu me paraît le mieux choisi. *La prochaine fois où nous y serons rassemblées, je pressens qu'on ne nous laissera pas si tranquilles.* → [99](#)

33

Quelques courts instants plus tard, la jeune femme s'est tapie sous le lit de l'une des dizaines de chambres inoccupées du premier étage. Elle y reste absolument immobile, le cœur battant à un rythme accéléré, tandis que les bruits de pas – appartenant à au moins trois individus différents – se font plus proches.

Une pause, et le murmure de voix étouffées. Quelqu'un pénètre dans le couloir, y fait quelques pas, puis ressort. Lise ne recommence à respirer que lorsqu'elle entend les épaisses semelles poursuivre leur ascension.

Elle ne tarde guère à quitter sa cachette, devinant que le temps ne joue pas en sa faveur. Sitôt assurée que le champ est libre, elle se glisse de nouveau dans l'escalier et en descend les marches aussi prudemment que possible.

Parvenue au rez-de chaussée, elle se fige. Un policier monte la garde devant la porte principale, couvert des pieds à la tête d'une épaisse combinaison semi-rigide qui le fait ressembler à un robot de guerre futuriste. Il tient un fusil d'assaut.

Lise patiente nerveusement. Les hommes montés dans les étages ne redescendront sans doute pas de sitôt, mais il est possible que des renforts arrivent bientôt. Elle n'a aucun doute sur le fait d'être la cible de cette opération. Le ministère de la Sécurité n'a rien à refuser à Pierre-Bohémond Haudricourt.

Une occasion semble tout à coup se présenter lorsque le policier se tourne pour jeter un regard vers l'extérieur. Lise file aussi silencieusement que possible vers l'autre extrémité du rez-de-chaussée. Mais avant qu'elle ne puisse se mettre à couvert, une voix déformée par un masque protecteur lui heurte les oreilles :

— Halte !

Elle s'enfuit en courant et le fracas d'une poursuite se fait aussitôt entendre derrière elle. La jeune femme ne perd pas son sang-froid. Connaissant parfaitement les lieux, elle atteint en moins de trois secondes le modeste « salon de détente » de la résidence universitaire. Elle y ouvre une fenêtre d'un geste brusque et se hisse sur son rebord.

À l'instant même où elle bondit à l'extérieur, le policier ouvre le feu. Son arme – d'un modèle récent et très prisé par les forces de l'ordre – crache vingt-quatre balles en une seconde → [159](#)

Ignorant de son mieux la péroraison condescendante de Zimmer, Lise ramasse ses affaires. Elle se sent incapable de revêtir immédiatement son tee-shirt, et moins encore son soutien-gorge. Elle se contente donc de se couvrir la poitrine du bras tandis l'agent de sécurité l'escorte en direction de la salle médicale.

— Je ne sais pas si tu te rends compte de la chance incroyable que tu as de vivre ici, continue-t-il. Tu sais à quoi ressemble le reste du pays, ces temps-ci ? Des millions de gens tueraient pour se retrouver à ta place ! Il faut vraiment être stupide pour...

Lise garde les yeux baissés et ne répond rien. Son visage encore empourpré ne peut rien trahir de ses pensées → [177](#)

En s'avançant vers le centre du parc, Lise a le sentiment d'avoir pénétré dans une nécropole répugnante. Le ciel limpide du matin accentue par contraste la morbide omniprésence des déchets jonchant aussi bien le béton des allées que l'herbe hirsute des pelouses. Les rares poubelles encore présentes ici et là servent de colonnes centrales à des cénotaphes d'ordures.

Les corbeaux, dont les croassements viennent seuls troubler le silence pesant, ne daignent guère se soucier de la présence d'une intruse. Plus craintifs, des rats détalent à son approche pour se cacher sous des buissons voisins. Aucun autre animal n'est visible : les canards et les oies ont disparu de la surface de l'étang, sur laquelle ne flottent plus que des bouteilles en plastique.

Lise peut du moins se reposer les yeux en contemplant le cèdre qui déploie toujours son superbe feuillage à trente mètres du sol, invulnérable à la laideur venue l'entourer. Pendant les temps libres de sa vie d'étudiante, la jeune femme éprouvait un profond bien-être en venant s'asseoir dans son ombre pour y lire ou y rédiger des brouillons d'articles. Mais son admiration est aujourd'hui teintée d'une tristesse mélancolique : l'arbre qui aurait dû lui survivre de plusieurs siècles ne sera sans doute plus là l'année prochaine.

Alors que ses pieds amorcent insensiblement un demi-tour, Lise remarque juste à côté d'elle un massif d'orpins qu'elle a contribué à réaliser – avec Khadija, Raymond, Octavie et Marius – à l'occasion d'un éphémère projet de jardinage participatif organisé par la municipalité. Ses fleurs allant du jaune pâle au fuchsia côtoient désormais des papiers gras et des emballages de toutes sortes.

Cédant à la nostalgie, Lise prend le temps de nettoyer le massif → [137](#)

Lise ressort du parc et se dirige vers le café « Le Rabelais » → [192](#)

Lise ressort du parc et part en direction de la Librairie de l'Ouest → [272](#)

Lise ressort du parc et se rend directement à l'université, après quoi elle pourra quitter le district sans plus s'attarder → [333](#)

36

Comme chaque matin, Lise se réveilla quinze secondes avant que le plafonnier de sa chambre ne s'active automatiquement. Le souvenir de rêves tumultueux et biscornus s'évapora hors de son esprit au contact de la lumière aseptisée. Depuis plus de deux ans, il ne s'écoulait pas une semaine sans que son sommeil ne soit agité au moins une nuit, mais cela ne nuisait curieusement jamais à la qualité de son repos.

Elle se redressa sans hâte en position assise, puis s'étira, balaya d'un regard rapide le décor sobre qui l'entourait, et enfin se leva de son lit. Après avoir rassemblé les éléments de sa tenue pour la journée, elle sortit de la pièce.

Ses filles avaient un rituel matinal encore plus simple, consistant à se recouvrir la tête de leur couette pour continuer à dormir. Lise leur rendit tour à tour visite pour leur chatouiller les pieds, engendrant force protestations et grommellements.

Elle poursuivit ensuite son chemin jusqu'à la salle de bain, y retira son pyjama et ses sous-vêtements, puis pénétra dans la cabine de douche. L'eau ne tarda pas à lui asperger le corps, dissipant les vestiges de torpeur qui appesantissait encore ses muscles.

Tout en se lavant, Lise réfléchit au déroulement de la journée qui débutait → [93](#)

La douche raviva dans la mémoire de Lise des souvenirs antérieurs à sa détention → [105](#)

Lise bannit toute pensée de son esprit, se concentrant sur les sensations qu'elle ressentait → [142](#)

37

— Zohra, tu as déjà oublié ce que je t'ai dit tout à l'heure ? Ça ne sert à rien de jouer les dures maintenant. Tu avais dix ans pour m'aider à partir d'ici avec mes filles, mais tu craignais de perdre ton petit boulot confortable. À présent, c'est trop tard.

— La ferme !

— Ferme-la toi-même, connasse ! crache Lise avec une haine soudain incandescente. Il n'y a même pas une heure, je t'ai dit qu'il te restait une dernière chance d'arrêter tout ça, mais tu as encore préféré faire l'autruche ! Et tu prétends maintenant accomplir quelque chose avec ton jouet, alors que je te sens trembler dans tes bottes ? Mais c'est à mourir de rire ! En ce moment précis, tu ne serais pas capable de me faire quoi que ce soit !

Avec un grognement rageur, Zohra Majibi la retourne face à elle et s'apprête à lui presser le pistolet contre le front. Mais un instant d'hésitation ralentit son geste et Lise le saisit, se jetant sur elle pour lui agripper la main. Les deux femmes se retrouvent tout à coup aux prises, luttant farouchement parmi les centaines de silhouettes endormies.

Lise s'efforce de renverser l'agente de sécurité au sol → [258](#)

Lise tente de mordre l'agente de sécurité au poignet → [332](#)

38

— Il existe des problèmes si compliqués qu'on ne peut les résoudre que si un grand nombre de personnes fait beaucoup d'efforts pendant très longtemps, expliqua Lise. Imaginons que Rose réussisse à chasser les ogres, mais que les villageois décident ensuite de ne plus rester à côté d'une forêt aussi dangereuse. Ils voudraient partir s'installer dans des plaines beaucoup plus tranquilles, mais les gens qui vivent déjà dans cette région refusent de les accueillir.

— Ils sont égoïstes ! s'indigna Calixta.

— Oui, mais ils peuvent tout de même avoir des raisons de penser ainsi. Tiens, un exemple très simple : peut-être que ces plaines ont déjà beaucoup d'habitants et qu'il risque de ne plus y avoir assez de nourriture pour tout le monde si leur nombre augmente encore.

— Rose pourrait utiliser un enchantement pour que leurs champs donnent plus de blé et de légumes ! suggéra Hermeline.

Lise sourit.

— La magie d'une gentille fée permettrait sûrement d'améliorer la vie de beaucoup de monde, mais...

(Le score de Confirmation augmente d'un point.)

La discussion fut interrompue par un bruit qu'elles connaissaient toutes trois fort bien : quelqu'un déverrouillait la porte de leur lieu de détention → [300](#)

39

Lise remonte l'escalier, repasse devant la porte de la remise et poursuit dans la direction qui la rapprochera de la fête.

L'employée de DjinnServ est certainement sortie de sa douche à présent et doit se demander qui lui a joué un tour. Il semble peu probable que contacter la sécurité fasse partie des premières choses à lui venir à l'esprit ; du reste, les membres du petit personnel ne sont pas autorisés à garder leur softphone à l'intérieur du manoir.

Les échos de la fête commencent à se faire entendre. Qu'il soit accompagné de musique baroque ou du tintement des machines à sous, le brouhaha de centaines de convives ultra-privilégiés conserve toujours aux oreilles de Lise une sonorité bien particulière, faite d'égoïsme hautain et du refus de toute mesure dans la jouissance. Lorsque la civilisation humaine s'écroulera, s'ils ne trouvent nul refuge face à l'apocalypse, ces gens organiseront sans doute une ultime orgie où ils livreront aux flammes toutes leurs possessions à la manière de Sardanapale.

Les bruits plus prosaïques d'une cuisine viennent tirer la jeune femme de ses rêveries morbides. Un homme au costume très similaire au sien émerge tout à coup devant elle, chargé d'un large plateau recouvert d'amuse-bouches, et se dirige sans lui accorder le moindre regard vers une porte de service. Elle décide de le suivre.

Un instant plus tard, Lise émerge dans une vaste et superbe salle, étincelant de lumière, de miroirs et de lustres → [320](#)

40

Au cours des deux heures suivantes, Lise navigue aussi rapidement que possible à travers les rues de la capitale. Chaque voiture de police qu'elle aperçoit fait battre son cœur à un rythme accéléré, mais ces occurrences se font peu à peu plus rares, jusqu'à cesser complètement.

Elle éprouve une bouffée de soulagement en atteignant enfin le quartier industriel de la métropole. Voilà un peu plus de deux ans, elle y a mené avec Khadija une enquête sur le non-respect des normes légales par certaines usines de transformation alimentaire. Outre la

matière d'un reportage accablant, elles en ont retiré quelques observations pour le jour où il deviendrait nécessaire de plier discrètement bagage. Lise se demande si c'est ainsi que son amie a évité de se faire arrêter après les manifestations étudiantes.

De nombreux camions apportent chaque jour ici de grandes quantités de matière première devant servir à la préparation de nourriture ultra-transformée ; ils repartent en revanche presque à vide. Les conducteurs, soumis à des cadences de travail pénibles, ne songent guère à vérifier si un passager clandestin a pu se glisser à l'arrière de leur véhicule. Une façon de voyager bien plus discrète que les transports en commun, où il est depuis longtemps impossible de voyager incognito.

Lise ne se trouve plus très éloignée de la zone de déchargement où elle prévoit de mettre son plan à exécution. Elle ne se sent pas pour autant hors de danger. La largeur des rues lui donne l'impression d'être très exposée aux regards, d'autant que les passants sont fort rares par ici. En dehors des usines elles-mêmes, le quartier industriel ne comporte certes qu'un faible nombre de caméras de surveillance, mais la jeune femme a saisi à plusieurs reprises les formes minuscules de drones passant à plusieurs dizaines de mètres du sol.

Un entrepôt délabré – destiné à être prochainement démoli à en juger par une pancarte accrochée à sa façade – se trouve sur sa gauche. Lise s'y engouffre, soulagée d'échapper un instant aux yeux électroniques planant dans le ciel. Le vaste bâtiment est entièrement vide et son extrémité opposée la rapprochera de son but. Elle en entreprend la traversée.

La lumière du jour afflue par de grandes fenêtres haut situées, baignant de son éclat cru le sol jonché de débris. La jeune femme avance d'un pas rapide, sans autre compagnie que le bruit étouffé de ses semelles contre la surface de béton. Alors qu'il ne lui reste plus qu'une dizaine de mètres à parcourir, une silhouette émerge d'un recoin obscur et pointe un pistolet dans sa direction.

— *Terminus, déclare Zohra Majibi* → [96](#)

Lise a toujours adoré les jeux de mémoire, et ce d'autant plus qu'elle n'y perd jamais. Enfant, elle retenait les poésies après les avoir lues une seule fois ; adulte, elle pourrait réciter sans aucune erreur tous les articles qu'elle a jamais écrits pour L'Arbre-Monde, ainsi que la plupart des contributions de ses collègues.

Cela rend d'autant plus terrifiant le gouffre obscur qui s'ouvre à présent au beau milieu de ses souvenirs.

Procéder à rebours semblant impossible, Lise se raccroche à la dernière scène dont elle soit certaine : le bar, les clients, les cocktails à préparer. Il lui semble vaguement que tout cela a

été interrompu par un accident ou un fracas... quelque chose comme une bête sauvage qui se serait échappée au milieu de la foule.

Et ensuite ? Des escaliers, des murs blancs, des portes fermées, des fenêtres impossibles à ouvrir... Les quelques images qui lui viennent à l'esprit sont si diaphanes qu'elle se demande si son désir même de se souvenir ne les lui fait pas imaginer. Un unique et fugitif instant surnage avec une certaine netteté : elle se revoit à l'intersection de deux corridors, hésitant sur la direction à prendre. Mais le contexte et les motifs de ce dilemme demeurent des mystères absolus.

Un bruit vient soudain arracher Lise au tâtonnement si peu fructueux de sa mémoire. → [126](#)

42

Un crissement de semelle ténu alerte trop tard la jeune femme. Elle se retourne pour voir paraître au détour du couloir un agent de sécurité en costume cintré, tenant encore à la main un masque de céramique blanc et un tricorne orné d'une large plume. Il sursaute lorsqu'il l'aperçoit, mais se reprend très vite et lève devant sa bouche le softphone attaché à son poignet :

— Je l'ai trouvée ! Elle est...

Lise n'en entend pas davantage : elle s'est enfuie aussitôt dans la zone de chargement, courant droit vers le camion qu'elle avait remarqué.

Il ne faut plus compter à présent s'échapper à son bord, car la sécurité du manoir alertera vite les postes contrôlant l'accès à l'enclave. Mais ceux-ci se trouvent à plusieurs kilomètres et cet intervalle offrira à la jeune femme une chance de dépister ses poursuivants assez longtemps pour concevoir un autre plan d'évasion.

Lise atteint le véhicule et grimpe dans l'habitacle. Des éclats de voix lui parviennent aux oreilles sans qu'elle y prête la moindre attention. Elle active le tableau de bord à l'aide de son softphone, claque et verrouille la portière, puis active le moteur. Au moment d'enfoncer l'accélérateur, la jeune femme a tout juste le temps de distinguer sur sa droite une silhouette immobile et calme, le bras pointé droit vers elle.

Zohra Majibi a remporté une médaille d'or au dernier championnat régional de tir ; cela lui a procuré moins de plaisir qu'elle n'en éprouve maintenant en pressant la gâchette de son arme → [49](#)

43

Elle l'agrippe par le bras avant qu'il ne puisse s'éloigner. Zimmer tente de s'interposer, mais elle le repousse avec une violence extrême et il se trouve propulsé dans les ténèbres opaques où ont déjà disparu tous les convives.

Haudricourt se débat aussi vainement qu'un rat pris sous la patte d'un fauve. Le renversant au sol, Lise lui lacère le visage et le torse avec toute la rage accumulée pendant plus de dix années. L'obscurité qui achève de voiler les traits du milliardaire semble en même temps lui ôter toute substance : sa chair offre de moins en moins de résistance aux ongles tranchants et finit par se déliter totalement. Ses lambeaux s'éparpillent et disparaissent dans le néant.

Lise vacille, étourdie par le noir insondable qui lui fait face et les sons de plus en plus discordants. Il lui semble se trouver, aussi bien intérieurement qu'extérieurement, au seuil d'un cauchemar incommensurable.

Juste avant d'y sombrer, un sursaut la parcourt toute entière et elle rouvre les yeux, qu'elle ne réalisait pas avoir fermés. Les treilles se dressent de nouveau autour d'elle en hautes murailles verdoyantes que le soleil de juin vient tacheter d'or. Le silence règne dans la serre où plus personne ne se trouve à l'exception de ses deux filles, de part et d'autre d'elle.

— Viens, maman, tu n'as plus rien à faire ici.

— Tu n'aurais même jamais dû t'y trouver.

Hermeline et Calixta la prennent par la main et l'emmène vers la sortie → [328](#)

Alors que Lise cherche nerveusement une réponse capable de convaincre ses filles, un souvenir émerge des profondeurs de son inconscient et lui apporte une clairvoyance nouvelle.

— Il y a trois mois de cela, dit-elle, j'ai fait un rêve qui aurait bien pu être davantage. Je flottais dans des ténèbres absolues au-dessus d'un abîme sans fond. Le tumulte d'une cacophonie gigantesque balayait l'espace autour de moi. Je sentais dans ce vide la présence de formes d'existence incompréhensibles, mais j'avais de moins en moins conscience de moi-même.

Les jumelles écoutent en silence avec des expressions désormais énigmatiques. De quelle manière se souviennent-elles elles-mêmes de ce qui s'est passé ce jour-là ? Lise se débat depuis des années avec la conscience qu'il existe parmi les facettes de ses filles un point de vue radicalement inhumain ; en ce moment, elle se sent enfin capable de lancer un pont dans sa direction.

— Je ne prétends pas avoir compris la nature de ce spectacle, poursuit-elle. Il incarnait peut-être un inconscient collectif en proie aux émotions les plus irrationnelles. Ou peut-être s’agissait-il de la réalité froide et insensée telle qu’elle existe au-delà de toutes les apparences. Mais tandis que je cherchais une solution à ce chaos monstrueux, je suis quoi qu’il en soit parvenue à deux certitudes : il ne faut pas le fuir... et il ne faut pas s’y soumettre non plus.

Un trouble effleure le visage de ses deux filles.

— Vous êtes plus sensibles à ces forces que je pourrai jamais l’être. Si vous acceptez le destin qui paraît tracé pour vous, elles gouverneront chacune de vos actions et de vos pensées : vous parcourrez le monde avec ce cortège dans un délire sans autre fin que lui-même. Mais vous pouvez en faire un autre usage ! Harmonisez ce chaos avec votre raison humaine ! Sublimez-le ! Cela donnera à votre vie une beauté et un sens qui...

Lise sent les mots lui manquer. Emportée par un élan irrésistible, elle se met à fredonner la mélodie qui est venue la soutenir alors qu’elle se trouvait perdue dans un vide discordant. Calixta et Hermeline restent un instant à l’écouter, le regard indécis et les lèvres frémissantes, puis elles se joignent à elle.

Tandis que s’élèvent leurs voix splendidement claires, un vertige s’empare soudain de leur mère, qui voit leurs silhouettes se dédoubler. Elle tend la main dans leur direction, mais des ombres violettes s’insinuent dans l’espace qui les sépare, ondoyant comme si elles étaient liquides.

Lise veut faire un pas en avant, mais le sol a disparu sous ses pieds. Il n’existe plus autour d’elle qu’un tourbillon informe et fuligineux, qui s’opacifie jusqu’à devenir un cocon d’obscurité complète ne laissant filtrer aucun son.

Ces ténèbres se dispersent brusquement pour révéler un nouveau décor, et elle se retrouve en présence d’Iacchos.

Noter le code **Zagreus**, puis → [Z](#)

Pendant les quelques secondes suivant son réveil, les vestiges du rêve continuent de s’attacher à Lise au point qu’elle se trouve totalement désorientée par l’espace élégant et confortable l’entourant désormais. Elle est effarée de voir un inconnu endormi à deux mètres sur sa droite. Puis ses pensées s’éclaircissent : elle reconnaît Guilherme Heredia et se souvient qu’elle se trouve dans sa voiture.

Le véhicule est arrêté, sans doute depuis un certain temps. La nuit règne encore à l’extérieur, mais l’éclat de réverbères proches révèle un cadre tout à fait urbain. Un coup

d'œil au tableau de bord confirme à la jeune femme qu'elle se trouve bien dans le vingt-septième district de la métropole et lui apprend qu'il est désormais sept heures et demie.

Lise se sent revigorée par son sommeil sur cette banquette confortable. Tentant d'ouvrir la portière, elle découvre sans trop de surprise que celle-ci reste verrouillée par l'intelligence artificielle de la voiture. De toute évidence, le directeur de cabinet n'autorise pas le sexe faible à prendre congé sans son autorisation expresse.

La jeune femme jette un regard hostile et songeur à son hôte. Laissé à lui-même, il ne se réveillera sans doute pas avant plusieurs heures et peut-être aura-t-il alors l'esprit assez clair pour se poser quelques questions sur ce qui lui est arrivé. Le mieux à faire semble être de profiter de son état actuel.

Elle se penche donc sur lui et, poussant son épaule avec insistance, s'adresse à lui de la voix la plus stridente possible :

— Eh, chéri, tu dors encore ? Je m'ennuie et il ne reste plus de champagne ! En plus, la voiture s'est arrêtée et on n'est pas du tout à côté de chez moi.

Heredia remue et grogne, manifestement assailli par une variété de désagréments physiques que le sommeil engourdissait jusque-là. Voyant ses yeux commencer tant bien que mal à s'ouvrir, Lise rapproche son visage tout près du sien, affiche le sourire le plus vulgaire dont elle est capable et prend un ton encore plus criard :

— Normalement, je fais payer à l'heure, mais je sais que t'es un mec important, alors je te fais un prix ! Par contre, il faudrait que tu me rendes un service. J'ai eu des emmerdes avec les flics la semaine dernière et...

Quinze secondes plus tard, expulsée sans ménagement sur le trottoir, Lise regarde avec amusement la voiture de Guilherme Heredia disparaître au coin de la rue → [110](#)

Saisie d'un pressentiment soudain, Lise rouvre les yeux. Bien qu'aucun détail ne semble avoir changé autour d'elle, la ville a perdu son caractère plaisant. Son architecture courbe et dissymétrique dégage à présent une impression dérangeante, comme si elle avait été élaborée pour convenir à des êtres inhumains.

Un léger mouvement se produit tout à coup dans l'immobilité pesante du paysage : une silhouette vient de traverser le boulevard pour s'engouffrer dans une étroite ruelle. Calixta ? Saisie d'un regain d'espoir, Lise s'élance à sa poursuite.

Sa course ne fait pas résonner du moindre écho les hautes façades chargées de motifs hermétiques. Après un temps indéfini, elle débouche sur une vaste place au centre de

laquelle des silhouettes écarlates dansent avec sauvagerie, accompagnées d'une musique discordante.

Lise s'approche de cet étrange spectacle → [26](#)

Lise emprunte une allée voisine pour quitter les lieux → [125](#)

47

— Mais tout est tellement mieux maintenant ! proteste Hermeline d'une voix ténue. Et je n'ai pas mal, je te promets.

— Même lorsqu'on a toute la gentillesse du monde, il faut savoir s'arrêter avant d'aller trop loin, répond sa mère avec une douceur ferme. Je suis sauvée et, maintenant, c'est ton tour. Laisse ces gens te soigner.

L'hésitation fait papillonner les yeux de la fillette. Lise prend sa main froide dans la sienne et insiste :

— Fais-moi confiance.

Lentement, quelque chose d'inexprimable se retire d'Hermeline, ou du moins fait retraite jusqu'en un recoin enfoui au plus profond d'elle-même. L'air perd la sève qui communiquait les émotions et faisait battre les cœurs au même rythme. Les membres du personnel médical commencent à s'agiter, émergeant de leur extase béate.

Lise bondit vers les plus proches d'entre eux et les secoue violemment, leur criant de faire leur travail → [199](#)

48

Antonin Faivre pique avec une aiguille d'or le doigt des jumelles de façon à ce que quelques gouttes de leur sang tombent à l'intérieur du sarcophage. Puis il lève les mains à la manière d'un grand prêtre et se met à scander :

— Iakché ô polutimété
en hédraïs enthadè naiôn,
Iakché, ô Iakché,
elthè tondè ana leimôna khoréusôn...

Un frémissement parcourt toute la foule et plus le moindre murmure ne s’y échange. Les coupes continuent d’être vidées et remplies, mais ces gestes s’accomplissent désormais avec une emphase presque cérémonielle, comme s’ils faisaient eux-mêmes partie d’un rituel.

— ... hosious es thiasôtas,
polûkarpon mèn tinassôn
peri krati sô bruonta
stéphanon murtôn,
thraseï d’enkatakrouôn...

Au premier rang, Pierre-Bohémond Haudricourt observe sans bouger le moindre un muscle, mais une exaltation euphorique lui illumine le visage. Peut-être se sent-il plus vivant en cet instant précis que jamais auparavant dans sa vie saturée de plaisirs.

— ... podi tân akolaston
philopaïgmona timan,
kharitôn pleïston ékhousan méros,
hagnan, hieran
hosioïs mustaïs khoréian.

Lise a conscience qu’une force emplit l’atmosphère, portée par l’anticipation de tous ces convives unis dans la même effervescence. Autour de la serre, la triple rangée de torches brûle avec une intensité redoublée. Sur la treille proche de son visage, elle voit les feuilles de vigne et de lierre palpiter comme sous l’action du vent. Et pourtant, cette tension qui s’accroît toujours davantage semble incapable d’aboutir à une éruption.

— Égeïre phlogéas lampadas
en khersi gar hêkeï tinassôn
lakkhé, ô lakkhé,
nuktérou téletês phosph...

Un double éclat de rire vient interrompre Antonin Faivre. Le chercheur abaisse les bras et regarde autour de lui d’un air soudain abasourdi, comme arraché à un rêve.

— Toutes ces paroles inutiles débitées avec tellement de sérieux ! glousse Calixta.

— Alors qu’il n’y a jamais eu qu’un mot à dire ! renchérit Hermeline. Rien qu’un seul !

Les jumelles s’avancent devant les convives figés comme autant de statues et, levant leurs thyrses au-dessus de leurs têtes, lancent d’une voix claire :

— ÉVOHÉ !

Le sarcophage de pierre vole en éclats comme une coquille d’œuf.

Si le code **Abraxas** est noté → [252](#)

*Sinon, noter le code **Liber** puis → [295](#)*

49

Le sol bourbeux s'enfonce sous les pieds nus et s'attache un peu plus à eux à chaque nouveau pas. Le lourd clapotis de l'eau provient d'une distance qui semble faible, mais l'épaisse pénombre ne permet pas d'apercevoir la rive de ce qui pourrait aussi bien être un marécage qu'une rivière léthargique. Une humidité épaisse emplit une atmosphère où n'existe aucune chaleur, mais où la froideur paraît elle-même comme engourdie. De temps à autre, un souffle d'air atone vient faire siffler les innombrables roseaux qui poussent dans les ténèbres. Les grenouilles tapies dans la vase, filles humides des fontaines, croassent continûment leur chant. Au-delà, d'autres bruits indistincts se laissent deviner dans le néant de l'obscurité : des aboiements, des plaintes, peut-être même un chant. Aucun moyen ne s'offre de traverser dans cette direction, mais en marchant encore cent ans, peut-être sera-t-il possible de rencontrer un passeur.

Deux silhouettes sveltes et tangibles apparaissent de part et d'autre de Lise. Deux mains vigoureuses viennent saisir les siennes. Un parfum de figes mûres et de raisin écrasé remplit ses narines, chassant l'odeur jusque-là omniprésente de la décomposition.

Une force irrésistible et douce fait se tourner Lise du côté opposé à l'eau stagnante. Dans une titanesque muraille de pierre noire se trouve creusée l'étroite embouchure du tunnel rocaillieux et abrupt qui remonte vers la surface.

Lise n'est plus qu'une ombre frêle et ne se sent pas la force d'une telle ascension, mais ses deux guides la soutiennent et l'encouragent muettement. Rassemblant les cendres de sa volonté, elle fait un premier pas.

Puis un deuxième.

Puis un troisième, et d'autres encore.

À chacun d'entre eux, un souvenir récent se détache de sa mémoire pour demeurer en arrière, vestige désormais inutile d'une réalité abolie.

*Lise ne se retourne pas et continue à s'élever vers la frontière où la mort ne sera plus qu'un profond sommeil dont elle pourra s'éveiller. Effacer tous les codes commençant par la lettre **C**, puis → [27](#)*

50

Divers membres du petit personnel se trouvent dispersés à travers la vaste salle. Malgré leur nécessaire activité et les vives couleurs de leurs costumes, ils parviennent à se montrer remarquablement discrets, une compétence que Lise elle-même a très tôt appris à maîtriser en travaillant pour DjinnServ.

La jeune femme parvient sans mal à se procurer un plateau et y dispose quelques verres vides abandonnés ici et là. Personne ne s'intéresse plus d'une demi-seconde à une serveuse qui n'apporte rien et ne fait que débarrasser.

Personne, sauf sans doute les intelligences artificielles contribuant à la sécurité du manoir. Si leurs facultés de compréhension restent – malgré des décennies de progrès – bien inférieures à celles de la pensée humaine, leur rapidité d'observation et d'analyse est incomparablement supérieure. Lise sait que le temps joue en sa défaveur : tôt ou tard, malgré toute sa circonspection et ses talents de comédienne, les cerveaux électroniques additionneront suffisamment de détails mineurs pour la suspecter.

Le mieux à faire est donc de ne pas s'attarder ici. Ce déplacement risque en lui-même d'attirer l'attention du système de surveillance, mais il n'existe aucune alternative dénuée de risque.

Une seule destination vient pour l'instant à l'esprit de la jeune femme : la partie du manoir où chargent et déchargent les véhicules utilitaires. Il s'agit d'un lieu familier et la distance qui l'en sépare n'est pas considérable. D'un point de vue objectif, le fait de s'y rendre constitue sans doute sa meilleure chance de s'échapper du manoir et de l'enclave. D'autres opportunités se présenteront peut-être en chemin.

Sans plus tergiverser, Lise se dirige vers la salle de bal → [98](#)

— J'ai besoin de m'asseoir, déclare Mme Despart. Cela te dérange-t-il si nous nous asseyons dans la cuisine ?

— Pas du tout.

Quinze secondes plus tard, installée devant une petite table carrée, Lise est tout de même interloquée de voir la libraire sortir du réfrigérateur une bouteille de vin blanc liquoreux, à laquelle elle adjoint aussitôt deux verres à pied.

— Oh, je préférerais du jus de fruit si vous en avez, fait-elle avec une certaine précipitation.

Mme Despart la regarde un instant avec surprise, puis une moue vaguement amusée lui plisse les lèvres.

— C'est vrai qu'il est encore tôt. Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit, c'est pour ça que je ne me rends pas compte. J'ai du jus de pomme, si ça te va.

Une fois attablées devant des boissons qui leur conviennent, les deux femmes continuent de discuter.

— Je serais très curieuse de savoir ce qui t'est arrivé pendant ces dix mois où on ne t'a pas vue, fait la libraire.

— Moi aussi, répond Lise avec une grimace. Je ne vous en voudrai pas si vous me prenez pour une menteuse, mais la vérité, c'est que je ne me souviens de presque rien depuis décembre dernier. J'ai retrouvé mes esprits il n'y a même pas douze heures.

— Oh, je te crois, déclare Mme Despart en prenant une gorgée de son vin. Mais tu as bien dû avoir une ou deux visions de ce que tu avais vécu, n'est-ce pas ?

La jeune femme considère son interlocutrice avec une certaine surprise.

— Il m'est venu à l'esprit quelques fragments ressemblant à des souvenirs, admet-elle de façon circonspecte, mais ils étaient trop incohérents pour être vrais.

— S'ils étaient vrais malgré tout, est-ce que ce serait des souvenirs heureux ?

Trente secondes de silence s'écoulaient dans la cuisine exigüe.

— Davantage heureux que malheureux, répond finalement Lise.

La libraire porte à nouveau son verre à ses lèvres, puis hoche la tête.

— Cela fait six mois que je vis avec la douleur. Les médicaments l'atténuent, mais rien de plus, et de moins en moins. Elle est dans mon corps à chaque instant, que je sois debout, assise ou couchée. Elle m'empêche de penser à quoi que ce soit d'autre. Je n'arrive même plus à vouloir lire ! La seule fois où elle m'est sortie de l'esprit, c'est lorsque je suis allé voir ce spectacle que Flora m'avait recommandé, mais je n'oserai jamais y retourner. Et en ce moment précis...

Elle considère le reste de son vin d'un regard morne, puis le boit d'un trait.

— ...je suis contente de te voir et de t'entendre, mais je pense avant tout que j'ai mal et que je voudrais que cela s'arrête enfin. Est-ce juste de voir nos émotions les plus belles réduites à presque rien par une vulgaire sensation physique ? Chaque seconde est chargée d'une cruauté dont personne ne vient me délivrer.

Mme Despart sombre dans le silence, le regard rivé sur la surface de la table. Lise se sent séparée d'elle comme par un gouffre et ne trouve rien à lui dire. Après un moment d'hésitation, elle se lève et s'en va, quittant l'appartement, puis redescendant une à une les marches de l'escalier jusqu'à se retrouver dans la rue.

*Noter le code **Discuter**.*

Elle se dirige vers le café « Le Rabelais » → [192](#)

Elle part dans la direction de l'espace vert du district → [237](#)

Elle décide d'aller directement à l'université, après quoi elle pourra quitter le district sans plus s'attarder → [333](#)

52

Elle n'a pas même le temps de gravir la moitié du court escalier. Une masse puissante se jette contre son dos, la renversant comme un fétu. Étendue de tout son long sur les marches, elle sent des griffes s'enfoncer dans ses épaules pour la maintenir en place et voit une gueule béante approcher ses énormes crocs de sa gorge.

Puis tout s'arrête. Une main insubstantielle la débarrasse du tigre comme s'il n'était qu'un chaton, puis la relève avec une infinie douceur. Abasourdie et chancelante, Lise voit les formes se dédoubler autour d'elle et les couleurs s'altérer. Elle se frotte les yeux sans parvenir à éclaircir sa vision.

Puis le décor se transforme tout à fait et elle se retrouve en présence d'Iacchos → [7](#)

53

Lise esquisse à peine deux pas, mais elle a la sensation de traverser une distance inouïe. Les lignes écarlates tourbillonnent, se tordent et fusionnent jusqu'à devenir des silhouettes humaines élancées. Leurs contours sont lisses et stylisés, bien que vaguement féminins ; leurs chevelures palpitent autour de leurs têtes comme des flammes vivantes. Une musique discordante se fait entendre tandis qu'elles forment un cercle et se mettent à danser follement.

Toute impression de mouvement a disparu en-dehors de cette vaste ronde au rythme frénétique. Lise réalise soudain que quelqu'un d'immobile se trouve en son centre.

— Callie !

Sa voix se perd dans le fracas des cymbales et la stridence des flûtes. La fillette tourne le dos à sa mère et ne semble avoir aucune conscience de sa présence.

Lise se fraye un passage à travers le cercle des silhouettes dansantes → [167](#)

Lise contourne la ronde de manière à se retrouver face à Calixta → [220](#)

54

Pendant les quelques secondes suivant son réveil, les vestiges du rêve continuent de s'attacher à Lise au point qu'elle se trouve totalement désorientée par l'espace rose et moelleux l'entourant désormais. Puis ses pensées s'éclaircissent et elle reconnaît l'habitacle de la voiture appartenant à l'agence Shamhat.

Le véhicule roule au ralenti dans un environnement urbain éclairé par quelques réverbères. Un coup d'œil au tableau de bord confirme à la jeune femme qu'elle se trouve bien dans la métropole de Caen et lui apprend qu'il est désormais sept heures et quart.

Lise s'étire, revigorée par le sommeil sur cette banquette délicieusement confortable, puis entreprend sans plus attendre de fouiller l'intérieur de la voiture.

Un placard se révèle renfermer une variété de vêtements féminins répondant à la plupart des fantasmes imaginables. Entre un uniforme de lycéenne innocemment impudique et un justaucorps semblant tout droit sorti de la garde-robe de Bêlit la reine-pirate, la jeune femme finit par découvrir une tenue sportive à peu près mettable, encore que trop échancrée. Elle remarque également une carte de paiement, enfouie sous une pile de lingerie provocatrice, et se l'approprie sans hésiter.

Une fois que Lise a pu se changer, elle donne l'instruction à l'intelligence artificielle de la conduire dans le vingt-septième district. L'agence Shamhat finira par se demander pourquoi ce véhicule s'attarde dans un décor seyant si peu aux clients habituels de ses courtisanes, et il serait imprudent d'attendre jusque-là.

Quelques minutes plus tard, la voiture vient se garer le long d'un large trottoir. Lise programme une nouvelle destination sur le tableau de bord avant de descendre. Retirant de son poignet le softphone – qui permettrait immanquablement de la repérer – elle l'utilise pour donner un ordre d'activation, puis le jette à l'intérieur et referme la portière. Le véhicule se remet aussitôt en mouvement et disparaît bientôt au tournant de la rue.

Lise balaye du regard les parages pénombreux, songeant que la journée s'annonce chargée → [110](#)

55

Les douzième, treizième et quatorzième districts ne se distinguaient déjà guère les uns des autres à la naissance de Lise. Aujourd'hui, ils ne constituent plus qu'un ensemble monolithique hébergeant la moitié de la population de la métropole sur moins du dixième de sa surface. L'administration l'appelle « zone d'aménagement densifiée », ses habitants « le Bloc », les gens des autres quartiers « la Termitière » ou d'autres surnoms moins élégants.

Ses immenses tours se pressent en un agglomérat si compact et si enchevêtré que la notion de sol n'y conserve guère de sens. Un immeuble d'habitation peut posséder un rez-de-chaussée donnant sur le toit d'un centre commercial ou se trouver au contraire enfoui hors d'atteinte des rayons du soleil. Un réseau de monorails et de larges ascenseurs a été conçu pour faciliter le déplacement à travers ce dédale en trois dimensions, mais un manque général d'entretien fait de ses dysfonctionnements la norme plutôt que l'exception.

Lise avait treize ans lorsque ses parents sont parvenus à se procurer un logement hors du Bloc. Une fois devenue étudiante et journaliste, elle a renoué contact avec le quartier car la plupart des réunions de l'Arbre-Monde y sont organisées.

Des zones de ce genre se retrouvent dans chacune des métropoles de France. Elles incarnent l'aboutissement de la philosophie qui décide de toutes les décisions urbanistiques depuis plusieurs décennies : rassembler les masses dans un espace le plus restreint possible. Cette concentration extrême de la population défavorisée facilite le contrôle des foules – quelques barrages bien placés suffiraient à isoler presque complètement le Bloc des districts voisins – mais rend malaisé la surveillance précise des individus. Les caméras de surveillance sont vandalisées avec une grande régularité et les drones ne peuvent observer que la surface extérieure de cet entassement de béton ; quant à la police, elle ne se déplace presque jamais en groupes de moins d'une dizaine d'hommes, tous lourdement équipés.

Une fois à l'intérieur du Bloc, Lise se soucie donc moins de discrétion que de vitesse. Mais elle remarque néanmoins une étrange atmosphère de tension sur les places et les passerelles, à bord des navettes et des ascenseurs, et dans tous les autres espaces et passages autour desquels s'articule le quartier. Les gens vont et viennent avec une énergie nerveuse, paraissant anticiper un événement encore informe avec un mélange d'impatience et d'appréhension. La chaleur écrasante ne semble pas tant incommoder ceux qui s'aventurent à l'extérieur qu'accroître leur agitation.

Cette ambiance semble dépourvu du moindre rapport avec les manifestations récentes dans le vingt-septième district. C'est à peine si quelques sabliers et slogans revendicateurs sont visibles çà et là sur les murs, et aucun ne paraît avoir été tracé récemment. La jeune femme remarque en revanche un certain nombre d'affiches violettes aux illustrations psychédéliques. Voyant beaucoup de passants y jeter des coups d'œil furtifs, elle examine l'une d'elles mais le texte se révèle aussi abscons que les images : elle parvient seulement à établir qu'il est question d'un spectacle donné par une compagnie baptisée « le Thiasse ».

Il s'écoule une heure entière de déambulations, pendant laquelle Lise doit endurer les propos incohérents de deux prédicateurs de rue et contourner cinq bagarres impliquant jusqu'à une quinzaine de personnes. Elle remarque également des dealers assiégés par un

nombre inhabituel de clients ; leurs affaires marchent presque trop bien, car l'un d'eux – un maigrelet soudain à court de marchandise – manque de se faire lyncher et ne doit son salut qu'à une fuite éperdue.

Elle atteint finalement un immeuble de bureau à demi vétuste, noyé parmi des constructions bien plus imposantes au point que son existence même passe facilement inaperçue. Le principal lieu de réunion de l'Arbre-Monde est avant tout défendu par le secret, mais il existe de surcroît quelques dispositifs de sécurité mineurs, tel qu'un code dont le détail varie selon la date du jour. La jeune femme réalise que Roland Marzat ne se trouvera sans doute pas ici et qu'elle ne découvrira peut-être même aucun indice lui permettant d'entrer rapidement en contact avec lui. Mais un sentiment d'anticipation grandit néanmoins en elle au fil de sa traversée des couloirs déserts et poussiéreux. Lorsqu'elle atteint enfin la dernière porte, elle l'ouvre avec une impatience fébrile.

Une main lui agrippe aussitôt le poignet et l'attire violemment à l'intérieur de la salle → [210](#)

56

Au milieu de la barbe hirsute, les lèvres se tordent en une grimace haineuse.

— Quand je pense au temps que j'ai passé à former l'équipe de ce journal, je m'en veux d'avoir été aussi naïf. Vous n'êtes tous devenus journalistes que dans l'intention d'en tirer profit ! À la première bonne occasion qui se présente, vous passez dans l'autre camp !

— Au cas où tu l'aurais oublié, nous sommes pour la plupart étudiants. Si personne n'est venu à ton dernier conseil de rédaction, c'est peut-être qu'il se passait des choses un peu plus importantes dans le quartier universitaire !

Un geste de la main agacé et dédaigneux.

— Évidemment, dès qu'on touche à vos petits privilèges, vous oubliez tout le reste ! Il ne faudrait surtout pas vous demander de sacrifier quoi que ce soit, pas vrai ?

— Petra a pris pour quatre ans de travaux forcés. Octavie et Marius ont été déportés et sont peut-être morts à l'heure qu'il est ! Ça te suffit comme sacrifices ?

— Foutaises ! Ils m'ont tous les trois balancé pour s'en tirer ! La police compte les utiliser pour me tendre un piège, mais je ne me laisserai pas prendre si facilement !

*Si au moins l'un des deux codes **Décision** et **Liber** est noté → [197](#)*

*Si les deux codes **Fissure** et **Fêlure** sont notés → [197](#)*

Sinon → [255](#)

Lise réalisa que l'un de ses pieds battait la mesure depuis un moment déjà, comme si l'immobilité lui devenait franchement pénible. Elle décida de donner une tournure plus vivante à sa leçon :

— Levez-vous, les filles ! fit-elle en frappant dans ses mains. On va changer un peu les choses : vous allez jouer cette scène et inventer au fur et à mesure ce que se disent Rose et la méchante fée.

Des sourires ravis apparurent sur les visages des jumelles, qui coururent sans attendre se placer au centre de la pièce. Le théâtre éclipsait dans leur faveur toutes les autres activités jamais enseignées par leur mère, ne le cédant qu'à leur passion innée pour la danse et la musique. Lise avait passé bien des soirées à composer des pièces pour deux actrices principales et un second rôle polyvalent.

Les fillettes semblaient déjà prêtes à se glisser dans leurs rôles. Calixta adoptait une pose exprimant la fierté menaçante tandis qu'Hermeline se composait un visage empreint de calme et de courage.

Lise déclara qu'Hermeline jouerait Rose, et sa sœur la fée maléfique → [242](#)

Lise déclara que Calixta jouerait Rose, et sa sœur la fée maléfique → [329](#)

— Ce n'est pas à toi que je parle ! grogne l'agente de sécurité. Boucle-la et prie pour que ta gamine fasse ce que je lui dis.

— Prends un peu la mesure de ce qui se passe autour de toi ! réplique Lise avec un début d'irritation. Tu crois vraiment être face à une situation que tu vas pouvoir résoudre juste en me collant ton flingue contre le crâne ?

— Exactement ! J'ai bien vu ce que ça donnait, la subtilité. Faivre a passé des années à étudier ces deux stryges, il a cru pouvoir les faire obéir avec quelques paroles bien choisies et voilà le résultat ! Avec moi, on va faire beaucoup plus simple : soit les choses se passent comme je veux, soit ta cervelle gicle sur le carrelage !

Du coin de l'œil, Lise voit que Zohra Majibi lui prête bien moins d'attention qu'à sa fille. Mais Hermeline demeure immobile, les yeux clos et la tête inclinée. La panthère à laquelle elle est adossée commence elle-même à se désintéresser de la scène.

— *Range ton arme et laisse-moi lui parler, qu'est-ce que cela te coûtera de montrer un peu de patience ?* → [327](#)

— *Ça fait dix ans que je te subis et tu es encore plus conne que je ne le croyais jusqu'à aujourd'hui.* → [346](#)

59

Lise observe que le personnel, dans cette salle, se compose uniquement de jeunes femmes dotées de mensurations généreuses, vêtues de robes affriolantes aux décolletés profonds. Leurs visages souriants sont artistiquement maquillés et aucune ne porte de masque.

De toute évidence, sa tenue d'arlequine ne constitue pas ici un déguisement bien utile, et risque au contraire d'attirer l'attention. Lise dépose son plateau dans un recoin discret, puis passe furtivement devant plusieurs des renforcements aux rideaux tirés. Si des sons assourdis mais éloquentes lui parviennent depuis les deux premiers, le troisième se révèle en revanche silencieux. Jetant un regard à l'intérieur, elle y découvre un couple que des abus d'alcool ont manifestement fait s'endormir en pleins préliminaires.

Un court passage dans cette alcôve permet à Lise de transformer son apparence. Elle s'enveloppe des pieds jusqu'au cou dans une ample cape nacrée, remplace son loup noir par un masque mi-écarlate mi-argent, puis se coiffe du chapeau absurdement emplumé de la femme qui gît dans une position indécente sur la pile de coussins voisine. Personne ne lui accorde la moindre attention lorsqu'elle ressort.

*Effacer le code **Changement**.*

Lise se dirige vers la partie du manoir où elle pourra accéder aux véhicules utilitaires → [143](#)

Lise profite de son changement de déguisement pour s'attarder un peu dans cette salle → [205](#)

60

La prédiction reconforta visiblement Hermeline, mais un air plus sceptique se peignit sur le visage de Calixta. Les jumelles s'entregardèrent avec l'expression qu'elles avaient toujours

lorsqu'elles se trouvaient temporairement en désaccord. Au bout de quelques secondes, un sourire identique se peignit sur leurs lèvres.

À cet instant, une exclamation sourde fit se retourner Lise. Fitzenhaler vacillait soudain comme s'il était ivre mort, le visage congestionné et le regard vitreux. Ses jambes, ses bras et son torse se mouvaient de façon caoutchouteuse et désordonnée, cherchant sans y parvenir à retrouver la verticale. Un bafouillis inarticulé lutta pour s'échapper de sa bouche, puis il perdit ce qui lui restait d'équilibre et s'étala de tout son long sur la pelouse, position dans laquelle il ne tarda pas à ronfler bruyamment.

Une immobilité totale figea toutes les personnes présentes l'espace d'un instant. Le visage sévère, Irène Corlin prenait des notes sur son softphone. La colère avait empourpré le teint de Majibi et crispé sa mâchoire. Rouillard était blême. Faivre paraissait à la fois ébahi et pensif.

*Avant que le silence ne puisse se prolonger, Hermeline et Calixta le remplirent tout à coup de leur rire clair. Noter le code **Bouvier**, puis → [27](#)*

61

La vive frustration de se voir rabrouer ainsi a l'effet paradoxal de ramener Lise à davantage de prudence. Elle se rappelle avec plus d'acuité à qui elle a affaire et commence à trouver inquiétante l'intensité avec laquelle Zohra Majibi la considère. Il y a dans l'immobilité rigide de la garde-chiourme et son sourire désormais crispé une anticipation impatiente.

Presque sans s'en rendre compte, Lise commence à manger avec plus de lenteur. Ce repas si étrangement généreux la fait tout à coup penser à ceux que la tradition réservait aux condamnés à mort. Il lui semble que quelque chose de terrible va se produire lorsqu'il sera achevé.

Cherchant un moyen de gagner du temps, elle avise tout à coup le verre de vin rouge auquel elle n'a toujours pas touché. Elle le saisit d'un geste qu'elle s'efforce de rendre désinvolte. Mais alors qu'elle le porte à ses lèvres, un bruit de course effréné se fait tout à coup entendre par l'entrebâillure de la porte donnant sur l'extérieur.

Antonin Faivre surgit un instant plus tard dans la cellule, hors d'haleine et écumant, les cheveux en désordre → [326](#)

62

Plusieurs centaines de corps gisent sur le sol de la grande salle de réception.

Lise reste un instant pétrifiée d'horreur, croyant avoir devant elle la scène d'un épouvantable massacre. Puis le soulagement succède à l'effroi : les poitrines se gonflent et s'abaissent, les respirations lentes se fondent en un vaste bruissement, des frémissements ponctuels viennent çà et là agiter une main ou une bouche. Tous ces gens se trouvent plongés dans une profonde léthargie.

Une clarté subtilement tamisée baigne le lieu, lui conférant une atmosphère intimiste malgré ses dimensions. Les dormeurs reposent pêle-mêle, le visage serein ; la manière dont ils sont accolés et enlacés évoquent un début d'orgie que le sommeil aurait soudain rendu chaste. Serveurs et serveuses, vêtus en esclaves antiques, n'ont à présent ni plus ni moins d'importance que les convives riches et puissants auxquels ils se mélangent.

Lise s'avance lentement, prenant soin de ne pas trébucher sur les innombrables bras et jambes étendus en tous sens. Le hasard la fait passer tout près de Pierre-Bohémond Haudricourt, assoupi comme un autre ; son visage est tout proche de celui d'Irène Corlin, avec laquelle il semble partager un songe paisible et agréable.

Plusieurs statues décorent la salle, mais la place d'honneur a été conférée à une Vénus sans bras que Lise soupçonne de ne pas être une reproduction. C'est en contournant son piédestal qu'elle aperçoit soudain Hermeline.

Sa fille se trouve à demi allongée sur le sol, les yeux clos et la tête penchant indolemment sur le côté, le dos calé contre une panthère bien vivante comme s'il s'agissait d'un traversin. Elle n'est toujours habillée que de sa seule peau de daim, mais des feuilles de lierre ornent désormais sa chevelure bouclée.

Une étrange langueur s'empare de Lise à l'instant où elle veut s'approcher. Il lui semble tout à coup n'exister aucun sort plus désirable que de basculer dans le rêve extatique unissant déjà les centaines de personnes autour d'elle. Les bornes étroites de son être s'y dissoudraient en même temps que les désirs, les regrets et les frustrations qui en sont les fruits vénéneux. À quoi bon se tourmenter avec des velléités fragiles alors qu'un éternel présent s'offre à elle ? Veut-elle rester seule et malheureuse par simple vanité ?

Lise secoue la tête pour éclaircir ses pensées. Elle ignore encore ce qu'elle espère au fond d'elle-même accomplir, mais une certitude intuitive se forme dans son esprit : elle n'y parviendra pas si elle se laisse influencer par l'atmosphère régnant en ce lieu. Elle doit lui résister pied à pied aussi longtemps que nécessaire.

Un bruit léger lui fait soudain réaliser que quelqu'un s'approche dans son dos. Elle n'a pas le temps de se retourner avant qu'une main ne lui agrippe le cou et que le canon d'une arme ne soit pressé contre sa tempe → [342](#)

Pendant les quelques secondes suivant son réveil, les vestiges du rêve continuent de s'attacher à Lise au point qu'elle se trouve totalement désorientée par l'espace confiné et utilitaire l'entourant désormais. Puis ses pensées s'éclaircissent et elle reconnaît l'habitacle du camion DjinnServ.

Le véhicule est arrêté, sans doute depuis un certain temps. La nuit règne encore à l'extérieur, mais l'éclat de réverbères proches révèle un cadre tout à fait urbain. Un coup d'œil au tableau de bord confirme à la jeune femme qu'elle se trouve bien dans le vingt-septième district de la métropole, conformément à ses instructions.

Elle remarque aussi qu'il est désormais sept heures et demi. Le jour ne va plus tarder à se lever, ni DjinnServ à se demander ce qui a conduit ce camion dans un endroit aussi inhabituel que le quartier étudiant.

Le sommeil a parfaitement revigoré Lise, malgré le médiocre confort de son siège, et elle ne tarde pas davantage à agir. Elle retire sa veste aux couleurs de la société, programme une nouvelle destination sur le tableau de bord du véhicule, puis descend sur le trottoir. Retirant de son poignet le softphone – qui permettrait inmanquablement de la repérer – elle l'utilise pour donner un ordre d'activation, puis le jette à l'intérieur et referme la portière. Le camion se met aussitôt en mouvement, quittant l'aire de livraison sur laquelle il s'était garé, et disparaît bientôt au tournant de la rue.

Lise balaye du regard les parages pénombreux, songeant que la journée s'annonce chargée
→ [110](#)

La pièce n'est plus rien d'autre que vingt-cinq mètres carrés encadrés de murs d'un blanc immaculé. Le linoléum en est maculé d'une large tâche, désormais sèche et brune.

Lise vacille. Toute sa tension nerveuse vient de se dissiper, l'abandonnant à l'immense épuisement engendré par ses expériences et émotions récentes, conjointement avec son long enfermement solitaire dans la cellule blanche et la forte quantité de sang qui lui a été prélevée.

Calixta la soutient de son mieux. En s'appuyant malgré elle sur l'épaule de sa fille, Lise remarque que celle-ci a gagné plus d'un centimètre pendant les semaines de leur séparation. Elles se dirigent ensemble vers la sortie de la salle.

Antonin Faivre et Zohra Majibi se tiennent sur le seuil. Lise devine au premier coup d'œil que leurs hallucinations ont différé des siennes.

Les yeux du chercheur brillent d'un éclat aussi intense que s'il venait de s'injecter une dose de néroïne. Il examine Calixta avec une fascination avide, comme si elle était un animal unique qu'il voulait à la fois garder en cage et disséquer. Un rictus inconscient dévoile ses dents tandis qu'il se délecte des progrès soudain accomplis, échafaude de nouvelles hypothèses et prévoit de nouvelles expériences.

Le front et les joues de la garde-chiourme sont striés d'égratignures sanglantes, suggérant qu'elle s'est griffé le visage avec les ongles. Son visage est blême et elle halète péniblement, semblant presque sur le point de s'évanouir. Mais cela n'enlève rien à la haine brûlante du regard dont elle enveloppe la mère et la fille.

Lise passe entre eux sans un mot, emmenant Calixta voir sa sœur dans la salle médicale. Mais, en son for intérieur, l'avenir accapare déjà ses pensées. À partir de maintenant, elle ne consacrerait plus son temps et ses efforts à l'obtention d'informations mineures, ne différerait plus par prudence des actions pouvant être réalisées immédiatement, n'élaborerait plus des bribes de plans qui se réaliseront ou non dans des futurs hypothétiques.

Son but principal à chaque instant sera de préparer l'évasion de ses deux filles et d'elle-même → [81](#)

65

La bouche de Roland Marzat se tord en un rictus hésitant.

— Donc tu suggères le désespoir ? La résignation ? Parce que je ne réussirai pas à sauver le monde à moi seul, je devrais laisser tout tomber et passer le reste de mes jours à me défoncer à la néroïne ?

— Je te suggère seulement de renoncer à tes illusions. Regarde dans quel état de frustration tu te retrouves à cause d'elles !

*Si le code **Frimas** est noté → [155](#)*

Sinon → [187](#)

66

Lise gravit les escaliers pénombreux jusqu'au troisième étage. Celui-ci se révèle à première vue tout aussi désert que le reste du bâtiment. La plupart des portes ont été laissées grandes ouvertes, permettant à la lumière de l'extérieur de parvenir jusqu'au couloir. Le silence est si pesant qu'il semble impossible que qui que ce soit réside encore ici. Et pourtant, à

l'approche de la chambre de Raymond, une clarté artificielle teint distinctement les murs de ses pâles reflets.

La jeune femme pénètre dans les neuf mètres et reste un instant sidérée par le spectacle incongru qui s'y offre à elle : un étrange cyborg repose sans bouger sur le lit, les épaules calées contre un oreiller, la tête consistant en un grand œuf de métal poli.

L'espace d'un instant, Lise croit avoir affaire à un cadavre. Une odeur rance lui agresse les narines, les rideaux sont fermés et une petite lampe sphérique inonde la pièce d'une clarté blafarde qui lui donne des airs de crypte.

Puis un infime mouvement agite l'avant-bras de la silhouette allongée et Lise laisse échapper un soupir agacé, réalisant ce qu'elle a sous les yeux. Elle franchit en deux pas la distance qui la sépare du lit et secoue rudement l'épaule du pseudo-cyborg.

— Debout là-dedans ! hurle-t-elle. La cinquième trompette de l'apocalypse vient de sonner et des sauterelles à queue de scorpion vont s'abattre sur l'humanité, en commençant par les larves qui ont perdu tout contact avec le monde extérieur !

Raymond laisse échapper un cri inarticulé et tous ses membres s'agitent un instant de façon convulsive. Il parvient finalement, non sans une certaine maladresse, à se redresser et à retirer le casque de réalité virtuelle qui lui recouvrait le crâne.

— Lise ? fait-il d'une voix encrassée, les yeux écarquillés moins par la surprise que par la nécessité d'ajuster sa vision à l'éclairage ambiant. Ça va pas de me bousculer comme ça ? J'étais en plein combat, j'ai cru avoir une crise cardiaque !

— Je crois surtout que je viens de t'éviter de mourir de déshydratation. Ça fait combien de temps que tu es plongé dans ce jeu ? Tu sais quel jour on est ?

— Le trente, non ?

— Le quatre ! On est le quatre octobre !

— Okay, bon, ça va ! Qu'est-ce que tu fiches ici, de toute façon ? T'avais pas disparu ?

— *J'ai été séquestrée pendant plusieurs mois dans l'enclave Haudricourt. Je viens de réussir à m'échapper.* → [182](#)

— *Oui, eh bien je suis revenue, maintenant. Et toi, j'aimerais bien que tu ne disparaisses pas complètement du monde réel !* → [253](#)

Sitôt qu'il l'aperçoit, Antonin Faivre lui agrippe fièvreusement le bras.

— Calmez-les ! Je dirai à Zohra de ne plus jamais vous toucher, mais par pitié, calmez-les !

Lise se dégage d'un geste brusque, mais le chercheur continue de bredouiller les mêmes paroles avec une insistance désespérée. Dans la pénombre qui ne cesse de s'épaissir, son visage blême lui donne l'apparence d'un spectre. Il sursaute à chacun des sons énormes et discordants qui emplissent le vide.

— *Inutile d'avoir peur de mes filles, Faivre. Je ne leur laisserai pas le temps de te faire quoi que ce soit.* → [76](#)

— *Faites-le vous-même ! Vous les avez étudiées toute leur vie, c'est le moment de prouver que ça vous a appris quelque chose !* → [83](#)

Lise lui tourne le dos et se dirige à l'aveuglette dans la direction où elle espère trouver ses filles → [114](#)

68

Lise regarde droit devant elle tandis qu'elle se dirige vers le camion, le cœur tambourinant dans sa poitrine. Tous ses nerfs brûlent de la tentation de se mettre à courir, mais le bruit de ses semelles contre le sol de béton attirerait inmanquablement l'attention.

La jeune femme éprouve un très léger soulagement lorsque le véhicule vient la dissimuler aux regards qui pourraient être jetés dans sa direction. Elle grimpe dans l'habitacle, referme la portière aussi silencieusement que possible et active le tableau de bord avec le softphone passé à son poignet.

À l'instant où elle met en marche le moteur et s'empare du volant, Zohra Majibi surgit tout à coup juste devant le camion. Leurs yeux se croisent et la reconnaissance est instantanée. La main de l'agente de sécurité plonge sous sa veste.

Lise écrase sans hésiter l'accélérateur, mais Majibi a eu le temps de sortir et de lever son arme.

Le sang asperge l'intérieur de l'habitacle une demi-seconde avant de recouvrir l'une des roues avant du camion → [49](#)

69

Lise grimpe sur l'estrade à la suite des autres invités, qui se pressent avec exaltation entre les figuiers drapés de lierre et de vigne. Pierre-Bohémond Haudricourt lui entoure les hanches de son bras, puis déclare d'une voix exaltée :

— Contemplez l'être unique et éternel !

Il faut une seconde à Lise pour baisser les yeux vers le sarcophage ouvert, peut-être parce qu'en son for intérieur elle sait déjà qui elle y verra étendu.

Vêtu d'une peau de fauve, ses longs cheveux comme une cascade noire...

— La fin de cette époque médiocre ! glapit Haudricourt. Le dieu qui nous ouvrira une ère brûlant d'extase et de liberté !

Un soubresaut convulsif agite Lise toute entière. Elle se souvient à présent de ce qui s'est passé ce jour-là, où elle n'avait pas d'autre ambition que de se déguiser en barmaid pour faire son travail de journaliste.

Ses mains puissantes faisant naître le plaisir partout où elles effleuraient doucement son corps...

— Nos plaisirs s'affranchiront de toute loi !

Le corps assoupi, alangui, abandonné. Les paupières closes. Le sourire énigmatique et prometteur. La peau brunie par le soleil.

Cette peau qu'elle avait embrassée avec une soif inextinguible...

— Il y a seulement quelques mois, il est sorti de sa torpeur l'espace d'une heure ! Son réveil définitif est proche !

La jeune femme vacille, étourdie. Le temps se tord et s'emmêle. Elle n'aurait pas dû parvenir jusqu'ici.

Il l'avait conquise, possédée, envahie, et se retrouver sa prise de guerre l'avait rendue pleinement heureuse pour la première fois de sa vie...

— Nous serons immortels !

Lise ferme les yeux. Tout ceci n'a rien de vrai ou de possible. C'est un cauchemar ou une hallucination, car en ce moment précis...

... elle se trouve en un tout autre endroit ! → [127](#)

— Le silence ? Faivre et Haudricourt ont tué le silence. Il ne reste que ce vacarme obscène que j’entends chaque nuit et qui remplira bientôt les journées éveillées. Toi aussi, tu l’entendras. Et tu sauras...

— Je sais déjà ! s’écrie Zohra Majibi d’une voix soudain stridente.

Une rage angoissée déforme son visage d’où tout le sang vient de refluer.

— Je sais que cette saloperie dans son sarcophage va détruire tout ce qui est humain. Lorsqu’il se lèvera, ce sera pour nous déformer, nous réduire en esclavage, nous empêcher de vouloir autre chose que ce qu’il veut. Mais les autres connards, avec leurs prétendus gros cerveaux, sont infoutus de saisir ce qui crève les yeux.

Un éclat de rire amer lui échappe.

— Et qui est-ce qui est venu les aider dans leur délire ? Mais c’est toi ! Je voulais juste passer le restant de ma vie en étant peinarde et il a fallu que tu ouvres bien grand les cuisses à ce putain de monstre ! Et maintenant, il a des filles pour le réveiller ! Je les hais toutes les deux et j’espère qu’elles iront au diable en t’emmenant avec elles !

Étourdie par cette diatribe soudaine, Lise tend machinalement la main vers son verre de vin rouge. Mais alors qu’elle l’approche ses lèvres, un bruit de course effréné se fait tout à coup entendre par l’entrebâillure de la porte donnant sur l’extérieur.

*Noter le code **Exécution**.*

Antonin Faivre surgit un instant plus tard dans la cellule, hors d’haleine et écumant, les cheveux en désordre → [326](#)

Un rictus se creuse au milieu de la barbe hirsute.

— Alors c’est pour ça qu’on t’a envoyée ? Pour découvrir ce que je sais ? Haudricourt doit vraiment être inquiet pour ses plans.

— S’il connaissait ton existence et que tu le gênais vraiment – deux possibilités qui n’existent que dans ton imagination – tu serais actuellement dans un camp de travail ou pire.

Les yeux injectés de sang se détournent un minuscule instant. Une joue se crispe convulsivement.

— Il veut découvrir mes sources. Il s'est dit que tu réussirais à m'apitoyer avec cette histoire ridicule d'amnésie. Mais je sais à quoi m'en tenir !

*Noter le code **Frimas**.*

*Si au moins l'un des deux codes **Décision** et **Liber** est noté → [197](#)*

*Si les deux codes **Fissure** et **Fêlure** sont notés → [197](#)*

Sinon → [255](#)

72

Tout était si blanc.

« Était » ? Lise secoua... non, secoue la tête pour l'éclaircir. Elle éprouve un sentiment croissant de distance vis-à-vis de sa situation présente, comme si elle ne faisait que repasser sans fin dans sa mémoire un souvenir terne et distant. Cette perte de repère est sans doute ce que désirent obtenir Antonin Faivre en la faisant enfermer ici, même si elle ne saisit toujours pas ce qu'il cherche à découvrir ainsi.

Les murs de la cellule sont blancs, le plafond est blanc, le sol est blanc, le lit et la literie sont blancs, tous les éléments de la minuscule salle de bain sont blancs. Les repas lui sont fournis à travers un passe-plat dans la porte blanche, sur un plateau blanc et une vaisselle blanche, et consistent généralement en riz et en tofu cru ; elle les mange assise sur une chaise blanche devant une table blanche. Ses vêtements eux-mêmes sont entièrement blancs.

Le lieu est insonorisé. Lorsque des gardes y pénètrent, ils sont habillés de blanc, silencieux, et restent aussi peu de temps que possible.

Seuls les scientifiques qui viennent occasionnellement l'interroger lui adressent la parole, et encore ne répondent-ils à aucune de ses questions. Ils lui demandent de décrire ses rêves et elle ne peut s'empêcher de leur répondre, bien que son sommeil soit devenu une source de terreur viscérale.

Lise se lève brusquement du lit sur lequel elle restait assise et commence à marcher de long en large dans la pièce. Elle s'efforce de réfléchir, mais il lui semble avoir déjà remâché mille fois toutes les pensées possibles, ne leur laissant à chacune qu'un goût de poussière. Comme toujours, elle se retrouve bientôt à songer à ses filles, non sans un redoublement de son angoisse. Depuis combien de semaines sont-elles séparées ? Elle a depuis longtemps perdu toute notion précise de l'écoulement du temps ; son isolation fait de chaque seconde un moment accablant et les néons éclairant ce lieu ne s'éteignent jamais.

Un bruit soudain fait violemment sursauter Lise : quelqu'un est en train d'ouvrir la porte de sa cellule → [164](#)

73

— Ça, c'est vraiment tout ce qui me manquait dans la vie ! L'autre pétasse vient de se défouler sur moi et il y a maintenant son larbin qui m'inflige ses bons conseils avec l'air désolé d'un grand frère soucieux ! L'engrenage lambda d'une machine sadique veut s'offrir un peu d'humanité à bas prix ! Tu espères que je te fasse une bise sur la joue en déclarant que tu es le plus gentil geôlier que je connaisse ? Ou que je vante ta sensibilité tellement discrète auprès de mes filles ? Elles pourraient chanter tes louanges comme tu le mérites !

Le visage de Zimmer a d'abord affiché la surprise, puis l'irritation, mais cette dernière phrase le décompose brusquement. Dominée par la colère, Lise poursuit néanmoins sa tirade un long moment avant de s'arrêter. Seul le silence lui répond. L'agent de sécurité se tient immobile et pâle, le regard fuyant, comme pour faire oublier qu'il est doué de conscience et de parole.

Des émotions violentes continuent de tourbillonner en Lise, mais elle n'éprouve plus le désir irrésistible de les faire éclater. Elle se baisse pour ramasser ses affaires et grimace quand ce simple mouvement intensifie la sensation de brûlure. Se sentant pour le moment incapable de supporter le moindre contact contre son dos, elle se borne à couvrir sa poitrine de son bras lorsque Zimmer, toujours muet, l'accompagne jusqu'à la salle médicale.

Les trois infirmières de service doivent percevoir cette tension inhabituelle, car elles prennent soin de Lise avec un minimum de bavardage, appliquant de la pommade sur sa peau meurtrie et lui faisant prendre quelques médicaments.

La douleur ne s'émousse qu'à peine. Lise n'a pas le courage de remettre son soutien-gorge, mais elle revêt du moins son tee-shirt, dont le tissu pourtant léger lui arrache une exclamation étranglée. L'agent de sécurité l'escorte ensuite hors de la salle médicale et vers l'un des couloirs menant au manoir Haudricourt.

*Noter le code **Garde**, puis → [5](#)*

74

Alors que Haudricourt entraîne le petit groupe à travers le vestibule, une porte discrète s'ouvre tout à coup dans un mur, laissant entrer deux personnages incongrus.

En premier vient une jeune femme brune, vingt-cinq ou vingt-six ans, mâchoire carrée, regard dur. Sous sa veste noire, que la proximité des élégants costumes fait paraître grossière, on devine une carrure athlétique de boxeuse et la présence d'une arme de poing.

Le sexagénaire en blouse blanche qui la suit semble tout droit sorti d'un laboratoire, impression renforcée par sa maigreur de scalpel. Tout est pâle en lui, aussi bien le gris de ses cheveux que le teint de sa peau, et même ses lèvres serrées par la préoccupation.

Une impression de dédoublement s'empare brutalement de Lise. Elle sait que cet homme s'appelle Antonin Faivre et qu'il est réellement docteur et chercheur. Il lui semble s'être trouvé quelques instants plus tôt dans une pièce on ne peut plus différente, où il lui parlait de sa voix froide et sentencieuse :

— *Je vous imaginais plus raisonnable, mademoiselle Maupin.*

— *Il n'y a que les imbéciles pour confondre la raison avec la résignation.*

— *Votre attitude ne peut que repousser le moment où vous recouvrirez votre liberté, sachez-le bien.*

— *Arrêtez avec vos conneries, Faivre ! Ça fait un mois que vous avez ce qui vous intéresse ; si vous comptiez me laisser partir, vous l'auriez déjà fait.*

— *Je suis consterné que vous ne sachiez apprécier ni le rôle extraordinaire que la chance vous a accordé, ni la clémence dont vous faites l'objet. Quand bien même vous devriez rester ici encore un certain temps, n'est-ce pas préférable à l'alternative ? Vous travaillez pour un journal illégal, proche d'un mouvement terroriste, et vous vous êtes introduite à des fins d'espionnage sur une propriété dont le caractère exceptionnel est défendu par quatre lois et au moins une dizaine de décrets. Un simple coup de téléphone à la police, et le seul avenir s'offrant encore à vous serait douze ans de travaux forcés.*

— *En somme, c'est la fin de vos promesses auxquelles je n'ai jamais cru, et le début des menaces ouvertes.*

— *Le début d'une certaine discipline, en tout cas. Je vois à présent qu'il serait futile de compter sur votre bonne volonté. Zohra va vous donner quelques raisons plus persuasives de mieux vous comporter à l'avenir.*

Lise revient en sursaut à ce qui l'entoure réellement. À côté d'elle, Haudricourt vient de retirer son masque, révélant son visage énergique crispé par le mécontentement.

— Que faites-vous ici tous les deux ? demande-t-il abruptement à l'homme en blouse. J'ai été clair concernant les horaires pendant lesquels vous avez accès à cette salle.

— Pardonnez-moi, monsieur. Il se présente une urgence pour laquelle je souhaiterais vous entretenir en particulier.

Le regard de Haudricourt se noircit sous l'effet de la contrariété et il semble un instant sur le point de refuser. Mais son bras finit par se détacher de Lise et il se retourne vers le reste du groupe avec un sourire contraint :

— Excusez-moi pour ce petit contretemps ridicule, j'en aurai très vite fini.

Les personnes masquées accueillent ces excuses avec un mélange insipide de gloussements et de plaisanteries. Antonin Faivre – si tel est bien son nom – souhaiterait manifestement se rendre dans un coin du grand vestibule pour y avoir une conversation aussi confidentielle que possible. Mais Haudricourt, impatient, ne s'écarte que d'à peine deux pas de l'endroit où se tient Lise. Faivre et l'agente de sécurité brune adressent un regard significatif à celle qui se fait passer pour Romilly Orzon.

Lise va rejoindre les autres invités → [221](#)

Lise reste où elle se trouve → [334](#)

75

Les jardins splendides dont Lise se souvenait ont entièrement disparu, remplacés par une esplanade dont la seule raison d'être est la fête de ce soir. Ce décor – où évoluent plus d'une centaine de convives masqués et costumés – a manifestement été conçu pour évoquer la place Saint-Marc de Venise, au point qu'une réplique miniature du célèbre campanile se dresse à l'une de ses extrémités.

Mais le maître des lieux a manifestement attaché moins d'importance à l'imitation fidèle qu'à ses fantaisies extravagantes pour la conception de cet endroit. Un canal y suit un parcours quadrangulaire long de trente mètres et large de dix, séparant le centre de l'esplanade et son pourtour, que rattachent en revanche les arches de deux ponts gracieux. Deux gondoles d'un noir luisant promènent tour à tour sur l'eau céruleenne des couples buvant du champagne sur fond de musique baroque.

Lise remet ses chaussures et son masque, rajuste son chapeau extravagant, lisse sa robe émeraude, puis s'aventure enfin hors du bosquet et va rejoindre la foule des convives d'une démarche soigneusement nonchalante. Seules quelques personnes lui accordent un bref regard, imaginant sans doute qu'elle revient d'un batifolage discret.

La jeune femme passe au pied d'un élégant réverbère diffusant une lumière d'un bleu éthéré. Droit devant elle s'élèvent les marches reliant l'esplanade au manoir, dont la façade a été ornée d'une colonnade afin d'évoquer le palais des Doges.

Lise s'attarde un moment dans le voisinage du canal → [20](#)

Lise regagne sans tarder l'intérieur du manoir → [158](#)

La main de Lise se referme sur le cou du chercheur et se met à serrer avec toute la haine accumulée chaque jour pendant dix ans. Faivre se débat sans plus de force qu'un pantin de chiffon pris dans un étau. L'obscurité qui achève de voiler ses traits semble en même temps lui ôter toute substance : sa chair offre de moins en moins de résistance à l'étreinte implacable et finit par céder totalement. Ses lambeaux s'éparpillent et disparaissent dans le néant.

Lise vacille, étourdie par le noir insondable qui lui fait face et les sons de plus en plus discordants. Il lui semble se trouver, aussi bien intérieurement qu'extérieurement, au seuil d'un cauchemar incommensurable.

Juste avant d'y sombrer, un sursaut la parcourt toute entière et elle rouvre les yeux, qu'elle ne réalisait pas avoir fermés. Les treilles se dressent de nouveau autour d'elle en hautes murailles verdoyantes que le soleil de juin vient tacheter d'or. Le silence règne dans la serre où plus personne ne se trouve à l'exception de ses deux filles, de part et d'autre d'elle.

— Viens, maman, tu n'as plus rien à faire ici.

— Tu n'aurais même jamais dû t'y trouver.

Hermeline et Calixta la prennent par la main et l'emmène vers la sortie → [328](#)

L'espace d'un instant, le regard de la vieille dame semble se perdre dans le vide. Puis elle se reprend.

— Oui, oui... Il y a tous ces livres que j'ai rapportés de la librairie, mais que je n'ai jamais eu le courage de ranger sur mes étagères. Est-ce que cela t'ennuierait beaucoup de t'en occuper ?

— Non, bien sûr. De quelle façon voulez-vous que je les classe ?

— Comme bon te semble, répond Mme Despart tout en s'affaissant dans un fauteuil. Je te fais confiance.

Lise examine le contenu actuel des étagères, puis s'agenouille sur le plancher et se met au travail. Son tri initial s'attache essentiellement à séparer la fiction du reste, même si elle

esquisse déjà une répartition entre plusieurs sous-catégories. Cette activité si simple procure à la jeune femme un plaisir surprenant, mélange de satisfaction organisatrice et de nostalgie inspirée par la vue de tant de titres et de noms d'auteurs familiers.

Après avoir rangé le fruit de son labeur sur les espaces vides des rayons, Lise remarque que deux ouvrages traînent encore sur le parquet, à moitié dissimulés derrière un buffet. Elle se penche pour les ramasser et un gloussement lui échappe lorsqu'elle découvre de quoi il s'agit : le *Roman de Renart* et un recueil de nouvelles de l'autrice américaine Kate Chopin.

— Ça, c'est amusant ! s'exclame-t-elle. C'est dans ces livres que j'ai trouvé les prénoms... que j'ai...

Elle s'interrompt. Mme Despart est profondément endormie dans son fauteuil.

Lise range les ouvrages à la place qui leur convient sur les étagères, puis se dirige vers la porte de l'appartement sur la pointe des pieds. Une fois sortie, elle descend une à une les marches de l'escalier jusqu'à se retrouver dans la rue.

Elle se dirige vers le café « Le Rabelais » → [192](#)

Elle part dans la direction de l'espace vert du district → [237](#)

Elle décide d'aller directement à l'université, après quoi elle pourra quitter le district sans plus s'attarder → [333](#)

Le ton impérieux de l'exclamation agite les danseuses écarlates d'un frémissement hostile. Leur ronde se rétrécit rapidement autour de Lise et leurs doigts fouaillent l'air dans sa direction, comme autant de fauves jouant avec leur proie.

Le visage de la fillette est devenu pâle. Elle ouvre la bouche, mais nulle parole n'en sort.

*Si le code **Choisir** n'est pas noté → 310 ; sinon :*

— Vous êtes mes filles, Calixta ! Bien sûr que je vous aime, je ne peux pas croire que tu te poses la question ! → [82](#)

— Cela fait huit ans que je vous aime, c'est pour ça que je n'ai plus jamais essayé de m'échapper ! → [106](#)

Lise n'est pas restée inactive au cours des trois derniers mois. Après la ruine de son précédent plan d'évasion, elle s'est attachée à subtiliser ou confectionner des objets plus flexibles, pouvant se révéler utiles dans des circonstances aussi variées que possible.

À en juger par l'attitude tendue de Majibi et de ses sbires, cette soirée devrait être chargée en événements hors du commun. Lise regrette de ne pas l'avoir anticipé : les quelques possessions dissimulées dans sa chambre ou dans la salle de bain vont lui être tout à fait inutiles. La lame de cutter, fort heureusement, se trouve à l'intérieur d'un livre rangé à proximité.

Elle s'en rapproche d'abord avec furtivité pendant que Calixta et Hermeline tiennent tête à la geôlière en chef, mais les lumières de la pièce se mettent tout à coup à vaciller, suscitant des murmures et des coups d'œil nerveux parmi les agents de sécurité. Voyant leur attention détournée, Lise se rapproche de l'étagère d'un mouvement vif et, malgré la gêne engendrée par les menottes, ses doigts se saisissent rapidement de l'objet désiré.

Elle a le temps de regagner sa position antérieure avant que l'éclat des lampes ne se stabilise. Les jumelles n'ont pas bougé d'un pouce, continuant de fixer Zohra Majibi en silence. Lise s'apprête à intervenir dans ce face-à-face, mais une angoisse violente vient alors lui serrer la gorge. Comme si une myriade de détails subtils s'était évaporés sous l'action d'une fournaise interne, elle ne perçoit soudain plus la moindre différence entre les deux filles aux yeux intensément sombres et à l'ample cascade de cheveux. Elles se tiennent devant elle, identiques et inaccessibles, et une aura terrifiante les entoure.

Un bruit étranglé s'échappe de la bouche de Lise et le charme se trouve rompu tout aussi brusquement. Majibi fait un pas convulsif en arrière, le visage blême. Hermeline et Calixta sont de nouveau bien distinctes l'une de l'autre, et leurs traits n'expriment plus qu'un vague agacement.

— Ça n'est pas important de les attacher, déclare la garde-chiourme à ses subordonnés d'une voix crispée. Nous sommes censés les conduire jusqu'à la serre, rien de plus. Emmenez-les toutes les trois !

Un cortège ramassé se forme et se met en marche sans davantage d'incidents. Lise glisse soigneusement la lame de cutter dans sa manche ; elle l'a récupérée dans une poubelle de l'espace médical et le tranchant en est légèrement émoussé, mais disposer de cet atout secret lui inspire un certain réconfort au moment où elle quitte la pièce, pressentant qu'elle n'y reviendra jamais.

*Noter le code **Incisif**, puis → [246](#)*

Un autre souvenir émerge tout à coup du néant et Lise se revoit assise dans un fauteuil médical...

L'infirmière se préparait à lui administrer le test allergologique sous le regard attentif d'Antonin Faivre.

— Ce nouvel examen va nous permettre de déterminer si vous êtes toujours intolérante aux mêmes substances, déclara le scientifique. Je n'exclus pas la possibilité de quelques changements.

Lise se retint de lui répondre qu'il gaspillait sa salive en essayant de l'intéresser à ses expériences. Au cours des dernières semaines, elle avait joué la comédie la plus exigeante de sa vie pour amener ceux qui la séquestraient à la croire incapable de la moindre rébellion. Encore quelques heures de patience et ils découvriront d'eux-mêmes à quel point ils s'étaient trompés.

La jeune femme réprime un sursaut de réalisation. Les traces laissées sur son bras par le test peuvent suffire à elles seules à la démasquer ! Faivre est pour l'instant accaparé par sa discussion avec le multimilliardaire, mais elle se méfie du regard apparemment désœuvré que Zohra Majibi promène autour d'elle.

D'un geste calculé pour sembler naturel, Lise remet en place la manche de sa robe que Pierre-Bohémond Haudricourt a retroussé. Son cœur bat à un rythme accéléré, mais l'agente de sécurité ne semble avoir eu le temps de rien remarquer.

Le multimilliardaire ne tarde du reste pas à congédier Faivre et Majibi, qui quittent aussitôt le grand vestibule. Il revient ensuite vers Lise et pose la main dans le creux de son dos. Puis, sans prendre la peine de remettre son masque, il lance jovialement à ses invités :

— Même ici, dans cette antichambre qui est presque sacrée en elle-même, les petits tracés insignifiants de l'existence viennent encore me harceler. Mais préparez-vous, nous allons pénétrer dans un lieu où toutes les limites disparaissent et les âmes atteignent un bonheur plus grand qu'elles ne peuvent l'imaginer !

À ces mots, il guide le petit groupe vers une superbe double porte qui s'ouvre à son approche
→ [9](#)

S'évader... L'objectif continue de flotter dans l'esprit de Lise, mais elle n'en saisit plus précisément la raison. Elle se sent tout à fait confortable et la perspective d'abrégé la sieste qu'elle fait sur ce divan ne la tente pas le moins du monde.

Un doute se condense peu à peu à la surface de sa rêverie. Dans quel endroit somnole-t-elle donc ? Ses souvenirs gravitent de façon erratique et elle ne parvient pas à saisir le plus récent d'entre eux. Elle ne se trouve certes pas dans sa chambre à la résidence universitaire ; il lui semble d'ailleurs ne pas y avoir dormi depuis bien longtemps.

Un instant de panique s'empare de Lise lorsqu'elle ouvre les yeux pour se découvrir à l'intérieur d'un étroit sarcophage, dont le couvercle pourrait s'abaisser d'un instant à l'autre pour l'emprisonner. Elle se redresse en sursaut et reconnaît alors la salle d'hypnothérapie.

Mélusine n'est visible nulle part. Le casque de métal repose contre un mur de la pièce ; les câbles qui le rattachaient au plafond recouvrent désormais le fauteuil et la console comme d'épais serpents noirs.

Lise arrache les capteurs placés sur son torse, ses bras et son front, puis s'extirpe du cocon à l'extérieur luisant. Ses pensées sont désormais tout à fait claires. Elle ignore pourquoi la séance ne s'est pas déroulée de façon régulière, mais ne tient pas à s'attarder davantage ici. Ses vêtements sont restés soigneusement pliés à même le sol ; elle s'habille, remet ses chaussures, prend son sac, puis quitte la pièce.

Par acquit de conscience, elle va jeter un rapide coup d'œil dans le bureau de Mélusine. Lorsque celui-ci se révèle vide, elle sort sans plus tarder du cabinet. La porte est du reste déjà grande ouverte, comme si quelqu'un s'était précipité dans l'escalier en proie à une folie incohérente ou à une terreur mortelle.

Lorsque Lise regagne l'extérieur, le soleil se trouve au milieu de sa course et une chaleur intense écrase le bitume. Les passants se sont faits rares. Aucun véhicule de police n'est visible pour le moment.

Avant de se rendre au cabinet d'hypnothérapie, Lise avait esquissé un plan pour quitter la métropole. Mais il lui paraît désormais bien fragile, sans doute condamné à échouer si la chance ne lui sourit pas de bout en bout. Si déplaisant que cela lui semble d'impliquer volontairement quelqu'un d'autre dans ses problèmes, elle ne se sent pas suffisamment orgueilleuse pour vouloir à toute force se tirer d'affaire seule.

Sa carrière de journaliste clandestine a amené Lise à nouer des contacts avec bien des hommes et des femmes. Plusieurs se distinguent par leur intelligence ; certains se sont révélés dignes de confiance ; quelques-uns disposent de ressources permettant d'emprunter des raccourcis réservés d'ordinaire aux privilégiés.

Une seule personne remplit les trois critères à la fois : Roland Marzat, le rédacteur en chef de l'Arbre-Monde.

*Si le code **Abraxas** est noté → [25](#)*

Sinon → [55](#)

Mais Calixta se pose manifestement la question. Elle hésite et ce bref instant suffit au cercle des danseuses écarlates pour se refermer comme un étau brutal.

Des mains enragées empoignent Lise, des ongles lui déchirent la peau, des dents aiguës arrachent des lambeaux de sa chair, son sang ruisselle, ses membres sont arrachés un à un, et sa tête elle-même va finalement rouler au sol, séparée de son torse éviscéré par un déchaînement de violence bestiale.

Elle n'éprouve aucune douleur, rien d'autre qu'un froid si intense qu'il est presque brûlant. Ses pensées s'engourdissent, mais elle ne perd pas connaissance.

Calixta s'approche, le visage affligé. Lorsqu'elle soulève dans ses mains la tête qui est tout ce qui reste de sa mère, celle-ci découvre que la salle est redevenue tout à fait ordinaire autour d'elles.

— Même si tu ne nous aimais pas vraiment, je ne voudrais pas que tout se termine ainsi, déclare la fillette d'une voix grave. Ça ne t'arrivera pas. Ça ne risquera même pas de t'arriver !

Elle se dirige vers la sortie de la pièce. Lise la suit, se rendant à peine compte qu'elle est de nouveau indemne et entière → [280](#)

Il tressaille à cette injonction, mais lève néanmoins une main tremblante et se met à scander d'une voix blanche :

— Iakkhé polutimété, mélos héortès
hêdiston heurôn, deuro sunakoloutheï
pros tèn théon...

Ses mots se perdent dans le vide, sont couverts par les dissonances éclatantes, n'accomplissent rien. Les ténèbres achèvent de se refermer sur lui et Antonin Faivre disparaît avec une exclamation étouffée.

Lise reste un instant à fixer le néant où le chercheur a disparu comme s'il n'avait jamais existé. Au fond d'elle-même, elle n'est pas surprise que ses connaissances cupidement amassées au fil des années se soient révélées insuffisantes sitôt mises à l'épreuve.

Elle s'oriente dans la direction qu'elle estime être celle de ses filles et s'avance à travers l'obscurité opaque.

*Noter le code **Géomancie**, puis → [114](#)*

84

Lise retire temporairement ses chaussures avant de se glisser hors de la remise et de s'éloigner à pas feutrés. Le bruit de la conversation ne tarde pas à s'estomper derrière elle.

Les corridors de service constituent un dédale utilitaire où aucun individu d'une quelconque importance n'est manifestement censé s'aventurer. La sobriété extrême des couleurs donne à cet espace des airs de catacombes profondément enfouies. Les conduits d'aération répercutent des bruits d'activité distants et sourds. La tuyauterie évoque les fils épais et rigides d'une Ariane mécanisée.

Lise secoue la tête pour en chasser les vagues pensées mélancoliques que l'atmosphère des lieux lui a insufflés. Elle a des préoccupations autrement plus urgentes pour le moment !

Mais sortir de cette partie du manoir se révèle moins évident qu'elle ne l'a anticipé, car les couloirs suivent des tracés peu compatibles avec ses souhaits. La jeune femme se heurte à plusieurs reprises à des portes blindées et verrouillées, ou encore à des escaliers qu'elle ne se soucie pas d'emprunter. Bien que peu utilisés pour le moment, les lieux ne sont du reste pas déserts et Lise doit quelquefois se faufiler en tapinois pour ne pas être repérée par des membres du personnel.

La chance finit par lui sourire : suivant à distance une serveuse en costume d'arlequine, elle atteint un passage d'où lui parvient très distinctement le brouhaha festif de plusieurs centaines de convives.

*Noter le code **Calme**. Quelques instants plus tard, Lise émerge dans une vaste et superbe salle, étincelant de lumière, de miroirs et de lustres → [320](#)*

85

Lise s'installe à l'une des tables que commence à éclairer le soleil matinal. Le serveur qui apparaît pour prendre sa commande lui est inconnu et son air maussade avertit, sans qu'il soit besoin de la moindre parole, qu'il a bien d'autres choses à faire que bavarder avec les pourtant rares clients.

Après avoir réglé l'addition et patienté quelques minutes, la jeune femme se voit apporter un petit déjeuner comprenant un café, un modeste verre de jus d'orange, un croissant, deux toasts étripés, une once de beurre et un ersatz de confiture de fraise. Les menus du Rabelais sont calibrés pour des jeunes gens aux moyens modestes et à l'appétit peu exigeant.

Tandis que Lise commence à se préparer une tartine, le souvenir condensé de tous les repas jamais pris à cette terrasse lui revient peu à peu en tête. Il lui semble qu'elle avait alors systématiquement sur les genoux des cours à relire pour le jour même ou le lendemain. Au centre de leur rangée de tables, Octavie, Petra, Raymond et Juan débattaient fougueusement de questions politiques de tout ordre. Khadija écoutait avec scepticisme, Marius avec indulgence, Flora était absorbée par ses thèmes astrologiques, Angèle croquait les uns et les autres sur son calepin. D'autres étudiants, à l'identité plus mouvante, figuraient également dans ce tableau plein de vie.

En prenant sa première gorgée de café, la jeune femme songe que tout cela devrait lui paraître bien plus proche, puisqu'elle ne garde aucun souvenir des dix mois qui l'en séparent. Mais son amnésie creuse au contraire un fossé entre elle et cette époque de sa vie.

Alors qu'elle entame son croissant, un homme vient s'installer à la table voisine. Softphone à la bouche, parlant fort, il porte une de ces tenues business-punk bigarrées qui réussissent à paraître davantage conformistes qu'un costume classique avec une cravate.

— Non, mais je t'assure ! dit-il à son interlocuteur invisible. Une. Demi. Heure ! J'aurais juré qu'ils défilaient le plus lentement possible juste pour me faire chier. Et ces slogans à la con qui m'ont vrillé la tête ! « É-cologie ! É-ducation ! » Ah ! tu sentais qu'il y avait des vrais winners de la catchphrase dans le lot !

Lise fronce les sourcils, irritée. L'individu continue de pérorer avec animation, emplissant l'espace de ses gestes.

— Heureusement, j'ai réussi à passer avant que les flics ne bloquent tout le secteur. Tu me connais, je suis pas hargneux, mais ça m'a quand même fait bien plaisir quand j'ai vu dans les news que ces casse-couilles s'étaient fait calmer.

Lise reste calme et tend l'oreille, espérant saisir des informations intéressantes sur les évènements récents → [172](#)

Lise se lève pour déclarer franchement à ce pignouf ce qu'elle pense de lui → [195](#)

— Ne bouge pas, tu m’entends ? Et respire profondément ! Je vais forcer ces salopards à se bouger même si je dois en éviscérer la moitié au scalpel.

Hermeline laisse échapper un petit rire. Les traits de son visage blême sont plissés par l’amusement, comme si tout ceci était le jeu le plus drôle auquel elle ait jamais participé.

— Ne te fâche pas contre eux, maman, c’est moi qui les rend comme ça. Ils sont bien mieux que d’habitude, tu ne trouves pas ? Tu n’imagines pas à quel point ils se sentent tristes et honteux d’habitude. Mais j’ai trouvé une solution et elle est toute simple. Je ne sais pas pourquoi je n’y avais pas pensé plus tôt. Est-ce que tu imagines ce qui se passerait si je touchais le cœur de tout le monde ?

Lise réclame des explications à sa fille → [152](#)

Lise refuse de rien entendre et se met en colère → [313](#)

87

— Vous me faites penser à tous ces politiciens qui exhortent avec grandiloquence le bas peuple à se serrer toujours plus la ceinture, mais jugent tout naturel que rien de tel ne s’applique à l’aristocratie dont ils font partie. Vous vous imaginez sûrement avoir accompli de grands sacrifices pour le bien de votre fameux projet, mais regardons s’il vous plaît la réalité en face : ce n’est pas vous qu’on prive de liberté depuis dix ans, pas vous qui avez des vertiges parce qu’on vous prélève trop de sang, pas vous à qui on vient d’écortcher le dos à coups de ceinturon !

Lise regrette ces derniers mots sitôt qu’elle les a prononcés, mais il est trop tard : Hermeline et Calixta, qui semblaient jusque-là absorbées par la contemplation d’Iacchos, ont relevé la tête et la fixent avec une intensité troublante.

— Quelqu’un t’a battu, maman ?

— Qui ?

Lise ouvre la bouche, mais aucun moyen d’éluder ces questions ne lui vient à l’esprit. Une honte terrible la suffoque.

La voyant muette, Antonin Faivre intervient avec un sourire doux :

— Ce sont des affaires entre grandes personnes, les filles, leur dit-il du même ton qu’il employait lorsqu’elles avaient cinq ans. Vous comprendrez mieux tout cela un peu plus tard. D’ailleurs, votre maman elle-même vous dira qu’il ne lui est rien arrivé de bien grave.

Les jumelles ne semblent pas même l’avoir entendu.

— C'était Zohra, devine Hermeline dans un murmure.

— Et ce n'était pas la première fois, complète Calixta d'une voix sourde.

Un nuage s'interpose devant le soleil. La lumière verdoyante se ternit et la température fraîchit abruptement, arrachant quelques exclamations contrariées aux convives. L'air palpite sourdement, comme agité par le battement inaudible de grands tambours.

Le verre d'ichor explose dans la main d'Antonin Faivre, aspergeant sa manche d'écarlate. Il esquisse un pas en arrière, mais son pied dérape et il chute lourdement au bas de l'estrade. Hermeline et Calixta contournent le sarcophage et s'approchent. Un début d'agitation confuse vient troubler l'atmosphère jusqu'ici insouciant de la réception.

Le chercheur se redresse péniblement, le visage agité par un affolement croissant. Il ouvre la bouche, mais ne parvient à articuler aucune parole. En désespoir de cause, il tape frénétiquement une commande sur son softphone, cherchant à activer les bracelets électroniques des jumelles pour les neutraliser.

Lise essaye de l'arrêter → [189](#)

Lise essaye d'arrêter ses filles → [268](#)

Lise bouscule Haudricourt et celui-ci perd l'équilibre, empêtré dans son pantalon baissé jusqu'aux chevilles. Le multimilliardaire tend la main pour se raccrocher à elle, mais le bout de ses doigts ne fait que déranger le masque de la jeune femme, l'aveuglant à demi.

Lise retire en hâte l'objet de céramique avant de se précipiter au bas de l'estrade et vers l'issue de secours. Les vociférations rageuses de Haudricourt lui parviennent aux oreilles, mais son état ne semble pas lui permettre de se relever rapidement. Quant aux invités, leur seule réaction aux événements consiste en quelques gloussements venant se mêler aux bruits moites de leur copulation.

La porte s'ouvre sans résistance devant Lise et celle-ci se retrouve à l'extérieur dans la vaste tiédeur de la nuit. Mais l'éclairage des projecteurs voisins la rend encore bien trop visible. Sans perdre un instant, la jeune femme s'enfonce parmi les grands sapins, courant aussi vite que le lui permettent son costume et ses chaussures. La crainte d'être poursuivie la tenaille moins vivement que celle d'emporter avec elle la folie contagieuse de cette pièce où sommeille un dieu.

Lise ne ralentit un peu le pas que lorsqu'elle émerge des arbres pour se retrouver en bordure du golf attendant au manoir → [240](#)

Sitôt que Zohra Majibi a disparu par une porte distante, Lise rentre dans la zone de chargement et se dirige d'une allure calme vers le camion qu'elle a remarqué. Celui-ci se trouve garé non loin de la très large ouverture donnant sur l'extérieur, où il attend sans doute que son tour vienne d'être chargé.

La distance à franchir – une vingtaine de mètres – paraît interminable. Lise se sent horriblement voyante et suspecte. Rien ne la dissimule aux regards des employés de DjinnServ et ils savent certainement que ce véhicule n'a pas de raison d'être déplacé pour le moment. Ne vont-ils pas l'interpeller ou même donner tout de suite l'alerte ? Il suffirait d'un instant à Majibi pour revenir et l'apercevoir.

Rien de tel ne se passe. Lise grimpe dans l'habitacle, referme la portière, active le tableau de bord avec le softphone passé à son poignet. Toujours pas de réaction à son comportement. Elle met en marche le moteur, saisit le volant et dirige le camion hors de la zone de chargement et de déchargement. Aucune exclamation ne lui parvient aux oreilles et elle ne distingue pas d'agitation particulière dans le rétroviseur. La manutention, avec ses cadences pénibles pour une paye médiocrissime, ne laisse sans doute guère le loisir de la curiosité.

La jeune femme reste pourtant nerveuse, sachant qu'elle doit encore sortir de l'enclave →
[154](#)

L'épais ceinturon de cuir s'abat une nouvelle fois en claquant sur son dos nu, lui arrachant un cri qu'étouffe le chiffon enfoncé dans sa bouche.

— Quatre-vingt-deux !

Le visage déformé par une détresse impuissante, les yeux voilés de larmes, Lise tressaille de façon convulsive à chaque nouveau coup, mais les sangles liant ses bras et jambes la maintiennent implacablement en place.

— Quatre-vingt-trois !

Il lui semble que toute sa peau a été arrachée des épaules jusqu'à la taille et que les impacts se font à présent contre ses muscles mis à vif, la brûlant comme au fer rouge.

— Quatre-vingt-quatre !

Lise gémit pitoyablement, se sentant incapable de supporter plus longtemps cette douleur de plus en plus intense. Mais elle n'a pas d'autre choix : la flagellation se poursuit à un rythme inflexible, sans le moindre espoir de trêve ou d'adoucissement.

Sa punition lui est administrée jusqu'au bout. Zohra Majibi ne déroge à sa régularité méthodique que pour le tout dernier coup, qu'elle fait attendre quelques secondes, puis délivre de toutes ses forces entre les omoplates.

— Et cent ! conclut-elle d'une voix satisfaite. Tu dormiras sur le ventre pendant une bonne semaine.

Elle va raccrocher le ceinturon à un clou, à côté des divers autres instruments disciplinaires dont il lui arrive de se servir. La pièce, exiguë et confinée, ne possède pas d'autre usage.

— Occupe-toi du reste, Zimmer, fait Majibi en se dirigeant vers la porte. Une fois qu'elle sera présentable, le docteur Faivre veut qu'on la lui amène dans la serre.

L'agent de sécurité masculin est resté impassible pendant toute la séance de châtiment corporel. Après le départ de sa supérieure, il détache sans se presser les sangles immobilisant Lise. Celle-ci reste d'abord sans bouger, haletante, suffoquant presque. Le moindre mouvement semble aviver l'incendie qui lui ravage le dos. Il lui faut plusieurs longues minutes pour parvenir à se redresser en position assise sur le banc trempé de sa sueur, puis à retirer de sa bouche le chiffon qui la bâillonnait.

C'est loin d'être la première correction qu'elle reçoit aux mains de Zohra Majibi ; ce n'est pas même la pire. Mais aucune des précédentes ne l'a laissée aussi vaincue. La garde-chiourme, après l'avoir traînée ici, a révélé qu'elle connaissait tous ses préparatifs en vue d'une évasion prochaine. Lise avait cru se montrer suffisamment discrète alors qu'il n'en était rien.

— J'espère que tout ça va enfin te mettre un peu de plomb dans la tête, déclare subitement Zimmer. Tu devrais savoir comment fonctionnent les choses ici, depuis le temps ! On dirait que tu fais exprès de donner à Majibi des raisons de te tanner le cuir. Tu imagines comment réagiraient tes filles si elles te voyaient dans un état si lamentable ?

Le sermon de l'agent de sécurité fait poindre en Lise, entre la douleur incandescente et la profonde humiliation, les prémices d'une rage terrible. Il lui semble tout à coup qu'il existe en elle une mèche en train de se consumer ; elle peut la faire brûler plus ou moins vite, mais non pas l'empêcher d'atteindre sa destination.

— Si tu voulais bien te contenter d'être une mère correcte, poursuit Zimmer, au lieu de jouer les rebelles à la con...

Lise garde son calme → [34](#)

Lise explose → [73](#)

Un pressentiment indistinct l'incite soudain à rouvrir les yeux. Les lignes constituant son environnement ont perdu l'incohérence étourdissante qui menaçait de lui donner la nausée ; elles se sont assemblées dans une harmonie aliénante pour composer le paysage d'une cité en ruines.

L'irrégularité des contours y est causée par la décrépitude, les formes sont incohérentes parce qu'elles ont depuis longtemps perdu leur apparence d'origine. La blancheur du vide apparaît comme un fond terne sur lequel les tracés écarlates palpitent d'une clarté malsaine.

Lise fait quelques pas chancelants. Le sol est lézardé de fissures dans lesquelles poussent des herbes folles. Une rame de tramway aux fenêtres brisées gît sur le flanc devant la façade ravagée d'un bâtiment. Étouffant sous les débris, une bouche de métro s'ouvre un peu plus loin comme la gueule d'un géant à l'agonie. Contre l'horizon se découpent les sommets ravagés de hautes tours.

Lise suit une avenue qui semble mener vers un espace dégagé → [141](#)

Lise s'engage dans une ruelle furtive → [171](#)

— Il n'y a rien de risible dans le désir d'une révolution.

La bouche élégante d'Irène Corlin se tord avec dédain.

— Enfantillages. Ceux qui ne savent pas tirer les leçons du passé sont condamnés à n'être que des figurants qui gesticulent à l'arrière-scène. Les velléités révolutionnaires ont échoué en 2055, en 2034, en 1968, en 1871, en 1848, en 1830 et encore avant cela. Mais, malgré toutes ces réalités, il reste encore des illuminés s'imaginant que les choses tourneront différemment la prochaine fois.

— Même s'il y a des matins comme celui-ci, où tout semble gâché, les progrès ne s'accomplissent que par la lutte et avec le temps. Il faut être naïve pour s'imaginer les obtenir en quelques jours, si intenses soient-ils.

— Je ne crois pas avoir de leçons à recevoir de la part de quelqu'un qui a disparu pendant presque une année et revient commodément juste après la bataille.

Juan a reculé d'un pas et se tient prudemment hors de l'altercation.

— La civilisation humaine ne survivra pas jusqu’au siècle prochain si rien n’est fait pour en corriger les erreurs, déclare Lise.

— La civilisation humaine se porte bien, merci pour elle. Elle se porterait encore mieux s’il n’y avait pas tant d’illuminés pour venir lui faire la leçon.

— Mais si j’en crois ce bracelet à ta cheville, tu n’as pas toujours eu cette opinion. Il n’y a pas si longtemps que ça, tu devais croire qu’il était possible de changer les choses.

— J’avais tort !

Une crispation a déformé le visage de marbre et les yeux d’Irène jettent des éclairs froids.

— J’avais tort, répète-t-elle. J’étais stupide. Je me disais que, parce que je voyais tout à coup les choses d’une certaine manière, cette vision devait naturellement s’imposer. Mais le monde a une inertie. Il est fait de milliards de personnes qui ont chacune leurs désirs et qui ne vont pas les sacrifier en échange de vagues promesses concernant un avenir distant. Tant que l’humanité sera ce qu’elle est, elle préférera toujours la réalité concrète et immédiate aux mirages fumeux.

*Noter le code **Débattre**.*

Lise, après avoir hésité un instant, ne voit rien d’utile à répondre à cela. Elle fait d’un geste de la main ses adieux à Juan, puis reprend sa traversée du campus → [222](#)

Leur emploi du temps possédait un caractère foncièrement répétitif, que Lise faisait de son mieux pour alléger. Elle planifiait l’éducation et les loisirs de ses filles de manière à leur éviter de sombrer dans une routine abrutissante.

Tout en commençant à se savonner la peau, la jeune femme songea que ses efforts étaient de plus en plus souvent contrariés. Depuis quelques mois, des bizarreries en nombre croissant venaient perturber leurs conditions de détention.

La promenade de l’après-midi en était la principale victime. Traditionnellement, elle durait environ une heure et se limitait à l’étroit jardin voisin de leur lieu de détention. Mais elle ne connaissait plus ni rime ni raison désormais. Certains jours, elle durait depuis le déjeuner jusqu’au soir ; d’autres fois, elle se trouvait totalement supprimée. Lise s’était quelquefois vue autorisée à emmener ses filles pour de longues promenades à travers les paysages verdoyants de l’enclave privée. À deux reprises, on leur avait même fait visiter le zoo personnel de Pierre-Bohémond Haudricourt.

Tout ceci portait la marque d'Antonin Faivre. Après avoir longtemps étudié la physiologie des jumelles, c'était leur comportement qui semblait désormais susciter sa curiosité scientifique. Leur mère soupçonnait qu'il les exposait à des circonstances variées afin d'observer leurs réactions.

Ces procédés, quels que soient leurs buts, ne permettaient pas de formuler des prévisions pour la journée entière. Tandis qu'elle réfléchissait à diverses façons d'occuper l'après-midi, Lise ne pouvait se défendre d'un sentiment de futilité.

Avec un sourire contraint, elle se dit que les idées trop rigides pour évoluer et s'adapter ne valaient rien → [190](#)

— Attendez, les filles ! Voilà une raison plus sportive de courir ! fit Lise en sortant le ballon du panier et en le leur lançant.

Le jeu s'engagea de façon aussi désordonnée et énergique que d'habitude. Les jumelles avaient changé à de multiples reprises ses règles, à l'origine fort simples. Hermeline les avait rendues plus coopératives et Calixta plus dynamiques, mais ni l'une ni l'autre ne se rappelait précisément de leurs diverses idées, de sorte qu'il s'agissait au final surtout de courir au hasard et de se lancer la balle en criant.

Les rayons ardents du soleil ne tardèrent pas à faire transpirer Lise, mais elle ne songea pas à se retirer de ce divertissement chaotique pour regagner l'ombrage du frêne. Se trouver enfermée l'essentiel de son temps dans soixante mètres carrés, si climatisés fussent-ils, la rendait toujours impatiente de profiter des interludes. Quant à ses filles, à l'extérieur comme à l'intérieur, elles étaient infatigables tant que ne venait pas l'heure de la sieste ou de dormir ; la sueur ruisselant sur leurs visages gais commençait déjà à faire couler leur maquillage.

Tout en jouant, Lise ne manquait pas d'observer du coin de l'œil l'attitude négligente des deux agents de sécurité, bien à l'abri quant à eux sous des arbres au feuillage épais. Rouillard prêtait surtout attention à une partie de golf en train de se dérouler sur le vaste terrain voisin. Quant à Fitzenhaler, s'il faisait davantage mine de surveiller la jeune femme et les deux fillettes dont il avait la charge, son regard plongeait fort fréquemment vers le softphone à son poignet.

Cette désinvolture était assez fréquente chez les garde-chiourmes, à moins qu'ils ne se trouvent dans les parages immédiats de Zohra Majibi. Lise et ses filles portaient des bracelets électroniques, leur lieu de détention et ses abords regorgeaient de caméras, des drones rapides pouvaient être déployés en quelques minutes, et la frontière la plus proche de l'enclave privée – du reste lourdement gardée – se trouvait à près de dix kilomètres.

Aucun agent de sécurité ne croyait réellement une évasion possible et Lise comptait bien profiter de leurs présomptions.

Après avoir manqué une balle lancée trop haut par Hermeline, Lise allait suggérer une courte pause à ses filles lorsqu'elle vit trois personnes émerger du bâtiment derrière elle → [161](#)

95

On ne voit – sans surprise – pas l'ombre d'une commande manuelle à l'intérieur du spacieux habitacle ; le tableau de bord lui-même s'y trouve dissimulé derrière un panneau esthétique et discret. Sitôt la portière refermée derrière Lise, le véhicule se remet en marche, s'éloignant à petite vitesse de l'entrée principale du manoir. Son cerveau électronique a sans doute l'habitude que ses occupants ne se soucient pas immédiatement de lui indiquer une destination.

La jeune femme réfléchit un instant à sa situation. La disparition du softphone a certainement été découvert à présent, mais il semble très improbable que les courtisanes se soucient immédiatement d'alerter leur agence ou le service de sécurité. Consacrer toute son attention aux clients constitue la règle d'or de leur profession.

Une bonne dizaine de voitures appartenant à Shamhat se trouvent encore au manoir, de sorte que le détournement de celle-ci tardera à être remarqué. Lise programme un itinéraire sinueux à travers la zone essentiellement dépeuplée qui la sépare de la métropole ; les intelligences artificielles de l'agence y verront un comportement normal d'employées ayant bien du travail devant elles au cours des heures à venir, et n'enfreindront pas leurs garanties de confidentialité pour vérifier ce qui se passe effectivement dans l'habitacle.

Malgré toutes ces bonnes raisons de se croire à présent tirée d'affaire, la jeune femme reste tendue jusqu'au moment où un bref ralentissement lui indique qu'elle franchit l'un des postes contrôlant l'accès à l'enclave privée.

La voiture poursuit ensuite sa course à travers le paysage nocturne que les vitres fortement teintées réduisent à un défilement informe. Lise se détend peu à peu et sa curiosité de journaliste lui fait étudier ce qui l'entoure. L'aménagement intérieur du véhicule, derrière son esthétique rose et moelleuse, se révèle conçu avec beaucoup d'intelligence pratique. Les banquettes peuvent être déplacées, inclinées ou rabattues de diverses façons, permettant à au moins huit personnes de s'égayer ici suivant les combinaisons et positions de leur choix.

L'examen de ce bordel roulant ne distrait pas longtemps la jeune femme. Plus par nervosité que par doute, elle jette un nouveau coup d'œil au softphone. La date indiquée demeure inchangée : la journée sur le point de s'achever est le trois octobre d'une année qui n'était pas encore entamée lors de son arrivée au manoir.

Il s'est écoulé dix mois depuis la soirée « Sin City ». Dans quatre jours et dix-sept minutes, Lise aura vingt-trois ans.

Elle savait qu'il lui faudrait tôt ou tard faire face à la réalité de son amnésie ; cette préoccupation lancinante est restée en coulisse de son esprit depuis son réveil incompréhensible dans une cabine de toilette. Mais elle n'en est pas moins proie désormais au vertige, comme si un gouffre abyssal venait de s'ouvrir tout autour d'elle. Que s'est-il passé pendant ces dix mois ? Comment s'est creusé ce vide dans sa mémoire ? Les bribes de souvenirs qui lui ont précédemment traversé l'esprit n'ont fait qu'y semer davantage de germes de confusion. Et ce rêve impossible où elle avait deux filles...

Lise prend une profonde inspiration. Si un simple effort de concentration suffisait à faire venir des réponses, elle y serait déjà parvenue. À présent que la tension engendrée par le danger reflue hors d'elle, une lassitude cotonneuse commence du reste à engourdir ses pensées et ses émotions.

La jeune femme se rend à l'arrière du véhicule pour y utiliser les toilettes. En ressortant, elle avise un réfrigérateur et son estomac très vide se rappelle brusquement à son souvenir. Elle fait un sort à une quinzaine d'amuse-bouches avant que la fatigue ne reprenne le dessus et la fasse s'allonger sur la banquette la plus proche.

*Lise à tout juste le temps d'espérer que celle-ci a été impeccablement nettoyée avant de basculer dans un épais sommeil. Noter le code **Charme**, puis → [36](#)*

96

— Jette ton sac sur le côté. Sans geste brusque.

Lise obtempère. Zohra Majibi semble à vrai dire n'avoir lâché cet ordre que par réflexe procédurier, et ne pas imaginer une seconde que sa proie puisse renverser la situation. Elle ne lui demande pas même de lever les mains lorsqu'elle s'approche ensuite d'un pas assuré. Son arme, toutefois, reste braquée avec une précision inflexible.

— Je veux bien admettre que je t'avais sous-estimée, commente l'agente de sécurité avec désinvolture. Ce n'était pas bête de vouloir filer à bord d'un des camions qui desservent ces usines à merde. Qu'est-ce que tu comptais faire ensuite ?

— Disparaître dans un coin rural, répond Lise, la gorge sèche. Il en reste encore.

Majibi hoche la tête pensivement.

— Oui... Si j'étais sûre que tu réussirais, peut-être que je te laisserais filer. Mais je n'y crois pas. Même dans les bleds les plus paumés, on finirait par te retrouver. Et on te ramènerait auprès de tes filles.

Ce dernier mot frappe Lise comme un coup de poing dans le ventre, la laissant bouche bée et haletante. Tournant sans hâte autour d'elle, l'agente de sécurité continue de parler :

— Jusqu'à récemment, j'aimais bien ma petite vie dans l'enclave. C'est un endroit où on n'avait pas l'impression que les années qui nous restent peuvent se compter sur les doigts de la main. Mais il a fallu que tu viennes tout gâcher en te faisant fourrer la chatte par ce monstre, qui restait jusque-là gentiment dans son sarcophage moisi ! Et maintenant, grâce à toi, il y a deux abominations miniatures qui sont bien vivantes en permanence.

Elle laisse échapper un éclat de rire tranchant.

— Je ne suis pas assez folle pour m'en prendre à elles directement, mais j'ai trouvé une solution. Faivre est cinglé : il croit qu'examiner tes filles lui révélera tous les secrets de l'existence. Et Haudricourt est borné : il rêve de devenir immortel, parce que c'est la seule chose qui lui manque encore. Ils n'ont pas vu ce que j'ai vu.

Lise respire de façon accélérée. Une détresse insupportable oppresse ses pensées, mais ses sens perçoivent encore ce qui l'entoure. Il y a tout près de ses pieds un tuyau métallique, aussi long que son bras et large de cinq centimètres.

L'agente de sécurité s'arrête juste derrière elle et presse contre son crâne le canon de son arme.

— Personne d'autre que toi n'est compatible avec elles. Si tu meurs aujourd'hui, ils finiront par les tuer toutes les deux dans leurs expériences stupides. Et tout continuera comme avant.

Lise ferme les yeux et attend que Zohra Majibi presse la gâchette → [159](#)

Lise se baisse, ramasse le tuyau de métal et s'en sert pour se défendre → [227](#)

La jeune femme remonte les marches trois à trois, espérant gagner suffisamment d'avance pour que son intention ne soit pas devinée à temps.

Les échos de sa fuite ne passent de toute évidence pas inaperçus : en contrebas, les semelles épaisses ont commencé à gravir l'escalier à une cadence accélérée. Lise pressent qu'elle a affaire à des policiers envoyés pour l'arrêter. Pierre-Bohémond Haudricourt – ou plutôt l'un de ses assistants – aura sans doute passé à son sujet un coup de téléphone au ministère de la Sécurité.

Dans une situation de ce genre, le fait d'avoir affaire aux forces de l'ordre présente quelques avantages : elles valorisent la prudence, se méfient des embûches et suivent des procédures bien établies. Lorsque la jeune femme atteint le cinquième étage, elle a suffisamment distancé ses poursuivants pour espérer qu'ils ne puissent plus l'entendre.

Les passerelles couvertes reliant les quatre immeubles de la résidence universitaire ressemblent, en bien plus épais, à des tuyaux métalliques tels qu'on pourrait en trouver dans une usine. Les étudiants ne s'en servait presque jamais, mais en s'engouffrant dans la plus proche d'entre elles, Lise éprouve une vive reconnaissance à l'égard de l'architecte et de ses excentricités.

Les fenêtres du passage suspendu, rondes comme des hublots, permettent à la jeune femme de scruter l'extérieur et de confirmer ses soupçons : un véhicule de police est garé devant le bâtiment dont elle provient et un autre est sur le point de le rejoindre.

Lise enchaîne sur la traversée d'une seconde passerelle, puis dévale l'escalier de l'immeuble où elle est parvenue, bondissant par-dessus des volées entières de marches. Arrivée au rez-de-chaussée, elle se précipite pour ouvrir une fenêtre éloignée de la porte principale, bondit à l'extérieur, puis détale en courant jusqu'à une haie végétale lui offrant un abri. Lorsqu'elle s'arrête, hors d'haleine et proche du malaise, un coup d'œil enfin jeté en arrière ne lui révèle aucune silhouette à ses trousses.

*Noter le code **Déranger**.*

La jeune femme ne tient pas à laisser le temps à ses poursuivants de retrouver sa trace ou de recevoir davantage de renfort. Elle se remet en marche sitôt qu'elle a quelque peu retrouvé son souffle, suivant un itinéraire discret mais rapide vers la frontière du campus → [119](#)

Sur les airs que jouent des musiciens poudrés et perruqués, plusieurs douzaines de convives valsent élégamment au centre de la vaste salle orangée. Lise est presque certaine qu'il s'agit d'une danse anachronique compte tenu du thème de la fête, mais même dans les sphères les plus sélectives de la société, le désir de se distinguer du bas peuple n'a sans doute pas été suffisant pour remettre à la mode la pavane et le menuet.

Le spectacle garantit à la jeune femme que personne ne lui prête la moindre attention. Elle contourne sans perdre de temps les couples virevoltants et poursuit son trajet.

Le passage qu'elle emprunte est tapissé de tentures pourpres, derrière lesquelles se cachent sans doute des absorbeurs acoustiques de première qualité, car les échos de la musique faiblissent très vite à ses oreilles. Peu de gens vont et viennent de ce côté.

La salle dans laquelle débouche Lise est celle-là même où elle tenait lieu de barmaid lors de la fête « Sin City », bien que son aménagement actuel évoque d'autres vices que la cupidité. L'étouffement des bruits et l'éclairage d'un rouge violacé confèrent à l'espace pourtant spacieux une atmosphère feutrée. Des sofas moelleux de toutes les tailles, disposés dans un adroit désordre, constituent une tentation si irrésistible que fort peu de gens préfèrent rester debout. Une fragrance riche et capiteuse imprègne l'air.

Lise remarque d'un coup d'œil l'existence de multiples alcôves périphériques, garnies de coussins en grand nombre. Chacune est munie d'épais rideaux qui ont quelquefois été tirés par ses occupants. La jeune femme n'éprouve pas grande surprise : avant même d'avoir un aperçu des activités auxquelles Pierre-Bohémond Haudricourt se livre en petit comité, elle connaissait les tendances orgiaques de ses fêtes prétendument raffinées. D'ici deux ou trois heures, les alcôves seront sans doute utilisées de façon bien plus intensive et moins discrète.

*Si le code **Changement** est noté → [59](#) ; sinon :*

Lise cherche à gagner au plus vite la partie du manoir où elle pourra accéder aux véhicules utilitaires → [143](#)

Lise s'attarde un peu dans cette salle, espérant y remarquer quelque chose d'utile → [205](#)

Elle reprend connaissance sur un matelas si moelleux et épais qu'il semble presque gélatineux. Ses oreilles sont pleines du bruissement d'une climatisation rudimentaire et ses narines d'une douceâtre odeur d'encens. Lorsqu'elle incline vaguement la tête sur le côté, elle sent glisser plusieurs petits objets lisses jusque-là posés sur son front.

— Oh, tu es réveillée ! fait une voix absurdement cristalline et très familière. Je suis bien contente !

Lise ouvre les yeux et se redresse de son mieux sur un coude. Son regard embrasse en un instant le contenu fort dense d'un minuscule appartement : peintures psychédéliques, figurines néo-païennes, bougies manifestement parfumées, symboles mystiques appariés en un syncrétisme abscons, bouquets de fausses fleurs, breloques représentant les signes zodiacaux, livres dont les couvertures promettent tous les secrets de l'existence. Un sourire rayonnant aux lèvres, une jeune femme blond pâle et fluette s'avance à travers ce fatras hétéroclite, portant un accoutrement qui semble en être une version résumée.

— Flora ? Qu'est-ce que je fais ici ?

— Il y a eu cette horrible bagarre de rue, tu te souviens ? Je me suis retrouvée complètement par accident prise en plein milieu. J'étais en train de me sauver lorsque je t'ai

aperçue. J'étais tellement surprise, tu penses ! Mais, le temps que je te rejoigne, tu avais dû recevoir un coup et tu t'étais évanouie. Alors je t'ai traînée jusque chez moi.

Lise considère son amie pendant quelques secondes sans trouver de réponse. Elles se connaissent depuis le début de leurs études universitaires et se sont toujours entendues à merveille, peut-être parce qu'elles ne se ressemblent en rien. Flora interprète les rêves, elle ne prend aucune décision importante sans établir au moins un thème astrologique, elle fait à chaque solstice d'hiver des offrandes à Déméter et à Perséphone, et elle est persuadée que l'humanité sera sauvée grâce à des secrets mystiques transmis au fil des générations depuis l'époque des anciens druides. Avec tout cela profondément gentille et bienveillante, mais ne donnant jamais l'impression de bien percevoir la réalité comme les autres.

On ne l'imaginerait pas transporter à travers une violente émeute une personne inconsciente pesant au moins autant qu'elle-même. Elle n'a même pas allégé son fardeau en lui retirant son sac à dos, qui se trouve actuellement au pied du lit.

— Je ne te remercierai jamais assez, déclare Lise avec une émotion engourdie par l'incrédulité. Sans toi, je serais peut-être...

— Oh, n'en parlons plus ! Je ne veux pas repenser à tous ces gens en pleine crise de folie. Il y a des influences cosmiques très fortes qui s'exercent ces temps-ci, bien sûr, mais on dirait que tout le monde n'y réagit pas de la même façon. Tu sais que tu es restée inconsciente près d'une heure ? C'était comme une transe d'envoûtement très profonde. Heureusement, le pouvoir des pierres a été suffisant pour rétablir l'harmonie de ton champ énergétique.

— Quelles pierres ?

Flora se baisse et ramasse au chevet du lit cinq petits objets colorés, qu'elle lui montre un à un : quartz rose, pierre de lune, cornaline, jade et ambre.

— L'important, c'est la manière de les combiner, explique-t-elle tout en les rangeant dans un coffret en bois gravé. La disposition compte aussi, bien sûr. Dans ton cas, il fallait clairement les placer sur le front, mais je me suis demandé s'il valait mieux que ce soit en cercle ou...

La reconnaissance et la simple politesse interdisent à Lise de lever les yeux au ciel, mais elle n'en pense pas moins. La croyance de son amie dans les vertus de la lithothérapie finira par lui valoir de sérieux problèmes de santé. Si atrocement coûteux que soient les soins hospitaliers, leur efficacité a du moins le bon goût de dépasser celle d'un placebo.

Tout cela n'empêche, réalise-t-elle tout à coup, qu'elle vient de se réveiller d'une période prolongée d'inconscience sans éprouver l'ombre d'une douleur ou d'un vertige. Elle s'assied sur le rebord du lit et se palpe le crâne, mais ne découvre pas même une bosse.

— Est-ce que tu veux une tisane médicinale ? propose Flora. J'ai bien passé l'eau au purificateur, ne t'inquiète pas.

— Si tu avais quelque chose pour éclaircir les idées, ce ne serait pas de refus. Je ne me suis jamais sentie aussi perdue de ma vie.

La jeune néo-hippie la regarde avec un mélange de compassion et de curiosité.

— Il t'est arrivé quelque chose d'étrange pendant ta disparition, n'est-ce pas ? Je n'ai pas un bien grand don pour lire les auras, mais je sens dans la tienne une très forte influence extérieure. Quelque chose d'extatique et de sauvage à la fois.

Lise ouvre la bouche dans l'intention d'éluder la question, mais se retrouve au contraire à raconter ce qui lui est arrivé, sans rien dissimuler des éléments apparemment surnaturels. Son amie l'écoute avec une attention fascinée sans l'interrompre une seule fois.

— C'est extraordinaire ! s'exclame-t-elle ensuite. Toutes ces visions doivent te venir d'un futur alternatif où tu n'as pas réussi à t'échapper hier soir. Une dimension sans doute presque aussi réelle que la nôtre, sans quoi tu n'entrerais pas si facilement en contact avec elle.

Lise éprouve un réconfort intense en voyant son récit si facilement accepté, mais ne peut néanmoins s'empêcher de remettre en cause son élément central :

— Il n'y a aucune preuve concrète que j'ai vraiment donné naissance à deux filles pendant ma captivité là-bas.

— Mais bien sûr que si ! Tu en doutes encore ? Fais le compte : tu es restée prisonnière dix mois, nous sommes le quatre octobre et c'est le trois septembre que les énergies cosmiques ont commencé à s'agiter de façon complètement délirante ! D'ailleurs, c'est ce jour-là qu'est apparue...

Flora s'interrompt un instant et fronce les sourcils, réfléchissant.

— Oui, reprend-elle après un instant, je me disais bien que j'avais entendu prononcer le nom « Iacchos » quelque part. C'était pendant une représentation de la compagnie Thiase, qui est apparue précisément le trois septembre. Mais je ne me souviens plus bien à quel sujet.

— La compagnie Thiase ? J'ai vu leurs affiches collées un peu partout dans le Bloc. C'est du cirque ? Du théâtre de rue ?

La néo-hippie agite la main avec une moue embarrassée.

— C'est impossible à décrire, il faut le vivre par soi-même. Ça pourrait t'apporter les réponses dont tu as besoin. D'un autre côté, je ne sais pas si ce serait une bonne idée après tout ce que tu as vécu récemment. Les gens réagissent à leur spectacle de façon très variée. Personnellement, je l'ai trouvé merveilleux, mais j'étais avec une amie que ça a complètement traumatisée ; je ne serais pas étonnée si elle en faisait encore des cauchemars aujourd'hui.

L'indécision l'amène vite à se rabattre sur une valeur sûre :

— On pourrait avant tout faire une séance de divination, qu'est-ce que tu en dis ?

— Je suis partante. Au minimum, ça m'aidera à réfléchir.

— Parfait ! On m'a appris il n'y a pas longtemps une méthode très intéressante, issue d'Afrique de l'Ouest. Ça se pratique avec seize noix de palme et...

— Je préférerais si tu veux bien quelque chose de plus simple, fait Lise en levant la main. La cartomancie, par exemple, ferait tout à fait mon affaire.

Flora paraît un peu déçue de ne pouvoir pratiquer sa découverte récente. Elle se console en choisissant, parmi sa douzaine de paquets de tarot divinatoire, celui dont les illustrations sont les plus extravagantes.

Un instant plus tard, les deux jeunes femmes se trouvent assises en tailleur de part et d'autre d'une table basse sur laquelle ont été étalées face cachée soixante-dix-huit cartes.

— Commence par en choisir trois et les retourner.

*Si l'un des deux codes **Écart** et **Glissement** est noté → [193](#)*

*Si ce n'est pas le cas mais que le code **Abraxas** est noté → [241](#)*

Sinon → [265](#)

Cinq jours plus tard, Lise gravit un sentier au flanc d'une colline auvergnate. Le ciel d'un bleu délavé accentue son impression d'isolement : cela fait près d'une heure qu'elle n'a pas aperçu la moindre silhouette humaine dans le vaste paysage.

Au-dessus d'elle se dressent des arbres aux couleurs flamboyantes de l'automne. En contrebas s'étend une vaste mosaïque brune de champs nus, où vont et viennent avec opiniâtreté quelques tracteurs minuscules. La seule ville des parages – six cents habitants et une église du XII^{ème} siècle – se blottit au-delà le long d'une modeste rivière.

La jeune femme avance sans hâte, goûtant la sensation d'affranchissement que ne manque jamais de lui procurer le cadre. Celui-ci ne semble pas avoir changé depuis son dernier passage voilà deux ans, ni même depuis son premier séjour en compagnie de ses parents.

Lise ne se laisse pas abuser par ces apparences bucoliques : les champs sont abreuvés de pesticides dangereux, la rivière fortement polluée et, dans les arbres et les fourrés, les

oiseaux se montrent désormais bien rares. Mais, en-dehors des espaces depuis longtemps confisqués au bénéfice de quelques-uns, on ne trouverait dans le monde entier que bien peu d'environnements moins ravagés.

La pente du sentier s'atténue à l'approche du sommet. La jeune femme passe devant un empilement de pierres à demi enseveli, vestige d'un muret vieux peut-être de deux siècles, puis elle s'arrête. Déposant son sac, elle en sort une petite pelle de jardinage puis descend la côte de la colline d'exactly trois enjambées. Elle s'accroupit tout près de grandes cardères, ressemblant à des candélabres végétaux, et se met à creuser.

Une pluie matinale a récemment amolli la terre, de sorte que le travail avance vite. Au bout d'une quinzaine de minutes, Lise exhume une mallette soigneusement emballée dans de multiples couches de plastique transparent. La plus rocambolique de toutes les précautions qu'elle a prises au cas où elle devrait se mettre précipitamment à l'abri, mais aussi la seule qui lui aura servi.

La jeune femme s'assied et déballe sans plus attendre son cadeau d'elle-même à elle-même : un softphone totalement anonyme, plusieurs cartes de paiement, mais aussi un couteau suisse, une lampe de poche et une couverture de survie. Enveloppées à part se trouvent quelques petites pièces d'or à l'effigie de Napoléon III, héritage de son grand-père ; la dématérialisation totale de la monnaie a rendu les métaux précieux plus prisés que jamais.

Dans le fond de la mallette se trouvent dix photographies, préservant chacune un instant fugitif, une atmosphère colorée, des personnes chères. Lise les passe en revue avec un sourire nostalgique.

Un frisson la parcourt lorsqu'elle réalise la présence d'une onzième photographie en-dessous de toutes les autres. Elle hésite à la regarder, mais se reproche aussitôt sa couardise.

Mélangant leurs amples crinières de cheveux noirs au milieu d'un paysage resplendissant de soleil, de figuiers et de vignes, deux adolescentes lui adressent un sourire radieux. La jeune femme, comme elle le redoutait inconsciemment, ne les reconnaît pas. Une certitude intuitive la traverse cependant : elles se rencontreront un jour, qui sera le plus important de son existence.

D'ici là, pressent-elle, il s'écoulera au moins une dizaine d'années. Lise ne compte pas les vivre dans l'attente. Elle range les photographies et les autres objets dans la mallette, puis, emportant celle-ci, elle regagne le sentier.

Lise redoute d'attirer l'attention en étant la seule à conserver son masque, mais elle réalise vite que les autres invités ne s'intéressent plus le moins du monde à elle. Sitôt qu'ils ont bu de cet étrange vin, leur attitude s'est transformée aussi radicalement que celle de leur hôte. Leurs bouches sont devenues béates, leurs yeux rêveurs et leurs gestes mollement lascifs.

L'attention de Lise vient se concentrer sur un homme en particulier, non pour l'absence de pudeur avec laquelle il enlace à présent la femme la plus proche, mais parce qu'il lui fait éprouver une puissante impression de déjà-vu.

Bien sûr ! C'est le magnat de la pharmaceutique qui s'est présenté à son bar pendant la fête « Sin City », juste avant que ne se produise cet inexplicable désordre. L'étrangeté de son comportement actuel semble un écho adouci de celle qu'il manifestait alors. Lise le revoit frappant avec vigueur du plat de la main sur l'acajou du comptoir. Que réclamait-il donc en criant ainsi ?

Il semble à la jeune femme qu'elle est sur le point de ce souvenir de quelque chose d'important. Mais à ce moment, Haudricourt les appelle depuis l'estrade :

— Venez tous ! Romilly, amène ton joli cul, ce que tu vas voir te fera chanter bien mieux à l'avenir !

Lise va à contrecœur rejoindre le multimilliardaire, songeant qu'il lui faudra très bientôt trouver le moyen de filer à l'anglaise → [69](#)

— Vous parlez de transformer le monde alors que vous avez depuis longtemps oublié qu'il existe. Depuis combien de temps est-ce que vous n'êtes pas sorti de cette enclave ? On ne vous a pourtant pas privé de liberté, vous ! Mais les milliards de gens qui connaissent chaque jour les privations, la violence, les maladies et l'oppression vous sont complètement indifférents. Toutes vos recherches et vos expériences se font pour le seul bien des ultra-riches. Ils accaparent toutes les ressources de la planète, mais ça ne vous paraît pas encore assez : l'œuvre de votre vie sera d'affranchir leurs désirs de toute limite !

Faivre fronce les sourcils, apparemment piqué au vif.

— Mes ambitions vont bien au-delà de...

Il est interrompu par les jumelles, qui ont abandonné leur contemplation d'Iacchos pour rejoindre leur mère.

— C'est quoi, maman, un ultra-riche ? veut savoir Calixta.

— Eh bien, c'est quelqu'un comme moi, déclare Pierre-Bohémond Haudricourt en les rejoignant.

Tenant son verre désormais à moitié vide, le multimilliardaire adresse aux deux filles un sourire bonhomme. Irène Corlin s'est détachée à sa suite de la masse des convives, mais demeure quelques pas en arrière comme si elle répugnait à trop s'approcher.

— Ça veut dire que vous avez une grande fortune avec de l'or et des bijoux ? demande Hermeline.

— Entre autres, oui. Je possède aussi beaucoup de propriétés.

D'une voix soigneusement neutre, Lise instruit ses filles :

— Monsieur Haudricourt détient dans le monde onze enclaves aussi grandes que celle-ci, une cinquantaine de résidences de taille plus modeste, un cinquième des terres agricoles et des forêts de France, de vastes étendues au Groenland et en Sibérie, quatorze îles de la Méditerranée...

— Quinze. J'ai fait en début d'année l'acquisition de Naxos, cela me paraissait très approprié.

— Je vous demande pardon, je suis un peu coupée de l'actualité.

Les jumelles échangent un regard songeur, puis Calixta demande :

— Et nous, est-ce qu'on vous appartient aussi ?

Une expression hilare plisse tous les traits du multimilliardaire.

— Évidemment ! s'exclame-t-il avant de boire une nouvelle gorgée d'ichor.

Lise ne trahit rien de ce que cette déclaration lui inspire, mais la grimace agacée qui tord les lèvres d'Antonin Faivre ne lui échappe pas. De façon plus surprenante, elle remarque qu'Irène Corlin a esquissé un mouvement de recul, le visage pâle comme si elle s'attendait à voir la foudre s'abattre sur son employeur.

Le chercheur se reprend très vite :

— Miss Maupin, je pense que votre présence et celle de vos filles ne sont plus nécessaires pour le moment. Ramenez-les à vos quartiers et allez vous allonger. Nous reparlerons plus tard.

Lise ne se le fait pas dire à deux reprises. Entourant de ses bras les épaules de ses filles, elle les emmène vers la sortie de la serre, où les attend Zimmer.

Les gloussements du multimilliardaire continuent de lui résonner aux oreilles tandis qu'elle s'éloigne → [99](#)

103

Calixta approuva avec enthousiasme l'existence d'une fée maléfique.

— Elle ne vit que la nuit et elle envoie des cauchemars effrayants et des monstres à tous ceux qu'elle n'aime pas ! Et, lorsqu'elle est vraiment fâchée, elle déclenche des orages terribles, avec des éclairs qui mettent le feu aux arbres et du vent si fort qu'il arrache le toit des maisons !

— Comment est-ce qu'elle va se disputer avec Rose pour la première fois ? voulut savoir Hermeline.

— Elle va changer tous ses amis lutins en champignons vénéneux !

— Mais c'est horrible ! Rose va utiliser sa baguette pour leur rendre leur forme normale, et ensuite, elle lancera un sort à la méchante fée pour qu'elle sente comme du poisson pourri !

Lise laissa ses filles s'amuser à imaginer les tours que chaque fée jouait à l'autre, souriant à certaines de leurs idées les plus extravagantes. Après un moment, elle décida de leur suggérer une confrontation plus importante, de nature à fournir un dénouement satisfaisant :

— *La méchante fée pourrait essayer de se débarrasser de Rose en lui lançant une malédiction. → [168](#)*

— *Rose et la méchante fée vont peut-être décider de s'affronter dans un grand duel. → [281](#)*

104

Lise abandonne son bras à Pierre-Bohémond Haudricourt et celui-ci se met en marche le long du couloir, reprenant manifestement une visite guidée qu'avait interrompu le malaise de Romilly Orzon :

— J'ai emprunté aux musées quelques douzaines de jolies œuvres convenant au thème de ce soir, et j'ai bien sûr gardé celles que je préférais pour cette partie du manoir. Les peintres italiens de l'époque avaient un talent exceptionnel pour la représentation du nu !

Les « jolies œuvres » devant lesquelles passe le petit groupe en ce moment incluent deux Titien, deux Véronèse et un Tintoret. Lise soupçonne que Haudricourt les a choisis moins pour leur splendeur artistique que pour la quantité de chair féminine qu'ils représentent.

Ces considérations sarcastiques ne sont du reste qu'une tentative vaine de son esprit pour éviter de regarder en face une situation incompréhensible. Pourquoi ces costumes et ces masques ? Haudricourt n'était pas déguisé ainsi lorsqu'elle l'a aperçu depuis son bar. Et quel rapport avec Las Vegas ?

Une éventualité tirée par les cheveux lui traverse l'esprit : se pourrait-il que la fête s'étale en réalité sur plusieurs jours, chacun d'eux consacré à la mémoire d'une cité différente ? À force de s'enfoncer dans l'Adriatique, Venise n'est aujourd'hui guère plus fréquentée que l'ancienne capitale du Nevada, de sorte qu'il existe entre ces deux thèmes une certaine similarité apocalyptique.

Mais le décor suffit à lui seul à écarter une telle hypothèse. Tout l'argent du monde n'aurait pas permis de le transformer si rapidement du casino luxueux qu'il était en cette reproduction d'un palais italien de la Renaissance.

Une sueur froide vient couvrir les tempes de Lise à la lisière de son masque. Combien de temps a réellement duré cette période fuligineuse dont elle ne se souvient pas ?

— Mais tout ceci n'est qu'un enfantillage bon pour les gens ordinaires, continue de pérorer le multimilliardaire. Ce que je m'appête à vous révéler à tous les sept est le véritable trésor de ce manoir. Cela changera votre vie, et je pèse mes mots !

La jeune femme décide de repousser à plus tard toutes les préoccupations qui la rongent. Elle réalise à présent que le petit groupe s'est aventuré dans la partie la plus confidentielle du manoir, dont elle n'a jamais eu l'occasion d'approcher auparavant malgré tous ses efforts. La perspective d'obtenir la matière d'un article exceptionnel rend une signification rassurante à ce qu'elle est en train de vivre.

À en juger par la façon dont il la presse contre lui, les mystères de sa demeure ne sont pas la seule chose que Pierre-Bohémond Haudricourt a l'intention de dévoiler. Lise réalise qu'elle devra très bientôt lui fausser compagnie, mais la curiosité écrase pour l'instant ses craintes de voir son imposture révélée.

Le groupe pénètre dans un grand vestibule superbement lambrissé → [74](#)

Alors qu'elle commençait à se savonner, Lise se prit à songer aux douches de sa résidence universitaire. Quatre cabines étroites pour un étage occupé par plus de cinquante étudiants. Ventilation médiocre, usage limité à trois minutes par personne et par jour, nettoyage à la

charge des utilisateurs. Elle réalisa avec surprise que ce souvenir, en remontant à la surface de sa mémoire, apportait avec lui une vague effluve de nostalgie.

Cette période de sa vie n'avait pourtant pas manqué de frustrations et de contrariétés. Elle s'était certes sentie libérée en laissant derrière elle le lycée, dont la scolarité consistait pour moitié en des stages obligatoires de « familiarisation avec le monde du travail ». Mais les études supérieures représentaient quant à elles un véritable luxe, qu'elle n'avait pu s'offrir qu'en multipliant les emplois mal payés.

Elle se souvenait du soir où elle avait regagné la résidence après quatre heures d'un travail de manutention répétitif, n'ayant pas encore eu le temps de relire les notes des cours auxquels elle avait auparavant assisté. Il était minuit passé et elle avait décidé de prendre trente secondes sur le quota de cette nouvelle journée pour se rafraîchir sous une douche. C'était en ressortant de la cabine qu'elle avait soudain pris la résolution de rejoindre l'équipe du journal clandestin dont un de ses amis venait de lui parler.

Lise esquissa un sourire tout en versant du shampoing dans le creux de sa main. Sa détention avait déjà duré deux fois plus longtemps que sa vie d'étudiante et de reportrice pour l'Arbre-Monde, et il était impossible de deviner quand se présenterait une véritable occasion de s'évader avec ses filles. Mais, libre ou enfermée, elle gardait du moins le pouvoir de décider de son propre comportement face aux circonstances.

Pour citer le stoïcien Épictète : « Dis-toi d'abord quel genre de personne tu veux être, puis règle tes actes sur ce modèle » → [190](#)

— C'est vrai que je n'avais pas prévu votre naissance, et vrai aussi que j'ai d'abord voulu reprendre ma liberté. Mais un monde sans vous deux est un monde que je ne pourrai jamais regretter !

Le rythme de la musique discordante semble tout à coup se ralentir. Les silhouettes dansantes continuent de gesticuler, mais leur couleur écarlate ne paraît plus si intense.

— Mélie et toi êtes la plus grande chance qui m'a jamais été offerte. Vous n'êtes pas devenues ma raison de vivre, mais mieux que cela : sans rien enlever à la jeune femme que j'étais, vous lui avez apporté un bonheur qu'elle n'aurait sinon jamais connu.

Lise continue de parler encore longuement, ne sachant pas si ce qu'elle dit a toujours du sens, mais s'attachant à parler d'une voix aussi réconfortante que possible. Intérieurement, elle se demande depuis combien de temps Calixta nourrit en elle-même des idées si sombres, et dans quelle mesure Hermeline les partage. Des résolutions s'esquissent au plus profond de son esprit.

La ronde s'amenuise, se ternit, s'apaise, et finalement disparaît → [64](#)

107

À mesure qu'elle avance, Lise se sent de moins en moins certaine de ne pas dévier de sa direction initiale. Les motifs rougeoyants semblent changer de forme à chacun de ses pas, la privant de points de repère tangibles.

Un grand frémissement agite soudain ce décor intangible. Puis les innombrables lignes, courbes et figures perdent toute stabilité et commencent à affluer autour de Lise, d'abord lentement puis à une vitesse croissante, comme emportées par une bourrasque qu'on ne pourrait ni entendre ni ressentir. Le déferlement submerge tout l'espace, semblant abolir jusqu'à l'horizontalité et la verticalité.

Lise accompagne le mouvement → [53](#)

Lise ferme les yeux pour échapper à cette vision étourdissante → [91](#)

108

Dans le reste du pays, où la loi martiale est entrée en vigueur voilà dix-huit mois, il est interdit à plus de six personnes de se réunir sauf motif professionnel, les déplacements se trouvent limités au strict nécessaire par un système de passeports internes, et des rationnements stricts pèsent sur la consommation d'eau et d'électricité. Les contrevenants peuvent être envoyés en camp de travail sur une simple décision administrative, sans appel ni limite de temps.

Ces faits semblent relever de la fiction évanescence au sein de l'enclave privée, en cette soirée où débutent les plus grandes réjouissances jamais organisées par Pierre-Bohémond Haudricourt. À travers la grande baie vitrée de leurs quartiers de détention, Lise et ses filles aperçoivent dans l'atmosphère nocturne une foison de lumières et entendent distinctement les échos d'une musique enfiévrée. Le thème de cette fête-ci ne s'embarrasse d'aucune mesure ou subtilité.

Bacchanales !

Pendant deux mois, des centaines d'ouvriers hautement qualifiés ont travaillé jour et nuit pour donner au manoir et à ses abords l'aspect d'un lieu où l'Âge d'Or se perpétuerait depuis toujours. Des reproductions impeccables d'édifices et de statues de la Grèce antique ont été réalisées dans un splendide marbre blanc et une végétation méditerranéenne débordante de vie a été plantée tout autour d'eux. De larges bassins aux contours baroques

ont été creusés et remplis d'eau de mer. Le zoo du multimilliardaire a fourni beaucoup de ses animaux les plus beaux – particulièrement des félins – pour contribuer à l'atmosphère pseudo-sauvage de l'évènement.

Tout au long de la journée, Lise a eu bien du mal à convaincre ses filles de prêter attention aux cours qu'elle leur dispensait. Elles étaient toutes deux surexcitées par l'agitation ambiante et par l'approche de leur dixième anniversaire, dont ne les séparent plus que quelques heures.

Après le dîner, pendant la période habituellement calme qui précède l'heure du coucher, les jumelles ont été saisies par une soudaine envie de reparler du contenu de leur cours d'histoire. Leur mère se retrouve maintenant à devoir répondre à l'improviste à des questions hétéroclites sur la Révolution française.

— Et pourquoi est-ce qu'ils ont voulu remplacer le calendrier ? demande Calixta, assise à même le sol face à elle. Le calendrier normal marchait bien et le nombre total de jours n'était pas différent.

— C'était un changement symbolique, explique Lise. Les révolutionnaires voulaient entamer une nouvelle époque, différente de tout ce qui avait précédé. Pour cela, il fallait aussi changer la façon de mesurer le temps.

— Et se débarrasser de tous les saints ? fait Hermeline.

— Exactement. Fabre d'Églantine, le créateur du calendrier républicain, voulait que chaque mois et chaque jour soit associé à un phénomène ou un objet bien réel plutôt qu'à quelque chose de vieillot. Le mois de septembre, par exemple, ne s'appelle ainsi que parce qu'il était le septième dans le calendrier romain, qui n'existe plus depuis longtemps. Il a beaucoup moins de sens que vendémiaire, qui est le mois où se font les vendanges. Enfin... celui où elles se faisaient à l'époque, car c'est beaucoup plus tôt à présent.

— On est nées quand, nous, dans ce calendrier ?

— En fructidor, le mois des fruits, qui commence le jour où on célèbre les prunes et se termine celui où on fête les paniers bien remplis. Vous, vous êtes nées le jour de la cardère. C'est une grande plante épineuse qu'on voit souvent à la campagne au bord des chemins et des champs. On peut en faire de très jolis bouquets séchés.

— Et toi, maman ?

Lise gonfle les joues d'un air emphatique

— Moi, je suis née le dix-sept vendémiaire. Un jour plus large que le vôtre ! Plus énorme ! Je suis née le jour où on fête... la citrouille !

Les jumelles éclatent de rire un instant avant que Zohra Majibi ne fasse irruption dans la pièce, suivie de six agents de sécurité.

— Maupin ! Debout et face au mur, tout de suite ! aboie-t-elle.

Lise obéit sans chercher à discuter. La garde-chiourme lui attache rapidement les mains dans le dos avec des menottes en plastique, puis se retourne.

— À votre tour, les morveuses ! Tendez les bras !

Calixta et Hermeline se sont levées et toute trace d’amusement a disparu de leurs visages. Elles ont encore grandi au cours des trois derniers mois et atteignent désormais presque l’épaule de leur mère ou de Zohra Majibi. Ni l’une ni l’autre ne donne le moindre signe de vouloir obéir.

Lise leur dit de faire ce qu’on leur demande pour le moment → [17](#)

Lise profite de cette diversion pour récupérer une lame de cutter qu’elle cache à proximité, dans l’intention de s’en servir plus tard pour se libérer → [79](#)

109

Avant que sa mère ne puisse ajouter autre chose, Hermeline reprend vite la parole, d’une voix désormais vacillante :

— Ce matin, lorsqu’on nous a amenées toutes les deux dans cette salle, j’ai croisé les yeux de Zohra et j’ai tout de suite su qu’elle te voulait du mal. Callie l’a vu aussi et elle allait faire quelque chose de vraiment terrible, alors j’ai agi la première : j’ai cassé un verre contre le sol et je me... je me suis servi d’un éclat. C’est la seule façon que j’ai trouvée pour qu’ils aient besoin de toi.

Lise voit le visage de sa fille prendre une teinte un peu plus proche de la craie à chaque nouvelle goutte écarlate qui tombe sur le sol. Une moitié d’elle voudrait hurler à s’en déchirer la gorge, mais l’autre lui impose de conserver la totale maîtrise d’elle-même. Elle écoute attentivement, guettant une occasion, cherchant ses mots.

— C’était tout ce que je voulais faire, poursuit Hermeline. Mais, au moment où ils m’ont amenée ici, j’ai commencé à sentir toute cette... agitation dans leurs têtes. J’ai eu de la peine pour eux et j’ai voulu les aider...

Lise sent que l’affaiblissement progressif de la fillette ne lui laisse plus autant d’énergie pour s’accrocher à sa conviction. Elle reprend aussitôt la parole, consciente qu’il lui reste très peu de temps :

— Tu as fait preuve de beaucoup de courage et d’une immense gentillesse, Mélie. Je suis très fière de toi...

... mais il faut à présent te sauver toi-même. Rien d’autre n’est plus important. → [47](#)

... mais l'état dans lequel tu as plongé ces gens est une erreur. Ils ne pourront pas vivre longtemps ainsi. → [145](#)

... mais s'il t'arrive quelque chose, j'en mourrai. → [239](#)

110

Lise se met en marche, observant au passage les bus déjà surchargés dont la circulation emplit cette journée naissante d'un bourdonnement diffus. Comme à l'accoutumée, les voitures individuelles sont rares : leur détention en métropole nécessite une autorisation dérogatoire et les personnes assez aisées pour s'en procurer une habitent rarement dans le quartier étudiant.

La jeune femme parvient en trois minutes au plus proche supermarché, entièrement automatisé en dehors des vigiles. Elle y achète un sac à dos, quelques vêtements, une paire de chaussures de marche, de la nourriture facile à consommer et diverses petites choses de première nécessité. En réglant avec la carte de paiement, elle remarque qu'il ne reste désormais plus une somme considérable sur celle-ci. Il faudrait qu'elle se procure un nouveau softphone afin de retrouver accès à ses comptes bancaires, mais cela n'irait pas sans certaines complications.

Lorsque Lise ressort du magasin, la pâleur de l'aube a inondé le ciel et commence à se répandre dans les rues. Une certaine chaleur alourdit déjà l'air. Le trafic – majoritairement cycliste et piéton – s'intensifie à vue d'œil.

La jeune femme s'arrête à un carrefour voisin et envisage les options qui s'offrent à elle. Après une disparition de dix mois, il ne sera pas facile de reprendre sa vie à partir du point où celle-ci a été mise en suspens. Elle éprouve une certaine déprime à la pensée de ses études interrompues : elle a non seulement manqué les deux tiers de sa dernière année universitaire, mais aussi la période où il lui aurait été possible de se réinscrire.

Son avenir immédiat dépend quoi qu'il en soit de ce qu'entreprendront les agents de Pierre-Bohémond Haudricourt. Selon toute probabilité, elle a été leur captive pendant les dix mois sur lesquelles plane son amnésie. Les seules lumières dont elle dispose concernant les motifs de cette détention sont une poignée de visions et de rêves logiquement impossibles.

À présent qu'elle a le temps de réfléchir, Lise soupçonne qu'on l'a forcée à consommer certaines drogues – peut-être expérimentales – dont les effets auront perturbé sa mémoire d'ordinaire si excellente. Les souvenirs irrationnels lui venant à l'esprit ne sont peut-être que la déformation par son inconscient de ce qu'elle a réellement vécu. Devrait-elle aller voir Mélusine pour une séance d'hypnothérapie ?

Dans l'immédiat, l'heure est plutôt aux adieux. Même si les sbires du multimilliardaire ne se souciaient pas de la récupérer, une dénonciation à la police suffirait à lui attirer de graves ennuis. Lise a toujours eu conscience des risques auxquels elle s'exposait en travaillant pour l'Arbre-Monde et elle a prévu des moyens de se mettre au vert. Mais avant de s'exiler pour une période indéterminée, elle aimerait faire ses adieux à au moins quelques-uns de ses amis dans le quartier.

Alors qu'elle se remet en marche le long d'une avenue, le jour croissant lui révèle certains détails qu'elle n'avait pas remarqués jusqu'ici. Le quartier a de toute évidence connu une certaine agitation dans le passé récent : toutes les caméras de surveillance situées à moins de cinq mètres de haut ont été détruites, et le symbole du mouvement Last Chance – un sablier consistant en deux simples triangles reliés par leur sommet – a été taggé à répétition sur des murs, des vitrines et diverses autres surfaces disponibles.

Lise se rend au café « Le Rabelais », populaire chez les étudiants → [192](#)

Lise se dirige vers l'espace vert du district, où plusieurs de ses amis font leur jogging le matin → [237](#)

Lise décide de passer par la Librairie de l'Ouest, le seul de ses divers lieux de travail qu'elle ait réellement apprécié → [272](#)

(La jeune femme, pressée par les plans qu'elle esquisse pour quitter la métropole, ne visitera aucun de ces lieux plus d'une seule fois.)

111

Poursuivie par les vociférations du multimilliardaire, Lise émerge dans le vestibule à l'instant même où Zohra Majibi regagne celui-ci depuis la direction opposée. Bien que stupéfaite, l'agente de sécurité se reprend aussitôt et tire son pistolet de sous sa veste.

— Bouge plus !

Mais Lise ne supporte pas l'idée d'être capturée et battue à nouveau par cette brute sadique. Elle lui jette son masque au visage et s'élance en une tentative désespérée pour lui arracher son arme.

Une détonation fracassante emplit tout l'univers → [19](#)

112

— C’était une mission facile, où tu avais seulement besoin de garder les yeux bien ouverts ! vocifère Marzat. Vous me faites tous rire à vous imaginer que vous prenez des risques avec vos petites enquêtes ! Tu crois vraiment qu’un multimilliardaire qui a le gouvernement à sa botte perdrait son temps à neutraliser une petite journaliste comme il y en a des centaines d’autres ? Non, les gens comme lui frappent directement à la tête ! Ils ne me feront même pas arrêter par la police parce qu’ils craignent ce que je révélerais devant un juge ! Ils veulent ma peau et rien d’autre ! Hier encore, j’ai échappé de justesse à deux types qui me suivaient !

— Mais tu es devenu complètement parano !

— La ferme et réponds ! Je sais qu’il se passe quelque chose d’anormal dans l’enclave Haudricourt et que tu es en plein dedans ! Alors tu vas tout me raconter et tout de suite !

— *Je sais seulement que j’ai été retenue prisonnière. J’ai oublié presque tout ce qui s’est passé pendant ces dix mois.* → [203](#)

— *Haudricourt et sa clique consomment de la drogue dans le cadre d’un pseudo-culte centré sur le plaisir.* → [217](#)

— *Les ultra-riches préparent le jour où ils claqueront pour de bon la porte au nez du reste de l’humanité. Difficile de qualifier ça d’anormal quand ça n’a rien de nouveau.* → [232](#)

Flora, la quasi-hippie avec laquelle Lise avait noué des liens d’amitié inattendus dès ses premiers mois à l’université, avait beaucoup insisté pour lui apprendre « la bonne façon » de méditer. Une bonne partie de ses enseignements – impliquant les chakras, les signes zodiacaux et l’harmonie des sphères – avait à dire vrai échoué à convaincre son élève. Mais certains de ses conseils plus pragmatiques lui étaient parus plus pertinents.

Lise s’assit en tailleur au centre de la pièce et ferma les yeux. À l’époque de ses études, même si elle avait prétendu le contraire pour ne pas chagriner Flora, elle n’avait pas souvent trouvé l’occasion et l’envie de rester inactive ne fut-ce que cinq minutes d’affilée. Mais l’écoulement du temps ne possédait plus la même signification depuis qu’elle se trouvait en détention.

Une profonde inspiration. Une pause. Une expiration se prolongeant pendant plus de quinze secondes. Puis répéter ce cycle, en gardant toujours le torse bien droit et la tête à peine inclinée.

Les minutes s’écoulèrent de façon bientôt difficile à mesurer. Aucune pensée d’une profondeur particulière ne venait à l’esprit de Lise et elle se demandait vaguement si elle ne perdait pas son temps, sans éprouver pour autant le désir de bouger. Son état de calme – à

moins que ce ne soit simplement de l'ennui – lui donnait une conscience accrue de son propre corps : le haussement de sa cage thoracique et la dilatation de ses narines à chaque nouvelle bouffée d'air, le relâchement des muscles de ses bras et de ses jambes, les battements réguliers de son cœur...

Un bruit lui parvint aux oreilles, indiquant que l'une des jumelles venait de sortir de la salle de bain.

*Noter le code **Corps**.*

Lise rouvrit les yeux et se leva sans hâte → [250](#)

114

Lise s'avance à travers les ténèbres impénétrables. Elle garde avec prudence les mains tendues devant elle, mais pas un obstacle ne se présente, comme si le néant où s'est engloutie la lumière avait également aboli toute forme et tout contour. Aucun frôlement ne vient même suggérer qu'errerait autour d'elle la trentaine de convives qui trinquaient et gloussaient si joyeusement ici quelques instants plus tôt.

Les sons discordants ont pris une ampleur effroyable, tel le fracas de monstrueuses cymbales. Ils déferlent sauvagement dans le vide d'où nul écho ne revient. Des trilles suraigus se joignent à leur cacophonie, évoquant des flûtes lancinantes ou des voix inhumaines. Ce mélange inharmonique, loin de devenir plus compréhensible à mesure qu'il se prolonge, sombre toujours davantage dans un tumulte apocalyptique.

L'absence de tout point de repère donne à l'espace un caractère abstrait. Après un temps indéterminé, Lise éprouve cependant l'impression croissante d'avoir franchi une distance bien supérieure à la longueur de la serre. A-t-elle avancé en droite ligne ou ses pas se sont-ils inconsciemment détournés en chemin ? Au milieu de ce néant insondable, elle commence à douter que cela fasse une véritable différence.

Le sol lui-même en vient à perdre sa substance et tout sentiment de progression s'évanouit. Lise flotte au-dessus d'un abîme incommensurable où dansent au rythme de dissonances absurdes des formes d'existence sans nom. La sensation de son propre corps s'estompe peu à peu.

Elle attend → [293](#)

Elle parle → [302](#)

Elle chante → [318](#)

Elle hurle → [330](#)

Elle ferme les yeux et se bouche les oreilles → [336](#)

115

— Pourquoi ? demande Hermeline en ouvrant de grands yeux surpris. Plus personne ne t'enfermerait ou ne serait méchant avec toi !

— Mais ça ne me servirait à rien si je n'existe plus vraiment. Ce sont mes limites qui font de moi une personne réelle : j'ai fait certaines actions mais pas d'autres, je pense certaines choses mais pas n'importe lesquelles, j'éprouve certaines émotions mais pas toutes. C'est pareil pour notre geôlière, sinon je n'aurais pas de raison de la détester. Et c'est pareil pour toi, Mélie, il faut que tu t'en rendes compte.

Une hésitation fait frémir les lèvres livides de la fillette.

*Si le code **Choisir** est noté → [145](#)*

Sinon → [211](#)

116

— La ferme !

— Ferme-la toi-même ! crache Lise avec une haine soudain incandescente. Qui est-ce que tu crois impressionner ? Tu n'es courageuse que face aux gens qui ne peuvent pas se défendre, ça fait dix ans que je le sais ! Et tu prétends maintenant accomplir quelque chose avec ton jouet, alors que je te sens trembler dans tes bottes ? Mais c'est à mourir de rire ! En ce moment précis, je pourrais te coller une raclée à mains nues !

Avec un grognement rageur, Zohra Majibi la retourne face à elle et s'apprête à lui presser le pistolet contre le front. Mais un instant d'hésitation ralentit son geste et Lise le saisit, se jetant sur elle pour lui agripper la main. Les deux femmes se retrouvent soudain aux prises, luttant farouchement parmi les centaines de silhouettes endormies.

Lise s'efforce de renverser l'agente de sécurité au sol → [258](#)

Lise tente de mordre l'agente de sécurité au poignet → [332](#)

Schorner toisa Lise avec incrédulité et l'interrompit après seulement deux phrases :

— Occupez-vous seulement de ce que je viens de dire. Si nous avons un jour besoin de votre opinion à propos de quoi que ce soit, nous saurons vous la demander.

Il quitta les lieux avec une raideur hautaine et l'agent de sécurité referma la porte derrière lui. Si habituée qu'elle fut désormais à ne pas se voir témoigner le moindre respect, Lise ne put empêcher une bouffée de colère de lui crispier le visage.

Il lui fallut trois secondes pour se composer à nouveau une expression sereine, et elle ne se retourna qu'ensuite pour faire face à ses filles. Être si impuissante à les protéger lui avait inspiré au fil des années une frustration brûlante et sans fond, mais elle voulait du moins les aider par son attitude à endurer leurs conditions d'existence. Voir leur mère perdre son sang-froid désemparerait assurément Hermeline et Calixta.

(Le score de Confirmation augmente d'un point.)

Les jumelles ne manifestaient pour l'instant aucune réaction à la nouvelle que venait d'apporter Jozef Schorner → [188](#)

Au bout d'un long moment agréable, Lise réalise avec un vague étonnement qu'elle peut de nouveau voir. Ses yeux se sont rouverts d'eux-mêmes, mais ne lui révèlent plus les courbes séduisantes de la ville futuriste : son environnement n'est plus qu'une pièce de vingt-cinq mètres carrés, qui a retrouvé toute la banalité de son apparence ordinaire.

Calixta se tient juste devant elle et l'expression de son visage est préoccupée.

— Il ne faut pas que tu restes ici, maman, déclare-t-elle d'un ton ferme. C'est plus dangereux que tu ne crois !

Sans perdre un instant, elle entraîne sa mère hors de la salle → [280](#)

Après s'être éloignée du campus, Lise poursuit son trajet à travers les rues bien plus animées du district. Ses pensées sont chargées d'une nervosité lancinante, que la chaleur désormais pesante ne fait qu'accentuer, et le moindre éclat de voix suffit presque à la faire sursauter.

Les véhicules de police allant et venant dans le quartier lui semblent tout à coup bien nombreux. Les caméras de surveillance détruites lors des manifestations n'ont pas encore été remplacées, mais d'autres restent assurément opérationnelles.

Un vertige d'angoisses et de regrets saisit la jeune femme à l'approche de l'avenue séparant le vingt-septième du quinzième district. Elle éprouve le sentiment oppressant de laisser derrière elle une partie cruciale de son existence. S'agit-il seulement de sa vie d'étudiante ?

Mélusine et son cabinet d'hypnothérapie lui reviennent tout à coup à l'esprit. Si elle veut découvrir la vérité derrière ses souvenirs impossibles, sans doute devrait-elle en chercher le moyen avant que le temps ne vienne davantage brouiller sa mémoire.

Mais la voix de sa raison rejette cette option avec véhémence. Sa priorité devrait être de se procurer les moyens de quitter la métropole et la région. Qu'importe le passé tant que les agents de Haudricourt font planer une menace si proche sur son futur ?

Marchant la tête baissée, la jeune femme réalise soudain qu'elle vient de parvenir à un large carrefour, ce qui lui arrache malgré elle un sourire. Elle prend une profonde inspiration, puis fait son choix.

Elle ira voir Mélusine pour une séance d'hypnothérapie → [2](#)

Elle cherchera le moyen le plus rapide de laisser ses ennuis derrière elle → [40](#)

Tandis que les deux fillettes se pourchassaient sur le carré de pelouse, Lise laissa dériver son regard vers la verdure bien mieux entretenue et immensément plus vaste du parcours de golf.

Elle réalisait avec surprise qu'il se trouvait en cours d'utilisation. Quatre sportifs, suivis d'autant de caddies, se dirigeaient avec entrain vers l'aire de départ du trou n°11. L'écho de leurs paroles ne parvenait à Lise que sous la forme d'un murmure confus, mais à en juger par les attitudes des uns et des autres, Pierre-Bohémond Haudricourt recevait les félicitations de ses invités pour un coup particulièrement adroit.

Le multimilliardaire passait d'ordinaire toute cette époque de l'année à voyager entre ses îles privées et divers points choisis de l'hémisphère sud. Cette entorse à ses habitudes pouvait s'expliquer par le phénomène météorologique qui avait mis un terme prématuré à la canicule estivale dans l'enclave normande, mais Lise n'aurait pas été surprise d'apprendre qu'il existait d'autres motifs.

Une demi-douzaine de drones, légers et vifs comme des libellules, virevoltaient au-dessus et autour du petit groupe pour ne rien perdre de la partie en cours. Leurs caméras d'exception

et leur rapidité foudroyante de déplacement permettait de saisir avec une netteté parfaite les moindres effets donnés à des balles propulsées à plus de deux cents kilomètres à l'heure.

Lise détourna le regard avec humeur. Ce terrain, entretenu et arrosé avec soin, élégamment vallonné et décoré de beaux arbres, d'étangs limpides et de bunkers remplis de sable blanc, servait tout au plus quinze fois par an.

La jeune femme allait proposer à ses filles de commencer leur partie de ballon lorsqu'elle vit trois personnes émerger du bâtiment derrière elle → [161](#)

121

La bouche de Roland Marzat se tord en un rictus sarcastique.

— Un leader suprême, c'est ça ton idée ? Un régime totalitaire où une seule personne prendra les décisions et le reste du monde marchera au pas ? C'était une idée populaire au siècle dernier.

Lise agite la main avec un vague agacement.

— N'interprète pas tout à la lumière du passé ! À notre époque, la politique n'est plus qu'un minuscule rouage au milieu d'une énorme machine décervelée. Même si un philosophe-roi parvenait au pouvoir, toute sa sagesse se dépenserait sans produire le moindre effet. Le changement dont l'humanité a besoin ne se situe pas au niveau de la population mais de l'individu. Il faudrait un messager capable de s'adresser personnellement à chacun des habitants de la planète.

Un frisson visible parcourt le rédacteur en chef de l'Arbre-Monde. Son regard se pose sur des morceaux de papier violet éparpillés à une extrémité de la table comme autant de confettis.

— Tu veux dire quelqu'un comme un prophète ? Un messie ? Ou un... un...

— Qui sait ? Mais les religions sont des contraintes et il faudrait au contraire une foi qui affranchisse. Non, même pas une foi, une illumination. Une révolution de l'âme !

Étourdi et vacillant, Roland Marzat se tourne pour attraper une chaise.

Le temps qu'il s'y asseye, la jeune femme s'est précipitée en courant hors de la pièce. Elle entend derrière elle un hurlement inarticulé et le fracas assourdissant d'une détonation, mais elle n'en détale que plus vite, traversant couloirs et escaliers comme si elle volait.

Un soulagement indicible l'emplit lorsqu'elle atteint enfin l'extérieur. Dans cet air saturé de chaleur et de bruits, parmi ces passants qui semblent chacun vibrer comme la corde d'un arc, elle a le sentiment de pouvoir à nouveau respirer.

Tout en sachant que sa fuite lui a sans doute sauvé la vie, Lise se sent quelque peu frustrée d'avoir dû interrompre le cours de ses pensées. Il lui semble que toutes les paroles adressées à son ancien ami constituaient davantage qu'une réflexion purement théorique et qu'elle se trouvait sur le point d'entrevoir quelque chose d'essentiel.

L'intuition a reflué vers son inconscient, mais Lise se promet de la poursuivre à nouveau un peu plus tard. Dans l'immédiat, le plus sage semble être de ressusciter son précédent plan pour quitter la métropole.

Noter le code **Abraxas**, puis → [298](#)

122

— Bien sûr ! répondit Lise en souriant. Une héroïne n'obéit pas aux règles ordinaires. Elle sait trouver des solutions à n'importe quel problème et convaincre les gens de faire ce qu'il faut.

Lise se demanda quand elle avait cessé de croire à ce qu'elle disait à ses filles. Les contes de fées et les romans d'aventure n'étaient pas les seuls à mettre en scène des personnages hors du commun : les livres d'histoire en comprenaient également un certain nombre, depuis les rois sauvant leurs pays dans de grandes batailles jusqu'aux inventeurs révolutionnant la manière de vivre, en passant par bien des philosophes, des artistes, des explorateurs et autres.

Le vingt-et-unième siècle n'avait certes pas connu jusqu'ici d'individus si exceptionnels. L'évolution du monde en avait-elle rendu l'apparition impossible ou avait-elle simplement dissipé une illusion trop simplificatrice ? Lise penchait pour la seconde solution et, comme le recommandait une chanson presque bicentenaire, ne croyait depuis longtemps plus à la venue d'un sauveur suprême.

Elle se demandait néanmoins parfois si le seul espoir pour l'humanité ne serait pas qu'elle se trompe à ce sujet.

(Le score de Confirmation diminue d'un point.)

Alors que les jumelles allaient poursuivre leur histoire, elles furent interrompues par un bruit qu'elles connaissaient toutes trois fort bien : quelqu'un déverrouillait la porte de leur lieu de détention → [300](#)

Lise esquive la main du producteur et lui adresse un geste insolent pour lui faire perdre le faible reste de son sang-froid. Elle fait deux pas calculés vers le rebord du canal, il s'avance avec une expression furibonde, la colère et l'alcool lui conférant un élan inarrêtable. Un coup de pied bien placé, une pirouette et une solide poussée derrière les omoplates suffisent à achever la manœuvre.

Le grand bruit d'éclaboussures et l'épaisse gerbe d'eau attirent bien entendu l'attention générale, à commencer par celle des occupants de la gondole toute proche, qui se retrouvent copieusement aspergés. Lise s'éloigne en hâte, cherchant à regagner l'intérieur du manoir avant qu'on ne puisse s'intéresser de trop près à sa personne.

Quelqu'un la rattrape alors qu'elle gravit deux à deux les marches menant vers la colonnade. La jeune femme reconnaît l'homme qui semblait sur le point d'intervenir pendant l'algarade causée par le producteur.

— Félicitations ! lui lance-t-il d'un ton enjoué. Je n'ai jamais vu ce pignouf remis à sa place d'aussi belle manière. Vous ne manquez pas de cran et d'adresse.

Il retire son masque, dévoilant un visage jeune et souriant. Lise contient un mouvement de surprise en reconnaissant Guilherme Heredia, directeur de cabinet du ministère du Travail et de l'Éducation, lequel ne le cède en importance au sein du gouvernement qu'à l'omniprésent ministère de la Sécurité.

Il ne semble pas la prendre pour Romilly Orzon ni qui que ce soit d'autre en particulier, aussi juge-t-elle inutile de rester prudemment muette :

— Je n'aime pas être confondue avec une calège, surtout par un imbécile dans son genre.

— Il est bien triste de pouvoir croiser encore aujourd'hui des arriérés qui semblent tout droit sortis du vingtième siècle.

Lise hoche la tête comme si elle gobait sincèrement ce numéro. Deux de ses collègues de l'Arbre-Monde ont enquêté de façon approfondie sur la vie privée de Guilherme Heredia : ses méthodes de séduction pourraient lui valoir quinze ans de prison si les règles ordinaires s'appliquaient aux gens de sa caste. Avec un frémissement de répugnance, elle se rappelle l'expression absente de la femme en compagnie de laquelle il se trouvait un peu plus tôt.

Ils franchissent ensemble la colonnade et pénètrent dans une vaste salle claire, étincelant de lumière, de miroirs et de lustres.

— Me permettez-vous d'aller vous chercher du champagne, afin de vous rendre une meilleure opinion de la gent masculine ?

— Avec grand plaisir.

Le directeur de cabinet part aussitôt vers une serveuse costumée, qui porte sur un plateau d'argent de nombreuses coupes soyeuses et pétillantes.

*Si le code **Course** n'est pas noté, noter le code **Collision**.*

Lise attend le retour de Guilherme Heredia sans le perdre un instant des yeux → [166](#)

Lise disparaît dans la foule sitôt que le directeur de cabinet lui a tourné le dos → [200](#)

124

Une heure plus tard, entourée par l'effervescence du Thiase et de leurs innombrables spectateurs, Lise a l'impression d'avoir été transportée en arrière jusqu'à une ère mythologique et exubérante.

Le trajet pour parvenir jusqu'ici s'est montré tortueux et pénible. Flora et elle ont dû contourner une gigantesque émeute, se frayer un chemin à travers des espaces fraîchement dévastés et se cacher à l'approche de plusieurs bataillons policiers. L'air était terriblement chaud, palpant de tension comme la surface d'un tambour.

L'orage a commencé à éclater quelques instants avant qu'elles n'atteignent leur destination. À présent qu'elle se trouve à l'abri, Lise ne sait trop si l'humidité imprégnant ses vêtements doit davantage à la pluie ou à sa propre sueur.

Le spectacle – le mot ne semble pas exactement approprié, mais il n'en existe peut-être pas de meilleur – se déroule dans un ancien centre commercial qui n'a jamais été réhabilité. Il y a partout du bruit qui est quelquefois de la musique, du mouvement qui évoque souvent la danse et des lumières dont les tons vont du corail au violacé. Lise a presque aussitôt été séparée de Flora et, après quelques vains efforts, a dû admettre qu'elle avait peu de chance de la retrouver au milieu d'une telle foule.

Les rave-parties sont un événement fréquent dans le Bloc et les participants n'y manquent jamais, trop heureux de pouvoir oublier pendant un temps la sordidité de l'existence. Mais elles sont de pâles ombres comparées à l'atmosphère régnant en ces lieux, où le moindre individu semble palpiter d'une vitalité inépuisable.

Les membres du Thiase se trouvent dispersés parmi les spectateurs et chacun d'eux dispense l'exaltation sur son passage, qu'il joue d'un instrument, improvise des acrobaties ou se choisisse un partenaire éphémère pour danser. Tous bronzés et vigoureux, des sourires éclatants aux lèvres, ils portent des vêtements qui laissent plus de la moitié de leur corps à nu. Les femmes ont des chevelures sauvages et les hommes des barbes drues.

La seule exception à ce modèle au sein de la compagnie est une sorte de maître de cérémonie ventripotent qui erre ici et là, un breuvage alcoolique perpétuellement à la main. Son visage rougeaud, couvert d'une pilosité tirant sur le blanc, n'exprime la plupart du temps qu'une hébétude éthylique, mais il lui arrive de s'arrêter pour apostropher brièvement la foule.

Le hasard fait passer Lise tout près de lui au moment où il s'exclame à la manière d'un aboyeur de foire :

— Approchez ! Approchez, métèques et hétéaires ! Des visions extraordinaires de l'avenir vous attendent ! La passion ! Le déchaînement ! La folie ! Venez admirer la chute de la civilisation ! Venez contempler l'avènement du Deux Fois Né !

Il désigne de la main un corridor aboutissant à une double porte épaisse et sombre. Toutes les personnes se trouvant à proximité affluent aussitôt dans cette direction et Lise se trouve emportée par ce courant humain ; elle ne cherche du reste guère à lui résister, curieuse de voir ce que cela lui fera découvrir. Quelques instants plus tard, elle se retrouve assise au premier rang d'une ancienne salle de cinéma, plus de deux cents spectateurs bourdonnant d'anticipation derrière elle.

L'obscurité se fait et des images tout en nuances de rouge commencent à apparaître sur le large écran. Elles montrent une métropole en ruines, dont les bâtiments érodés sont étranglés par les plantes grimpantes. Des fleurs sauvages poussent dans les fissures du bitume.

La jeune femme n'a pas le temps d'en voir davantage avant qu'une torpeur invincible ne la fasse s'affaisser sur son siège → [108](#)

125

Après cette ruelle en vient une autre, puis encore une autre. Lise se retrouve à errer dans un labyrinthe claustrophobique et suffocant, frémissant à l'idée des monstres qui pourraient l'y guetter. Elle ne dispose d'aucun fil pour en regagner la sortie, malgré les points communs – cette pensée incongrue la frappe tout à coup – qu'elle possède par ailleurs avec la princesse Ariane de Crète.

*Si le code **Choisir** est noté, effacer ce code puis → [141](#)*

Sinon → [219](#)

126

Lise regagne la cabine une demi-seconde avant que quelqu'un ne pénètre dans les toilettes. Elle entend des échos de musique baroque, le claquement incertain de chaussures à talon, puis une voix qu'elle identifie avec un frémissement comme appartenant à Pierre-Bohémond Haudricourt :

— Tu es sûre que ça va aller, chérie ? Je peux venir avec toi, il n'y a pas de honte à avoir.

Un refus féminin, marmonné de façon à peine intelligible. Puis la porte se referme, il y a un bruit de pas précipités, et Lise entend quelqu'un vomir abondamment dans la cabine voisine de la sienne.

Un silence relatif revient au bout d'une longue minute. Un corps s'affaisse dans un grand froissement de tissu, gémissant et haletant.

Se risquant hors de sa cachette, Lise découvre son infortunée voisine effondrée sur le carrelage noir et tout à fait hors d'état d'esquisser le moindre mouvement. Elle est vêtue d'une robe émeraude garnie de dentelles, dont l'élégance contraste incongrûment avec le contenu répugnant de la cuvette dans laquelle elle vient de vider son estomac. De part et d'autre de son visage blême reposent un grand chapeau extravagant et un masque de céramique blanche.

Lise réalise en se penchant sur elle qu'il s'agit de Romilly Orzon, une chanteuse de dix-neuf ans qui a connu un début de carrière météoritique il y a seulement quelques mois. De toute évidence, cette célébrité fraîchement acquise lui a valu une invitation au manoir. Mais pourquoi porte-t-elle un pareil accoutrement ?

Un examen rapide suggère qu'Orzon ne souffre de rien que le lourd sommeil dans lequel elle a plongé ne puisse guérir. Du reste, si elle ne ressort pas des toilettes d'ici quelques minutes, Haudricourt ne manquera pas d'entrer et découvrira son état.

Un frisson d'anxiété parcourt Lise. Elle a toujours eu viscéralement horreur de prendre des risques sans avoir pu les calculer, mais la situation incompréhensible dans laquelle elle se retrouve n'offre aucune solution de sécurité. Après une brève hésitation, elle entreprend de dévêtir la jeune chanteuse.

Leurs tailles et leurs gabarits ne présentent guère de différences. La robe dissimule très extensivement la chair de celle qui la porte. Même les cheveux – ceux de Romilly Orzon sont légèrement plus pâles et plus courts – peuvent à peine s'apercevoir entre une grande collerette vaporeuse et le monumental chapeau. Quant au visage, le délicat masque blanc aux lèvres écarlates ne permet d'en distinguer que les yeux, que les deux jeunes femmes ont pareillement bleus.

Au moment où elle se déshabille elle-même et se retrouve en sous-vêtements, Lise a un éblouissement.

Une bouche brûlante lui dérobait le souffle, des mains douces et puissantes caressaient la pointe durcie de ses seins puis glissaient le long de son ventre, elle écartait avidement les cuisses...

La jeune femme s'arrache en sursaut à cette rêverie érotique, le visage empourpré et le cœur battant. De quel recoin de son imagination ce fantasme incongru vient-il donc de surgir ? Mais peu importe, le temps presse !

Lise place Romilly Orzon dans une position qui lui évitera de s'étouffer si elle se remet à vomir. Elle hésite un instant à lui prendre son softphone, mais le glisse finalement du pied derrière la cuvette, là où sa propriétaire pourra le retrouver lorsqu'elle finira par reprendre ses esprits.

Lise vérifie une dernière fois son apparence dans le grand miroir bordé de platine, puis elle affecte une démarche hésitante pour quitter les toilettes. Elle se retrouve dans un couloir somptueux où résonne les échos d'une fête. La jeune chanteuse est y attendue par sept personnes, toutes masquées et costumées comme pour assister au carnaval de Venise.

— Ah, je m'inquiétais ! s'exclame l'homme le plus proche, dont la voix révèle qu'il s'agit de Haudricourt en personne. Est-ce que tu es certaine que ça va mieux, chérie ?

Lise répond de façon soigneusement inarticulée, jugeant que c'est la façon la plus sûre de ne pas se trahir. Le multimilliardaire lui offre son bras.

Lise accepte de le prendre → [104](#)

Lise fait mine de ne pas remarquer l'invitation → [275](#)

— *Et tiens-toi à carreau si tu veux éviter une nouvelle leçon !*

La porte se referma sèchement, laissant Lise de nouveau enfermée dans la pièce aux couleurs aseptisées.

La jeune femme avança à pas lents jusqu'à son lit et s'y assit aussi précautionneusement que possible. Elle resta ensuite sans bouger un long moment, se concentrant sur sa seule respiration. L'immobilité n'atténuait en rien la douleur, mais elle la rendait très lentement plus supportable.

Après peut-être un quart d'heure, Lise s'arracha à la passivité mentale dans laquelle ses pensées s'étaient réfugiées. Sa situation ne s'améliorerait pas parce qu'elle refusait d'y réfléchir, bien au contraire.

Sa tentative d'évasion aurait connu davantage de succès si elle avait su s'y retrouver dans les corridors souterrains reliant ce bâtiment au manoir de Haudricourt. Les quelques informations obtenues indirectement à leur sujet lui avaient fait sous-estimer leur complexité ; confrontée à la réalité et forcée de s'en remettre à son intuition, elle avait fini par commettre l'erreur fatale qui l'avait fait découvrir par Zohra Majibi.

Aurait-elle dû remettre à un peu plus tard l'exécution de son plan, le temps d'obtenir des renseignements plus précis ? Non, chaque jour supplémentaire aurait augmenté le risque de voir ses préparatifs éventés. Elle avait de plus compté sur la grande fête de ce soir, avec ses nombreux convives, pour lui ménager une chance de se glisser dans un véhicule et de quitter discrètement l'enclave privée à son bord.

Des échos très étouffés de musique baroque filtraient à travers la minuscule fenêtre de la pièce. Lise éprouva une rancœur brûlante à l'idée que les riches et les puissants se gorgeaient en ce moment même de plaisirs coûteux à cent mètres de ce lieu où elle se trouvait séquestrée et meurtrie.

Fermant les paupières, la jeune femme prit une profonde inspiration, la retint une dizaine de secondes, puis laissa lentement l'air s'échapper de ses poumons. Elle rouvrit ensuite les yeux, jugeant qu'elle s'était suffisamment morfondu. Tout son engagement au sein de L'Arbre-Monde avait été motivé par le désir de combattre pour un avenir meilleur, elle ne pouvait pas faiblir à présent que l'avenir en jeu était exclusivement le sien.

Le bracelet électronique enserrant désormais sa cheville lui compliquerait certainement l'existence. Il pouvait la localiser avec une grande précision, mesurer les variations de son rythme cardiaque, et même – ainsi que Majibi avait pris le temps de le démontrer – lui administrer des décharges électriques suffisamment puissantes pour que son corps reste ensuite tétanisé par la souffrance pendant de longues minutes. Mais il existait des moyens de s'en débarrasser ou de le neutraliser, et elle les trouverait. Lise ne s'attendait de toute façon pas à ce que sa prochaine occasion de s'évader se présente avant de nombreux mois.

La jeune femme se releva – effort qui lui arracha une grimace – et balaya du regard les quinze mètres carrés dans lesquels elle se trouvait enfermée. La pièce ne comportait qu'une unique caméra et son aménagement offrait plusieurs lieux où cacher des objets de taille modeste, mais tout cela ne lui servirait pas une seconde fois. D'ici quelques semaines, elle avait compris qu'on la déplacerait vers des quartiers plus grands mais aussi plus sécurisés.

Le regard de Lise se posa sur les divers accessoires disposés sur la table voisine. Elle savait se servir de tout cela – l'un de ses emplois à temps partiel avait été dans une crèche – mais elle s'étonnait encore qu'Antonin Faivre se fie à elle pour le faire. Le traitement qu'elle subissait ne disposait guère au zèle et aurait pu au contraire l'amener à des actes désespérés. Le scientifique devait être meilleur psychologue qu'il n'y paraissait s'il réalisait qu'elle ne franchirait jamais certaines limites morales.

Lise baissa enfin les yeux vers le large berceau qu'elle avait évité de regarder depuis son retour contraint dans cette pièce. Les jumelles ne dormaient pas. Leurs yeux noirs suivaient les mouvements de leur mère avec une attention silencieuse.

— *Me revoilà déjà, les filles, dit Lise avec un sourire contraint. On dirait que nous allons encore passer un certain temps ensemble.*

Puis, les voyant manifester quelques signes de faim, elle entreprit de préparer leurs biberons
→ [231](#)

128

Un bien-être enivrant rayonne en ce lieu. On s’y sent vivifié, exalté, euphorique. Les frontières entre les êtres n’importent plus, les rôles des uns et des autres ont été oubliés, tous communient dans une douce harmonie entretenue de compréhension et de partage. La nature elle-même s’est invitée à la fête : les arbres avancent à travers les fenêtres grandes ouvertes leurs branches chargées de feuilles et de fruits. Le temps a cessé de s’écouler, devenant un grand lac que ne parcourt pas une ride ; les aspirations de chacun s’y reflètent et s’y fondent en un délicieux présent.

Lise se fraye rageusement un passage parmi les docteurs et infirmières plongés dans leurs rêves béats. Un cri inarticulé s’échappe de sa gorge lorsqu’elle aperçoit sa fille.

Hermeline se trouve allongée sur un lit et la luxuriance de ses boucles noires entoure un visage désormais cireux. Ses yeux sombres, entrouverts, fixent le vide. Son poignet gauche a été entouré d’un bandage hâtif, mais celui-ci est maintenant saturé d’écarlate ; à intervalle régulier, une gouttelette s’en échappe et vient frapper le sol.

plic

plic

plic

*Si le code **Abraxas** est noté, noter le code **Choisir**.*

Lise se précipite auprès de sa fille → [230](#)

Lise secoue violemment le personnel médical → [259](#)

129

Le tigre grimace et feule, dévoilant ses énormes crocs. Lorsqu'il parvient au bas de l'escalier, sa démarche se fait compacte, comme s'il guettait le moment opportun pour s'élaner sur sa proie.

Lise continue de reculer pas à pas, s'efforçant de grimper aussi vite que possible mais terrifiée à l'idée de buter du pied contre une marche et de basculer en arrière. La torche qu'elle tend devant elle lui apparaît désormais comme une arme dérisoire, qui roussira à peine le poil du prédateur avant qu'il ne referme son effrayante mâchoire autour de sa gorge.

Le fauve entame l'ascension avec une lenteur circonspecte. Lise s'enfuirait en courant si elle osait encore lui tourner le dos. Un autre pas en arrière, puis un autre, puis encore un autre...

Puis plus rien, tout à coup. Elle est parvenue au sommet de la courte volée de marches. Le tigre s'arrête et ses yeux oranges la toisent pendant un moment qui paraît interminable. Puis la tension déserte son corps puissant : il bat en retraite avec une nonchalance retrouvée et disparaît rapidement dans le bosquet voisin.

Une fois assurée qu'il ne s'agit pas d'une ruse animale, Lise se débarrasse de la torche et se retourne pour pénétrer dans la vaste salle de réception voisine → [62](#)

Les jumelles décidèrent vite que les villageois, voyant arriver les ogres, avaient envoyé une fillette demander à Rose de les aider comme elle l'avait promis. Parlant tour à tour, elles imaginèrent les dangers rencontrés par la jeune messagère pendant sa traversée de la forêt touffue.

Le visage de Calixta avait commencé à afficher une expression pensive malgré le caractère excitant de ces péripéties. Juste avant que l'héroïne ne puisse entrer en scène, elle demanda à brûle-pourpoint :

— Maman, est-ce qu'il y a des histoires où tout va forcément mal finir ?

La question arracha Lise à l'atmosphère du conte de fées naissant et il lui fallut un instant pour rassembler ses pensées.

Le monde extérieur ne pouvait être qu'une chose très vague pour deux fillettes qui ne l'avaient jamais connu. Depuis leur septième anniversaire, elles témoignaient cependant d'une curiosité accrue à son sujet. Leur mère s'efforçait de répondre à ces questions avec sincérité, en gardant néanmoins pour elle les détails trop déplaisants.

Les informations dont elle disposait n'étaient du reste pas de première fraîcheur. Depuis le début de sa détention, elle n'avait guère connaissance de l'actualité qu'à travers les

bavardages des agents de sécurité et du personnel infirmier. Leurs commentaires, anecdotes et discussions laissaient deviner que les conditions de vie continuaient de se dégrader pour quiconque n'appartenait pas à la classe supérieure.

Au-delà des frontières, tout devenait encore beaucoup plus flou. Il existait certaines régions du monde dont elle n'entendait jamais parler, et dont la situation huit ans plus tôt avait été si dramatique que le pire était désormais à craindre.

— Il existe des gens, admit Lise, dont la vie débute si mal qu'ils seront forcément malheureux.

— Mais une héroïne pourrait quand même les sauver ? demanda Hermeline d'un ton plein d'espoir.

(Le score de Confirmation augmente d'un point.)

Lise révéla à ses filles que certains problèmes ne pouvaient pas être résolus par une personne seule → [38](#)

Lise répondit par l'affirmative à la question, bien qu'elle n'en pensât naturellement rien → [122](#)

131

Le chercheur fronça des sourcils agacés.

— Arrêtez donc de les revendiquer à tout bout de champ comme vos filles. Le hasard seul vous a fait jouer ce rôle de gestation et votre lien avec elles est purement biologique. Je regrette que ce ne soit pas une femme raisonnable comme mademoiselle Corlin qui se soit trouvée à votre place ce soir-là. Elle, au moins, ne s'inventerait pas une importance complètement...

Un double gloussement l'interrompt : les jumelles ont relevé la tête et le considèrent en se poussant du coude. Puis elles se précipitent au bas de l'estrade, déboulant parmi les élégants convives comme des chiens dans un jeu de quilles.

— Irène ! Irène !

— C'est toi notre maman maintenant ! C'est Antonin qui l'a dit !

L'assistante du milliardaire, bien que stupéfaite de se retrouver si abruptement assaillie, s'efforce de ne pas perdre contenance. Les deux filles tournent autour d'elle d'un pas dansant. Elles ont connu une récente poussée de croissance et, même si elles n'auront dix

ans que dans trois mois, leur taille évoque déjà moins les enfants que les adolescentes à venir.

— Il faudra que tu joues avec nous...

— ...que tu nous donnes des leçons de géométrie et d'histoire...

— ...que tu nous grondes quand on n'est pas sages...

— ...si tu l'oses...

— Faivre, qu'est-ce que tu leur as dit ? demande Pierre-Bohémond Haudricourt d'un ton amusé où percent néanmoins des prémices d'irritation. Pourquoi est-ce qu'elles se comportent ainsi ?

Le chercheur décontenancé ouvre la bouche sans trouver quoi répondre. Les regards de tous les prestigieux convives se partagent désormais entre les jumelles et lui. Cherchant le moyen de mettre au plus vite un terme à cette situation gênante, il a le réflexe de tourner la tête vers Lise.

Celle-ci saisit sans hésiter l'occasion. S'avançant d'une démarche aussi naturelle que possible, elle soustrait sans mal ses deux filles à l'orbite d'Irène Corlin. L'assistante lui adresse un regard où le soulagement se mêle à des émotions moins identifiables.

— Je vous prie de nous excuser, monsieur, dit ensuite Lise à Haudricourt. Les jumelles n'ont pas l'habitude des mondanités de la haute société, cela les rend un peu agitées. Avec votre permission, je vais les ramener à nos quartiers.

Le milliardaire leur donne congé d'un geste de la main et elle se dirige sans plus attendre vers la sortie de la serre, tenant la main de ses filles.

Lise ne se fait pas d'illusion sur ce qui vient de se passer. Hermeline et Calixta ont agi en toute connaissance de cause pour démontrer l'attachement qu'elles lui portent et donner une leçon à Antonin Faivre. Leurs initiatives croissantes fragilisent chaque jour un peu plus son autorité maternelle, qui disparaîtra peut-être bientôt tout à fait.

Mais, au moment où Zimmer les escorte hors de la salle, elle ne peut pas nier qu'elle se sent un peu plus heureuse qu'en entrant → [99](#)

plic

Une nouvelle gouttelette s'échappe du bandage saturé et vient marginalement agrandir la petite flaque écarlate qui recouvre le sol de la salle médicale.

plic

Une horreur glacée frappe Lise à la réalisation que sa fille n'a pas cessé d'agoniser pendant qu'elle parlait.

Elle ordonne à sa fille d'arrêter immédiatement ce qu'elle fait → [313](#)

Elle déclare qu'elle est résolue à mourir si Hermeline ne survit pas → [239](#)

133

Des vrilles s'étendent déjà en travers de la porte à la manière d'une toile d'araignée. Lise parvient à en rompre suffisamment pour se frayer un passage, mais la barrière végétale poursuit sa croissance avec d'autant plus de vigueur, recouvrant bientôt l'ouverture toute entière.

Un épais silence règne dans l'intérieur dévasté de la serre. À la lumière ténue des quelques lampes intactes, Lise voit que le sol de marbre a été éventré sur toute sa longueur par les racines des figuiers, sinueuses et épaisses comme autant de serpents constricteurs. Les larges vases gisent en morceaux et l'odeur étourdissante de l'ichor répandu imprègne lourdement l'atmosphère.

— Callie ! Mélie !

L'écho de sa voix se perd sous la voûte tissée de vigne et de lierre. Lise s'avance de quelques pas prudents, enjambant les débris de la treille voisine, mais n'aperçoit personne. Un frisson lui parcourt l'échine lors qu'elle tourne la tête vers les fragments éparpillés du sarcophage. Il n'y a pas trace de celui qui l'occupait.

La superbe double porte a été arrachée de ses gonds ; toutes les personnes qui ne se sont pas enfuies par l'issue de secours n'ont pu sortir que par là. Lise quitte la salle désertée, traverse le grand vestibule, puis passe dans le couloir voisin.

Les plantes grimpantes n'ont pas étendu leur conquête jusqu'ici et l'éclairage fonctionne normalement, mais l'air ne résonne toujours pas du moindre bruit. La musique s'est tue et il n'y a pas le moindre écho de l'énorme brouhaha que devraient produire les centaines de convives présents dans le manoir.

Lise avance lentement le long du couloir qu'ornent de vénérables statues antiques. Son corps est saturé d'une nervosité si extrême qu'elle ne se sent plus en mesure d'anticiper ce qui l'attend. L'une des principales salles de réception du manoir se trouve droit devant elle, à quelques dizaines de mètres. À mesure qu'elle s'en rapproche, elle distingue de plus en plus nettement la clarté douce et chaude qui la baigne. Il lui semble que cette vision lui procurerait un étrange réconfort si elle était capable d'éprouver une telle émotion en ce moment précis.

Une porte discrète est ouverte dans le mur de gauche et Lise ne peut s'empêcher de s'arrêter en l'atteignant. Elle ne donne à première vue sur rien d'autre qu'un long couloir de service mal éclairé, mais il se dégage de lui une atmosphère troublante. Étouffé par la distance, un cri strident se répercute soudain depuis sa pénombre.

Lise continue d'avancer vers la grande salle de réception → [62](#)

Lise s'engage dans le couloir de service → [343](#)

134

— Et si on dessinait Rose ? suggéra tout à coup Calixta.

La proposition enthousiasma aussitôt sa sœur. Lise se sentait moins convaincue, craignant de s'engager déjà dans une activité sans rapport direct avec la conception d'une histoire ; mais la pensée lui vint que cela pourrait servir de support utile par la suite.

— D'accord, répondit-elle, mais pas plus d'un quart d'heure, alors dépêchez-vous !

Les fillettes coururent chercher le matériel nécessaire et le disposèrent à même le sol. Leur technique, bien qu'encore maladroite, avait fait des progrès notables depuis quelques mois et aboutissait parfois à des résultats curieusement inspirés.

Lise incita Calixta et Hermeline à travailler ensemble → [202](#)

Lise laissa ses filles œuvrer à des dessins séparés → [314](#)

135

Un pressentiment abrupt incite Lise à rouvrir les yeux.

Le paysage s'est intégralement volatilisé, mais des silhouettes écarlates dansent désormais en cercle devant elle avec des contorsions forcenées. Leurs contours sont lisses et stylisés, bien que vaguement féminins ; leurs chevelures palpitent autour de leurs têtes comme des

flammes vivantes. Le fracas des cymbales et la stridence des flûtes exaltent l'incohérence tumultueuse de leurs mouvements.

Lise réalise soudain que quelqu'un d'immobile se trouve au centre de cette vaste ronde au rythme frénétique.

— Callie !

Sa voix se perd dans la cacophonie de la musique. La fillette tourne le dos à sa mère et ne semble avoir aucune conscience de sa présence.

Lise se fraye un passage à travers le cercle des silhouettes dansantes → [167](#)

Lise contourne la ronde de manière à se retrouver face à Calixta → [220](#)

136

Les convives bruyants qui s'offrent à ses yeux ont sans doute été triés sur le volet par Haudricourt en personne. Lise reconnaît parmi eux une vingtaine des plus grandes fortunes mondiales et devine que leurs familles immédiates constituent une bonne partie de la foule. Bien que ses années de détention ne lui ait guère permis de suivre l'actualité, elle identifie par ailleurs une douzaine de chefs de gouvernement ou d'État, parmi lesquels le duumvirat français.

Lise esquisse malgré elle un sourire à la pensée des centaines de personnes invitées au manoir qui n'ont pas été jugées suffisamment importantes pour se retrouver ici. Multimilliardaires de second ordre, présidents d'organisations internationales, ministres, hauts fonctionnaires, chefs de grandes entreprises, parlementaires, maires de métropoles, sportifs de très haut niveau, chanteurs et acteurs de renommée mondiale, ainsi que les inévitables pseudo-intellectuels, pseudo-journalistes, pseudo-experts, pseudo-artistes et divers autres parasites moins identifiés. Occupés sans doute à boire du champagne et à manger des petits fours, ont-ils seulement réalisé que l'évènement central de la soirée allait se dérouler sans eux ?

Même la cour habituelle du maître des lieux ne semble pas avoir été invitée. À une exception près : du côté opposé de la serre, Irène Corlin se perd dans la contemplation de sa coupe remplie d'ichor, ne semblant prêter aucune attention au brouhaha qui l'entoure. L'harmonie élégante de son visage reflète une émotion énigmatique qui pourrait être de la mélancolie. Lise se souvient de l'impression que lui a faite la jeune femme lorsqu'elles se sont rencontrées pour la première fois devant les bâtiments de l'université récemment fermée...

Mais non, quel souvenir aberrant vient donc d'émerger de sa mémoire ? Rien de tel n'est jamais arrivé ; elle a fait la connaissance d'Irène Corlin lorsque celle-ci est devenue

l'assistante personnelle de Haudricourt et ne l'a jamais vue en-dehors de l'enclave. Peut-être les vapeurs d'ichor répandues dans l'air commencent-elle à affecter ses pensées.

Lise s'efforce de s'éclaircir l'esprit, devinant qu'elle aura besoin de toute sa lucidité pour faire face aux événements à venir → [312](#)

137

Lise s'accroupit et commence à ramasser une à une les ordures parsemant le massif. Elle les dépose dans un sac en papier dont elle a fait l'acquisition au supermarché.

Tout en œuvrant, elle se rappelle des matinées de printemps où elle a contribué, avec une vingtaine d'autres volontaires, à embellir de petits détails le parc alors soigneusement entretenu. Des jardiniers municipaux encadraient de près leur activité, mais leurs idées avaient été prises en considération dans une certaine mesure. Lise avait convaincu ses amis de demander à planter des orpins, vantant le caractère résistant et pourtant esthétique de ces plantes grasses.

La jeune femme se redresse. Le massif nettoyé paraît un îlot insignifiant au milieu d'une mer de saleté. Le fait d'y avoir consacré de longues minutes inspire à Lise un vague sentiment de ridicule. Qui donc verra encore ces fleurs, excepté les conducteurs des engins qui viendront bientôt raser tout cet espace vert ?

Elle ressort du parc comme elle y est entrée et se dirige vers la poubelle la plus proche. Au moment où elle y jette le sac en papier, il s'échappe de celui-ci un papier violet roulé en boule, qui se déplie légèrement en heurtant le sol. Lise le ramasse et remarque qu'il s'agit d'un prospectus pour une sorte de spectacle. Elle en examine le style désuet avec une demi-seconde de curiosité, puis l'envoie rejoindre les autres déchets.

*Noter le code **Déblayer**.*

La jeune femme se dirige vers le café « Le Rabelais » → [192](#)

La jeune femme part en direction de la Librairie de l'Ouest → [272](#)

La jeune femme décide de se rendre directement à l'université, après quoi elle pourra quitter le district sans plus s'attarder → [333](#)

138

Quelqu'un d'autre approche du sarcophage. Hermeline et Calixta ne semblent pas le remarquer, mais Lise tourne la tête et voit qu'il s'agit d'Antonin Faivre.

— Quel spectacle il offre, n'est-ce pas ? observe-t-il avec ferveur. Et ce n'est rien comparé à ce qui reste à venir. Bientôt, très bientôt, il s'éveillera et transformera le monde de façon inimaginable.

— Lui, se bouger ? fait Lise d'une voix acerbe. Depuis plus de dix ans que je suis ici à cause de lui, il ne s'est pas soucié une seule fois de me venir en aide.

Le chercheur la toise avec une condescendance presque apitoyée.

— L'avènement d'Iacchos marquera l'aube d'une ère telle que l'humanité n'en a jamais connue. Il faut être un esprit incroyablement étroit, lorsqu'on se trouve aux premières loges d'un projet si extraordinaire, pour ne pas voir au-delà des petits désagréments que cela vous cause.

— *Vous en parlez d'autant plus à votre aise que ce n'est pas vous qui les subissez, ces désagréments !* → [87](#)

— *Vous ne manquez pas de prétention pour quelqu'un dont le seul objectif est de créer un paradis pour privilégiés !* → [102](#)

Majibi fronce imperceptiblement les sourcils, puis elle effleure de la main le coude d'Antonin Faivre. Accaparé par sa discussion avec le multimilliardaire mécontent, celui-ci commence par la rabrouer, mais elle l'arrête d'un mot et d'un geste.

Les regards de Haudricourt et de Faivre suivent l'index tendu de l'agente de sécurité et viennent se poser sur l'avant-bras gauche de Lise. Celle-ci, baissant les yeux, découvre que sa peau y est couverte de marques rouges bien visibles, qu'elle aurait sans doute remarquées en se changeant si elle n'avait pas dû le faire dans une telle précipitation.

Les instants suivants ne sont qu'un enchaînement de pensées et d'actions également foudroyantes.

Sans en saisir la cause, Lise réalise qu'elle se trouve tout à coup démasquée. Faivre et Haudricourt ouvrent de grands yeux stupéfaits. Majibi plonge la main sous sa veste.

Lise se jette sur l'agente de sécurité pour essayer de lui arracher son arme. Les deux jeunes femmes luttent furieusement, l'une forte et entraînée, l'autre rendue frénétique par le désespoir.

Faivre hurle :

— Non, Zohra ! Ne la t...

Une détonation fracassante détruit le monde → [19](#)

140

L'agence Shamhat ne détient pas le monopole absolu de la prostitution de luxe – la demande est trop forte – mais sa notoriété dépasse confortablement celle de tous ses concurrents réunis. Elle offre des courtisanes correspondant à tous les goûts, les fantasmes et les fétichismes possibles, à des prix sans importance car les clients qu'ils pourraient dissuader n'auraient pas pu consulter ses catalogues.

Lise se souvient en détail du reportage réalisé sur ce milieu par deux de ses collègues : un brûlot accablant en même temps qu'un coup d'épée dans l'eau, car une société qui satisfait les désirs charnels de la classe dominante n'aura jamais rien à craindre de la justice.

Les jeunes hommes folâtrant sur les sofas voisins se situent sans doute assez bas sur l'échelle de la perversion. Les quatre courtisanes parviennent aisément à les satisfaire par leurs charmes érotiques, sans avoir pour l'instant besoin de se livrer à des extravagances. Lise a toujours éprouvé des sentiments contrastés à l'égard des prostituées de ce genre : elles lui répugnent par principe, mais elle se le reproche quelquefois.

Un peu à l'écart du groupe bruyant se tient discrètement une adolescente portant un loup bleu pâle et un costume presque sobre. L'agence Shamhat, tenant à ce que ses employées puissent pleinement satisfaire les clients à partir de leur majorité, recrute dès treize ans des apprenties agréables à l'œil et leur fait accompagner les courtisanes pour qu'elles acquièrent en les observant toute l'expérience voulue.

Il ne s'agit bien sûr là que de la version officielle. En réalité, ces jeunes filles figurent simplement sur un catalogue un peu plus confidentiel que la moyenne.

Cette apprentie-ci semble réellement se conformer à son rôle théorique. Elle sert du champagne aux clients, surveille les possessions éparpillées de ses aînées et prête une attention scrupuleuse aux paroles, aux gestes et aux caresses qui s'échangent devant elle. Lise la voit avec un vif intérêt tirer à plusieurs reprises un softphone d'un sac à main. Certainement un appareil professionnel ; elle n'aurait pas été autorisée à amener le sien.

Une courtisane vient de se lever et, sous une pluie de plaisanteries paillardes, entraîne son client personnel vers une alcôve. L'apprentie les suit pour tirer le rideau derrière eux. Une occasion pareille ne se représentera pas.

Lise se lève du fauteuil sur lequel elle restait mollement avachie et se dirige droit vers la porte des toilettes d'une démarche titubante et pressée. Passant tout près des sofas, elle trébuche soudain maladroitement et s'étale de tout son long, déclenchant l'hilarité des jeunes hommes et de leurs compagnes rétribuées. Elle se relève aussitôt en balbutiant et poursuit son chemin sans tourner la tête.

Sitôt sortie du champ de vision du petit groupe, elle exécute un large détour qui la ramène au passage donnant sur la salle de bal. L'apprentie ne tardera sans doute pas à réaliser qu'il manque quelque chose dans le sac dont elle avait la garde.

Escamoter le softphone s'est révélé aussi facile que d'en discerner le code un peu plus tôt, mais cela a demandé autrement plus de sang-froid. Lise est récompensée de ses efforts en découvrant que, comme elle le soupçonnait, l'usage de l'appareil n'a pas été réservé à des empreintes digitales spécifiques. La jeune femme trouve rapidement le moyen de donner à l'une des voitures de Shamhat présentes pour cette fête l'ordre de quitter le parking. Elle obtient ce faisant une information qui la secoue, mais renvoie à plus tard le moment d'y réfléchir.

Lise regagne la vaste salle jaune où des personnes costumées continuent d'aller et venir parmi des chefs-d'œuvre sans prix. Elle croise au passage quelques agents de sécurité mal déguisés se dirigeant d'un pas vif dans la direction dont elle provient. Le filet se resserre, de toute évidence, mais se voit heureusement compliquer la tâche par la foule en mouvement perpétuel.

Un groupe de convives à demi ivres – parmi lesquelles un ministre, deux milliardaires et quatre autres courtisanes – se dirige vers la sortie du manoir pour aller achever la fête ailleurs. Lise se joint adroitement à eux pour franchir les vingt-cinq mètres la séparant de l'extérieur.

Sitôt sur le perron, la jeune femme repère avec soulagement le véhicule de l'agence Shamhat
→ [95](#)

Lise se retrouve abruptement à la frontière de la ville. Devant elle s'étend à perte de vue une plaine recouverte d'un épais linceul de neige.

Des étoiles palpitent sans force dans le ciel livide, semblant sur le point de s'éteindre d'un instant à l'autre. Dans les abysses qui les séparent, on distingue la présence de planètes mortes, défigurées par les vestiges hideux d'autres cités comme celle-ci. Le regard se perd au-delà dans un infini où il devine plus qu'il ne saisit les contours de formes immenses et monstrueuses.

Des lignes écarlates se déversent soudain depuis les astres. D'abord quelques-unes, puis beaucoup plus, s'abattant sur le vide de la plaine en un orage terrible et silencieux, ponctué d'éclairs extravagants.

Lise s'avance dans cette direction → [53](#)

Lise ferme les yeux et se concentre sur le fait que rien de tout ceci n'est réel → [194](#)

142

Lise laissa échapper un soupir de bien-être. L'impact des myriades de gouttes d'eau et leur ruissellement jusqu'à ses pieds ne manquaient jamais de la relaxer. Toutes ses préoccupations et ses soucis, depuis ses plans d'évasion sisyphéens jusqu'à ses rêves indescriptibles, se voyaient reléguer à l'arrière-plan par cette sensation délicieusement physique.

La cabine de douche offrait à Lise l'opportunité de satisfaire certains besoins sans risquer d'être surprise par ses filles ou espionnée par une caméra. Mais elle n'éprouvait pas ce matin l'envie de donner une telle tournure à son instant de détente.

Le savon et le shampoing entrèrent bientôt en jeu, enrichissant l'expérience de leur odeur vivifiante. Lise augmenta la température de sa douche. Elle aimait suivre en se lavant le même cycle que les citoyens de la Rome antique dans leurs thermes : de l'eau tiède pour débiter, puis chaude pour détendre moelleusement tous ses muscles, et enfin froide pour s'éclaircir l'esprit et se donner toute l'énergie nécessaire au début d'une nouvelle journée.

*Noter le code **Corps**.*

Lise entreprit sans hâte de se laver les cheveux. Rien ne pressait, elle le savait bien → [190](#)

143

Lise s'engouffre dans le couloir de service adéquat. Elle y passe en coup de vent à côté d'une employée de DjinnServ, qui la considère avec surprise sans se risquer à lui faire la moindre observation. Assurer le service dans les fêtes de ce genre accoutume vite aux excentricités en tout genre.

Les intelligences artificielles ne négligeront pas cette intrusion avec autant de complaisance. Même si les centaines de convives doivent engendrer quantité de fausses pistes, Lise craint

que plusieurs agents ne tardent pas à être dépêchés de ce côté. Elle connaît heureusement à la perfection cette partie du manoir, ce qui lui permet de la traverser sans perdre un instant.

À peine une minute plus tard, elle franchit un portique garantissant qu'aucun membre du petit personnel ne conserve un softphone sur lui. L'élite de la société n'apprécie pas qu'on puisse filmer ses divertissements.

Une dizaine de mètres plus loin, Lise pénètre enfin dans l'un des principaux vestiaires employés par DjinnServ. C'est là qu'elle s'est changée à chacune des trois fêtes auxquelles elle a participé ; elle a amplement eu l'occasion d'observer la pièce et mettrait sa main au feu qu'il ne s'y trouve aucune caméra.

Les verrous protégeant les affaires des employées peuvent être ouverts en tapant les codes appropriés. Le fait que ces derniers ne soient pas régulièrement changés est souvent apparu à la jeune femme comme une négligence coupable, mais cela ne l'a pas empêché d'en épier et d'en mémoriser un certain nombre, songeant que cela pourrait peut-être un jour se révéler utile.

Lorsque cette précaution passée lui permet d'ouvrir rapidement plus d'une demi-douzaine de casiers, Lise se sent plus reconnaissante que jamais d'avoir un caractère aussi minutieux → [270](#)

Si Antonin Faivre attachait une importance absolue à la santé des jumelles, il ne se souciait pas le moins du monde de leur éducation et guère plus de leur procurer des moyens de se divertir. Lise avait dû quémander pour obtenir le moindre crayon de couleur ou petit livre illustré.

La palette de maquillage pour enfants constituait une aumône inhabituellement généreuse. Elle avait été offerte voilà plus de six mois et la jeune femme avait dû en restreindre l'usage pour la faire durer si longtemps, tant ses filles l'appréciaient. Zohra Majibi n'aurait montré aucun empressement à la remplacer, quand bien même Lise n'aurait pas récemment encouru ses foudres pour quelques expériences effectuées sur son bracelet électronique.

— Alors, qui se fait maquiller la première ? Et en quoi ?

— Je veux être une panthère ! s'exclama aussitôt Calixta.

Lise la fit asseoir juste devant elle et se mit à l'ouvrage sous le regard enthousiaste d'Hermeline. La requête ne constituait pas une vraie surprise : les grands fauves passionnaient Calixta depuis qu'elle en avait découvert l'existence et, à défaut de partir à leur rencontre dans la savane, elle rêvait au moins de pouvoir admirer l'un de ceux que possédait Pierre-Bohémond Haudricourt dans son zoo personnel. Sa mère ne lui avait pas

avoué que, selon toute probabilité, il ne restait plus un seul léopard, lion ou guépard vivant à l'état sauvage depuis près d'une décennie.

Le jaune de la palette avait déjà fortement été mis à contribution par le passé, mais Lise pallia sa faible quantité en y mélangeant de l'orange, ce qui donnait du reste davantage d'éclat au pelage. Sitôt la dernière tache peinte, Calixta réclama un miroir et s'y regarda avec délice. Puis elle se dressa d'un bond, courba les doigts comme des griffes et se mit à bondir tout autour de la nappe avec des grondements féroces.

— À ton tour, Mélie ! À quoi est-ce que tu veux ressembler ?

— Euh... un taureau ! Enfin, une vache ! Ou non, plutôt une chèvre !

Lise s'affaira un instant pour obtenir un gris adéquat, puis entreprit d'exécuter le souhait exprimé. Elle acheva la besogne avec deux cornes recourbées sur le front de sa fille.

Calixta s'était approchée en tapinois de sa sœur et se dressa à ce moment tout en tendant les mains vers elle :

— Grrr ! Je suis une panthère... et je vais manger de la chèvre pour mon goûter !

— Hiiii ! Noooooon ! fit Hermeline en s'enfuyant.

Lise regarda avec amusement ses filles se courir après en riant.

Elle les rappela pour leur proposer une partie de ballon → [94](#)

Elle les laissa s'amuser ainsi pour le moment → [120](#)

— Alors je me suis trompée ? fait Hermeline d'une toute petite voix.

Lise prend sa main froide dans la sienne.

— Tu avais de bonnes intentions, mais tu es allée trop loin ; c'est quelque chose qui peut arriver à tout le monde. L'important, c'est maintenant que tu laisses ces gens te soigner.

Lentement, quelque chose d'inexprimable se retire de la fillette, ou du moins fait retraite jusqu'en un recoin enfoui au plus profond d'elle-même. L'air perd la sève qui communiquait les émotions et faisait battre les cœurs au même rythme. Les membres du personnel médical commencent à s'agiter, émergeant de leur extase béate.

Lise bondit vers les plus proches d'entre eux et les secoue violemment, leur criant de faire leur travail → [199](#)

146

La captivité de Lise et ses désirs toujours fervents d'évasion avaient habitué la jeune femme à vivre dans une appréhension constante. Mais parmi ses nombreuses craintes ne figurait guère la possibilité qu'un agent de sécurité ose brutaliser l'une de ses filles.

La hiérarchie sociale régnant dans ce lieu de détention ne manquait pas de complexité. L'autorité n'y équivalait pas à l'importance, et la justification ultime de toute chose était la satisfaction des désirs et ambitions de Pierre-Bohémond Haudricourt. Lise ne saisissait pas encore la nature des projets d'Antonin Faivre en ce sens, mais elle savait qu'ils feraient jouer un rôle essentiel aux jumelles.

À l'époque où Calixta apprenait encore à marcher, un agent de sécurité maladroit l'avait un jour accidentellement bousculée et elle s'était cogné le front contre le coin d'une porte, ce qui lui avait valu une belle bosse et bien des pleurs. L'homme en question ne s'était pas vu réprimandé, sanctionné, muté ou licencié ; il avait simplement été convoqué par le scientifique à un entretien et n'était jamais reparu ensuite. Zohra Majibi elle-même avait marché sur des œufs pendant plusieurs semaines après l'incident.

Fitzenhaler avait sans doute conscience de tout cela, mais ne savait guère pour autant comment réagir face à l'insistance d'Hermeline. Il lançait alternativement des regards pressants à Lise et à son collègue, mais la première s'amusait de la situation et le second faisait mine de ne rien voir.

La fillette finit par se lasser et aller porter la pêche à Rouillard, qui l'accepta avec un empressement inquiet. Puis elle rejoignit sa mère, sur les genoux de laquelle sa sœur avait déjà appuyé la tête pour une sieste digestive.

Lise allait leur proposer un jeu lorsqu'elle vit trois personnes émerger du bâtiment derrière elle → [161](#)

147

Le visage de la fillette est d'une pâleur effrayante, mais la ferveur fait briller son regard tandis qu'elle poursuit :

— Tu vois comme ils sont heureux autour de nous ? Je leur ai enlevé cette impression d'étouffer qu'ils avaient à force de se sentir tout seuls et honteux.

— Mais il faut que ces idiots te soignent tout de suite ! s'exclame Lise. Si on te donne mon sang, tout ira bien.

— Non, j'en ai assez des piqûres et de tout ça. C'est laid, c'est triste et je n'en veux plus. Je vais faire un monde où les gens sauront tout ce que pensent les autres et ne voudront jamais rien faire de méchant.

— *À quoi ressemblerait un tel monde ?* → [264](#)

— *Tout le monde ne voudrait pas d'un monde pareil.* → [276](#)

148

Les jumelles froncent simultanément les sourcils.

— Nous savons déjà qui nous sommes, déclare Calixta d'un ton à demi vexé.

— Je parle du genre de compréhension qui permet la sagesse, répond Lise. Elle vient de soi, mais elle a presque toujours besoin de l'expérience pour naître. Au cours de ces dix dernières années, j'ai beaucoup appris sur moi-même grâce à vous deux, et aussi à tout ce que j'ai vécu de moins agréable. Même les pires aspects de cette captivité m'auront offert à long terme une chance de grandir ; si je ne l'ai pas toujours saisie, ça ne l'empêche pas d'exister. C'est ce travail sur soi qui détient la clé d'un véritable bonheur. Et il n'est peut-être jamais possible de se connaître tout à fait... mais là encore, vous êtes différentes, alors qui sait ?

— Le bruyant cortège ne s'arrêtera pas avant d'avoir parcouru le monde entier, observe Hermeline en faisant la moue. Avec lui, nous ne manquerons jamais de nouvelles expériences.

— Tout cela me dépasse, j'en ai bien conscience. Mais si vous décidez de faire partie de ce cortège, je pressens que vous ne verrez plus les choses que comme le reste de ses membres. Vous ne serez plus vraiment...

Comme si le fait d'évoquer cet avenir le rendait déjà plus certain, Lise sent une détresse glacée monter en elle. Un tremblement incontrôlable brouille ses mots et elle doit s'arrêter un instant pour respirer profondément.

— Vous n'irez plus dans la direction qui mène à la connaissance de soi, reprend-elle d'une voix oppressé. Vos pensées, vos émotions, tout cela sera perdu dans le grand vacarme d'une fête qui bouleversera le monde sans rien y épargner. Je pense que vous oublierez jusqu'à la

façon dont vous ressentez encore en ce moment les choses. Ce sera une existence riche en merveilles, j'en suis sûre, mais ce... ce n'est pas... ce que je... ce n'est pas ce que j'espérais pour vous !

Hermeline et Calixta regardent avec consternation leur mère se mettre à pleurer. Elles tendent la main vers elle, mais des ombres violettes s'insinuent soudain dans l'espace qui les sépare, ondoyant comme si elles étaient liquides.

Lise sèche ses larmes d'un rapide revers de main. Elle veut faire un pas en avant, mais le sol a disparu sous ses pieds. Il n'existe plus autour d'elle qu'un tourbillon informe et fuligineux, qui s'opacifie jusqu'à devenir un cocon d'obscurité complète.

Ces ténèbres se dispersent brusquement pour révéler un nouveau décor, et elle se retrouve en présence d'Iacchos.

Noter le code **Zagreus**, puis → [Z](#)

149

— Par « sérieux », j'imagine que tu veux décrire une existence qu'on passe à plat ventre à ramasser des miettes en espérant surtout ne mécontenter personne d'important ?

Irène Corlin dirige vers Lise la clarté froide de son regard. Même la vulgarité du bracelet électronique à sa cheville ne parvient pas à ternir la dignité élégante de son attitude.

— Les sarcasmes sont l'arme des gens qui ne savent pas raisonner, rétorque-t-elle, tout comme les chimères sont le refuge de ceux que la réalité terrifie. Les grandes déclarations indignées sonnent toujours très bien à l'oreille des influençables, mais dès qu'on en gratte la surface, on ne découvre que le vide.

— Et tu préfères donc accepter un monde qui fonce dans le mur en klaxonnant, mais où un homme sur cent mille bénéficie d'une place confortable.

Juan a reculé d'un pas et se tient coi, ne souhaitant clairement pas intervenir dans cette altercation soudaine dont il ne saisit pas la cause.

— Pour avoir prise sur les choses, déclare Irène, il se révèlera toujours plus utile de les prendre telles qu'elles sont plutôt que de déblatérer sur la façon dont elles devraient être.

— Oh ! Et laisse-moi deviner, ta façon idéale de changer les choses, ce serait de te faire embaucher par un multimilliardaire comme assistante et de passer agréablement le restant de tes jours dans une enclave privée pendant que le reste de l'humanité disparaît autour de toi ?

— Il vaut mieux préserver une once de beauté que de lutter jour et nuit pour une médiocrité sans avenir.

Leurs yeux s'affrontent un instant, puis Lise se détourne, fait d'un geste de la main ses adieux à Juan, et reprend sa traversée du campus. Tandis qu'elle s'éloigne, un quatrain de Baudelaire lui vient spontanément aux lèvres :

*— Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris ;
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ;
Je hais le mouvement qui déplace les lignes ;
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris → [222](#)*

150

Une fureur outragée embrase Lise toute entière. Comment ce porc répugnant ose-t-il la toucher ? Elle lui agrippe la gorge d'une main dure comme une serre, le faisant se tortiller et geindre pitoyablement, puis elle l'envoie valdinguer vers l'enchevêtrement de corps en sueur qui copulent au pied de l'estrade. Il sera à sa place dans cette orgie grotesque et dégénérée où ne subsiste rien d'humain !

Lise suffoque, une chaleur terrible la consume de l'intérieur. Elle retire son masque, mais l'air refuse toujours de rafraîchir ses poumons. Sortir ! Il faut qu'elle sorte d'ici sans perdre une seconde !

La jeune femme se précipite droit vers la paroi vitrée, résolue à la traverser en se jetant contre elle de toutes ses forces. Mais le vestige de rationalité qui subsiste en elle lui fait in extremis remarquer une issue de secours dissimulée jusque-là derrière l'une des treilles verdoyantes. Elle parvient à détourner son élan, enfonce la porte davantage qu'elle ne l'ouvre et se retrouve enfin à l'extérieur dans la vaste tiédeur de la nuit.

La frénésie qui bouillonnait en Lise se volatilise aussitôt, la laissant chancelante et étourdie. Pendant plusieurs instants, elle ne sait plus faire autre chose qu'inspirer et expirer profondément.

Elle finit cependant par se reprendre. L'incohérence de tout ce qui vient de se passer ne change rien au fait qu'elle se trouve toujours en danger. L'éclairage des projecteurs voisins la rend bien trop visible aux yeux de quiconque voudrait la poursuivre.

Lise s'enfonce donc sans tarder parmi les grands sapins, courant aussi vite que le lui permettent son costume et ses chaussures. La crainte d'être poursuivie la tenaille moins vivement que celle d'emporter avec elle la folie contagieuse de cette pièce où sommeille un dieu.

Lise ne ralentit un peu le pas que lorsqu'elle émerge des arbres pour se retrouver en bordure du golf attendant au manoir → [240](#)

151

Quelqu'un d'autre approche du sarcophage. Hermeline et Calixta ne semblent pas le remarquer, mais Lise tourne la tête et voit qu'il s'agit d'Antonin Faivre.

— Quel spectacle il offre, n'est-ce pas ? observe-t-il avec ferveur. Et ce n'est rien comparé à ce qui reste à venir. Bientôt, très bientôt, il s'éveillera et transformera le monde de façon inimaginable.

— Si vous n'étiez pas bardé de tant de diplômes, commente Lise d'un ton âpre, il ne manquerait pas de mauvais esprits pour suggérer que vous avez beaucoup de points communs avec le gourou d'une secte. Vous vous êtes trouvé des adeptes dotés de plus d'argent que de bon sens et vous leur avez promis l'immortalité, le bonheur, toutes ces choses auxquelles ils aspirent désespérément. Ils ne réaliseront que vous les baratinez, aussi longtemps que vous les fassiez attendre, parce qu'ils veulent trop croire le contraire.

— Vous savez très bien que rien de tout cela n'est vrai, répond le chercheur avec un sourire assuré. Je sacrifierais certes dix ans de plus à mon travail s'il le fallait, mais la raison même de cette petite réception, c'est précisément que l'attente touche à son terme. J'ai percé à jour tous les secrets ! D'ici trois mois, le temps de régler tous les détails, vous verrez par vous-même. Tout le monde verra !

— *Jusqu'ici, votre seule réussite est d'avoir créé une drogue pour riches oisifs.* → [223](#)

— *Vous vous faites des illusions, vous n'êtes pas capable de réveiller Iacchos.* → [234](#)

152

— Je ne comprends rien. Qu'est-ce que tu essayes de faire ?

Le regard d'Hermeline brille d'une lueur éthérée.

— J'ai compris le secret de tout ce qui ne va pas : c'est que les gens sont seuls ! Ils ne peuvent partager avec personne tout ce qui existe dans leurs têtes, ils ne sont même pas certains que les autres existent vraiment. Tous ces gens qui se trouvent ici, est-ce que tu savais à quel point ils se sentaient perdus ? Ils n'avaient pas envie de faire ce qu'ils faisaient, mais ils ne voyaient aucune autre solution. Maintenant que j'ai ouvert leurs cœurs, ils sont heureux pour la première fois de leur vie.

— Mais je me moque de tout ça ! Rien ne mérite que tu te mettes ainsi en danger, tu m’entends ? Et surtout pas une raison de ce genre ! Je...

*Si le code **Choisir** est noté → [109](#)*

Sinon → [213](#)

153

Le terrain inégal manque de faire trébucher Lise une fois ou deux, mais elle continue néanmoins de courir aussi vite que le lui permet son accoutrement. Le bosquet derrière lequel s’étendent les jardins se rapproche jusqu’à ne plus se trouver qu’à une dizaine de mètres. Encore quelques instants et elle pourra se mêler aux nombreux convives de la fête, devenant au moins temporairement une aiguille dans une meule de foin.

Une brutale lumière blanche s’abat sur elle, l’arrachant à la sécurité de la pénombre. Levant la tête en grimaçant, la jeune femme réalise qu’un drone léger s’est approché d’elle aussi silencieusement qu’une chouette et se trouve désormais en position stationnaire au-dessus de sa tête.

Lise s’enfuit à toutes jambes vers le bosquet. L’appareil, obéissant aux directives fournies à son cerveau électronique, vient se placer droit devant elle et tente de la ralentir en l’éblouissant à l’aide de son puissant projecteur. La jeune femme, qui s’attendait à cette manœuvre, lui jette en succession rapide ses deux chaussures. Le drone esquive le premier de ces projectiles improvisés, mais le second le frappe avec suffisamment de force pour le déséquilibrer. Avant qu’il ne puisse rétablir son assise, celle qu’il traquait le saisit d’un bond, puis le projette contre le sol et met hors d’usage ses hélices de quelques coups de talon bien placés.

Lise n’a pas le temps de se féliciter d’avoir mis à profit sa connaissance des appareils de ce genre. Les intelligences artificielles veillant sur la sécurité du manoir ont désormais connaissance de sa position et l’étau ne tardera pas à se resserrer.

*La jeune femme se hâte de récupérer ses chaussures, puis franchit les quelques mètres la séparant encore du bosquet. Noter le code **Course**, puis → [75](#)*

154

Les véhicules des sociétés comme DjinnServ n’ont bien entendu pas le privilège, à l’intérieur de l’enclave, d’user le même bitume que les voitures d’invités. Une fois le manoir derrière

elle, Lise se retrouve vite à suivre une route encaissée sans autre éclairage que celui de ses phares. Elle accélère autant qu'elle l'ose.

Après quelques kilomètres, la jeune femme commence à apercevoir la bordure de l'enclave privée. La nuit rend paradoxalement celle-ci plus visible que le jour, car d'innombrables projecteurs illuminent alors le double mur haut de dix mètres.

Lise ralentit à l'approche du poste de sécurité qui contrôle le passage. Plusieurs silhouettes en uniforme sont clairement visibles à travers ses larges vitres blindées. La jeune femme affecte l'attitude blasée d'une employée ayant déjà accompli cette routine des dizaines de fois, mais son cœur bat à un rythme précipité. La possibilité qu'elle s'échappe par ici a-t-elle été jugé suffisamment probable pour mériter des précautions particulières ? Son identité va-t-elle être contrôlée ?

Il n'en est rien : les barrières se rétractent dans le sol comme elles l'ont sans doute fait devant bien des camions de DjinnServ depuis le début de la soirée. Les agents placés ici se montreraient sans nul doute plus attentifs vis-à-vis d'un véhicule arrivant depuis l'extérieur, mais la forte activité résultant des fêtes comme celle-ci ne doit pas les inciter aux excès de zèle apparemment inutiles.

Lise ne parvient pas à ressentir un soulagement immédiat lorsqu'elle laisse enfin l'enclave derrière elle. Il lui semble qu'une poursuite va soudain se lancer, un piège se déclencher, un nouveau barrage apparaître.

Autour du faisceau de lumière crue que projettent les phares s'étend à perte de vue l'infermité fuligineuse de la vaste zone dépeuplée. Celle-ci n'appartient pas à proprement parler à Pierre-Bohémond Haudricourt, mais les lois en vigueur empêchent en pratique quiconque de s'y installer et le laissent en accaparer toutes les ressources. Il faudra traverser trente kilomètres déserts avant de commencer à voir poindre quelques minuscules communes rurales.

Lise étouffe un bâillement qui la surprend elle-même. La tension nerveuse a commencé à la désertir et ses mains ne serrent plus le volant avec la même fermeté. Elle décide d'abandonner le soin de conduire au cerveau électronique du véhicule, non sans prendre quelques précautions.

Usant de codes prioritaires qu'elle est parvenue à découvrir, la jeune femme invente une mission exceptionnelle justifiant que le camion se rende directement dans la métropole et non à l'un des centres de traitement appartenant à DjinnServ. Les intelligences artificielles de la société n'y verront sans doute rien d'anormal avant un certain temps : les grandes fêtes de ce genre engendrent toujours des imprévus.

Alors que Lise commence enfin à se détendre, ses yeux se posent tout à coup sur l'angle supérieur droit du tableau de bord et la date qui s'y trouve indiquée : le trois octobre d'une année qui n'était pas encore entamée lors de son arrivée au manoir.

La question lancinante que ses efforts pour s'échapper avaient reléguée à l'arrière-plan vient de trouver une réponse brutale : il s'est écoulé dix mois depuis la soirée « Sin City ». Elle aura vingt-trois ans dans moins d'une semaine.

Depuis son réveil incompréhensible dans une cabine de toilettes, la jeune femme sait qu'il lui faudra tôt ou tard faire face à la réalité de son amnésie. Mais il lui semble à présent qu'un gouffre abyssal vient de s'ouvrir tout autour d'elle. Que s'est-il passé pendant ces dix mois ? Comment s'est creusé ce vide dans sa mémoire ? Les bribes de souvenirs qui lui ont précédemment traversé l'esprit n'ont fait qu'y semer davantage de germes de confusion. Et ce rêve impossible où elle avait deux filles...

Lise prend une profonde inspiration. Si un simple effort de concentration suffisait à faire venir des réponses, elle y serait déjà parvenue. Mieux vaut dans l'immédiat prendre le repos dont son corps et son esprit ont grand besoin.

Elle passe à l'arrière de l'habitacle pour y utiliser les toilettes, étroites et peu commodes. Fouillant ensuite dans la boîte à gants, elle y découvre des barres énergétiques et une carte de paiement, s'approprie celle-ci et dévore celles-là.

Elle s'affale enfin sur le siège passager, remue quelques instants en quête d'une position confortable, puis sombre dans un épais sommeil → [36](#)

155

— Non ! s'écrie-t-il tout à coup. On t'a envoyée pour me faire abandonner la lutte, mais tous tes mensonges ne serviront à rien ! Je n'abandonnerai jamais, tu m'entends ? Jamais !

En proie à une fureur incohérente, il gesticule sans plus se soucier de la direction dans laquelle il pointe son arme. Lise lui jette l'une des bouteilles vides au visage et s'enfuit en courant vers la porte, jouant le tout pour le tout.

Une détonation assourdissante la foudroie à l'instant même où elle atteint le couloir → [179](#)

156

— Ah bon ?

Hermeline et Calixta froncèrent en même temps les sourcils sous l'effet de l'incompréhension.

— Rose n'était pas encore une personne au moment où elle est née, expliqua leur mère. Son apparence, ses pouvoirs et toutes les choses qu'elle possède depuis qu'elle existe, ça ne compte pas vraiment. C'est en décidant ce qu'elle veut faire qu'elle décide qui elle est, comme si elle se dessinait elle-même au fur et à mesure. Et tout dépend de sa volonté : il n'y a rien qui la force à faire ceci ou à devenir cela.

Lise avait quelques scrupules à simplifier aussi grossièrement une vénérable conférence sartrienne, mais elle exerçait en cela sa propre liberté personnelle.

(Le score de Confirmation diminue de deux points.)

Elle incita ses filles à réfléchir plutôt à la façon dont se comportait leur héroïne → [287](#)

157

Lise ne peut réprimer un sursaut lorsque Roland Marzat saisit la bouteille encore pleine et la projette violemment contre le mur le plus proche. Des fragments de verre jaillissent en tous sens.

— N'essaie pas de détourner la conversation ! Tu vas découvrir que je suis toujours parfaitement lucide ! D'ailleurs, je suis le seul à l'être encore !

Une odeur pénétrante d'alcool se répand dans l'air tandis que l'ambre vénéneux du whisky ruisselle sur la fade peinture beige.

— Je sais qu'il se passe quelque chose d'anormal dans l'enclave Haudricourt, vocifère Marzat, et je sais que tu es en plein dedans ! Alors tu vas tout me raconter et tout de suite !

*Noter le code **Fracas**.*

— Je sais seulement que j'ai été retenue prisonnière. J'ai oublié presque tout ce qui s'est passé pendant ces dix mois. → [203](#)

— Haudricourt et sa clique consomment de la drogue dans le cadre d'un pseudo-culte centré sur le plaisir. → [217](#)

— Les ultra-riches préparent le jour où ils claqueront pour de bon la porte au nez du reste de l'humanité. Difficile de qualifier ça d'anormal quand ça n'a rien de nouveau. → [232](#)

158

— Romilly ! Hé ! Romilly !

Lise achève de gravir les marches sans tourner la tête ni accélérer le pas. La voix – masculine et pâteuse – provient heureusement d’une certaine distance. La jeune femme franchit la colonnade et disparaît à l’intérieur du manoir.

La vaste salle claire dans laquelle elle se retrouve étincelle de lumière, de miroirs et de lustres. Sans se départir d’une démarche naturelle, Lise veille à se fondre rapidement dans la foule, au cas où l’homme qui l’a interpellée chercherait à la suivre.

La présence dans cette fête de personnes connaissant le costume de Romilly Orzon n’est pas le risque dont elle se soucie le plus, mais cela lui donne une raison supplémentaire de ne pas perdre de temps → [320](#)

159

Le sol bourbeux s’enfonce sous les pieds nus et s’attache un peu plus à eux à chaque nouveau pas. Le lourd clapotis de l’eau provient d’une distance qui semble faible, mais l’épaisse pénombre ne permet pas d’apercevoir la rive de ce qui pourrait aussi bien être un marécage qu’une rivière léthargique. Une humidité épaisse emplit une atmosphère où n’existe aucune chaleur, mais où la froideur paraît elle-même comme engourdie. De temps à autre, un souffle d’air atone vient faire siffler les innombrables roseaux qui poussent dans les ténèbres. Les grenouilles tapies dans la vase, filles humides des fontaines, croassent continûment leur chant. Au-delà, d’autres bruits indistincts se laissent deviner dans le néant de l’obscurité : des aboiements, des plaintes, peut-être même un chant. Aucun moyen ne s’offre de traverser dans cette direction, mais en marchant encore cent ans, peut-être sera-t-il possible de rencontrer un passeur.

Deux silhouettes sveltes et tangibles apparaissent de part et d’autre de Lise. Deux mains vigoureuses viennent saisir les siennes. Un parfum de figes mûres et de raisin écrasé remplit ses narines, chassant l’odeur jusque-là omniprésente de la décomposition.

Une force irrésistible et douce fait se tourner Lise du côté opposé à l’eau stagnante. Dans une titanesque muraille de pierre noire se trouve creusée l’étroite embouchure du tunnel rocailleux et abrupt qui remonte vers la surface.

Lise n’est plus qu’une ombre frêle et ne se sent pas la force d’une telle ascension, mais ses deux guides la soutiennent et l’encouragent muettement. Rassemblant les cendres de sa volonté, elle fait un premier pas.

Puis un deuxième.

Puis un troisième, et d’autres encore.

À chacun d'entre eux, un souvenir récent se détache de sa mémoire pour demeurer en arrière, vestige désormais inutile d'une réalité abolie.

Lise ne se retourne pas et continue à s'élever vers la frontière où la mort ne sera plus qu'un profond sommeil dont elle pourra s'éveiller.

*Effacer tous les codes commençant par la lettre **D**.*

*Si le code **Couronne** est noté → [45](#)*

*Si le code **Charme** est noté → [54](#)*

Sinon → [63](#)

160

La conversation à l'interphone se montre bien plus brève que l'attente qui la précède :

— Mme Despart ? C'est...

— Lise ! Je t'ouvre, monte !

Quarante secondes et deux étages plus tard, la jeune femme pénètre dans l'appartement de la libraire. Celle-ci accueille son ancienne employée avec un grand sourire.

— Entre ! Fais comme chez toi !

Lise s'avance dans le modeste salon. L'aspirateur n'y a pas été passé depuis longtemps et des piles de livres – quelquefois renversée – encomrent près d'un tiers du plancher. Bien que la pièce semble avoir été aérée il y a peu, il flotte dans l'air une odeur légèrement morbide.

Mme Despart est vêtue et maquillée avec le même soin que d'ordinaire, mais il y a quelque chose de factice dans cette apparence. Son visage, qu'elle s'efforce pourtant de rendre aussi aimable que possible, est creusé d'une manière qui la fait paraître bien plus âgée que ses soixante-huit ans. Toute son attitude et chacun de ses mouvements décèlent un mal-être physique.

— Je m'excuse d'avoir disparu si abruptement l'année dernière, fait Lise. Vous avez dû avoir besoin de me trouver une remplaçante en urgence.

— Oh, ce n'était rien ! Je me suis surtout inquiétée de ne pas savoir ce que tu étais devenue. Ça m'a beaucoup rassurée quand j'ai su que tu allais revenir. Mais, tout de même, c'est une chance que tu sois passée aujourd'hui ; demain, je serai probablement absente.

— Vous... saviez que j'allais revenir ?

— Oui, c'était montré sur cet écran, tu sais ? Ça n'avait rien de difficile à comprendre. Il faudra que je remercie Flora si j'en ai l'occasion.

Lise dévisage la libraire, mais celle-ci, le regard un peu vague, ne semble pas avoir conscience d'avoir dit quoi que ce soit d'étrange. Perplexe, la jeune femme se raccroche au seul élément ne la contraignant pas à suggérer que les pensées de son interlocutrice viennent de quitter les rails :

— Vous voyez toujours Flora ?

— C'est même la seule personne que je vois encore régulièrement. Elle passe à peu près toutes les semaines. La dernière fois, elle venait de se mettre à la divination Ifa, qui est originaire d'Afrique de l'Ouest et se pratique avec des noix de palmier. Elle m'a expliqué comment s'y prendre, c'était très intéressant.

Juste après ces derniers mots, un spasme de douleur manifeste crispe la mâchoire de Mme Despart.

Lise l'invite à se reposer → [28](#)

Lise continue de bavarder avec elle → [51](#)

Lise lui demande si elle peut faire quelque chose pour lui être utile → [77](#)

Lise avait cultivé le réflexe, à chaque fois qu'elle voyait s'approcher Zohra Majibi, de conserver une attitude naturelle sans se troubler ni feindre une indifférence excessive. Elle ne réfléchissait qu'en un second temps aux motifs pour lesquels elle avait pu s'attirer des ennuis.

Rien ne se présenta à son esprit cette fois. En cinq ans et neuf mois, il ne s'était pas écoulé un seul jour sans qu'elle ne réfléchisse à son évasion future, mais le passage du temps lui avait enseigné la patience. Elle n'avait rien entrepris de subtiliser ou de saboter depuis un long moment déjà, et sa minutieuse collecte d'informations avait été trop circonspecte au cours des derniers jours pour justifier l'ire de sa principale geôlière.

L'identité de la deuxième personne, tout en confirmant à Lise qu'elle ne s'apprêtait pas à endurer une séance disciplinaire, augmenta sa perplexité

Cheveux platinés, visage de sphinx et élégance impeccable, Irène Corlin était devenue quelques semaines plus tôt l'une des assistantes particulières de Pierre-Bohémond Haudricourt. Lise n'avait encore rien pu apprendre de précis à son sujet – sinon qu'elle avait vingt-sept ans, tout comme elle-même – mais son ascension foudroyante en disait long aussi bien sur ses compétences que sur ses complaisances. Sa présence indiquait en tout cas que ce qui allait suivre revêtait un intérêt particulier pour le multimilliardaire.

La troisième personne surprit Lise pour la seule raison qu'elle ne la reconnut pas immédiatement. Antonin Faivre passait voir les jumelles au moins trois fois par semaine, sans compter les divers examens auxquels il les soumettait dans son laboratoire médical. Rien d'autre ne l'intéressait que les buts énigmatiques de ses recherches, et même sa soif intense de découverte conservait toujours quelque chose de froid.

D'où venait donc aujourd'hui cet éclat dans ses yeux, ces couleurs sur son visage, cette expression qui le faisait paraître dix ans plus jeune ?

— Bien, bien ! fit-il d'une voix vibrante. Vous êtes là toutes les deux. Toutes les trois, même ! car vous allez également vous trouver mise à contribution cette fois-ci, mademoiselle Maupin. L'expérience de cet après-midi va marquer un tournant ! Non, une révolution !

Une appréhension nébuleuse hérissa la peau de la jeune femme, lui prêchant la prudence, mais elle ne put néanmoins s'empêcher d'émettre une objection :

— Le temps que nous avons le droit de passer à l'extérieur n'est pas encore écoulé, monsieur Faivre, et c'est l'anniversaire des jumelles. Serait-il possible de nous accorder encore une petite demi-heure ?

Le scientifique fronça les sourcils, comme un homme tiré d'une agréable rêverie par un bruit strident.

— Hors de question ! Je ne vais pas patienter alors qu'il ne s'agit, en ce qui vous concerne, de guère plus qu'une prise de sang ordinaire.

— Une prise de sang ? Mais Hermeline et Calixta ne sont pas à jeun !

— Aucune importance. Majibi, je veux les voir toutes les trois dans mon laboratoire d'ici dix minutes !

La garde-chiourme en chef enjoignit aussitôt à Lise de ramener les jumelles au bâtiment, et fit signe à Rouillard et Fitzenthaler de les escorter.

— On ne peut plus jouer ? demanda Hermeline à sa mère avec une expression atterrée. Et on va encore nous faire des piqûres ?

— C'est pas juste, maugréa Calixta.

Lise sentit leurs regards peser sur elle. Un mélange de honte et de désespoir prit presque le dessus sur sa volonté, et elle dut cligner des yeux à plusieurs reprises pour en chasser les picotements avant qu'ils ne deviennent des larmes. Que pouvait-elle donc dire à ses filles ?

— *Il faut garder courage. Nous allons encore traverser des moments difficiles, mais un avenir agréable et tranquille viendra un jour.* → [60](#)

— *La méchanceté des autres ne compte pas. Tant que nous restons ensemble toutes les trois, ce sera assez pour être heureuses.* → [285](#)

162

Le costume flamboyant de l'individu contraste curieusement avec son attitude contemplative et morose. Au trois quarts vide, une bouteille de grand cru repose sur la table voisine à côté d'un masque d'or et de jais. En s'approchant, Lise reconnaît avec surprise le magnat de la pharmaceutique qui figure dans ses derniers souvenirs précis de la fête « Sin City ». Il marmonne quelque chose que la jeune femme doit tendre l'oreille pour saisir :

— Pourquoi ça n'a pas été moi ?

— Puis-je vous aider, Monsieur ?

L'homme se trouve de toute évidence dans un état d'ébriété avancée et Lise cherche le moyen d'en tirer parti. Mais il ne lui accorde pas un regard, continuant de fixer le liquide presque noir qui emplit son verre de cristal.

— J'étais là, moi aussi. J'étais juste à côté. Il ne m'a même pas accordé un coup d'œil.

— De qui parlez-vous ?

— Je ne vivais pour rien d'autre, même si je ne m'en rendais pas compte. Et maintenant, qu'est-ce que je peux devenir ?

— Peut-être vous sentiriez-vous mieux si vous rentriez chez vous.

— Pourquoi est-ce qu'il ne m'a pas choisi ? J'étais juste là, à côté, mais il a fait signe à cette bonniche. Alors que j'existe vraiment, que je comprends et que je vis, c'est une souillon qui a reçu sa faveur.

Au fond du gouffre creusé par l'oubli dans la mémoire de Lise, une irritation sourde commence à palpiter comme un lit de braise. Sa bouche s'ouvre malgré elle pour donner forme à ses sentiments tumultueux :

— Qui n'a pu l'obtenir ne la méritait pas.

Le milliardaire tourne vers elle son visage congestionné, comme remarquant pour la première fois sa présence.

— Je ne la méritais pas, moi ?

— Non. Tu n'es rien d'autre qu'un ventre monstrueux qui désire absorber toute la jouissance du monde. Parce que tu possèdes déjà tout et que cela ne suffit pas encore, tes désirs te paraissent d'un raffinement hors du commun. En réalité, tu fais tout entier partie de la bourbe qui empêche l'humanité de s'élever.

L'homme la regarde, bouche bée, semblant sur le point de pleurer.

— C'est toi, je te reconnais... Pourquoi est-ce qu'il... J'étais juste à côté !

— Tu ne comprendras jamais.

Lise lui tourne le dos et s'en va, ne sachant pourquoi elle a dit tout cela mais n'en regrettant pas un mot.

La jeune femme décide de ne pas s'attarder plus longtemps dans cette salle → [143](#)

163

Quelqu'un d'autre approche du sarcophage. Hermeline et Calixta ne semblent pas le remarquer, mais Lise tourne la tête et voit qu'il s'agit d'Antonin Faivre.

— Quel spectacle il offre, n'est-ce pas ? observe-t-il avec ferveur. Et ce n'est rien comparé à ce qui reste à venir. Bientôt, très bientôt, il s'éveillera et transformera le monde de façon inimaginable.

— Savez-vous seulement de quelle façon ? rétorque âprement Lise. Il me semble que vous avez depuis longtemps cessé de vous comporter en scientifique pour jouer à l'apprenti sorcier.

Un sourire dédaigneux plisse les lèvres du chercheur.

— Ne vous croyez pas capable de juger de mes actions simplement parce que vous en avez observé quelques-unes de façon superficielle. Tout ceci vous dépasse à un point que je ne saurais exprimer. Qu'il vous suffise de savoir que, dans trois mois seulement, l'humanité connaîtra grâce à moi la plus grande révolution jamais imaginée.

— *Et vous ne vous souciez naturellement en rien des risques que votre joli projet fera courir à mes filles.* → [131](#)

— *En tant que modeste fraction de l'humanité, je vous assure que je n'ai aucune envie de vivre dans un monde transformé par Iacchos.* → [191](#)

164

Noir ! Quelle richesse visuelle ! Quelle impression fascinante de profondeur ! Lise reste un instant étourdie par l'introduction soudaine d'une nouvelle couleur dans son environnement exsangue. C'est seulement dans un second temps qu'elle réalise que la merveilleuse veste noire, le magnifique pantalon noir et les splendides chaussures noires sont portés par Zohra Majibi.

L'agente de sécurité la considère en souriant à demi. Elle tient un plateau recouvert d'une cloche de verre translucide, qu'elle vient déposer sur la table au centre de la cellule

— Bonjour, Maupin, fait-elle avec une amabilité curieuse. Je t'apporte une bonne nouvelle : les intellos ont terminé cette expérience pour laquelle ils avaient besoin de toi. Ils vont te laisser tranquille.

— Quel jour sommes-nous ? demande Lise d'une voix encrassée.

— Le huit avril. Il est environ midi.

Il paraît inconcevable que cette période inexprimable de claustration puisse tout à coup être quantifiée avec une telle facilité : un mois et quatre jours.

— Et je vais pouvoir sortir ?

— D'ici deux ou trois heures. Il faudra juste qu'un docteur passe pour t'examiner une dernière fois...

Le sourire de Zohra Majibi s'élargit.

— ... mais ce ne sera guère qu'une formalité. En attendant, je t'ai apporté ton déjeuner.

Des mécanismes rouillés par la solitude et un ennui accablant cherchent à se remettre en marche dans l'esprit de Lise. Le comportement de la garde-chiourme est de toute évidence inhabituel. Quels motifs se cachent derrière lui ? Faudrait-il faire preuve de méfiance ?

La réponse semble toute proche, mais ces considérations se volatilisent aussitôt que Majibi soulève la cloche de verre, dévoilant une assiette de bœuf bourguignon. C'est la plus belle chose que Lise a jamais vu. L'harmonie de ses couleurs – le brun velouté de la viande, l'orange éclatant des carottes, le nacre des oignons, l'or pâle des pommes de terre – ne le

cède en richesse qu'à son arôme extraordinaire. À côté du plat se trouve un verre de vin à la teinte de grenat.

Lise cesse de réfléchir. Elle s'attable, saisit les couverts de bois et se met à manger. La saveur divine de la nourriture lui donne l'impression de revivre et elle s'attarde sur chaque bouchée, cherchant à en prolonger les sensations autant que possible. Zohra Majibi reste sans bouger, les mains dans le dos, suivant d'un regard satisfait chacun de ses mouvements.

Une fois ses sens extraits de leur léthargie forcée, Lise éprouve le besoin intense de désengourdir son cerveau en conversant. Il lui importe peu que la seule interlocutrice possible lui tienne lieu de principale geôlière depuis huit ans et demi ; toutes ses raisons de la haïr lui semblent en ce moment choses distantes.

Elle parle de sa vie telle qu'elle était avant sa détention → [198](#)

Elle décrit le contenu de son tout dernier rêve → [245](#)

Elle évoque l'état actuel du monde et son avenir → [269](#)

165

Lise se souvient du soir de la fête vénitienne – voilà presque dix ans – où sa tentative d'évasion l'a fait pénétrer pour la première fois dans cette serre. Le lieu a par la suite toujours conservé un caractère immuable à ses yeux. Elle sait que des réceptions ou des parties fines s'y sont fréquemment tenues, que du mobilier temporaire y a été installé, que Haudricourt et ses divers invités successifs y ont bu, discuté, ri et copulé. Ces scènes éphémères se sont succédées au fil du temps sans jamais apporter de réel changement à ce décor verdoyant où sommeille lacchos.

Et pourtant, de subtiles nouveautés apparaissent en ce moment au regard attentif. Les plantes grimpantes s'enroulent en vrille plus denses, menaçant de faire ployer les énormes treilles sous leur poids. Les figuiers poussant à l'extrémité de la salle ont grandi et les fissures que leurs racines creusent dans le marbre rouge s'étendent jusqu'au rebord de l'estrade. Les motifs ornant le sarcophage de pierre possèdent un éclat qu'ils n'avaient pas trois mois plus tôt.

Lise secoue la tête, se demandant si les vapeurs d'ichor répandues dans l'air ne commencent pas à affecter ses pensées. Cela expliquerait certainement pourquoi elle croit se souvenir de choses qui n'ont jamais eu lieu : le soir de la fête vénitienne, sa tentative d'évasion a échoué avant même qu'elle n'atteigne le manoir ; elle n'a découvert la serre que lors du deuxième anniversaire de ses filles, lorsqu'Antonin Faivre les y a fait venir toutes les trois.

Elle s'efforce de s'éclaircir l'esprit, devinant qu'elle aura besoin de toute sa lucidité pour faire face aux évènements à venir → [312](#)

Lorsque Lise avait dix ans et que son père la mettait au défi de comprendre ses tours de prestidigitation, il lui répétait fréquemment de se concentrer sur les mouvements de ses doigts et d'ignorer tout le reste.

Guilherme Heredia n'a sans doute pas été entraîné par un professionnel, mais lorsqu'il se retourne vers la jeune femme avec dans chaque main une coupe de champagne, seul un regard particulièrement attentif saisisait la façon dont il glisse dans celle de gauche une petite pastille qui s'y dissout aussitôt.

Lise n'éprouve aucune surprise, seulement un mépris glacé. Voilà un homme auquel son statut seul garantirait d'innombrables conquêtes, quand bien même il ne posséderait pas également la jeunesse et un physique agréable. Mais les femmes consentantes ne le font pas bander. Ses fantasmes de domination ne peuvent pas se satisfaire de jeux libertins, ni même supporter dans l'intimité la rencontre d'une volonté propre.

— Et voici le champagne ! déclare-t-il avec un chaleureux sourire. De première qualité, comme toujours chez notre ami Haudricourt.

Lise accepte d'un geste parfaitement naturel la coupe qu'il lui tend de la main gauche. Puis ils se joignent aux autres couples qui déambulent à travers la salle ornée de chefs-d'œuvre anciens et modernes.

Comptant sur son ample chapeau pour retarder le moment où les caméras dissimulées au niveau du plafond l'identifieront, la jeune femme se risque à retirer son masque pour pouvoir porter le verre à ses lèvres. Heredia examine son profil d'un air approbateur. La petite scène avec le producteur a dû lui donner l'impression aguichante que Lise possédait un caractère rétif et énergique, qu'il prendrait grand plaisir à soumettre, mais sans doute était-il impatient de découvrir ses traits. Satisfait, il boit sans plus attendre quelques gorgées, espérant de toute évidence qu'elle l'imitera.

Lise n'ingère bien entendu pas la moindre goutte, mais elle en donne adroitement l'impression, tirant parti de l'expérience acquise lors de nombreuses soirées trop alcoolisées entre étudiants. En passant près de la gracieuse fontaine située au centre de la salle, elle détourne l'attention de Heredia juste le temps de verser un peu de champagne dans l'eau tintinnabulante, afin que sa coupe ne reste pas trop visiblement pleine.

Il existe plusieurs drogues fort prisées par les violeurs, mais l'expression vacante de la femme sur laquelle le directeur de cabinet avait précédemment jeté son dévolu oriente les soupçons de Lise vers un produit en particulier. Peu à peu, elle commence à en simuler les premiers symptômes : sa démarche se fait un peu hésitante, sa langue trébuche sur quelques mots, son regard se perd dans le vague...

Elle préférerait faire durer la comédie un peu plus, mais le temps presse. Au moment opportun, elle se met à vaciller de façon ostensible. Heredia lui attrape le bras et elle s'affaisse alors complètement contre lui, le forçant à déposer son verre sur la table de cristal voisine pour pouvoir l'empêcher de tomber.

— Oh, je suis... désolée, fait-elle d'une voix pâteuse.

Tandis que tout le reste de son corps semble affligé d'une pesante maladresse, Lise tend la main vers la table et échange en un éclair les coupes dans le dos de Guilherme Heredia.

— C'est cette foule, fait le directeur de cabinet avec une sollicitude presque crédible. Vous avez besoin d'un peu d'air.

— Oui... Mais je veux d'abord finir ce champagne, je n'en ai jamais bu d'aussi bon !

S'étant redressée, Lise affecte une attitude soudain évaporée. Elle insiste pour trinquer, puis boit tout son champagne en quelques gorgées.

Heredia l'imité.

— Vous avez raison, il fait très chaud ici, fait la jeune femme. Est-ce que cela vous dérangerait beaucoup de me raccompagner ? Je suis venue avec quelqu'un d'autre, mais...

— Bien entendu ! C'est la moindre des choses...

Tout en escortant Lise hors de la salle, Guilherme Heredia utilise son softphone pour faire en sorte que sa voiture l'attende devant l'entrée principale du manoir → [13](#)

167

Toutes les danseuses se tournent brusquement vers Lise. Dans leurs visages flamboyant d'écarlate existent désormais des yeux pleins de colère et des bouches hurlant des cris sauvages. Les plus proches tendent vers elle des doigts meurtriers comme la serre d'un rapace.

*Si le code **Choisir** est noté, effacer ce code puis → [284](#)*

Sinon → [310](#)

168

Du point de vue des jumelles, les malédictions n'arrivaient qu'à des princes ou des princesses condamnés à attendre ensuite passivement que quelqu'un vienne les sauver. Appliquer ce concept à l'héroïne d'une histoire les contraignit à cogiter quelque peu.

— Et si Rose se retrouvait changée en flamme vivante ? avança Calixta.

— Comme une sorte de feu follet ? demanda sa sœur.

— Oui, mais qui serait vraiment brûlant.

— Oh ! Ce serait affreux dans une forêt. Elle aurait toujours peur de déclencher des incendies.

Lise suggéra que Rose parte en quête d'un remède à sa malédiction → [226](#)

Lise proposa que la fée trouve le moyen de tourner la malédiction à son avantage → [296](#)

169

Le sol bourbeux s'enfonce sous les pieds nus et s'attache un peu plus à eux à chaque nouveau pas. Le lourd clapotis de l'eau provient d'une distance qui semble faible, mais l'épaisse pénombre ne permet pas d'apercevoir la rive de ce qui pourrait aussi bien être un marécage qu'une rivière léthargique. Une humidité épaisse emplit une atmosphère où n'existe aucune chaleur, mais où la froideur paraît elle-même comme engourdie. De temps à autre, un souffle d'air atone vient faire siffler les innombrables roseaux qui poussent dans les ténèbres. Les grenouilles tapies dans la vase, filles humides des fontaines, croassent continûment leur chant. Au-delà, d'autres bruits indistincts se laissent deviner dans le néant de l'obscurité : des aboiements, des plaintes, peut-être même un chant. Aucun moyen ne s'offre de traverser dans cette direction, mais en marchant encore cent ans, peut-être sera-t-il possible de rencontrer un passeur.

Deux silhouettes sveltes et tangibles apparaissent de part et d'autre de Lise. Deux mains vigoureuses viennent saisir les siennes. Un parfum de figes mûres et de raisin écrasé remplit ses narines, chassant l'odeur jusque-là omniprésente de la décomposition.

Une force irrésistible et douce fait se tourner Lise du côté opposé à l'eau stagnante. Dans une titanique muraille de pierre noire se trouve creusée l'étroite embouchure du tunnel rocailleux et abrupt qui remonte vers la surface.

Lise n'est plus qu'une ombre frêle et ne se sent pas la force d'une telle ascension, mais ses deux guides la soutiennent et l'encouragent muettement. Rassemblant les cendres de sa volonté, elle fait un premier pas.

Puis un deuxième.

Puis un troisième, et d'autres encore.

À chacun d'entre eux, un souvenir récent se détache de sa mémoire pour demeurer en arrière, vestige désormais inutile d'une réalité abolie.

Lise ne se retourne pas et continue à s'élever vers la frontière où la mort ne sera plus qu'un profond sommeil dont elle pourra s'éveiller.

*Si le code **Écart** est noté, effacer tous les codes commençant par la lettre **E** ou **F**, puis → [72](#)*

*Si ni le code **Écart** ni le code **Abraxas** ne sont notés, effacer tous les codes commençant par la lettre **F** ou **G**, puis → [81](#)*

*Si les codes **Abraxas** et **Glissement** sont tous deux notés, effacer tous les codes commençant par la lettre **G**, puis → [90](#)*

170

Cette façade n'est éclairée que par quelques lampes murales et la lumière filtrant depuis les étages supérieurs, mais Lise ne s'en rapproche pas sans nervosité pour autant. Elle a remis son masque, mais le fait de dissimuler son visage ne constitue qu'une protection éphémère : si une caméra de surveillance la repère dans un endroit comme celui-ci, où aucun des convives de la fête ne devrait se trouver, les cerveaux électroniques veillant à la sécurité du manoir Haudricourt ne manqueront pas d'émettre des hypothèses.

Face à cette menace invisible et certaine, la seule stratégie valable est de ne pas perdre un instant. La jeune femme se dirige droit vers une porte voisine d'un large volet roulant, l'entrebâille le temps d'un coup d'œil prudent, puis se glisse à l'intérieur.

La pièce est une remise remplie d'appareils et instruments de jardinage. Lise passe entre deux rangées de tondeuses automatiques pour en atteindre au plus vite l'autre sortie, qui donne sur un couloir et l'écho peu distant de deux voix féminines.

— Non mais regarde-moi ça ! Quand je pense que cette pétasse bourrée m'a ensuite tourné le dos sans même un mot d'excuse...

— Et ça t'étonne ? Ces gens-là se sont donnés la peine de naître et ils trouvent que c'est déjà énorme. Ils se croiraient déshonorés en lâchant une parole aimable à quelqu'un qui a besoin de travailler pour vivre.

— Oui, tu as raison. Et en même temps, derrière leurs grands airs, ils sont tous pervers comme c'est pas permis. Tiens, en décembre dernier, j'ai entendu dire que...

Il s'agit de toute évidence d'employées temporaires, sans doute recrutées par DjinnServ. Lise avance un peu la tête, mais ne parvient à distinguer que vaguement leurs silhouettes sur sa gauche.

La jeune femme sait qu'un réseau de couloirs de service et de pièces utilitaires s'étend – partiellement en sous-sol – à travers le manoir tout entier. Elle n'a cependant jamais eu l'occasion d'en découvrir certaines parties, dont celle où elle se retrouve à présent. Les deux bavardes lui semblent se trouver du côté permettant de rejoindre au plus vite les lieux où se déroule la fête. À droite, le passage se prolonge sur une certaine distance et elle aperçoit des portes, des escaliers et une intersection.

*Noter le code **Coulisses**.*

Lise part discrètement vers la droite → [84](#)

Lise reste où elle se trouve et attend que les employées s'éloignent → [196](#)

Lise s'approche ouvertement des deux femmes et prétend être une convive égarée → [235](#)

171

Les façades encadrant l'étroit passage ne comportent aucune fenêtre, mais les motifs hermétiques qui les recouvrent semblent attacher à chacun des pas de Lise une attention malveillante. Elle avance avec une appréhension croissante, frémillant dans la tension funeste qui charge l'atmosphère.

Après un temps indéfini, elle débouche sur une vaste place au centre de laquelle des silhouettes écarlates dansent avec sauvagerie, accompagnées d'une musique discordante.

Lise s'approche de cet étrange spectacle → [26](#)

Lise emprunte une allée voisine pour quitter les lieux → [125](#)

172

La pensée qu'une manifestation a été violemment réprimée dans le quartier remplit Lise d'inquiétude et elle voudrait en savoir davantage. Malheureusement, l'imbécile qu'elle se contraint à écouter fait bientôt dériver sa conversation vers une histoire peu claire de projet immobilier :

— Tu comprends, quand il y a une opportunité de ce genre, l'important c'est d'avoir quelqu'un qui puisse aussitôt débarquer devant les technocrates pour leur mettre le deal tout fait entre les mains. « Voilà qui offre quoi, voilà comment il faut faire, un point c'est tout. » Bien sûr, les drones vont geindre que ceci et que cela, mais c'est pas important. Comme dit Sun Tzu, de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace ! Tant qu'on est les premiers à...

Le verbiage se poursuit à un débit diarrhéique, mais la jeune femme a cessé d'écouter. Cela l'attriste toujours de constater qu'en-dehors même de la caste des ultra-privilegiés, il existe tant de gens qui ne créent rien, n'apportent rien, ne contribuent à rien, mais espèrent tout de même dégager un profit en se glissant dans un interstice superflu de l'activité économique.

Lise achève sa deuxième tartine, finit son jus d'orange, puis se lève et s'en va.

Elle part dans la direction de l'espace vert du district → [237](#)

Elle emprunte une ruelle qui la mènera à la Librairie de l'Ouest → [272](#)

Elle décide de se rendre directement à l'université, après quoi elle pourra quitter le district sans plus s'attarder → [333](#)

Les vrilles s'enroulent en des torsades si denses et si épaisses qu'elles semblent constituer la véritable délimitation de la salle, bien davantage que le verre ou le marbre incarnat. Observant les feuilles innombrables qui étalent leur luxuriance depuis le sol jusqu'au dôme transparent au-dessus de sa tête, Lise réalise que les deux plantes grimpantes les plus représentées ici sont la vigne et le lierre.

Au milieu de ses parois verdoyantes, l'œil se trouve irrésistiblement attiré par le grenat princier des épaisses grappes de raisins. L'une d'entre elle pend juste devant le visage de la jeune femme.

— Venez tous, vous allez découvrir la chose la plus extraordinaire en ce lieu ! lance Haudricourt depuis l'estrade. Romilly, je ne t'ai pas invitée pour t'occuper de jardinage !

Lise répugne à tourner la tête. Les grains de raisin s'offrent à ses yeux comme autant de trésors moelleux, chacun recelant dans ses profondeurs sombres une sensation parfaite, non pas prolongée et adoucie comme dans les breuvages emplissant les verres à pied, mais succincte, brutale et incandescente.

Lise avale un grain de raisin → [304](#)

Lise se fraye un chemin parmi les grands sapins entourant la serre et débouche bientôt en terrain dégagé, sous le ciel piqueté d'innombrables étoiles. L'immense terrain de golf étend sur la gauche ses reliefs noyés sous des ténèbres informes. D'étranges cris plaintifs en proviennent de façon irrégulière, mais la distance ne permet pas de deviner s'ils proviennent des convives en fuite ou d'oiseaux nocturnes.

Sur la droite se dresse la façade vivement illuminée du manoir. Les bruyants échos de la musique ont cessé et il ne semble plus régner de ce côté qu'un silence épais.

Lise longe le gigantesque bâtiment sur une vingtaine de mètres avant d'atteindre une porte voisine d'un large volet roulant. La pièce sur laquelle ils donnent se révèle être une remise remplie d'appareils et instruments de jardinage. La lumière n'y semble pas fonctionner, mais l'éclairage provenant de l'extérieur est suffisant pour passer sans encombre entre deux rangées de tondeuses automatiques et atteindre la sortie opposée.

Lise éprouve une certaine hésitation en se retrouvant ensuite dans un couloir de service où ne se distinguent que quelques îlots de clarté hésitante, engendrés par les rares plafonniers fonctionnant encore. Répugnant à faire demi-tour, elle décide néanmoins de le suivre.

Le passage des années ne lui a rien fait oublier des coulisses du manoir qu'elle avait pu découvrir en tant qu'employée de DjinnServ, mais celles-ci ne lui sont pas familières et la déroutent même de plus en plus à chaque instant. Les intersections ne tardent pas à s'y multiplier, tissant un entrelacs de passages identiques dont la pénombre feutre les angles. Plus aucune porte ne se découpe dans leurs parois entièrement nues.

L'air est chargé d'une pesanteur stagnante. Lise a l'impression d'évoluer dans les profondeurs obscures d'une jungle, où ses sens ne perçoivent que des impressions fugitives et fragmentaires. Elle sursaute à plusieurs reprises en croyant saisir du coin de l'œil des mouvements tout proches, mais se découvre toujours seule. Elle s'efforce de marcher le plus silencieusement possible, craignant d'attirer une attention dont elle n'ose même imaginer la nature.

Alors qu'elle passe sous un plafonnier à l'éclat vacillant, Lise voit se découper dans la pénombre une silhouette animale, contre le noir opaque de laquelle luisent deux yeux aux reflets verts. Étrangement, cela lui inspire une autre réaction que la peur.

— Callie ?

Sa voix paraît assourdie à ses propres oreilles et elle ne reçoit nulle réponse. La présence s'est évanouie dans l'obscurité avec une prestesse féline. Lise ne saisit pas d'où lui est venue l'intuition de faire face à sa fille.

En poursuivant son chemin, il lui semble s'enfoncer toujours davantage dans une réalité étrangère à la raison mais ne tenant rien du rêve. Des forces primordiales s'adressent directement à son inconscient, menaçant de lui dévoiler d'inexprimables vérités. Son crâne lui apparaît comme une bulle fragile, dont l'éclatement dissoudra jusqu'à la dernière parcelle de son être dans un chaos plus terrible que le néant.

Lise respire profondément, s'efforçant de retrouver son calme. Elle ignore encore ce qu'elle peut espérer accomplir ici, mais une certitude limpide se forme dans son esprit : elle n'y parviendra pas si elle se laisse influencer par l'atmosphère brutale régnant dans ce labyrinthe.

Alors qu'elle atteint une nouvelle intersection, un bruit lui parvient depuis le couloir de gauche. Tournant la tête, elle aperçoit une silhouette qui n'a rien d'incertain : Zohra Majibi s'avance dans cette direction, tenant à deux mains son pistolet devant elle.

Lise réprime de justesse l'impulsion de s'enfuir en courant. Contrairement à l'agente de sécurité, qui traverse une poche de clarté relative, elle se trouve elle-même dans une pénombre suffisamment épaisse pour ne pas avoir encore été remarquée. Prenant soin d'éviter les gestes trop brusques, elle recule de manière à ce que l'angle du mur la dissimule à nouveau.

Elle rebrousse ensuite furtivement chemin jusqu'à l'intersection la plus proche → [340](#)

Elle se tapit ensuite de son mieux dans l'ombre et guette le passage de Zohra Majibi → [349](#)

Lise ne songe bientôt plus à élever la moindre objection tandis que sa fille lui dépeint d'une voix de plus en plus claire un monde de chant, de danse, de fruits et de miel, où les journées ne connaîtront aucune ombre et les nuits se passeront en festivités aux flambeaux dans de grandes clairières. Chacun sera protégé de la tristesse par l'immense force vitale qu'il partagera avec tous les autres. Il n'y aura plus qu'une joie sans limite.

Une préoccupation s'attache encore à l'esprit de Lise, mais il lui faut un long moment pour s'en souvenir :

— Et ton poignet ? Il faut s'en occuper... faire une transfusion...

— Ce n'est plus la peine, regarde.

Lise cligne des yeux et, en effet, sa fille se trouve désormais debout à côté du lit, un sourire radieux sur son visage qui a retrouvé toutes ses couleurs. Le bandage – immaculé – s’est détaché d’elle pour tomber sur le sol pareillement impeccable. Aucune marque n’est visible sur son bras.

Hermeline prend sa mère par la main pour l’emmener hors de la salle, dont tous les autres occupants ont soudain disparu.

— *Callie et moi, on veut que tu sois vraiment heureuse, poursuit-elle. Ce n’est pas juste que tu sois emprisonnée depuis si longtemps. Il faut d’abord qu’on te rende ce que tu as perdu à cause de ça* → [3](#)

176

Lise repousse de toutes ses forces Haudricourt, qui vacille et perd l’équilibre. Le multimilliardaire tend la main pour se raccrocher à elle, mais le bout de ses doigts n’atteint que le masque de céramique, qu’il arrache en tombant au visage de la jeune femme.

Les invités rient à ce spectacle, sans que leur chair déjà trempée de sueur ne ralentisse un instant son coït fiévreux.

Des imprécations s’échappent en un torrent confus de la bouche de Haudricourt. Ses désirs frustrés lui empourprent le visage, et ses yeux roulent avec fureur dans leurs orbites. A-t-il seulement réalisé qu’il n’a pas affaire à Romilly Orzon ?

Agissant par réflexe, la jeune femme ramasse son masque juste avant de descendre de l’estrade. Il pourrait encore se montrer utile si elle parvient à s’échapper de cette pièce.

Lise se précipite vers la grande double porte par laquelle le groupe est entré → [111](#)

Lise cherche un autre moyen de quitter les lieux → [209](#)

177

Duroy et deux autres infirmières se trouvent dans la principale salle médicale. Elles s’empressent aussitôt autour de Lise, la faisant allonger sur un lit avec des murmures ostensiblement compatissants.

— Oh, regardez ces marques !

— Majibi devrait montrer plus de retenue !

— Ma pauvre, tu dois vraiment avoir très mal !

— Il faudra que tu prennes beaucoup de repos en bougeant le moins possible, tu te rétabliras plus vite !

Au milieu ce déluge de paroles creuses, l'une d'elles prend tout de même l'initiative d'étaler une pommade sur le dos de Lise. Celle-ci tressaille un peu, ce léger contact suffisant à accentuer la douleur cuisante.

— Tout de même, tu n'es pas raisonnable, la gronde Duroy. Cela faisait presque six mois que nous ne t'avions pas vue arriver esquintée comme ça, et je te croyais finalement assagie. Avec des filles comme les tiennes, qui sont presque grandes, tu devrais donner un meilleur exemple de maturité. Je sais bien, tu as des raisons de te plaindre, mais ça ne sert à rien de lutter contre le vent. Zohra Majibi peut se montrer très raisonnable quand on sait la prendre. Si tu acceptais de ranger un peu ta fierté et de...

Lise garde son calme → [251](#)

Lise explose → [315](#)

178

— La méchante va se changer en lion pour dévorer Rose ! déclara aussitôt Calixta.

— Rose se métamorphose en frelon pour piquer le lion ! riposta sa sœur.

— Alors le lion se transforme en araignée pour attraper le frelon !

— Et le frelon devient une hirondelle pour gober l'araignée !

Les jumelles se livrèrent avec entrain à ce jeu de papier-caillou-ciseaux protéiforme, recourant bientôt à des créatures surnaturelles qu'elles rendirent de plus en plus extravagantes. Lise sourit et les laissa s'amuser un moment ainsi.

Alors qu'elle s'apprêtait à les aiguiller vers un dénouement, le va-et-vient fut interrompu par un bruit qu'elles reconnurent toutes trois aussitôt : quelqu'un déverrouillait la porte de leur lieu de détention → [300](#)

179

Le sol bourbeux s'enfonce sous les pieds nus et s'attache un peu plus à eux à chaque nouveau pas. Le lourd clapotis de l'eau provient d'une distance qui semble faible, mais l'épaisse pénombre ne permet pas d'apercevoir la rive de ce qui pourrait aussi bien être un marécage qu'une rivière léthargique. Une humidité épaisse emplit une atmosphère où n'existe aucune chaleur, mais où la froideur paraît elle-même comme engourdie. De temps à autre, un souffle d'air atone vient faire siffler les innombrables roseaux qui poussent dans les ténèbres. Les grenouilles tapies dans la vase, filles humides des fontaines, croassent continûment leur chant. Au-delà, d'autres bruits indistincts se laissent deviner dans le néant de l'obscurité : des aboiements, des plaintes, peut-être même un chant. Aucun moyen ne s'offre de traverser dans cette direction, mais en marchant encore cent ans, peut-être sera-t-il possible de rencontrer un passeur.

Deux silhouettes sveltes et tangibles apparaissent de part et d'autre de Lise. Deux mains vigoureuses viennent saisir les siennes. Un parfum de figes mûres et de raisin écrasé remplit ses narines, chassant l'odeur jusque-là omniprésente de la décomposition.

Une force irrésistible et douce fait se tourner Lise du côté opposé à l'eau stagnante. Dans une titanesque muraille de pierre noire se trouve creusée l'étroite embouchure du tunnel rocailleux et abrupt qui remonte vers la surface.

Lise n'est plus qu'une ombre frêle et ne se sent pas la force d'une telle ascension, mais ses deux guides la soutiennent et l'encouragent muettement. Rassemblant les cendres de sa volonté, elle fait un premier pas.

Puis un deuxième.

Puis un troisième, et d'autres encore.

À chacun d'entre eux, un souvenir récent se détache de sa mémoire pour demeurer en arrière, vestige désormais inutile d'une réalité abolie.

Lise ne se retourne pas et continue à s'élever vers la frontière où la mort ne sera plus qu'un profond sommeil dont elle pourra s'éveiller.

*Si le code **Écart** est noté, effacer tous les codes commençant par la lettre **E** ou **F**, puis → [72](#)*

*Sinon, effacer tous les codes commençant par la lettre **F**, puis → [81](#)*

Lise reste immobile, cherchant à se concentrer sur des idées qui lui échappent de plus en plus. Au bout d'un moment, elle réalise avec un vague étonnement qu'elle peut de nouveau voir. Ses yeux se sont rouverts d'eux-mêmes, mais ne lui révèlent plus aucune vision aberrante : la pièce a retrouvé toute la banalité de son apparence ordinaire.

Calixta se tient juste devant elle et son visage trahit une vive inquiétude.

— Il ne faut pas que tu restes ici, maman, déclare-t-elle d'un ton ferme. C'est beaucoup trop dangereux !

Sans perdre un instant, elle entraîne sa mère hors de la salle → [280](#)

181

Un homme situé près de l'une des sorties de salle attire soudain l'œil de Lise. Son costume noir, sa chemise blanche et ses chaussures luisantes, bien que de qualité objectivement correcte, paraissent grossiers au milieu de cette débauche d'élégance vestimentaire. Les seuls éléments de sa tenue qui évoquent le carnaval vénitien sont un masque et un tricorne pareillement sobres. Il ne s'agit de toute évidence ni d'un convive, ni d'un membre du petit personnel.

Balayant les parages du regard, la jeune femme remarque vite deux autres personnages très similaires : l'un posté au bas de l'escalier, l'autre déambulant du côté de l'entrée principale du manoir. La façon attentive dont ils observent les membres de la foule ne laisse guère de doute : le service de sécurité sait déjà qu'elle se trouve ici !

Un frisson glacé parcourt la nuque de Lise, mais elle se force à rester calme. Ces gros bras ont certainement pour instruction de perturber la fête le moins possible et, du reste, ils ne doivent pas encore se trouver en grand nombre ici. Dans l'immédiat, ils prévoient sans doute de veiller sur les issues de la salle et de ne passer à l'action que s'ils l'identifient avec certitude.

Lise se glisse dans les toilettes les plus proches → [283](#)

Lise emprunte un couloir de service qui lui est familier → [331](#)

182

Le regard de Raymond retrouve toute sa lucidité en même temps que son visage se décompose.

— Pierrot Haudricourt ? Tu as eu des emmerdes avec lui ? Et tu viens te planquer ici ? Mais tu déconnes complètement !

— Je ne compte pas me « planquer » dans cet immeuble à l'abandon. Je voulais seulement...

Le jeune homme ne l'écoute plus. Coiffant une version beaucoup plus légère de son casque de réalité virtuelle, il entame une série de manipulations. Ses gants, grâce auxquels il interagit avec le contenu de ses jeux, lui permettent aussi d'effectuer toutes sortes d'opérations informatiques. Lise, dont l'ignorance en la matière est totale, trouve que sa façon d'agiter les doigts dans le vide lui donne un air de cybermagicien.

— Les mecs qui bossent pour Haudricourt ont tous les accès imaginables auprès du ministère de la Sécurité, marmonne Raymond tout en œuvrant. Ils ont accès à la moindre de leurs informations et ils peuvent directement donner des ordres à...

Une exclamation furieuse lui échappe :

— Putain, j'en étais sûr ! Il y a des flics qui se dirigent droit par ici, les plus proches seront là dans même pas deux minutes, il faut que tu foutes le camp tout de suite !

Lise ne gaspille pas une seconde à discuter son injonction. Elle se trouve déjà dans le couloir lorsqu'elle lui lance un adieu, et dévale ensuite quatre à quatre les marches de l'escalier.

Parvenue au rez-de-chaussée, elle réalise qu'il est trop tard pour sortir comme elle est entrée. Filant jusqu'au modeste « salon de détente » de la résidence universitaire, elle y ouvre une fenêtre et se glisse souplement à l'extérieur à l'instant même où des bruits de pas pesants résonnent dans le hall d'entrée.

Lise s'éloigne sans tarder du bâtiment et suit un itinéraire aussi discret que possible pour quitter le campus → [119](#)

183

— N'essaie pas de noyer le poisson avec ta philosophie à la con ! vocifère Marzat. Le monde ne se porte pas bien, c'est entendu, mais il est toujours resté logique ! Il y a quelques semaines, il l'était encore !

— Tu veux dire qu'il était prévisible. Ça n'est pas la même chose que d'avoir du sens.

— La ferme et réponds ! Je sais qu'il se passe quelque chose d'anormal dans l'enclave Haudricourt et que tu es en plein dedans ! Tu vas tout me raconter et tout de suite !

*Noter le code **Fissure**.*

— *Je sais seulement que j'ai été retenue prisonnière. J'ai oublié presque tout ce qui s'est passé pendant ces dix mois. → [203](#)*

— *Haudricourt et sa clique consomment de la drogue dans le cadre d'un pseudo-culte centré sur le plaisir.* → [217](#)

— *Les ultra-riches préparent le jour où ils claqueront pour de bon la porte au nez du reste de l'humanité. Difficile de qualifier ça d'anormal quand ça n'a rien de nouveau.* → [232](#)

184

Après seulement quelques enjambées, les motifs incohérents de la fresque entourent Lise de toutes parts, ne semblant plus rattachés au moindre support. Les lignes, palpitant d'un vif éclat rouge, emplissent l'espace de courbes qui échappent aux lois de la géométrie. La largeur, la hauteur et la profondeur semble un contenant étriqué, menaçant d'éclater sous la pression intérieure de tout ce qu'elles ne peuvent englober.

Les sens de l'équilibre et de l'orientation se révoltent face à cet environnement absurde. Lise respire profondément, s'efforçant de résister à un haut-le-cœur qui n'est pas seulement physique.

Au milieu de ce chaos écarlate, une impression de mouvement indéfinissable lui frappe soudain le regard.

Lise se dirige dans cette direction → [107](#)

Lise s'arrête et cherche à comprendre ce qui l'entoure → [294](#)

185

Le premier mouvement que Lise esquissa dans sa direction suffit à décider l'individu à intervenir. En trois enjambées, il vint s'interposer entre elle et le producteur courtaud.

— Allons, allons, dit-il à ce dernier, il faudrait arrêter de beugler des insanités, ça dérange tout le monde.

— Qu'est-ce que tu veux, toi ? C'est entre elle et moi, alors occupe-toi de ton cul !

Le nouveau-venu retire son masque, révélant son identité : le jeune et puissant directeur de cabinet au ministère du Travail et de l'Éducation.

— Encore à jouer les pourvoyeurs de chair fraîche, hein ? commente-t-il avec dérision. Au cours des derniers mois, j'ai reçu au moins trois plaintes d'agences de courtisanes qui te dénoncent pour concurrence déloyale.

Le producteur est trop hors de lui pour reculer, même face à un tel personnage.

— Moi aussi, je sais des choses ! vocifère-t-il. Et qui relèvent d'un autre code que celui du travail ! Tu veux que je te dise combien de poulettes porteraient plainte contre toi si on les y encourageait un peu ?

Le ton continue de monter, suscitant des remous dans la foule environnante. Lise s'est rapprochée de la femme que le secrétaire de cabinet couvait du regard un peu plus tôt. Celle-ci conserve une expression tout à fait apathique derrière son loup noir, et ses yeux ne semblent rien observer en particulier. Elle tient mollement une coupe de champagne qui n'est qu'à moitié vide. Une enquête réalisée par des collègues de L'Arbre-Monde revient à l'esprit de la jeune journaliste.

L'altercation est en passe de virer au pugilat et Lise juge le moment bien choisi pour filer jusqu'à l'escalier qui lui permettra de quitter l'esplanade. Elle prend juste le temps de donner à sa voisine un léger coup de coude qui lui fait renverser le contenu – très probablement drogué – de son verre. Puis elle part en affectant une démarche naturelle, comme si rien de ce qui se passe derrière elle ne la concernait.

Une dizaine de secondes plus tard, franchissant la colonnade, elle pénètre à l'intérieur du manoir et se retrouve dans une vaste salle claire, étincelant de lumière, de miroirs et de lustres → [320](#)

186

Le champ de vision de Lise se réduit un instant plus tard aux cartons contre lesquels elle vient de se tapir et au sol de béton. Elle reste ensuite immobile, le cœur battant comme celui d'un animal traqué. Les bruits d'activité qui parviennent à ses oreilles ne lui fournissent aucune information sur les mouvements de l'agente de sécurité.

La jeune femme réalise que l'inaction ne la sauvera pas si quelqu'un d'autre arrive par la porte voisine ou si Zohra Majibi décide d'emprunter celle-ci pour quitter les lieux. Le temps, du reste, joue contre elle. Mais l'appréhension accumulée depuis son réveil sature à présent ses nerfs, menaçant de la paralyser.

Lorsque Lise se risque enfin à jeter un coup d'œil furtif hors de sa cachette, elle découvre avec un soulagement indicible que l'agente de sécurité, loin de se rapprocher de sa position, examine pour le moment l'intérieur des véhicules en train d'être chargés. Manifestement déconcertés, les employés de DjinnServ s'efforcent de maintenir la cadence de leur travail autant que possible.

Majibi abandonne finalement son inspection inutile et se dirige d'un pas irrité vers l'autre extrémité de la zone de chargement. Elle approche ce faisant son softphone de sa bouche, sans doute pour communiquer ses observations à ses collègues.

Une fois que l'agente de sécurité a quitté les lieux par une porte distante, Lise se redresse d'un bond et se dirige droit vers le camion qu'elle a remarqué. Quelques bruits de voix lui parviennent sur sa droite et elle réalise en tournant la tête que les manutentionnaires l'ont aperçue. Réalisant qu'aucune comédie ne donnera à son comportement une apparence moins suspecte, la jeune femme se prépare à courir.

Mais personne ne cherche à l'arrêter ou à rappeler Majibi, laquelle ne doit pas se trouver encore bien loin. Solidarité passive envers quelqu'un qu'ils croient être une collègue s'étant attirée des ennuis ? Désir prudent de ne pas se mêler d'une affaire qui ne les concerne pas ? Impossible à dire.

Le véhicule a été garé non loin de la très large ouverture donnant sur l'extérieur ; sans doute devait-il y attendre que ce soit son tour d'être chargé. Lise grimpe dans l'habitacle, referme la portière et active le tableau de bord avec le softphone passé à son poignet. Ne distinguant aucune agitation particulière dans le rétroviseur, elle met ensuite le moteur en marche, saisit le volant et dirige le camion hors de la zone de chargement et de déchargement.

Tout se passe bien jusqu'ici, mais la jeune femme reste nerveuse, sachant qu'elle doit encore sortir de l'enclave → [154](#)

Un grand tremblement parcourt Roland Marzat des pieds à la tête. Il saisit la bouteille de whisky encore pleine d'un geste convulsif et s'efforce de l'ouvrir. N'y parvenant pas d'une seule main, il dépose son pistolet, retire le bouchon, puis approche un verre pour le remplir.

Il n'a pas achevé la moitié de tout cela lorsque la jeune femme se précipite en courant hors de la pièce. Elle entend derrière elle un hurlement inarticulé et le fracas assourdissant d'une détonation, mais elle n'en détale que plus vite, traversant couloirs et escaliers comme si elle volait.

Un soulagement indicible l'emplit lorsqu'elle atteint enfin l'extérieur. Dans cet air saturé de chaleur et de bruits, parmi ces passants qui semblent chacun vibrer comme la corde d'un arc, elle a le sentiment de pouvoir à nouveau respirer.

Le souvenir de ses paroles récentes la trouble presque davantage que la folie incompréhensible de son ancien ami. Pense-t-elle réellement en son for intérieur que rien ne détournera l'humanité du gouffre vers lequel elle marche les yeux ouverts ? Avec le recul, cette perspective lui inspire une répugnance viscérale.

Lise décide de remettre cette question à plus tard. Comment pourrait-elle réfléchir lucidement à ce qu'elle croit ou non après une succession si effrénée d'évènements étranges ?

Dans l'immédiat, sa priorité doit être de quitter la métropole → [298](#)

188

Lise tenta de reprendre la leçon, mais l'atmosphère ne se prêtait plus à la créativité. Après quelques efforts inutiles, elle se résolut à laisser ses filles jouer calmement jusqu'à l'heure du déjeuner.

Le repas fut apporté par le monte-plat à midi précise. Il incluait de la viande de bœuf – un petit luxe dans le monde extérieur à l'enclave privée – ainsi que des petits pois, du fromage et des fruits secs. Deux carafes pleines l'accompagnaient.

Lorsqu'elles eurent toutes trois fini de manger, Lise attacha avec des rubans les volumineuses chevelures de ses filles en queues de cheval, puis les fit repasser brièvement par la salle de bain. Zohra Majibi arriva à treize heures dix avec deux agents de sécurité pour les conduire au laboratoire.

Le bâtiment tout entier – dépendance du gigantesque manoir Haudricourt – avait été construit voilà une dizaine d'années aux fins de recherches bien particulières. Il se trouvait désormais consacré exclusivement à Calixta et Hermeline. Leurs bilans de santé hebdomadaires mobilisaient à eux seuls cinq pièces remplies d'un matériel aussi sophistiqué que coûteux.

Les prélèvements de sang se déroulaient dans une vaste salle blanche, baignant perpétuellement dans l'éclat des néons et l'odeur morbide du désinfectant. En y entrant, Lise découvrit sans surprise une équipe médicale qui n'attendait qu'elles ; Antonin Faivre n'était en revanche pas présent.

L'infirmière Duroy conduisit les jumelles jusqu'à deux chaises.

— Asseyez-vous là, les puces ! fit-elle de son ton jovial qui ne manquait jamais d'hérisser Lise. Je vais vérifier si vous avez assez de fer dans le sang.

— Est-ce qu'on pourra encore avoir des bonbons ? voulut savoir Hermeline.

— Pas cette fois-ci, louloute. Il ne m'en reste plus.

— Même pas deux tout petits ?

Derrière sa bonhomie affectée, Duroy n'avait de toute évidence aucune intention de céder. Quelqu'un devait lui avoir fait la leçon : l'alimentation des jumelles était strictement surveillée.

Lise décida de ne pas laisser sa fille insister en vain :

— *Ne sois pas gourmande comme ça, Mélie. Tu viens juste de beaucoup manger, tu n'as pas besoin de bonbons par-dessus le marché.* → [266](#)

— *Il ne faut pas t'attendre à ce que les gens te fassent des cadeaux, Mélie, c'est la meilleure façon de ne pas être déçue.* → [317](#)

189

L'habitude de la captivité a forgé des chaînes invisibles si pesantes que Lise hésite une demi-seconde à passer à l'action. Puis elle se jette sur le chercheur avec la sauvagerie d'une panthère défendant sa portée.

Elle lui griffe le visage, lui mord la main, le frappe à la gorge, à l'épaule, à la poitrine, au ventre, à l'entrejambe, aux cuisses. Il se défend maladroitement, ballotté par la grêle de coups comme un pantin de chiffon. Son corps malmené se tord, se creuse, s'affaisse et finalement se disloque tout entier.

Lise s'arrête, haletante. Une lumière chaude règne de nouveau entre les treilles luxuriantes. Faivre s'est volatilisé, mais aussi tous les convives qui buvaient, riaient et devisaient gaiement à proximité un instant plus tôt. Il ne reste pas même les élégantes tables de verre installées là pour la réception.

Hermeline et Calixta entourent leur mère et l'aident à se relever.

— Viens, maman, on va te faire sortir d'ici.

— Il ne sera jamais rien arrivé de mal.

Lui tenant chacune une main, elles l'emmènent hors de la serre → [328](#)

190

Lise ressortit de la salle de bain pleine de tonus et de volontarisme. Elle repassa dans les chambres des jumelles, qu'elle tira sans pitié hors de leur lit, puis se rendit dans la pièce principale de leur lieu de détention.

Vingt-cinq mètres carrés, des murs d'une couleur crème la plus banale possible, un mobilier sobre, un monte-plat, quelques livres pour enfants, des fournitures pour la plupart basiques et aucun appareil électronique plus avancé qu'une horloge. Le seul attrait pour les yeux était la grande baie en verre blindé donnant sur le jardin, mais encore fallait-il que le soleil se soit levé, ce qui n'arrivait que tardivement en cette mi-janvier.

C'était à l'intérieur de cette pièce que Lise passait le plus clair de son temps. Elle y mangeait avec ses filles, leur enseignait, les distrayait, les regardait jouer...

En début de journée, cet espace se trouvait cependant à sa disposition exclusive pendant une demi-heure au grand minimum : Calixta aimait les douches longues et Hermeline les préférait interminables. Lise avait plusieurs fois songé à leur faire la leçon à ce sujet, mais elle ne s'était jamais trouvée une conscience écologique assez doctrinale pour cela. L'enclave privée vampirisait de toute façon les nappes phréatiques bien au-delà de ses limites officielles. À quoi bon priver deux fillettes de sept ans d'un léger plaisir quand l'eau ainsi économisée ne servirait qu'à abreuver marginalement davantage le vaste golf de Pierre-Bohémond Haudricourt ?

En attendant que l'une ou l'autre finisse par ressortir de la salle de bain, leur mère comptait bien profiter de son petit moment personnel de temps libre. Elle le consacrait à des occupations qu'elle variait régulièrement.

Elle s'était depuis peu remis au dessin → [6](#)

Elle s'essayait à la méditation → [113](#)

Elle écrivait actuellement de la poésie → [224](#)

Seul le silence lui répond. Le chercheur est perdu dans l'examen de son verre d'ichor, comme si une vision prophétique venait de lui apparaître à la surface du liquide écarlate.

Lise réalise tout à coup que le brouhaha élégant de la réception a cessé de lui parvenir aux oreilles. Un coup d'œil lui révèle que tous les convives se trouvent pareillement absorbés par leurs pensées, ne semblant plus avoir la moindre conscience les uns des autres. Les rayons du soleil éclairent les murailles végétales d'un éclat figé.

Saisie d'un brusque pressentiment, Lise se retourne pour découvrir que ses deux filles la regardent avec des expressions stupéfaites.

— Tu ne veux pas le voir se réveiller ? demande Calixta.

— Tu ne veux pas qu’il change le monde ? renchérit Hermeline.

Aucune réponse ne se présente spontanément à l’esprit de Lise. Le sujet a toujours existé à l’arrière-plan de leur captivité, mais elle ne l’a jamais abordé de façon directe avec ses filles, craignant de donner ainsi une substance à ce qu’elle désire n’être qu’une chimère fantasmagorique.

Une étrange rigidité s’empare de l’atmosphère, comme si l’air perdait peu à peu toute fluidité. La respiration de Lise devient sourdement oppressée. Il faut qu’elle dise quelque chose, même si elle se sent la gorge sèche.

— *Je ne veux pas d’une ère nouvelle si elle est inhumaine.* → [305](#)

— *Je veux être libre, sans maître ni dieu.* → [323](#)

192

Le café ouvre dès sept heures, mais lorsque Lise débouche sur la placette colonisée par ses petites tables circulaires et ses chaises cuivrées, c’est pour découvrir que l’établissement est curieusement peu fréquenté ce matin.

Les quelques clients installés ici et là, seuls ou par deux, ont tous au moins la trentaine. Il n’y a rien qui ressemble aux habituels groupes d’étudiants prenant ici leur petit déjeuner dans un brouhaha convivial. Ce n’est pourtant pas le week-end et la rentrée universitaire a dû avoir lieu il y a quelques semaines.

Lise hésite, se demandant pour quel motif le Rabelais aurait pu passer de mode auprès de sa clientèle principale.

Elle décide d’attendre un petit quart d’heure, au cas où se présenterait quelqu’un de sa connaissance → [85](#)

Elle quitte les lieux et se dirige vers l’espace vert du district → [237](#)

Elle emprunte une ruelle qui la mènera à la Librairie de l’Ouest → [272](#)

Elle décide de se rendre directement à l’université, après quoi elle pourra quitter le district sans plus s’attarder → [333](#)

193

Dix-huit cartes plus tard, Lise doit admettre qu'elle n'aurait pas trouvé cette séance de divination plus abstruse si elle avait impliqué des noix de palme. Sa connaissance du tarot divinatoire – fort mince, faute d'intérêt réel – n'a jamais dépassé les vingt-deux arcanes majeurs : la Maison Dieu, le Pendu, la Papesse et les autres. Mais elle n'a retourné depuis le début de cette lecture que des arcanes mineurs. Comment deviner les significations respectives d'un As de Deniers, d'un Quatre de Bâtons, d'un Dix d'Épées et d'un Roi de Coupes ?

Ce qui reste si hermétique pour elle inspire en revanche beaucoup Flora. Penchée sur les lames avec toute la concentration minutieuse d'une archéologue, elle extrait de chaque détail de leur disposition des observations de plus en plus élaborées :

— Toutes ces forces mystiques semblent maintenant derrière toi, un peu comme une tempête en train de s'éloigner. Mais tu n'es pas encore complètement hors de leur portée. Je pense que ce serait trop risqué de t'emmener voir le spectacle du Thiase. Hmm... Ce Trois d'Épées et ce Cinq de Coupes que tu viens de retourner me dérangent, d'autant plus qu'ils sont tous les deux renversés. Tu n'es pas simplement isolée de ton passé, on dirait qu'il y a une période – peut-être assez brève, mais importante – qui s'est retrouvée sacrifiée dans sa totalité. Choisis une dernière...

Le tintement de son softphone, qu'elle avait laissé sur la commode entre un ankh et un attrapeur de rêves, vint l'interrompre.

— Ah zut ! j'avais oublié de l'éteindre. Choisis une dernière carte et retourne-la devant toi, je vais juste voir ce que c'est.

Lise s'exécute et un sourire contraint lui plisse les lèvres à la découverte du résultat : elle a finalement pioché un arcanes majeur.

Flora revient s'asseoir devant la table basse un instant après.

— C'est la fille dont je te parlais tout à l'heure qui m'envoie un message. Elle veut passer me voir, je n'ai pas compris pourquoi. Quelle lame est-ce que tu as révélée ? Oh...

— Oui, elle ne fait pas miroiter des perspectives d'avenir très encourageantes.

— L'arcanes de la Mort n'est pas à prendre au pied de la lettre, s'empresse de préciser la jeune néo-hippie. C'est un symbole de grands changements et de transformation, il annonce souvent le renouveau.

— Mais la carte est à l'envers, observe Lise. Est-ce que ça ne la rend pas plus négative ?

— En théorie, si, admet Flora à contrecœur. Mais on ne peut pas l'interpréter juste par elle-même. Des significations bien plus subtiles sont possibles, telles qu'un retour abrupt à un état antérieur. Lorsque Zohra sera là, elle pourra te raconter la fois où...

— Zohra ?

— L'amie avec laquelle je suis allée voir le spectacle du Thiase. Lorsqu'on en est revenues, elle était encore toute secouée, alors que ce n'est vraiment pas une fragile d'habitude. Pour la calmer, je lui ai fait tirer les cartes et elle a aussi obtenu...

Une terrible intuition écrase toutes les autres pensées de Lise. Il lui semble que l'univers entier l'observe en se retenant à grand-peine de rire.

— Son nom de famille ne serait pas Majibi, par hasard ? s'entend-elle demander.

— Oh, tu la connais ?

— Si je la...

La gorge de Lise se crispe avec une telle violence qu'il lui faut un instant pour retrouver l'usage de sa voix.

— Elle travaille pour Haudricourt ! C'est elle, la garde-chiourme dont je t'ai parlée !

L'espace d'une seconde, Flora semble avoir été frappée par la foudre. Puis elle se reprend et une expression inhabituellement sérieuse se peint sur son visage.

— Il faut que tu partes tout de suite. Lorsqu'elle m'a écrit, elle devait déjà se trouver tout près d'ici. Pour éviter de la croiser, le plus sûr serait que tu sortes par la fenêtre : il y a une passerelle à peine deux mètres en contrebas.

Tout en se levant, elle désigne du doigt la carte sur laquelle un squelette stylisé brandit une faux d'un blanc cru.

— Ce n'est pas une coïncidence si tu as retourné ça juste au moment où je lisais le message. Je ne sais pas exactement ce que prédit cette lame, mais ça se réalisera si tu rencontres Zohra !

Lise sort par la fenêtre sans perdre de temps → [286](#)

Lise quitte l'appartement par la porte → [297](#)

À l'abri de ses paupières, Lise échappe enfin à ces aberrations visuelles et sa raison peut reprendre le dessus sur ses sens torturés. Elle se demande si elle a vraiment effectué le moindre mouvement depuis le début de ce cauchemar éveillé. Quoi qu'il en soit, elle est certaine de toujours se trouver dans une pièce ordinaire de vingt-cinq mètres carrés, et non devant une vaste plaine écrasée sous un ciel abominable.

Ses hallucinations doivent avoir trouvé racine dans son cerveau, sans quoi elles ne posséderaient pas une telle intensité. Lise s'efforce de démêler leur emprise insidieuse.

*Si le code **Choisir** est noté, effacer ce code puis → [135](#)*

Sinon → [180](#)

195

— Nan, mais ces types sont les moutons ultimes, tout juste capables de répéter en boucle les mêmes conneries sur des sujets auxquels ils ne connaissent rien à rien. Ils buggeraient complètement si tu essayais de leur faire comprendre les grands principes économiques. Comme dit Machiavel, il y a des gens qui préféreraient rester toute leur vie dans une caverne à regarder le mur plutôt que de sortir au grand jour et d'affronter la...

Lise abat brusquement sa main sur la table juste devant lui, interrompant la conversation et faisant se retourner vers eux les quelques autres clients.

— La moitié de la planète se casse déjà la gueule, déclare-t-elle en fixant l'homme stupéfait dans les yeux. Tu crois que l'élite t'enverra un carton d'invitation pour la rejoindre lorsque ça arrivera ici aussi ? Ils ont déjà leurs forteresses, leurs soldats et leurs larbins. Ils sécurisent toutes les ressources dont ils ont besoin. Lorsque tu auras perdu tous tes petits plaisirs et que tu retrouveras à vivre comme un serf du treizième siècle, il sera un peu tard pour te demander à qui servent vraiment tes grands principes économiques !

Elle lui tourne le dos et s'éloigne à grandes enjambées. Derrière elle, la conversation reprend sur un ton estomaqué :

— T'as entendu ça ? Ah non, mais une cinglée complète, t'imagines même pas ! Elle a débarqué de nulle part pour me postillonner dans la figure comme une sociopathe !

*Noter le code **Dédaigner**.*

Lise part dans la direction de l'espace vert du district → [237](#)

Lise emprunte une ruelle qui la mènera à la Librairie de l'Ouest → [272](#)

Lise décide de se rendre directement à l'université, après quoi elle pourra quitter le district sans plus s'attarder → [333](#)

La discussion ne se prolonge pas beaucoup plus longtemps :

— Allez, je vais me changer. Et surtout prendre une douche ! Je n'ai pas envie de puer le vin le reste de la soirée, même si aucun de ces poivrots de la haute ne le remarquerait.

— Moi, j'y retourne. Ne tarde pas trop à faire de même, si tu veux échapper aux laïus habituels de nos petits chefs.

Les deux femmes se séparent. La dernière à parler s'éloigne. L'autre passe devant la remise – dont Lise vient de prudemment refermer la porte – et poursuit son chemin dans la direction opposée. Le hasard offre deux possibilités claires et bien distinctes, et la réflexion ne suggère aucune alternative préférable.

Lise suit l'employée qui retourne au travail → [260](#)

Lise suit l'employée qui part se changer → [291](#)

Une impression désagréable s'empare de Lise. Alors qu'elle ne devrait pas songer à autre chose qu'à se tirer de ce mauvais pas, ses pensées s'égarer malgré elle dans des directions bien différentes. Elle ne voit plus simplement Roland Marzat comme un danger irrationnel, mais comme la caricature d'une opinion fautive qu'elle a longtemps entretenue elle-même.

Un frisson lui parcourt la peau. Pourquoi réfléchir à des questions si philosophiques et abstraites alors que sa vie tient à un fil ?

La jeune femme reprend le contrôle d'elle-même, se concentrant sur la perspective de s'échapper hors de cette salle → [255](#)

La jeune femme s'abandonne aux idées qu'une partie d'elle-même longtemps enfouie désire exprimer → [271](#)

— À l'époque où j'étais étudiante, je crois bien qu'il ne m'est jamais arrivé de me préparer un repas même vaguement élaboré. Je ne disposais pas vraiment du matériel nécessaire et je n'avais surtout jamais le temps, entre mes études, mes boulots alimentaires et l'Arbre-Monde. Même les sandwichs et les salades que je réalisais pour nos pique-niques entre amis

étaient du genre basique. Mais à l'époque où mes parents vivaient encore, c'était autre chose. Ma mère adorait les plats en sauce compliqués et elle m'embrigadait toujours pour éplucher et couper les innombrables légumes dont elle avait besoin. Mon père, lui...

Lise évoque les diverses formes que prenaient les dîners familiaux, puis enchaîne sur les activités avec lesquelles ils occupaient ensuite leur soirée. Elle raconte des scènes dont elle ne croyait plus se souvenir à son interlocutrice, qui ne répond plus que par monosyllabes et semble en proie à une impatience croissante.

Lorsqu'elle achève enfin le contenu de son assiette, Lise se rend compte qu'elle n'a toujours pas touché à son verre de vin rouge. Elle tend la main pour remédier à cela, mais une étrange hésitation ralentit son geste. Cette réticence à peine consciente n'a aucune cause apparente, excepté peut-être une certaine lueur saisie dans le regard de Zohra Majibi.

Alors que Lise lève le verre pour le rapprocher de ses lèvres, un bruit de course effréné se fait tout à coup entendre par l'entrebâillure de la porte donnant sur l'extérieur.

Antonin Faivre surgit un instant plus tard dans la cellule, hors d'haleine et écumant, les cheveux en désordre → [326](#)

Une demi-heure plus tard, Lise se trouve assise sur une chaise où elle vide un troisième grand verre d'eau. Une langueur appesantit tout son corps, mais c'est chose négligeable comparée au soulagement qui illumine chacune de ses pensées. Hermeline est sauvée. Elle dort à présent sur le lit voisin, le visage encore pâle mais non plus livide, et deux des médecins personnels de Pierre-Bohémond Haudricourt veillent sur elle, assistés d'appareils médicaux tels qu'on en chercherait vainement en-dehors d'une enclave privée.

— Fascinant, déclare Antonin Faivre en s'approchant. Tout à fait fascinant. Comme je regrette de ne pas avoir pu enregistrer ses ondes cérébrales pendant la durée de ce phénomène !

Lise toise attentivement le chercheur. Il ne présente plus la même agitation extrême qu'à l'instant où il a jailli dans la cellule uniformément blanche, mais son attitude conserve quelque chose d'incontrôlé : certains de ses gestes sont d'une brusquerie presque spasmodique et l'expression tendue de son visage trahit une effervescence sous-jacente.

— Quoi qu'il en soit, il est clair qu'elle a encore besoin pour le moment d'une figure maternelle en tant qu'élément stabilisateur, poursuit-il sans une ombre de contrition. Je vais vous faire de nouveau partager l'espace de vie des jumelles.

— Je voudrais voir Calixta, déclare Lise. Où se trouve-t-elle ?

Les sourcils de Faivre se froncent sous l'effet d'une préoccupation soudaine.

— Toujours dans la même pièce, je présume. Zohra ?

La garde-chiourme consulte d'un air renfrogné son softphone.

— Oui, elle n'a pratiquement pas bougé. Son rythme cardiaque est assez élevé, mais pas de façon dangereuse. J'ai trois agents avec elle de toute façon.

Lise se lève brusquement. Le vertige que cela lui fait éprouver n'engourdit qu'à peine son appréhension.

— Vous l'avez laissée à l'endroit où sa sœur s'est tranchée les veines ? Je veux me rendre auprès d'elle tout de suite !

Une variété d'émotions parcourt le visage de Faivre.

— Allons-y, répond-il. Sans tarder.

Ils quittent tous les trois la salle médicale, Lise jetant avant cela un dernier regard à Hermeline. Dans les couloirs du bâtiment ne règne plus l'hébétude antérieure, mais un sourd pressentiment. L'air palpite d'une tension fluctuante. Les chercheurs qu'ils croisent ont tous une expression hagarde et oppressée.

Lise a deviné dans quelle salle elle trouvera Calixta ; elle se met sans plus tarder à courir, ignorant sa faiblesse. Faivre fait de même, le visage troublé par un affolement renouvelé. Majibi les imite, bien que sans le même empressement.

Ils atteignent finalement un couloir où, à proximité d'une porte grande ouverte, se trouvent trois agents de sécurité.

Le seul à se tenir encore debout a le dos pressé contre le mur. Son corps tétanisé ressemble à une statue de plâtre désarticulée. Son visage est crispé en un masque hideux, dans lequel ses yeux paraissent deux billes de verre mates.

Un autre se trouve recroquevillé au sol, la tête contre les genoux et enfouie sous ses bras comme si cela pouvait le protéger. De faibles geignements lui échappent de façon presque continue.

Le troisième gît sans vie un peu plus loin, le pistolet encore dans la bouche.

Lise se précipite dans la pièce qui palpite d'un rougeoiement malsain → [289](#)

Les costumes des nombreux convives rivalisent d'extravagance et Heredia aura bien du mal à repérer celle qui vient de lui fausser compagnie au milieu de cette foule mouvante et chamarrée. Du reste, Lise ne compte pas s'attarder dans cette salle plus de quelques instants.

L'aménagement vaut pourtant le coup d'œil. Il est manifestement inspiré des fastes de la Renaissance, mais ce thème a été exécuté avec un luxe désinhibé que les doges vénitiens ou la famille Médicis auraient eux-mêmes jugé trop ostentatoire. Tableaux de grands maîtres aux cadres somptueux et dorés, tables et vases constituant autant de chefs-d'œuvre de verrerie, énormes lustres resplendissant de lumière... L'œil ne trouve pour se poser nul endroit qui ne transpire l'extrême richesse. Au centre se trouve même une gracieuse fontaine, où tritons et naïades de marbre blanc côtoient des jets d'eau tintinnabulante.

La couleur dominant ce lieu est un jaune resplendissant, mais des teintes différentes semblent régner dans les autres parties du manoir. L'ouverture donnant sur l'esplanade extérieure baigne dans une clarté azurée, la salle de bal adjacente flamboie d'une mordorure orangée et, au sommet du large escalier menant au premier étage, on distingue les reflets limpides d'un éclairage vert jade.

Tout ce qui manque à ce tableau guère subtil, songe Lise en levant brièvement les yeux au ciel, serait une grande horloge d'ébène égrenant les heures jusqu'à la venue de la Mort Rouge.

Si au moins deux codes commençant par la lettre C sont notés → [181](#)

Si ce n'est pas le cas → [212](#)

201

L'espace semble s'être resserré autour d'elles trois, excluant temporairement le reste du monde. Les yeux des jumelles brillent comme les reflets du soleil sur la mer lie-de-vin des poètes antiques. Lise passe tout près de refermer la bouche, de ne rien dire et de se recroqueviller dans son insignifiance face à ces demi-déeses que le hasard lui a fait engendrer. Un sursaut convulsif lui permet in extremis de se reprendre et de se mettre à parler :

— Il n'y a pas... Je veux dire... Ces dix années de captivité ont été... Elles ont été longues pour moi, mais elles n'ont pas été tout ce qui existe. Les souvenirs des vacances que j'ai passées avec mes parents, des amis que je me suis fait lorsque j'étais adolescente, des cours que j'ai suivis en prenant des notes, des gens que j'ai interviewés en tant que journaliste, tout cela constitue davantage qu'une série d'images figurant dans le registre de ma mémoire, c'est une partie essentielle de celle que je suis. À chaque instant de ma vie, je peux me tourner vers ces moments et les revivre...

Elle s'interrompt un instant pour reprendre sa respiration. Ses filles la regardent avec attention dans un parfait silence. Ce qu'elle leur dit a-t-il la moindre importance ? Changera-t-il quoi que ce soit ? Il est trop tard pour y réfléchir.

— Vous... Vous avez passé toute votre vie dans cette enclave étroite, entourées de gens qui vous voyaient comme des objets d'expérience ou des bêtes dangereuses. Je vous ai... J'ai essayé d'être... Je... Ah zut ! J'espère avoir été une mère passable, mais je n'ai aucune idée de si j'ai réussi. Ce dont je suis certaine, c'est que vous n'avez jamais eu l'occasion de connaître le monde extérieur.

Les jumelles s'entregardent un instant.

— Tu nous en as beaucoup parlé, observe Hermeline. C'est un lieu où la nature est salie et où les animaux sauvages disparaissent.

— Les pauvres sont malheureux, ajoute Calixta, alors que les riches prennent tout ce qu'ils veulent.

— C'est vrai, mais c'est une vision trop simple. Je vous ai dépeint un paysage en noir et blanc parce que... parce que vous étiez encore très jeunes et que je pensais avoir encore tout le temps nécessaire pour introduire des nuances. J'ai eu tort, je m'en rends compte à présent. La vérité, c'est que ce monde a besoin d'énormes changements, mais pas d'être réduit à une table rase sur laquelle viendront danser des satyres et des ménades. Vous vous en rendriez compte si vous saisissez maintenant l'occasion de le découvrir !

Il y a un silence pendant lequel elle reste haletante, presque désespérée. Puis Calixta fait la grimace et demande d'une voix abrupte :

— Qu'est-ce qu'il y a à découvrir ?

— *Les gens ! Ils sont incroyablement nombreux et variés, chacun avec son caractère, ses désirs, ses manies ! Vous vous feriez des amis, ils s'intéresseraient à vos pensées et vous vous intéresserez à leurs vies ! → [355](#)*

— *L'imprévu ! Le monde est plein d'évènements, de variété, de tout ce qui fait le sel de la vie ! Pour vous qui n'avez jamais connu qu'un environnement prévisible et stagnant, ce serait une nouveauté palpitante ! → [358](#)*

Les jumelles coopéraient d'une façon intuitive que n'entravaient jamais leurs sensibilités différentes. Accroupie maintenant autour de la même feuille de papier, elles changeaient sans cesse de place et de pastel, dessinant le même personnage sans se gêner le moins du monde, et chacune poursuivait fréquemment ce que l'autre avait esquissé.

La fée prit forme en une dizaine de minutes. Ses ailes, sa robe et même ses cheveux constituaient un mélange inspiré de couleurs, avec une dominance de vert et de rouge répondant au nom du personnage. Calixta et Hermeline avait en revanche toujours de nets progrès à faire pour les visages : celui-ci affichait une simplicité très enfantine, même si le tracé du sourire était plutôt réussi.

Après avoir félicité ses filles, Lise les redirigea adroitement vers le cœur de la leçon.

Elle leur demanda de lui parler de la nature de la fée → [233](#)

Elle les invita à décrire la personnalité de leur héroïne → [287](#)

203

Tout en parlant, Lise sent une grande froideur s'emparer de ses pensées. Peu importe ce qui a pu arriver à Roland Marzat pour le mettre dans un pareil état. Elle ne voit désormais plus en lui qu'un ennemi nouvellement déclaré, guère différent de ceux auxquels elle a échappé au manoir Haudricourt, bien que plus inattendu.

Chercher à le raisonner serait manifestement futile : si l'homme dont elle garde le souvenir a dégénéré à ce point, aucune parole ne suffira à le remettre sur le chemin de la raison. Elle ne peut que gagner du temps et guetter une occasion. Si elle parvient à s'enfuir hors de la pièce, il ne lui faudra pas longtemps pour se mettre hors de danger : dans son état, Marzat n'est certainement pas capable de la rattraper à la course et elle doute qu'il puisse toucher une cible mouvante à plus de quelques mètres.

Dans l'immédiat, la jeune femme observe avec attention l'expression faciale et le langage corporel de son ancien ami. Il ne semble guère convaincu par ce qu'il vient d'entendre.

— Tu ne souviens pas ? gronde-t-il. Ne te fous pas de ma gueule, Lise ! Tu ne me feras pas croire que tu as oublié précisément les dix derniers mois, rien de plus et rien de moins !

— Tu penses toi-même qu'il se passe des choses étranges au manoir Haudricourt. Pourquoi est-ce qu'il serait impossible d'y perdre la mémoire ?

Le visage de Marzat se fige un instant, comme s'il cherchait une façon de concilier ses deux convictions. Il renonce vite à cet effort.

— Non, ça n'a rien à voir ! Tu me prends pour un pigeon ? Cette histoire d'amnésie est une connerie que tu as inventée pour cacher ce qui s'est vraiment passé là-bas ! Tu t'es vendue à Haudricourt et il t'a renvoyée ici pour que tu sabotes l'Arbre-Monde ! Mais vous ne comprenez pas à qui vous avez affaire ! J'ai toujours lutté pour révéler la vérité aux gens et je continuerai même si vous me trahissez tous !

Noter le code Frimas.

— *Tu cherches à te convaincre de ta propre importance ? D'après ce que j'ai vu depuis ce matin, la vie en métropole n'a fait que se dégrader depuis l'année dernière. Qu'est-ce que tu as accompli pendant mon absence, au juste ?* → [11](#)

— *Impressionnante rigueur journalistique, en effet : tu sais déjà à quelle conclusion tu veux parvenir et tu n'écoutes rien de ce qu'on te dit. Dis-moi, est-ce qu'il y a encore des membres de l'équipe en qui tu as confiance ou est-ce que tu comptes poursuivre le journal tout seul ?* → [56](#)

204

Lise progresse avec prudence, la main gauche fermement appuyée contre le mur. Mais la surface de celui-ci cesse bientôt d'être plane et se couvre de motifs de plus en plus déroutants, dont la proximité lui inspire une confusion presque nauséuse. Les sens de l'équilibre et de l'orientation sont mis à la torture par cet environnement absurde.

Le sol lui-même commence à se faire irrégulier et Lise manque tout à coup de tomber. Sa main s'écarte du mur et aucun effort ne lui permet ensuite de le retrouver. Les lignes intensément écarlates semblent désormais détachées de tout support, elles emplissent l'espace de courbes qui échappent aux lois de la géométrie. La largeur, la hauteur et la profondeur ne paraissent plus qu'un contenant étriqué, menaçant d'éclater sous la pression intérieure de tout ce qu'elles ne peuvent englober.

Lise respire profondément, en une tentative de juguler un malaise à la fois physique et cérébral.

Elle s'efforce de comprendre ce qui l'entoure → [294](#)

Elle ferme les yeux → [319](#)

205

L'alcool coule à flots sous toutes ses formes et quelques convives ont déjà sombré dans une torpeur semi-comateuse. Lise songe avec frustration aux véhicules entièrement automatisés que possèdent tous les membres de la classe dominante. Un simple ordre électronique et une voiture viendrait d'elle-même l'attendre devant la grande entrée du manoir ! La plupart des softphones sont malheureusement protégés à la fois par un code et par la reconnaissance digitale ; voler celui d'une des larves étourdies de débauche qui gisent ici et

là ne se révélerait pas difficile, mais elle aurait peu de chances de parvenir ensuite à s'en servir.

La jeune femme ne tient pas à s'attarder ici plus de quelques instants. Les cerveaux électroniques du système de surveillance analysent sans relâche les myriades d'informations qui leur parviennent ; les bornes de leur intelligence, dans une situation pareille, sont amplement compensées par leur rapidité et leur obstination. Quelques minutes gaspillées suffiraient peut-être à faire converger vers cette salle plusieurs agents de sécurité.

Lise balaye du regard le cadre licencieux qui l'environne, espérant y trouver une opportunité libératrice.

*Noter le code **Compte**.*

Lise se dirige vers deux demoiselles assises côte à côte, dont le sourire euphorique et le regard vague suggèrent qu'elles ont consommé davantage que de l'alcool → [24](#)

Lise s'approche de quelques rejetons d'excellente famille, occupés à lutiner des courtisanes de grand luxe → [140](#)

Lise aborde un homme seul, les avant-bras appuyés sur les genoux, perdu dans la contemplation d'un verre de vin rouge → [162](#)

206

— Tu te souviens du jour où tu m'as prédit qu'on en arriverait là ? C'était seulement l'année dernière, le huit avril pour être précise. J'étais dans un état psychologique un peu particulier, mais je me souviens d'avoir été très étonnée par ta franchise. Bien sûr, elle devait sans doute quelque chose au poison qu'il y avait dans mon verre.

Zohra Majibi, jusque-là absorbée par le spectacle qui s'étale devant elle, plisse la bouche en une grimace irritée mais ne répond rien.

— Ce qu'il y a de plus fascinant dans tout ça, poursuit Lise, c'est que ta lucidité ne s'est jamais traduite par la moindre action. Tu sais depuis des années que tes patrons vont droit à la catastrophe, qu'ils entraîneront beaucoup de gens avec eux et que tu as toutes les chances de faire partie du lot. Tu voudrais désespérément que quelque chose vienne arrêter cette course vers l'abîme, mais il ne te viendrait pas à l'esprit d'agir toi-même. Tu es vraiment une femme de ton époque.

— La ferme ! Tu veux recevoir une énième leçon lorsque nous ressortirons d'ici ?

— Oh, à ta place, je ne me projeterais pas si loin dans le futur. Le moment que tu redoutes est déjà plus qu'un pressentiment, pas vrai ? On le devine dans les bouffonneries de ces

imbéciles jamais repus, on l'entend dans leurs gloussements, on le sent dans leur haleine. Tout va se passer très bientôt et tu n'auras jamais essayé de l'empêcher.

Des émotions orageuses traversent le regard que lui jette l'agente de sécurité.

— Et comment est-ce que j'étais censée m'y prendre, au juste ? En poussant Faivre dans les escaliers ? En faisant sauter ce putain de sarcophage à la dynamite ? C'est toi qui aurais pu empêcher ce jour d'arriver !

— Je m'apprêtais récemment à m'évader avec mes filles, si tu te souviens bien. Tu n'avais même pas besoin de nous apporter une aide quelconque, juste de te montrer un peu moins attentive. Mais tu as eu peur de perdre ton charmant emploi, j'ai dormi sur le ventre pendant une semaine, et aujourd'hui, il ne nous reste plus qu'à faire des bilans inutiles. Car tu n'auras pas le courage de tenter quelque chose à la toute dernière minute, je présume ?

— Tout ça regarde Faivre, à présent. C'est lui qui a passé dix ans à étudier ces deux stryges, il doit bien savoir comment les maîtriser si nécessaire.

Zohra Majibi ponctue cette déclaration d'un geste abrupt de la main, visant manifestement à clore la conversation.

*Si le code **Géomancie** est noté → [249](#)*

Sinon → [312](#)

Lise n'aime guère l'éclat attentif qui brille dans les yeux de Zohra Majibi, mais le masque de céramique dissimule heureusement sa nervosité.

Faivre poursuit pendant ce temps ses arguments murmurés, parlant de « premiers examens », de « transfusion », de « compatibilité » et de « précaution », sans que la jeune femme ne parvienne à combler les béances qui s'ouvrent dans ses phrases.

— Si elle servait encore à quelque chose, il fallait mieux la garder, grince Haudricourt en réponse. Fais ce qu'il faut pour la retrouver, mais je ne veux plus qu'on me dérange ce soir.

Il congédie d'un geste Faivre et Majibi. Sitôt que ceux-ci ont quitté le grand vestibule, l'expression du multimilliardaire redevient calme et même joviale. Revenant vers Lise, il pose dans le creux de son dos une main qui prévoit manifestement de bientôt descendre plus bas. Puis il se tourne vers le reste de ses invités et leur lance d'une voix emphatique :

— Même ici, dans cette antichambre qui est presque sacrée en elle-même, les petits tracassiers insignifiants de l'existence viennent encore me harceler. Mais préparez-vous, nous allons

pénétrer dans un lieu où toutes les limites disparaissent et les âmes atteignent un bonheur plus grand qu'elles ne peuvent l'imaginer !

À ces mots, il guide le petit groupe vers une superbe double porte qui s'ouvre à son approche
→ 9

208

Sitôt qu'elles la reconnurent, Hermeline et Calixta accoururent vers Romilly Orzon.

— Oh, vous êtes une super chanteuse !

— Votre concert était génial ! Toutes ces lumières, et la musique...

La jeune femme remercia d'un air embarrassé. Il semblait qu'elle aurait voulu battre en retraite, mais les jumelles tournaient déjà autour d'elle, l'empêchant de faire un pas dans une quelconque direction.

— Vous savez, on ne peut plus vous entendre depuis qu'on nous a enlevé la télévision !

— Est-ce que vous pourriez nous chanter quelque chose juste maintenant ?

Une immobilité silencieuse s'était abattue sur le reste du laboratoire. Faivre et Haudricourt, cessant leur altercation, observaient la scène avec une surprise fascinée. Les docteurs et infirmières s'étaient figés sur place, ne souhaitant à aucun prix interférer avec une situation pareille.

Lise aurait voulu rappeler ses filles, ou du moins leur dire de se comporter de façon plus polie, mais un nouvel accès de faiblesse la saisit à l'instant où elle ouvrit la bouche.

— Bien entendu, je serais ravie de vous faire un mini-concert, dit Romilly Orzon aux fillettes avec un sourire nerveux. Est-ce que vous avez envie d'une chanson en particulier ? *Apesanteur... La fin du rêve... Toi et lui... Derrière le ciel... ?*

— Non, on les a déjà toutes entendues, fit Calixta.

— On voudrait quelque chose de différent, renchérit Hermeline.

— Que vous n'avez jamais chanté devant personne...

— Mais qui vous fait vraiment envie.

L'espace d'un moment, Romilly Orzon resta immobile et tremblante, ses yeux captifs du regard croisé des jumelles. Puis son visage se raffermi et sa bouche prit le pli résolu d'une

condamnée voyant disparaître sa dernière échappatoire. Elle se pencha et déchira d'un geste sec le côté de sa frêle robe noire, révélant sa jambe jusqu'à mi-cuisse.

— Je ne tiens pas à finir comme Orphée, déclara-t-elle avec un air de défi en se redressant. Je chanterai la Habanera. Tâchez de m'accompagner comme il faut, petites sauvages.

Hermeline et Calixta ôtèrent les rubans de leur volumineuse chevelure bouclée, qui se répandit sur leurs épaules. Puis elles levèrent les bras et commencèrent à frapper dans leurs mains de façon rythmée.

Et, au milieu du laboratoire aseptisé, devant une douzaine de spectateurs incrédules, Romilly Orzon ouvrit la bouche et entama une aria d'opéra :

— L'amour est un oiseau rebelle que nul ne peut apprivoiser
Et c'est bien en vain qu'on l'appelle s'il lui convient de refuser.

Sa voix n'était chargée d'aucun trémolo de cantatrice, mais faisait pourtant palpiter chaque mot.

— Rien n'y fait, menace ou prière, l'un parle bien, l'autre se tait,
et c'est l'autre que je préfère, il n'a rien dit mais il me plaît.

Elle effectua quelques pas de danse fantasques et tournoya sur elle-même au beau milieu des sobres appareils médicaux. Les fillettes l'entouraient toujours, souriant d'une manière qui révélait amplement leurs dents blanches, et leurs mains claquaient comme des castagnettes sous le soleil d'Espagne.

Les paroles du refrain, lorsqu'il débuta, frémissaient d'une passion libératrice :

— L'amour est enfant de Bohème, il n'a jamais, jamais connu de loi,
Si tu ne m'aimes pas, je t'aime, si je t'aime prends garde à toi !

Les yeux de Romilly Orzon toisèrent le milliardaire.

— Si tu ne m'aimes pas, si tu ne m'aimes pas, je t'aime !

Sa voix se ralentit, se fit ardente et voluptueuse.

— Et si je t'aime, si je t'aime, prends garde à toi...

Et sur ces dernières paroles, elle quitta le laboratoire, le bâtiment et l'enclave privée de Pierre-Bohémond Haudricourt pour ne plus jamais y revenir.

*Noter le code **Choisir**.*

*Si le code **Couronne** est noté → [45](#)*

Si le code **Charme** est noté → [54](#)

Sinon → [63](#)

209

Lise balaye ce qui l'entoure d'un regard précipité, craignant d'être en train de perdre un temps précieux. Haudricourt se trouve dans un état tel qu'il peine à se relever, mais ses vociférations continues finiront par attirer quelqu'un de plus apte à s'emparer d'elle.

Le cœur de la jeune femme bondit dans sa poitrine lorsqu'elle saisit le contour discret d'une issue de secours juste derrière l'une des treilles verdoyantes. Elle se précipite dans cette direction et, un instant plus tard, se retrouve à l'extérieur dans la vaste tiédeur de la nuit.

L'éclairage des projecteurs voisins la rend encore bien trop visible. Lise s'enfonce donc sans tarder parmi les grands sapins, courant aussi vite que le lui permettent son costume et ses chaussures. La crainte d'être poursuivie la tenaille moins vivement que celle d'emporter avec elle la folie contagieuse de cette pièce où sommeille un dieu.

Lise ne ralentit un peu le pas que lorsqu'elle émerge des arbres pour se retrouver en bordure du golf attendant au manoir → [240](#)

210

Totalement déséquilibrée, Lise fait deux enjambées maladroitement en avant et n'évite de rouler au sol qu'en se rattrapant de justesse à la longue table au centre de la pièce. Le claquement de la porte brutalement refermée résonne au même instant à ses oreilles.

Elle se redresse et pivote d'un unique mouvement convulsif, le cœur battant à tout rompre. Un homme sale et hirsute se tient à moins de trois mètres, la dévisageant de ses yeux injectés de sang. Il ne s'agit manifestement pas d'un homme envoyé pour la ramener à l'enclave, mais la jeune femme réalise avec une frayeur glacée qu'elle n'en est que davantage en danger. Le Bloc ne manque pas de violeurs et de déséquilibrés en tout genre.

L'individu continue de la fixer muettement, tenant un pistolet dont le canon reste pour l'instant baissé. Frappé d'une étrange impression, Lise l'examine avec plus d'attention. Ce nez épais, ce menton carré, ce front large...

— Roland ? Mais à quoi tu joues, bordel ? Tu m'as foutu la trouille !

Le rédacteur en chef de l'Arbre-Monde grimace un sourire sans joie, mais ne répond rien.

— C'est moi ! Lise ! Je sais que j'ai disparu pendant dix mois, mais je n'ai quand même pas changé de tête !

— Je t'avais reconnue.

Le ton étrange dont il prononce ces quelques mots fait courir un frisson sur la peau de la jeune femme. Balayant d'un regard rapide la table voisine, elle y remarque des papiers gras et des reliefs de nourriture, mais aussi quatre bouteilles de whisky, dont trois sont déjà vides.

— Je t'attends depuis hier, poursuit Roland Marzat d'une voix pâteuse et néanmoins chargée d'une vague animosité. Je savais que tu allais venir. C'était pas surprenant, après tout. Je n'avais pas encore assez perdu, il fallait bien me porter le coup fatal ! Mais ça ne va pas se passer comme vous l'espérez tous.

Lise reste figée, incapable de la moindre répartie. Voir l'homme le plus intelligent et fiable qu'elle connaissait réduit lors de leurs retrouvailles à une caricature grotesque la choque au-delà des mots.

— À présent, plus de blagues ! s'exclame-t-il âprement. Tu vas m'expliquer pourquoi plus rien n'a de sens depuis dix mois.

Une étincelle de colère ravive brusquement les pensées de la jeune femme. Après tout ce qu'elle a enduré et traversé, comment tolérer un instant qu'on lui parle ainsi ?

— *Mais c'est une bonne question, ça ! Rappelle-moi qui m'a dit d'enquêter dans une fête pour ultra-riches accros à une drogue toute nouvelle ! → [112](#)*

— *Les choses te paraîtraient sans doute plus compréhensibles si ta cervelle n'était pas noyée sous trois litres d'alcool fort ! → [157](#)*

— *Tu n'as peut-être pas fait attention, mais ça fait un sacré moment que le monde n'a plus aucun sens ! → [183](#)*

Hermeline secoue la tête avec toutes les forces qu'il lui reste.

— Cette méchante femme ne compte pas. Elle n'a qu'à rester toujours toute seule, si ça lui plaît ! Mais toi, maman, il faut que tu comprennes ce que je veux faire. Tous les gens du monde, ils vivent comme s'ils rêvaient. Ils sont enfermés dans leur tête avec leurs idées et ils imaginent le reste. Ils ne voient pas les autres, ils ne voient rien. Je sais que je peux les réveiller...

Lise écoute avec patience → [175](#)

Lise se met en colère → [313](#)

212

Lise s'arrache à ses références littéraires pour réfléchir plus rationnellement à sa situation présente. Le comportement des convives qui l'entourent reflète le caractère classique et raffiné du décor ; confrontés à une parfaite inconnue, ils se montreraient sans doute trop réservés pour qu'elle parvienne à en tirer quelque chose d'utile.

La partie du manoir où chargent et déchargent les véhicules utilitaires ne se trouve pas si loin d'ici. Il s'agit de plus d'un lieu qu'elle connaît bien. D'un point de vue objectif, le fait de s'y rendre constitue sans doute sa meilleure chance de s'échapper du manoir et de l'enclave. D'autres opportunités se présenteront peut-être en chemin.

Lise se dirige sans hésiter davantage vers la salle de bal → [98](#)

213

— Je sais que tu n'as jamais connu d'autres endroits et d'autres gens, Mélie. Mais crois-moi : parmi tous ceux qui se trouvent volontairement dans l'enclave, pas un seul n'est quelqu'un de bien. Haudricourt et Faivre ont de grandes idées qui ne profiteront qu'à eux-mêmes. Majibi est une sadique. Tous les autres – aussi bien les docteurs qui se trouvent juste là que des gens que tu n'as même jamais aperçus – refusent de réfléchir à autre chose qu'aux petits comforts de leur existence régulière. Aucun d'eux ne fera jamais un geste pour nous trois, même si ça ne lui coûtait rien.

Hermeline paraît décontenancée. Après un instant, elle objecte tout de même :

— Mais ils seraient peut-être plus gentils s'ils étaient heureux...

— *Le bonheur n'est pas possible dans un endroit pareil, Mélie !* → [248](#)

Lise se met franchement en colère → [313](#)

214

Les sensations s'effacent presque instantanément. Des pensées continuent cependant de s'agiter, perdant peu à peu leur netteté et leur sens, mais restant chargées d'une préoccupation pesante.

Du calme, relaxe-toi, laisse s'échapper tous les soucis de la journée. Oublie qu'ils existent.

Non, elle ne veut pas oublier, car ce qui l'attend si elle lâche prise est indiciblement plus terrible. Sitôt qu'elle s'endormira, un rêve monstrueux émergera depuis les profondeurs insondables pour l'engloutir. Elle n'aura aucun moyen de lui échapper ou de se défendre.

Lise, écoute ma voix. Tu ne cours aucun danger. Tout va bien.

Elle sera emportée dans des ténèbres plus profondes que l'espace séparant les étoiles, où elle errera en aveugle, sentant confusément autour d'elle la présence d'êtres inexprimables et terrifiée à l'idée d'attirer sur elle une attention qui l'anéantirait, balayée au gré de courants titanesques dont la violence sauvage menace de la disloquer, de la dissoudre, de l'anéantir de façon si absolue qu'elle n'aura jamais existé.

Calme-toi ! Sors de ce cycle et concentre-toi sur

Remonter à la surface oui mais si la mer est l'infini le ciel est le néant éternel si désespérément vide le moindre instant passé à respirer son air stérile est une oppression qui pèse sur l'âme sans jamais l'écraser tout à fait faisant du temps une torture une aliénation un fardeau une prison sans fin sans aucune fin il n'y aura jamais de fin elle restera toujours là entourée de ce blanc tout est si blanc si blanc si blanc si blanc si blanc

Merde, c'est encore mille fois pire qu'avec les autres ! Lise, j'arrête la sess

Tout est si blanc

*Noter le code **Décision**, puis → [72](#)*

Le premier acte de Zohra Majibi, lorsqu'elle s'était vue confier ses responsabilités actuelles, avait été d'avertir Lise qu'elle appliquerait à son égard la méthode de la carotte et du bâton. Il était cependant vite apparu qu'elle avait une préférence marquée pour le second, doublée d'un grand manque d'intérêt pour les métaphores.

De temps à autre, pour préserver à l'égard d'elle-même une illusion d'équité, la garde-chiourme en chef se sentait obligée d'accorder une vague faveur à la mère des jumelles lorsque celle-ci se montrait particulièrement docile. Lise avait dû se comporter comme une enluminure de sainte pendant six semaines pour obtenir les ingrédients nécessaires à ce pique-nique.

Elle fut remboursée de toute sa peine et au-delà par la seule exclamation ravie qu'eurent ses filles en découvrant les sandwiches qu'elle leur avait préparés. Rosbif et moutarde forte pour Calixta ; chèvre, miel et noix pour Hermeline. Elles s'y attaquèrent aussitôt avec un vif appétit.

Lise observa avec un sourire indulgent la voracité de ses filles. Lors des repas plus ordinaires, elle leur rappelait sans cesse de manger plus lentement, mais elle pouvait faire une exception pour leur anniversaire.

La nourriture provenait de la cuisine centralisée qui nourrissait également le personnel du manoir et les agents de sécurité. L'alimentation des jumelles était planifiée suivant toutes les règles de la diététique, d'une manière à laquelle Lise n'avait jamais rien trouvé à redire. Hermeline et Calixta, du reste, dévoraient absolument tout sans jamais faire les difficiles ; et leurs organismes se montraient à la hauteur, car elles n'avaient aucune allergie d'aucune sorte, quelque chose de très rare pour ceux qui n'avaient pas bénéficié d'un traitement médical coûteux.

Lise avait à peine mangé la moitié de son jambon-beurre lorsque ses filles parvinrent au dessert : des pêches bien juteuses. Après en avoir dévoré une jusqu'au noyau, Hermeline se leva pour en apporter une autre à Fitzenhaler, qui se tenait adossé à un autre arbre un peu plus loin.

L'agent de sécurité ouvrit de grands yeux en se voyant présenter à bout de bras ce cadeau. Il marmonna un refus, puis commença à se troubler lorsque cela ne découragea pas le moins du monde la fillette. Posté un peu plus loin, Rouillard observait la scène avec une expression étrange, sans donner le moindre signe de vouloir intervenir.

Lise rappela Hermeline → [30](#)

Lise la laissa agir à sa guise → [146](#)

— Ce n'est pas cet endroit que j'ai besoin de quitter, répond Lise.

Elle marche droit vers le maître de cérémonie. Le visage de celui-ci n'exprime rien d'autre qu'une confusion hébétée, mais une lueur se distingue brièvement sous ses lourdes paupières. Il n'oppose néanmoins aucune résistance lorsqu'elle lui enlève la coupe de la main.

Lise baisse le regard vers les remous languides du breuvage. L'ichor ondoie de mille reflets, allant de la pourpre la plus éclatante à un grenat presque noir, et il promet mille choses dont

aucune n'est rationnelle. Vider cette coupe lui apporterait l'extase, le ravissement, peut-être même la compréhension.

Ses dernières paroles à Roland Marzat lui reviennent à l'esprit. La réponse à sa propre énigme lui apparaît désormais avec la limpidité de l'évidence : elle sait d'où pourra venir cette révolution de l'âme sans laquelle l'humanité n'a pas d'avenir. Mais il demeure un risque à prendre pour faire usage de cette réalisation.

Lise porte la coupe à ses lèvres, hésite un instant, puis boit une minuscule gorgée d'ichor.

Le liquide semble s'évaporer sitôt qu'il atteint sa gorge. Il ne se produit aucun bouleversement en elle, aucune transformation spectaculaire. Un angle mort disparaît dans sa mémoire et, très calmement, elle réalise qu'elle se souvient à nouveau de tout. Mais elle ne se sent pas différente, simplement plus entière.

Le vieux Silène la regarde avec une expression presque endeuillée.

— Ce présent-ci est aussi réel que l'autre, l'avertit-il d'une voix pâteuse. Réfléchis bien à celui qui te rendra la moins malheureuse. La sagesse consiste à réaliser qu'il n'existe aucune obligation qui contraigne nos choix.

— C'est vrai, reconnaît Lise. Si je fermais mon cœur, je pourrais peut-être renoncer à mes filles et laisser le monde continuer comme il va. Mais renier au terme d'une seule journée celle que j'ai été pendant dix ans ? Ça n'aurait aucun sens.

Elle jette violemment la coupe au loin et les gouttelettes d'ichor volant en tout sens dissolvent les contours de la salle pour révéler le ciel brillamment constellé et l'étendue d'herbe sombre. Puis elle s'arrache aux mains tendrement posées sur ses épaules et se retourne pour faire face à Iacchos.

— *Je compte bien partir, mais pas dans cette direction-là et pas seule !* → [360](#)

Tout en parlant, Lise sent une grande froideur s'emparer de ses pensées. Peu importe ce qui a pu arriver à Roland Marzat pour le mettre dans un pareil état. Elle ne voit désormais plus en lui qu'un ennemi nouvellement déclaré, guère différent de ceux auxquels elle a échappé au manoir Haudricourt, bien que plus inattendu.

Chercher à le raisonner serait manifestement futile : si l'homme dont elle garde le souvenir a dégénéré à ce point, aucune parole ne suffira à le remettre sur le chemin de la raison. Elle ne peut que gagner du temps et guetter une occasion. Si elle parvient à s'enfuir hors de la pièce, il ne lui faudra pas longtemps pour se mettre hors de danger : dans son état, Marzat

n'est certainement pas capable de la rattraper à la course et elle doute qu'il puisse toucher une cible mouvante à plus de quelques mètres.

Dans l'immédiat, la jeune femme observe avec attention l'expression faciale et le langage corporel de son ancien ami. Il a froncé les sourcils, mais son expression n'a rien perdu de sa méfiance.

— Tu crois que je vais me contenter d'une réponse pareille ? Je sais déjà tout ça ! Ce sont des détails que je veux ! Qu'est-ce que Haudricourt cherche à accomplir dans sa foutue enclave ? Quels sont ses plans ?

— La dernière fois que je l'ai vu, il avait convié une demi-douzaine de personnes à une petite orgie privée et sa seule ambition était de culbuter une chanteuse deux fois plus jeune que lui.

Marzat frappe du plat de la main sur la table, le visage tordu par la frustration.

— Tu continues ! éructe-t-il. Vous vous imaginez tous que vous pouvez me bernier en me rapportant de petites anecdotes ridicules ! Mais je ne suis pas un limier qu'on dépiste, moi ! Tu crois que je dépends de vous pour obtenir des informations ? Je sais que Haudricourt a recruté un bataillon de chercheurs renommés, en France et à l'étranger ! Tu essayes de me cacher la vérité, mais ça ne marchera pas !

— *En somme, tu es devenu un journaliste moderne : tu sais déjà à quelle conclusion tu veux parvenir et tu n'écoutes rien de ce qu'on te dit. Dis-moi, est-ce qu'il y a encore des membres de l'équipe en qui tu as confiance ou est-ce que tu comptes poursuivre le journal tout seul ?*
→ [56](#)

— *La vérité ne m'intéresse pas moins que toi. Il m'est arrivé quelque chose dans l'enclave et je ne parviens pas à m'en souvenir clairement. Si tu partageais avec moi tes propres informations, cela stimulerait peut-être ma mémoire.* → [71](#)

Les fillettes se plurent d'abord à imaginer l'affrontement cataclysmique opposant les deux fées au sommet d'une colline isolée. Mais après diverses tornades, tempêtes de grêles et tremblements de terre, ainsi que force éclairs, leur inspiration et leur enthousiasme commencèrent manifestement à faiblir.

— Rose devrait trouver une astuce pour régler la situation d'un seul coup, leur souffla Lise.

— Elle pourrait tricher, dit aussitôt Calixta, les yeux pétillants.

— Non, ruser, corrigea sa sœur.

— C'est la même chose !

Lise suggéra que Rose utilise un sortilège qu'elle avait gardé secret jusque-là → [322](#)

Lise émit l'idée que leur héroïne déserte discrètement le combat → [337](#)

219

Au bout d'une longue et vaine itinérance, Lise réalise avec un certain étonnement qu'une main s'est glissée dans la sienne. Tournant la tête, elle découvre que Calixta se trouve à ses côtés, une expression préoccupée sur le visage.

— Il ne faut pas que tu restes ici, maman, déclare-t-elle d'un ton ferme. C'est plus dangereux que tu ne crois !

Les contours rougeoyants se disloquent et s'effacent. Il n'y a bientôt plus ni labyrinthe ni ruelles, rien d'autre qu'un espace de vingt-cinq mètres carrés qui a retrouvé toute la banalité de son apparence ordinaire.

Sans perdre un instant, la fillette entraîne sa mère hors de la pièce → [280](#)

220

La ronde effrénée s'étend sur un large espace et Lise marche d'un pas rapide, anxieuse de pouvoir enfin distinguer le visage de sa fille. Mais alors qu'elle est sur le point d'y parvenir, les silhouettes écarlates réagissent brusquement à sa présence : elles changent le cours de leur ronde et viennent l'encercler sans qu'elle ait le temps de réagir, gesticulant avec une frénésie menaçante.

Ce changement a fait se retourner Calixta, dont les yeux s'écarquillent lorsqu'elle découvre sa mère devant elle.

— Maman, qu'est-ce que tu fais ici ? C'est très dangereux !

— Je compte bien repartir, répond Lise, sa voix ne trahissant rien de la peur que lui inspirent les terribles danseuses. Mais ce sera avec toi ou pas du tout.

La fillette détourne un instant les yeux, semblant en proie à une violente hésitation. Sa voix tremble légèrement lorsqu'elle reprend la parole :

— Mais tu serais plus heureuse sans nous deux. Si tu avais réussi à t'échapper juste après notre naissance, tu aurais pu vivre comme tu voulais pendant toutes ces années. Tu aurais lu de nouveaux livres, rencontré de nouveaux amis et plein d'autres choses ! Et tu serais toujours une journaliste qui écrit pour dénoncer l'injustice partout dans le monde. Au lieu de ça, tu es prisonnière ici et ils ne te relâcheront jamais, ils préféreraient te tuer. Tout ça, c'est parce qu'on existe ! Tu dois nous détester...

Le cœur de Lise manque un battement, percé d'une horreur plus acérée que n'importe quelle crainte.

— *Non, ma chérie, je te jure que ce n'est pas vrai !* → [29](#)

— *Je t'interdis de dire une chose pareille, Calixta !* → [78](#)

221

Lise prend soin de mettre dans sa démarche un soupçon tout juste visible de maladresse, de façon à entretenir l'impression de son ébriété. Les autres invités chuchotent entre eux sans se soucier de l'inclure dans leurs échanges. La jeune femme se demande quelles identités dissimulent leurs masques de céramique. Il ne s'agit pas de gens simplement aisés, à en juger par les commentaires éloquentes qui lui parviennent jusqu'aux oreilles. Non, ces personnages appartiennent tous à la haute noblesse moderne, celle qui se partage les trois quarts de la richesse mondiale. À l'aune de leur jugement, le talent et la célébrité de Romilly Orzon ne sont remarquables qu'en ce qu'ils ont donné envie à Pierre-Bohémond Haudricourt de la mettre dans son lit.

Penser à la chanteuse amène Lise à se repasser en mémoire le détail de tout ce qui a eu lieu juste après son réveil.

Seuls quelques rares éclats de lumière ont commencé à éclairer le gouffre profondément creusé dans ses souvenirs, mais la jeune femme est désormais certaine qu'elle a été séquestrée pendant plusieurs semaines à l'initiative de cet homme en blouse, Antonin Faivre. L'agente de sécurité l'y a aidé et, sous l'effet de cette réalisation, son nom jaillit à son tour du néant : Zohra Majibi.

Les motifs et les détails de cette détention constituent un mystère pour l'instant inextricable. Lise présume qu'elle a finalement trouvé le moyen de s'échapper et qu'elle s'est cachée dans cette cabine de toilettes, où elle s'est évanouie pour une raison tout aussi obscure. C'est cependant la suite qui l'interloque en ce moment le plus.

Par quel hasard extraordinaire Romilly Orzon a-t-elle eu l'obligeance éthylique de venir s'endormir juste à côté d'elle, lui apportant un déguisement sur un plateau alors qu'elle venait tout juste de reprendre connaissance ? Une pareille coïncidence défie trop les lois du

hasard pour paraître vraisemblable. Mais si elle n'en est pas réellement une, par qui et comment a-t-elle pu être arrangée ?

La jeune femme n'a pas le temps de réfléchir plus longtemps à la question. Haudricourt vient de congédier Faivre et Majibi, qui quittent sans plus tarder le grand vestibule. Il revient à présent vers ses invités, affichant un large sourire jovial. Posant la main au creux des reins de Lise, il lance :

— Même ici, dans cette antichambre qui est presque sacrée en elle-même, les petits tracassins insignifiants de l'existence viennent encore me harceler. Mais préparez-vous, nous allons pénétrer dans un lieu où toutes les limites disparaissent et les âmes atteignent un bonheur plus grand qu'elles ne peuvent l'imaginer !

À ces mots, il guide le petit groupe vers une superbe double porte qui s'ouvre à son approche
→ [9](#)

222

Le campus, associé dans la mémoire de Lise à une atmosphère fraîche et vivante, baigne désormais dans une torpeur mortuaire. Ici et là, elle aperçoit quelques silhouettes affairées à des travaux de nettoyage, mais ne cherche pas à les approcher.

Après une dizaine de minutes, la jeune femme approche finalement de la résidence universitaire : quatre immeubles de style néo-brutaliste, reliés entre eux par des passerelles couvertes d'une utilité et d'une esthétique discutables.

Poussée par un vague mélange de curiosité et de nostalgie, elle pousse la porte du bâtiment où elle a résidé pendant plus de quatre ans. Le hall d'entrée est sale et silencieux. La jeune femme s'avance sans que les lumières s'allument, et les ascenseurs ne répondent pas lorsqu'elle presse les boutons censés les appeler.

Lise emprunte l'escalier pour monter jusqu'à la chambre d'étudiante où elle vivait dix mois plus tôt → [14](#)

Lise emprunte l'escalier pour se rendre à la chambre de Raymond, qui d'après Juan réside peut-être encore ici → [66](#)

Lise ressort du bâtiment et quitte le campus universitaire sans plus attendre → [119](#)

223

— Vous parlez de choses auxquelles vous ne comprenez rien, répond le chercheur avec un haussement d'épaules dédaigneux. L'ichor n'est pas une simple source d'extase, c'est une clé psychologique et intellectuelle ; il rend possible une compréhension qu'aucun esprit humain ne serait sinon capable d'approcher. Prenez donc une gorgée, je vous l'offre pour que vous voyez enfin par vous-même.

Lise jette un regard chargé de haine au verre tendu dans sa direction.

— Je boirai le sang de mes filles le jour où tu t'arracheras les yeux et les mains pour les dévorer, Faivre.

Un double gloussement vient les interrompre. Jusque-là absorbées par la contemplation d'Iacchos, les jumelles ont soudain relevé la tête et considèrent la scène avec un amusement étrange.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demande Hermeline à sa sœur. Est-ce qu'il pourrait être bon à manger ?

— Oh, sûrement. On coupe les doigts et les orteils, on les met à griller et ça doit très bien aller avec un peu de moutarde.

— Tu crois ? Moi, je verrais plutôt de la soupe. On prend tous les morceaux un peu mous comme les oreilles et la langue, on rajoute des tomates, des oignons et du persil, et ça donne sûrement quelque chose de pas mal.

Un sourire contraint s'est peint sur le visage d'Antonin Faivre, mais s'efface lorsque les jumelles quittent soudain leur position pour venir l'entourer. Elles ont connu une récente poussée de croissance et, même si elles n'auront dix ans que dans trois mois, leur taille évoque déjà moins les enfants que les adolescentes à venir. Acculé contre le sarcophage de pierre, le chercheur jette un regard nerveux tout autour de lui. Le verre d'ichor s'échappe de ses doigts pour se briser au sol, mais aucun des convives qui se trouvent à seulement quelques mètres ne tourne la tête dans sa direction.

— Il paraît que les saucisses sont très faciles à fabriquer, commente Calixta d'un ton désinvolte. Il suffit de remplir les intestins avec la viande qui traîne autour.

— Si on ne veut pas se fatiguer, autant prendre une marmite et tout mettre dedans pour faire un grand ragoût, observe sa sœur.

— Ah oui, c'est une bonne idée. Il faudra juste se souvenir de casser tous les os, pour avoir de la moelle.

— Et le crâne aussi, pour que la grosse cervelle fonde bien avec le reste.

Un sursaut parcourt soudain le corps d'Antonin Faivre. Levant une main ferme, il se met à scander à voix basse :

— Iakkhé polutimêté, mélos héortès
hêdiston heurôn, deuro sunakoloutheï
pros tèn théon...

Hermeline et Calixta se sont interrompues. Absorbé par les paroles qu'il récite, le chercheur ne saisit cependant pas les réactions qui se font jour sur leurs visages : une vague surprise, puis une curiosité teintée de moquerie. Quoi qu'il puisse croire, ses paroles n'ont aucun effet réel.

Une anxiété mordante arrache brusquement Lise à son état de transe. Sous l'effet conjugué de la douleur, de l'humiliation et de la haine, elle a pris un plaisir viscéral à voir le visage de Faivre décomposé par la crainte. Retrouvant à présent ses esprits, elle passe les mains autour des épaules des jumelles.

— Soyez un peu plus sages, leur dit-elle d'une voix aussi naturelle que possible. Il ne faut pas faire durer les plaisanteries trop longtemps, même lorsqu'elles sont drôles.

L'espace d'un instant, Lise se demande si elles vont lui obéir cette fois. La relation l'unissant à ses filles a connu ces derniers temps une évolution dont elles ont toutes trois conscience, bien qu'elles se gardent d'aborder le sujet. Son autorité maternelle est devenue très fragile et, si forte que soit leur affection, Hermeline et Calixta contesteront tôt ou tard sa volonté.

Ce ne sera cependant pas aujourd'hui : elles abandonnent leurs poses inquiétantes et se pressent contre leur mère en pouffant.

— C'était pour rire !

— Tu as vu la tête qu'il a fait ?

Lise leur sourit, puis relève les yeux vers le chercheur. Il se tient le dos pressé contre le sarcophage, très raide et encore pâle.

— Monsieur Faivre, lui dit-elle calmement, je pense que les jumelles ont besoin d'un peu de repos. Si vous me permettez de les ramener à nos appartements, je me tiendrai ensuite à votre disposition.

Il hoche la tête muettement et elle s'en va avec ses filles.

*Noter le code **Géomancie**, puis → [99](#)*

Lise prit un bloc-note, un crayon, et alla s'asseoir par terre près de la baie vitrée, le dos calé contre quelques coussins.

Après avoir consacré tout son temps libre des trois derniers jours à la rédaction laborieuse d'un sonnet, elle désirait cette fois rédiger une œuvre d'un trait et ne plus avoir besoin d'y revenir ensuite. La pensée lui vint aussitôt d'écrire un haïku. Un vers de cinq syllabes, un deuxième de sept et le troisième à nouveau de cinq, voilà qui n'avait rien d'impossible dans le temps dont elle disposait.

Encore fallait-il trouver l'inspiration, songea Lise en laissant dériver son regard sur ce qui l'entourait. Les poètes japonais inséraient généralement dans ce format court des références à la nature, qui pouvaient en très peu de mots engendrer une atmosphère. Mais l'extérieur restait pour le moment plongé dans une épaisse pénombre où ne se distinguait aucun détail significatif.

Peut-être pouvait-elle évoquer cette obscurité elle-même ou encore sa fin prochaine ? « Nuit » et « jour » présentaient chacun l'avantage précieux de ne constituer qu'une seule syllabe.

Lise passa un long moment à assembler et modifier – davantage dans sa tête que sur le papier – diverses phrases composées de mots courts. Au terme d'une série de tentatives successivement biffées, elle en vint à écrire simplement :

Le noir de la nuit

Cela lui parut aussitôt d'une pénible banalité. Mais alors qu'elle réfléchissait à d'autres termes, un bruit l'avertit que l'une de ses filles ressortait de la salle de bain. L'aversion envers la perspective de renvoyer le poème au lendemain fit davantage que toutes ses réflexions antérieures. En quelques minutes, elle ajouta deux autres vers pour composer un tout :

Le noir de la nuit,
Encrier ensorcelant.
Les mots restent miens.

Rien de remarquable, mais le seul fait d'avoir achevé ces trois lignes inspira à Lise un sentiment de fierté → [250](#)

Lise pousse un soupir dans lequel elle tente d'évacuer temporairement toutes les pulsions haineuses que lui inspire sa geôlière.

— Même si tu pouvais le faire, cela ne changerait plus rien, déclare-t-elle d'une voix dont le calme la surprend elle-même. Tu avais peur d'elle parce qu'elles allaient réveiller Iacchos et

c'est maintenant arrivé. Est-ce que tu t'imagines pouvoir le tuer lui aussi ? Tes idées de vengeance ne t'apporteront rien.

— C'est là que tu te trompes, rétorque l'agente de sécurité en jetant un regard dur à Antonin Faivre. Ça ne durera peut-être pas bien longtemps, mais buter tous les responsables de ce merdier m'apportera beaucoup de satisfaction.

— Tu es terrifiée à l'idée de voir ton esprit ne plus t'appartenir et pourtant tu restes ici comme si tu n'avais pas d'autre choix. Regarde, il y a une issue de secours juste derrière moi. Emprunte-la, sors, éloigne-toi du manoir, quitte l'enclave d'une manière ou d'une autre ! Il n'y a rien qui t'en empêche pour le moment, mais le moment approche où il sera trop tard.

Une hésitation brûlante traverse le regard de Zohra Majibi.

— Partir ? Mais pour aller où ? Ce monstre ne va pas se contenter de régner sur une petite enclave. Personne au monde ne trouvera un refuge contre la folie qu'il sème.

— Peut-être que d'autres possibilités existent encore. N'y réfléchis pas. Tu as une dernière chance de t'en aller, ce qui est davantage que beaucoup de gens n'en reçoivent. Il n'y aura plus aucune échappatoire ensuite.

L'agente de sécurité reste figée un long moment, le visage crispé par l'indécision. Elle esquisse un mouvement vers la sortie de secours, puis s'arrête.

— Pourquoi est-ce que tu essaies de m'aider ? demande-t-elle. Tu me détestes et il y a de quoi.

Lise détourne le regard, grimaçant avec une sorte de honte. Après quelques secondes, Zohra Majibi se remet en marche et passe lentement à côté d'elle, le regard plein de méfiance. Elle s'éloigne ensuite à reculons vers la sortie, le pistolet toujours levé. Une bouffée d'air frais s'engouffre dans le couloir lorsqu'elle ouvre la porte de sa main libre.

Puis il y a un claquement sonore et Lise se retrouve seule → [21](#)

— Elle va rassembler les ingrédients d'une potion qui la guérira de sa malédiction, décida Hermeline.

— Et elle va devoir faire un grand voyage pour les trouver, ajouta Calixta.

— Il lui faut des grappes d'un raisin qui pousse tout en haut d'une montagne si haute qu'elle touche le ciel !

- Mais elles sont gardées par des aigles géants aux serres pointues et aux yeux perçants !
- Ensuite, elle a besoin de l'eau d'une fontaine magique !
- Mais il y a un dragon qui la garde et il ne laissera passer Rose que si elle répond à son énigme !
- Après ça, elle partira cueillir des fleurs de cristal qui poussent seulement au pied d'un...

(Le score de Confirmation augmente d'un point.)

Le va-et-vient créatif fut interrompu par un bruit qu'elles reconnurent toutes trois aussitôt : quelqu'un déverrouillait la porte de leur lieu de détention → [300](#)

227

À l'instant où Lise se baisse, elle reçoit dans les côtes un coup qui la projette brutalement sur le sol de béton.

— Ça ne me dérange pas de te tuer par terre, raille Zohra Majibi.

L'agente de sécurité fait un pas en avant, mais son pied glisse alors sur quelque chose et elle bascule en arrière, les yeux écarquillés par la stupéfaction. Une détonation résonne dans l'entrepôt désert lorsque son doigt presse par réflexe la gâchette, fracassant l'une des vitres situées à huit mètres du sol.

Une volonté de survivre traverse tout le corps de Lise avec l'intensité de la foudre. Les oreilles résonnant encore du fracas terrible, elle agrippe le tuyau d'acier, se relève et abat de toutes ses forces son arme improvisée sur le poignet de l'agente de sécurité, lui faisant lâcher son pistolet. Elle la frappe ensuite à l'épaule, puis en pleine tête, puis au flanc, puis de nouveau à la tête, puis à la cuisse.

— Ça me dérange pas non plus de te fracasser la gueule, salope ! hurle-t-elle.

Lorsqu'elle s'arrête enfin, le visage en feu, au bord du vertige, Zohra Majibi gît inerte sur le sol. Respire-t-elle encore ? Lise a l'impression que c'est le cas, mais ne se soucie pas de le vérifier.

Elle lâche le tuyau et balaye les parages d'un regard rapide, sans rien remarquer. Personne ne se trouvait sans doute à proximité ; les diverses usines engendrent du reste une activité suffisamment bruyante pour que l'éclat distant d'une arme à feu ne soit guère remarqué.

Malgré une sourde réticence, Lise ne peut s'empêcher d'examiner le sol de béton autour d'elle. Il ne s'y trouve rien qui explique la chute inattendue de l'agente de sécurité.

La jeune femme se redresse et reste immobile un instant. Elle éprouve le désir absurde de faire demi-tour, de se rendre au premier policier venu et de se laisser reconduire à l'enclave de Pierre-Bohémond Haudricourt.

Puis elle réalise qu'on lui a offert là une chance inespérée et qu'il serait profondément ingrat de ne pas la saisir → [100](#)

228

Tout en progressant d'un pas vif, Lise regarde constamment autour d'elle. Aucun signe de poursuite n'est pour le moment visible et les bruits de la fête demeurent seuls à lui parvenir aux oreilles. Mais alors qu'elle jette pour la quatrième fois un regard en arrière, elle aperçoit tout à coup de minuscules points lumineux se déplaçant à grande vitesse dans le ciel nocturne.

Des drones ! Lise court jusqu'à un bunker voisin et s'y jette à plat ventre, le visage pressé contre le sable fin. Sur un terrain si dégagé, ce petit renforcement artificiel constitue sa seule chance d'échapper à une caméra thermique.

La jeune femme reste immobile le temps de trente battements de cœur sonores. Lorsqu'elle se risque à prudemment redresser la tête, les drones ne sont plus que des formes indistinctes s'enfonçant au loin. Selon toute probabilité, ils ont été dépêchés à la distance maximale qu'elle aurait eu le temps de parcourir en s'éloignant tout droit du manoir sans perdre un instant.

Lise se relève et s'époussette soigneusement. Ces appareils reviendront patrouiller les alentours du manoir une fois que leur cerveau artificiel commun aura déduit qu'elle s'y trouve toujours. Mais peu importe : elle aura amplement le temps de regagner l'intérieur du bâtiment d'ici là.

La jeune femme se dirige sans tarder vers le bosquet séparant le terrain de golf des jardins où se déroulent la fête → [75](#)

229

Lise examine furtivement l'attitude de Zohra Majibi. Le visage de l'agente de sécurité est fermé, mais elle semble prêter beaucoup plus attention au spectacle s'étalant devant elle qu'à sa prisonnière. Celle-ci décide de saisir sa chance.

Lise se rend très vite compte que sectionner les menottes en plastique ne sera pas l'affaire d'un instant. La lame de cutter n'est plus aussi tranchante qu'elle a dû l'être et la position de ses mains rend de toute façon la manœuvre malaisée.

Mais, après dix années de détention, la perspective d'un travail discret et patient n'est pas de nature à la décourager. Elle se met sans tarder à l'ouvrage.

*Noter le code **Initiative**, puis → [312](#)*

230

— Mélie ! Ma chérie, dis-moi quelque chose !

Lise défaillit presque de joie lorsque les yeux de sa fille se tournent lentement vers elle. La bouche exsangue s'ouvre pour murmurer :

— J'ai eu peur de ne plus te revoir, maman.

— Je suis tellement désolée. Tu m'as manqué tous les jours...

— Maintenant que tu es revenue, on ne te séparera plus de Callie et de moi. Et plus personne d'autre ne sera seul non plus.

La joue de la fillette est d'une froideur effrayante, mais la ferveur fait briller son regard tandis qu'elle poursuit :

— Tu vois comme les médecins sont heureux autour de nous ? Je leur ai enlevé cette impression d'étouffer qu'ils avaient à force de se sentir tout seuls et honteux.

— Mais il faut qu'ils te soignent tout de suite ! s'exclame Lise. Si on te donne mon sang, tout ira bien.

— Non, j'en ai assez des piqûres et de tout ça. C'est laid, c'est triste et je n'en veux plus. Je vais faire un monde où les gens sauront tout ce que pensent les autres et ne voudront jamais rien faire de méchant.

— *À quoi ressemblerait un tel monde ? → [264](#)*

— *Tout le monde ne voudrait pas d'un monde pareil. → [276](#)*

231

Lise échange brutalement ses hallucinations pour une réalité où Pierre-Bohémond Haudricourt, le pantalon baissé révélant son membre turgescent, l'attire maladroitement à lui tout en bredouillant des insanités lubriques :

— Je vais t'empaler de la chatte jusqu'à la bouche, te déchirer en deux, te...

Au pied de l'estrade, sur une couche composée de leurs propres vêtements, les autres invités se livrent déjà à une orgie enchevêtrée et haletante.

*Si le code **Bonde** est noté → [88](#)*

*Si le code **Brûlure** est noté → [150](#)*

Si aucun des deux codes n'est noté → [176](#)

232

Tout en parlant, Lise sent une grande froideur s'emparer de ses pensées. Peu importe ce qui a pu arriver à Roland Marzat pour le mettre dans un pareil état. Elle ne voit désormais plus en lui qu'un ennemi nouvellement déclaré, guère différent de ceux auxquels elle a échappé au manoir Haudricourt, bien que plus inattendu.

Chercher à le raisonner serait manifestement futile : si l'homme dont elle garde le souvenir a dégénéré à ce point, aucune parole ne suffira à le remettre sur le chemin de la raison. Elle ne peut que gagner du temps et guetter une occasion. Si elle parvient à s'enfuir hors de la pièce, il ne lui faudra pas longtemps pour se mettre hors de danger : dans son état, Marzat n'est certainement pas capable de la rattraper à la course et elle doute qu'il puisse toucher une cible mouvante à plus de quelques mètres.

Dans l'immédiat, la jeune femme observe avec attention l'expression faciale et le langage corporel de son ancien ami. Sa bouche vient de se tordre en une grimace irritée.

— Ce n'est pas le moment pour les phrases creuses ! Je veux des réponses concrètes ! Il se prépare quelque chose dans cette foutue enclave et tu vas me dire précisément ce que c'est !

— J'ai une seule certitude à ce sujet et je viens de te la livrer. À mon avis, il n'y a rien d'extraordinaire qui est sur le point de se produire. Le monde va simplement continuer d'évoluer dans la même direction.

Marzat frappe la table du poing avec colère.

— Tu crois que je vais avaler un tel mensonge ? Je sais que Haudricourt a recruté un bataillon de chercheurs renommés, en France et à l'étranger ! Il sait que j'enquête sur lui et il essaie de me mettre des bâtons dans les roues, mais il ne comprend pas à qui il a affaire ! J'ai toujours lutté pour révéler la vérité aux gens et je continuerai malgré tous les milliardaires du monde !

Noter le code Fêlure.

— Tu cherches à te convaincre de ta propre importance ? D'après ce que j'ai vu depuis ce matin, la vie en métropole n'a fait que se dégrader depuis l'année dernière. Qu'est-ce que tu as accompli pendant mon absence, au juste ? → [11](#)

— La vérité ne m'intéresse pas moins que toi. Il m'est arrivé quelque chose dans l'enclave et je ne parviens pas à m'en souvenir clairement. Si tu partageais avec moi tes propres informations, cela stimulerait peut-être ma mémoire. → [71](#)

233

La question stimula aussitôt l'imagination des jumelles.

— C'est une fée des fleurs ! déclara Hermeline.

— Et aussi de toutes les autres plantes ! ajouta Calixta. Même les vénéneuses et les carnivores !

— Elle peut planter une minuscule graine et tout de suite faire pousser un arbre énorme !

— Et commander n'importe quel animal sauvage de la forêt !

— Elle a besoin du soleil pour grandir !

— Et, la nuit, elle dévore les cauchemars !

Le va-et-vient se poursuivit un certain temps, conférant à Rose la fée davantage d'attributs que n'auraient pu en exploiter une tétralogie de romans. Lise entreprit finalement de rappeler à ses filles que leur héroïne ne devait pas seulement exister, mais aussi connaître une aventure.

(Le score de Confirmation augmente d'un point.)

Elle fit valoir que la nature et les particularités de l'héroïne ne prédéterminaient pas ce qui lui arriverait → [156](#)

Elle suggéra, pour débiter l'histoire, que Rose était la fille de la reine des fées et qu'une méchante fée voulait s'en prendre à elle par haine de sa mère → [103](#)

234

— Il y a des gourous qui finissent contaminés par l'exaltation de leurs propres disciples. Ils oublient que tout ce qu'ils prédisent n'est que le fruit de leur imagination et ils passent le restant de leur vie à guetter l'arrivée des extra-terrestres, le retour du messie, la création d'une super-intelligence artificielle ou je ne sais quel autre miracle. Pour vous, c'est lacchos. Il est réel, je suis la mieux placée pour le savoir, mais vous ne savez ni ce qu'il est ni ce qu'il veut.

Avant que Faivre ne puisse répondre, un double gloussement les interrompt. Accoudées au sarcophage de pierre, les jumelles les regardent avec amusement.

— À mon avis, il veut juste continuer de faire la sieste, déclare Hermeline en effleurant les yeux clos du bout du doigt. Regardez comme il a l'air fatigué !

— Oui, renchérit Calixta, je l'ai vu dans un rêve la nuit dernière et il m'a dit qu'il voulait dormir au moins cent ans de plus.

— Ou peut-être qu'il se réveillera juste le temps de boire un jus de raisin et de passer aux toilettes.

— Et après, il ira se chercher un oreiller, souhaitera bonne nuit à tout le monde et retournera faire un gros dodo.

Les deux filles sont saisies d'un long fou rire, dont les échos leur attirent les regards intrigués de tous les convives. Une fois calmées, elles viennent prendre leur mère par le bras.

— Tu as l'air de vouloir te reposer aussi, maman. Tu veux qu'on parte d'ici ?

Lise, en ce moment précis, ne désire rien tant que de pouvoir s'allonger à demi-nue sur son lit jusqu'à ce que la douleur qui lui cuit le dos s'atténue quelque peu. Elle s'attache cependant à ne rien trahir de son état en présence de ses filles.

— Je ne suis pas contre, répond-elle d'une voix aussi désinvolte que possible. Mais monsieur Faivre a insisté pour que je vienne ici, il a peut-être quelque chose à me dire d'abord...

L'intéressé sursaute, comme tiré abruptement de pensées troublantes.

— Hein ? Non, je... Ce n'est plus important. On va vous reconduire à vos quartiers.

Le trio se dirige vers la sortie de la serre. Zimmer est resté là sans bouger, les mains derrière le dos, observant avec une vigilance discrète tout ce qui se déroule devant lui. Son impassibilité professionnelle reste totale même en présence de son employeur, d'une demi-douzaine d'autres multimilliardaires et de leurs entourages scintillants.

Mais lorsque les jumelles l'effleurent du regard, une contraction musculaire lui crispe le visage et il se hâte d'ouvrir la porte devant elles → [99](#)

235

Sitôt sortie de la remise, Lise adopte une attitude suprêmement confiante pour s'avancer vers les deux employées temporaires.

Celles-ci, costumées en arlequines, ouvrent de grands yeux en voyant paraître devant elles une convive dans tout son appareil. Lise ne leur laisse pas le temps de poser la moindre question :

— Je me suis égarée dans ces hideux couloirs, déclare-t-elle en feignant la hauteur ainsi qu'une pointe d'ébriété. Ramenez-moi là où se déroule la fête, voulez-vous ?

L'une des deux femmes se reprend plus vite que l'autre :

— Bien entendu, madame. Suivez-moi, je vous prie.

Elle se met aussitôt en marche le long du passage tandis que sa collègue reste en arrière sans un mot. Même si les circonstances le justifient, Lise se sent un peu coupable d'utiliser à son profit une menace implicite. Les employés sélectionnés pour les fêtes du manoir Haudricourt savent que le moindre faux pas avec l'un des influents invités pourrait garantir qu'ils ne travailleront plus jamais pour DjinnServ.

La guide improvisée conduit Lise à travers le dédale sobre des couloirs sans perdre un instant, manifestement pressée de se débarrasser de cette responsabilité. Le trajet leur fait croiser quelques autres membres du personnel, qui observent l'étrange escorte avec une curiosité voilée. La « convive égarée » alimentera sans doute d'ici peu quelques spéculations et plaisanteries, mais celles-ci ne devraient pas remonter aux oreilles des agents de sécurité assez vite pour se montrer dangereuses.

Le parcours aboutit finalement à une porte derrière laquelle s'entend distinctement le brouhaha de la fête en cours. L'employée l'ouvre pour révéler un mince et élégant corridor.

— Vous y êtes, madame. La grande salle jaune se trouve juste à côté.

Soucieuse de rester fidèle à son rôle, Lise ne lui adresse que de brefs remerciements avant de franchir le seuil séparant un monde de l'autre.

Un instant plus tard, elle émerge dans un vaste espace étincelant de lumière, de miroirs et de lustres → [320](#)

236

Lise retient de justesse la diatribe qui lui montait aux lèvres. Elle se contraint même à esquisser un sourire, comme si elle goûtait ces plaisanteries à son égard.

— Ce n'est que partie remise, Monsieur, déclare-t-elle d'un ton égal. Zohra Majibi possède des goûts bien particuliers, qu'elle regrette seulement de ne pas pouvoir satisfaire dans une tenue de cuir noir moulante et échancrée. Si vous organisez jamais une grande fête sur le thème « Les cent vingt journées de Sodome », elle fera une animatrice parfaite.

— Tiens, ce serait une idée originale, observe Haudricourt. Prends-en note, Irène.

À en juger par l'expression de son regard, l'assistante n'a pas consommé suffisamment d'ichor pour voir dans la suggestion de Lise autre chose qu'un sarcasme. Elle obtempère néanmoins sans rien dire.

L'attention générale se détourne déjà de cet intermède. Lise en profite pour gagner l'estrade et rejoindre ses filles, qui se trouvent penchées sur le sarcophage de leur père.

C'est seulement la quatrième fois qu'elle revoit Iacchos et, à son corps défendant, elle ne peut s'empêcher d'éprouver la même attirance charnelle et mystique qu'en chacune des précédentes occasions. Son cœur bat plus vite. Une chaleur fébrile se répand dans son ventre.

Le corps bronzé et puissant du dieu – si telle est réellement sa nature – dégage une sensualité violente que n'atténue ni le sommeil ni la beauté irréaliste de ses traits. Couvert d'une peau de léopard et de ses longs cheveux noirs couronnés de lierre, il apparaît plus lascif et voluptueux que s'il était nu.

Le contempler efface momentanément les affres mesquines de la douleur. Mais Lise n'oublie pour autant aucune des émotions et des pensées sédimentées en elle au fil des années. Elle observe son propre état d'esprit avec lucidité, sans plus être dominée par l'ivresse.

Par le passé, se trouver en présence d'Iacchos l'a empli d'émerveillement, de fascination, d'espoir ou même simplement d'un vif désir de comprendre.

En ce moment précis, il lui inspire de la rancœur → [138](#)

En ce moment précis, il lui inspire du scepticisme → [151](#)

En ce moment précis, il lui inspire de l'appréhension → [163](#)

237

Un mauvais pressentiment saisit Lise lorsque son trajet coupe celui de deux joggeuses qui ne se rendent manifestement pas plus au parc qu'elles n'en reviennent. Elle presse le pas, soucieuse d'en avoir le cœur net.

Son parcours aboutit finalement devant une grille cadenassée et une affiche indiquant que l'espace vert est fermé au public jusqu'à nouvel ordre pour motifs sanitaires. À travers les barreaux, on ne voit certes que trop les monceaux de déchets qui jonchent désormais pelouses et massifs. La jeune femme aperçoit plusieurs corbeaux fouillant du bec ce buffet répugnant en quête de quelques restes de nourriture.

Lise se rappelle d'un reportage réalisée par Petra il y a un an – c'est-à-dire deux, à présent – au sujet du dix-neuvième district, dont les habitants sont en moyenne les plus aisés de la métropole en-dehors de ceux qui vivent dans des quartiers fermés. Il s'y trouvait un grand parc, très populaire pour les promenades en famille car idéalement situé et doté d'une magnifique végétation. Mais le lieu commença soudain à devenir sale : des poubelles furent détruites, les ordures traînant par terre devinrent de plus en plus fréquentes. Les politiciens locaux dénoncèrent les incivilités, la délinquance, les sans-abris, les drogués ; ils ne mentionnèrent pas le fait que les équipes d'entretien avaient été divisées par deux, puis par quatre.

Les familles cessèrent bientôt de venir et la mairie de district, avec des accents dramatiques, annonça la fermeture temporaire de l'espace vert pour raisons impérieuses d'hygiène. Trois mois plus tard, le terrain tout entier était cédé à des promoteurs et un permis d'aménagement truffé de dérogations leur était accordé. Les habitants du dix-neuvième, peu enclins aux manifestations, se vengèrent plus tard en ne réalisant pas l'équipe municipale. Les membres de celle-ci, à en juger par les gratifications occultes dont Petra a retrouvé quelques traces, ont probablement réussi à se consoler de cet affront.

Lise examine songeusement la grille. Il ne serait guère difficile de l'escalader après avoir jeté son sac de l'autre côté. Mais cela en vaut-il la peine ?

Elle décide de pénétrer dans le parc → [35](#)

Elle fait demi-tour et se dirige vers le café « Le Rabelais » → [192](#)

Elle fait demi-tour et part en direction de la Librairie de l'Ouest → [272](#)

Elle décide de se rendre directement à l'université, après quoi elle pourra quitter le district sans plus s'attarder → [333](#)

Lise se fraye un chemin parmi les grands sapins entourant la serre et débouche bientôt en bordure de l'immense terrain de golf, qui se perd dans les ténèbres sous un ciel piqueté d'innombrables étoiles. Il lui semble entendre au loin d'étranges cris plaintifs, mais elle ne saurait dire s'ils proviennent des convives en fuite ou d'oiseaux nocturnes.

Les bruyants échos de la musique se sont tus, remarque-t-elle tout à coup, et aucun autre bruit ne provient du gigantesque bâtiment. Elle se remet en route sans perdre un instant.

La façade vivement illuminée du manoir rend par contraste plus fuligineuse encore la pénombre environnante. Hormis la forme pâle d'un bunker sur sa gauche, Lise ne distingue guère les irrégularités du sol. Pressée par un sentiment d'urgence terrible, elle manque à plusieurs reprises de s'étaler sur l'herbe épaisse.

Elle atteint finalement le bosquet qu'elle s'était fixé comme repère et, après l'avoir traversé, se retrouve dans les jardins du manoir. Ceux-ci ont été aménagés avec application mais peu de subtilité de manière à évoquer la Grèce : les oliviers et les statues de marbre blanc y abondent, entourés d'une variété de plantes méditerranéennes allant du thym jusqu'au laurier-rose. À côté d'un bassin rempli d'une eau turquoise et tapissé de sable blanc se dresse un petit pastiche de temple ionique, son toit soutenu par des colonnes richement travaillées et des cariatides. De puissants projecteurs, adroitement placés, donnent en pleine nuit à ce cadre miniature l'atmosphère d'une journée d'été.

Les lieux sont déserts, mais il est manifeste qu'un grand nombre de convives s'y trouvaient voilà peu. Des douzaines de coupes gisent éparpillés de tous côtés et plusieurs amphores semblent avoir été renversées dans un mouvement de foule, aspergeant le sol de vin écarlate.

Lise se dirige vers la large volée de marches conduisant à l'intérieur du manoir lorsqu'un mouvement se produit en périphérie de son champ de vision. Tournant la tête, elle voit avec un frisson d'horreur incrédule un énorme fauve émerger d'un buisson situé à moins d'une quinzaine de mètres.

C'est un tigre du Bengale. Lise se souvient de l'avoir vu voilà trois ans, alors qu'elle accompagnait ses filles pour une visite inopinée du zoo de Pierre-Bohémond Haudricourt. La carrure de l'animal s'est faite encore plus imposante depuis et il doit peser quatre fois autant qu'elle-même. Sans doute se trouvait-il exposé dans une cage à l'occasion de la fête, mais il est désormais on ne peut plus libre.

Le fauve se dirige sans hâte vers elle.

Lise n'attend pas qu'il se rapproche davantage et gravit les marches en courant pour se réfugier à l'intérieur du manoir → [52](#)

Lise attrape une torche voisine et la brandit vers le tigre, puis entreprend de gravir les marches à reculons → [129](#)

239

Une panique totale s'empare soudain de la fillette.

— Mourir ? Non, je ne veux pas que tu meures ! Je ne veux pas !

Lise veut la calmer, mais une angoisse extérieure à son esprit lui noue la gorge, arrêtant les paroles qu'elle s'apprêtait à prononcer. Un vertige profond la saisit, comme si ce qui l'entoure se trouvait brusquement inversé tout en restant à la même place.

L'impression se dissipe. Hermeline se trouve désormais debout à côté du lit, une expression grave sur son visage qui a retrouvé toutes ses couleurs. Le bandage – immaculé – s'est détaché d'elle pour tomber sur le sol pareillement impeccable. Aucune marque n'est visible sur son bras.

Elle prend sa mère par la main pour l'emmener hors de la salle, dont tous les autres occupants ont soudain disparu.

— *Il ne t'arrivera rien de mal, déclare-t-elle fermement. Ni maintenant ni à aucun autre moment → [3](#)*

240

Lise avance à pas rapides en bordure de l'immense golf, dont les surfaces et reliefs sont noyés dans une pénombre informe. La jeune femme s'efforce de réfléchir à ce qu'elle devrait faire à présent. La salle aux parois vitrées a disparu derrière les grands sapins, mais tout un pan du manoir s'offre désormais à ses yeux sur sa droite, lumineux et bruyant. Elle devrait s'y rendre sans tarder et chercher dans le désordre engendré par la fête un moyen de s'enfuir hors de l'enclave avant que ses poursuivants ne s'organisent suffisamment pour la rattraper.

Un vertige d'idées incohérentes fait tourner la tête de Lise. Sa tentative d'évasion n'a-t-elle pas déjà échoué ? Un phénomène psychédélique lui a-t-elle fait inventer son erreur dans les tunnels, sa capture par Zohra Majibi, les paroles froides d'Antonin Faivre, son pénible retour dans sa cellule aseptisée ? Ces souvenirs constituent un paradoxe à la fois vivace et confus dans sa mémoire, tel un songe que le réveil n'aurait pas oblitéré mais dont il aurait révélé l'illogisme.

A-t-elle vraiment pu imaginer ces deux paires d'yeux noirs qu'elle revoit si distinctement ?

Lise s'arrête, le front couvert d'une sueur glacée et le cœur battant à tout rompre. Comme attirée par un magnétisme irrésistible, sa tête se tourne pour regarder derrière elle. Ses yeux se portent non pas vers les majestueux sapins dont elle s'éloigne, mais vers un mince rideau d'arbres distant d'une centaine de mètres, derrière lequel on devine plus qu'on ne distingue une dépendance isolée.

Ce bâtiment ! C'était là !

Et, comme si l'incompréhension accumulée depuis son réveil dans une cabine de toilettes venait finalement de franchir un seuil critique, Lise sent ses jambes se dérober et son corps basculer en avant. Les ténèbres emplissent en un instant la totalité de son cerveau. *Elle s'y abandonne avec ce qui est presque du soulagement* → [18](#)

241

Quelques minutes plus tard, Lise ne peut qu'examiner avec perplexité les quatorze cartes disposées devant elle. Sa connaissance fort limitée du tarot divinatoire se limite aux vingt-deux arcanes majeurs – la Maison Dieu, le Pendu, la Papesse et les autres – et elle n'a jusqu'ici retourné que des arcanes mineurs, dont elle ignore tout à fait la signification. Mais il n'est besoin d'aucune science pour constater à quel point le résultat obtenu est improbable.

— J'ai tiré toutes les cartes de Coupes depuis l'As jusqu'au Roi et absolument rien d'autre.

Flora hoche la tête pensivement. D'abord très volubile dans son interprétation, elle est devenue de plus en plus hésitante à mesure que la bizarrerie se poursuivait.

— Et pas une seule n'est renversée, observe-t-elle. Il y a une énergie cosmique qui sature l'atmosphère et empêche toute divination précise. Prends encore deux lames, une avec chaque main, et retourne-les en même temps.

Lise serait plus tentée d'examiner le paquet tout entier, qu'elle commence à soupçonner d'être truqué ou défectueux. Mais elle ne veut pas vexer son amie et s'exécute donc. Cette fois, elle révèle deux arcanes majeurs.

— Le Bateleur et le Monde. Ils t'inspirent quelque chose ?

— Je pense que ça représente le Thiase, répond Flora sans une hésitation. Il y a une force qui désire que tu ailles les voir, peut-être parce que cela lui permettra d'entrer plus facilement en contact avec toi. Je pense que...

Le tintement de son softphone, qu'elle avait laissé sur la commode entre un ankh et un attrapeur de rêves, vint l'interrompre.

— Zut ! j'avais oublié de l'éteindre. Attends, je regarde juste qui m'envoie un message... Ah, c'est Zohra. Je vais lui dire de passer une autre fois.

Un frisson arrache brutalement Lise aux perspectives fantasmagoriques que la séance de cartomancie lui a inspirées malgré elle.

— Zohra ?

— L'amie avec laquelle je suis allée voir le spectacle du Thiase. On n'a pas eu l'occasion de se revoir depuis et elle vient de m'écrire qu'elle est justement dans le coin. Je lui proposerais bien de nous accompagner, mais elle n'acceptera jamais de retourner...

— Flora, j'ai une petite question : le nom de famille de ton amie ne serait pas Majibi, par hasard ?

— Oh, tu la connais ?

Lise se passe une main sur le visage et prend une profonde inspiration. Il lui semble que l'univers entier l'observe en se retenant à grand-peine de rire.

— Zohra Majibi travaille pour Pierre-Bohémond Haudricourt. C'est elle, la garde-chiourme dont je t'ai parlé. Si elle veut te rendre visite, c'est qu'elle a dû voir des vidéos de surveillance où tu me traînais hors de l'émeute. Elle sait que je suis ici et s'imagine sans doute que je ne suis pas en état de me déplacer.

L'espace d'une seconde, Flora semble avoir été frappée par la foudre. Puis elle se reprend et une expression inhabituellement sérieuse se peint sur son visage.

— Il ne faut pas perdre un instant. Elle devait déjà se trouver tout près lorsqu'elle m'a écrit, mais on peut l'éviter en sortant par la fenêtre : il y a une passerelle à peine deux mètres en contrebas. Le Thiase se trouve au cœur du Bloc ; avec toute l'agitation ambiante, Zohra aura du mal à nous suivre.

Lise n'hésite qu'une demi-seconde avant de répondre :

— *Je ne sais pas si je crois vraiment à tout ça, mais au point où j'en suis... Allons-y !* → [124](#)

— *Je te remercie pour ton aide, mais tout ce que je veux à présent, c'est quitter la métropole au plus vite.* → [286](#)

Les jumelles ne se le firent pas dire deux fois :

— Tremblez tous ! déclara Calixta d'une voix emphatique. Je suis la fée Ténébra et les habitants de cette forêt vont devenir mes esclaves !

— Je ne te laisserai pas faire ! riposta Hermeline. Les lutins et les animaux veulent rester libres, je me battrais pour les défendre !

— Je te changerai en limace visqueuse si tu essayes de m'arrêter !

— Tu ne me fais pas peur ! Ma magie sera plus puissante que tes maléfices !

(Le score de Confirmation augmente d'un point.)

Avant de parvenir au duel lui-même, la scène fut interrompue par un bruit qu'elles connaissaient toutes trois fort bien : quelqu'un déverrouillait la porte de leur lieu de détention → [300](#)

243

Le maître de cérémonie la suit d'un regard vaguement étonné lorsqu'elle passe à côté de lui pour quitter la salle de cinéma.

Le reste de l'ancien centre commercial se révèle tout aussi désert. Il n'y demeure pas même une trace des centaines de personnes qui y faisaient la fête un peu plus tôt. Les pas de Lise résonnent étrangement dans ce vaste espace tandis qu'elle se dirige vers la sortie.

Derrière l'immense paroi vitrée qui borde ce côté du bâtiment, un terrible orage remplit la nuit de trombes d'eau et du fracas grondant du tonnerre.

Devant elle, une silhouette détrempée regarde s'approcher la jeune femme avec un froncement de sourcil perplexe.

— Je m'attendais à ce que tu me fasses courir encore un peu plus longtemps.

— Il existe certaines choses que je ne souhaite pas éviter, répond Lise.

— Si tu t'imagines que je compte te ramener à l'enclave, j'ai une très mauvaise nouvelle pour toi.

— Tu me ramèneras où je souhaite aller, que tu le veuilles ou non.

Le visage brusquement crispé par la colère, Zohra Majibi lève son arme et tire → [309](#)

La salle a été conçue avec une virtuosité qui inspire à Lise la plus grande admiration pour ses créateurs. La mince courbe du verre, enchâssé dans un réticule de platine à peine visible, laisse presque totalement se confondre intérieur et extérieur. Le rouge superbe du sol contraste de façon vibrante avec les treilles verdoyantes. L'éclairage donne à l'atmosphère toute la fraîcheur vivifiante d'un matin d'été.

Une multitude de détails subtils ont été conçus dans le seul but d'attirer l'attention sur l'estrade. Cette dernière se révèle encore plus étrange que la jeune femme ne l'avait pensé au premier abord. Les arbustes qui la recouvrent avec une telle densité ne se trouvent pas plantés dans de grands pots ; ou si tel a été le cas, ils ont refusé de s'y confiner. Leurs racines puissantes se sont enfoncées verticalement, fendant le marbre et creusant jusqu'à atteindre la terre.

Le sarcophage, contrairement au reste de ce qui se trouve dans cette salle, paraît ancien et même antique. Ses parois usées sont couvertes de fresques qui sembleraient à leur place au Louvre ou au British Museum : engagés dans une danse frénétique, des satyres barbus y jouent de la flûte et des femmes échevelées y frappent des cymbales. Seul ajout manifestement récent, le nom IACCHOS, traits foudroyants et courbes saisissantes mélangés en un chef-d'œuvre de calligraphie.

Haudricourt gravit les marches menant à l'estrade et Lise détourne compulsivement le regard, comme si elle venait d'observer un sordide cloporte rampant sur une icône sacrée. Par pure coïncidence, ses yeux viennent alors se poser sur le contour discret d'une issue de secours donnant sur l'extérieur. La jeune femme sourit, tirée des rêveries que lui a inspirées ce lieu étrange.

— Venez tous ! lance le multimilliardaire. Romilly, amène ton joli cul, ce que tu vas voir te fera chanter bien mieux à l'avenir !

*Lise obtempère, tout en songeant intensément à la façon dont elle filera bientôt à l'anglaise. Noter le code **Bonde**, puis → [69](#)*

— Dans mon dernier rêve, je tombais dans un pressoir. Il était à l'ancienne, c'est-à-dire un baquet en bois cerclé de fer, mais absolument gigantesque. J'y étais déversée en même temps que tout le reste de l'humanité. Des milliards de gens serrés et entassés dans ce pressoir. Combien de milliards est-ce que nous sommes encore sur Terre, je me demande ?

Ah, peu importe. Il y avait ces deux pieds titanesques, d'une beauté extraordinaire, qui descendaient du ciel et qui commençaient à fouler l'humanité sous eux. C'était comme une danse. À chaque pas, ils écrasaient des millions d'entre nous. Les corps broyés se mélangeaient en un liquide toujours vivant qui...

— Tu ferais mieux de manger en silence, l'interrompt sèchement Zohra Majibi.

Lise achève son assiette sans un mot de plus → [61](#)

Lise continue de parler → [70](#)

246

Le trajet à travers le couloir souterrain s'accomplit dans un silence presque complet, mais la musique – un étonnant mélange de flûtes, de percussions et d'instruments à cordes – s'entend à nouveau et bien plus distinctement lors de l'arrivée au manoir.

Le grand vestibule lambrissé est traversé par un flot bruyant de convives se rendant dans la serre. Ils portent tous des tuniques ou des robes ostensiblement inspirées de l'Antiquité grecque, simples en apparence mais révélant au regard attentif une élégance tout aussi luxueuse que les plus extravagants costumes. Faits d'or ou de bronze flamboyant, des bijoux d'un dessin exquis ornent les bras, les fronts, les mains et les cous.

Le groupe est accueilli par Antonin Faivre, vêtu à la manière d'un devin tout droit sorti de l'Illiade. Il est suivi de deux femmes bien plus discrètes que Lise reconnaît aussitôt : elles sont venues une semaine plus tôt prendre les mesures de ses filles, tâche à laquelle elles ont consacré près d'une heure.

— Parfait, vous voilà ! fait le chercheur avec un large sourire, s'adressant directement aux jumelles. Ces dames vont vous emmener vous changer pour la cérémonie. Vous verrez, vos tenues sont très jolies !

Il ne dirige qu'ensuite son attention vers Zohra Majibi :

— Place tes agents où tu voudras, puis trouve-toi dans la serre une place discrète et pas trop éloignée de l'estrade. Emmène mademoiselle Maupin avec toi ; je ne pense pas que sa présence sera utile, mais on ne sait jamais.

Avant de suivre les costumières, Hermeline et Calixta embrassent chacune leur mère sur la joue → [8](#)

Lorsque Lise eut fini de compenser le sang prélevé à ses filles, elle se sentit la tête légère et les muscles cotonneux. Elle se résigna à signaler le problème aux docteurs situés à proximité, sachant qu'ils se borneraient à renforcer en conséquence son traitement médicamenteux. Chacun d'eux tenait beaucoup à son emploi et n'aurait jamais voulu en compromettre la pérennité en contrariant Antonin Faivre par des réflexions inopportunes à propos de carences en fer et d'anémie.

Un coup d'œil sur le côté l'arracha à ses considérations : Hermeline et Calixta s'étaient déjà levées, ignorant les infirmières qui les incitaient à rester allongées quelques minutes de plus. Répugnant à ce que ses filles la voient en état de faiblesse, Lise trouva l'énergie nécessaire pour se redresser en position assise. Mais un vertige s'empara aussitôt d'elle suite à ce mouvement trop rapide. Elle dut fermer les yeux et respirer profondément pendant quelques instants.

Alors qu'elle tentait ainsi de retrouver son équilibre, la quiétude ambiante fut brisée par une voix sonore qu'elle n'avait pas eu l'occasion d'entendre depuis plusieurs mois :

— Voilà, c'est ici que se passe le plus important ! On dirait d'ailleurs que nous arrivons juste après l'une de ces petites opérations. Regarde, les rejetonnes dont je te parlais se trouvent juste là !

Pierre-Bohémond Haudricourt venait de pénétrer dans le laboratoire, une jeune femme vêtue de façon extravagante à son bras. Sobre et discrète, son assistante Irène Corlin se tenait quelques pas en retrait.

Antonin Faivre se dirigea droit vers son employeur. Lise, dont la vue commençait à retrouver sa netteté, remarqua un soupçon de raideur dans l'attitude du chercheur.

— Monsieur Haudricourt, c'est un honneur ! Désirez-vous que je vous fasse visiter nos lieux de travail ou souhaitez-vous un point sur l'avancement de nos projets ?

— Ah, Faivre ! Rien de ce genre, ne te mets pas en peine. Romilly voulait juste jeter un coup d'œil à l'endroit où vous réalisez l'ichor. En parlant de ça, j'ai une réception après-demain avec une soixante de convives. Il faudra que tu fasses préparer les quantités nécessaires.

Le multimilliardaire n'avait pas changé de façon aussi visible que son scientifique en chef. Son mode de vie incroyablement privilégié et les traitements de pointe à sa disposition auraient suffi à lui garantir pour encore longtemps une apparence de jeunesse. Quant à la confiance en lui-même et aux passions immodérées, elles faisaient depuis toujours partie intégrante de sa personnalité. Mais, au cours des deux dernières années, une altération subtile s'était produite dans toute sa personne, comme une beauté sauvage qui se serait fait jour depuis les profondeurs de son inconscient.

Lors de la fête « Sin City », Lise s'était fixé pour but principal de recueillir des informations sur la mystérieuse drogue devenue si populaire dans les hautes sphères de la société.

L'essentiel de son enquête s'était en fin de compte déroulé pendant le début de sa détention. Elle avait appris tout ce qu'il était utile de savoir sur le « nectar », une boisson dotée d'exceptionnelles propriétés euphorisantes et désinhibantes, quelque peu hallucinogène et apparemment dénuée d'effets négatifs, produite à partir des plantes de l'étrange serre au sarcophage.

Le nectar était l'œuvre d'Antonin Faivre, mais il n'avait cessé depuis de chercher comment l'améliorer. Après de nombreuses expériences, il en avait finalement trouvé le moyen. Cette nouvelle version de la drogue – baptisée « ichor » – était née le jour même du cinquième anniversaire des jumelles. Lise n'avait jamais cherché à en savoir davantage au sujet de ce produit, dont l'ingrédient supplémentaire lui répugnait autant par sa nature même que par son illogisme digne d'un sorcier du Moyen Âge.

Elle s'arracha brusquement à ces réflexions, réalisant que le ton commençait à monter entre Antonin Faivre et Pierre-Bohémond Haudricourt :

— Je suis sur la piste d'une amélioration qui augmenterait énormément le rendement sans nuire à l'efficacité, disait le chercheur, mais il faut qu'on me laisse travailler ! J'ai besoin de la totalité de ces prélèvements !

— Tu ne vas pas me la faire en brandissant tes impératifs scientifiques, rétorqua son employeur d'un air désinvolte. Tes expériences s'étalent toujours sur des années ; ma fête, elle, est dans quarante-huit heures et je compte bien que mes invités soient satisfaits.

— Mais il y a toujours des fêtes ! Les deux tiers des produits sanguins iacchiques partent là-dedans !

Haudricourt fronça les sourcils avec un mécontentement surpris, comme s'il réalisait pour la première fois à quel point son scientifique en chef avait changé. Lise songea avec un certain intérêt que leurs relations allaient peut-être beaucoup s'envenimer. Le milliardaire ne tolérerait certainement pas de voir son autorité bafouée en présence de sa dulcinée du moment.

Celle-ci ne prêtait en réalité aucune attention à l'altercation en cours, dont elle s'était éloignée pour faire quelques pas apparemment sans but à travers le laboratoire. Sa robe noire provocatrice, œuvre d'un grand couturier, avait quelque chose de fantasmagorique dans ce cadre stérile et décoloré.

Lise avait reconnu la célèbre chanteuse Romilly Orzon. Elle avait pu regarder l'un de ses concerts spectaculaires l'année dernière, lorsqu'une télévision basique avait été installée pendant un mois dans leur lieu de détention. La jeune femme avait en ce moment une expression vaguement hésitante, et glissait des coups d'œil furtifs en direction des jumelles.

Si le score de Confirmation est nul ou positif → [4](#)

Si le score de Confirmation est négatif → [208](#)

L'expression de la fillette se charge d'une profonde tristesse et elle cligne rapidement des yeux comme pour en chasser des larmes naissantes.

— J'aurais dû me rendre compte que tu étais si malheureuse, murmure-t-elle. C'est notre faute, à moi et à Callie. Sans nous, tu ne serais pas enfermée ici.

Lise n'a pas le temps d'expliquer qu'elle voulait exprimer tout autre chose. Une émotion extérieure à son esprit lui noue la gorge, l'empêchant de prononcer le moindre mot, puis un violent vertige la saisit, comme si ce qui l'entoure se trouvait brusquement inversé tout en restant à la même place.

L'impression se dissipe. Hermeline se trouve désormais debout à côté du lit, une expression grave sur son visage qui a retrouvé toutes ses couleurs. Le bandage – immaculé – s'est détaché d'elle pour tomber sur le sol pareillement impeccable. Aucune marque n'est visible sur son bras.

Elle prend sa mère par la main pour l'emmener hors de la salle, dont tous les autres occupants ont soudain disparu.

— *Je vais tout réparer, déclare-t-elle fermement* → [3](#)

— Faivre plane sur un nuage à cent lieues de la réalité. Il s'imagine sûrement le contraire, mais il ne cache rien du tout de miraculeux dans sa manche, juste une ou deux formules pseudo-mystiques pêchées je ne sais où. Je l'ai vu essayer son charabia sur mes filles il y a trois mois : ça ne leur a fait ni chaud ni froid. Si tu espères voir la tragédie s'arrêter juste avant son dernier acte, tu ne peux compter que sur toi-même, c'est-à-dire presque rien.

Le visage de Zohra Majibi se crispe et Lise s'attend presque à ce qu'elle la frappe sans se soucier d'être en public. Mais, après un instant d'immobilité, l'agente de sécurité se détourne pour regarder de nouveau la foule des convives euphoriques. Un fatalisme nerveux pèse désormais plus visiblement sur sa silhouette musclée.

*Noter le code **Infortune**, puis* → [312](#)

Un quart d'heure plus tard, Lise, Calixta et Hermeline se trouvaient réunies autour du petit déjeuner qui était arrivé par le passe-plat. Les jumelles engloutirent avec appétit leurs tartines de confiture et leur jus d'orange. Puis vint l'heure des leçons.

Dans l'emploi du temps qu'appliquait Lise depuis les sept ans de ses filles, le mercredi était un jour consacré entièrement aux activités créatives. Les deux élèves montraient sans surprise beaucoup plus de motivation pour cet enseignement que pour celui de la conjugaison, de la soustraction ou encore de la géométrie basique.

L'art de la narration avait récemment été placé au programme ; les jumelles adoraient inventer des histoires, mais celles-ci n'avaient la plupart du temps ni queue ni tête.

— Pour commencer, déclara Lise, vous aller imaginer un personnage principal. C'est à lui ou à elle qu'arrivera l'aventure. Par exemple, ça pourrait être...

— Une fée ! s'exclama aussitôt Hermeline. Qui a de grandes ailes !

— Et une baguette magique avec laquelle elle peut ensorceler les gens ! renchérit Calixta.

— Elle vit dans une grande forêt, avec des lutins...

— ... des loups...

— ... des licornes...

— ... et des dragons.

— Et elle s'appelle...

— Ronce !

— Fleur !

Les jumelles s'entreregardèrent avec un scepticisme réciproque. Ne jugeant pas utile de les voir prendre cinq bonnes minutes pour parvenir à un compromis, Lise en suggéra un sans attendre :

— Pourquoi pas « Rose » ? C'est une fleur et elle a des épines comme les ronces.

Le nom fut accepté.

Noter l'existence d'un score de Confirmation, qui est actuellement de 0 ; il pourra augmenter ou diminuer, même si cela le rend négatif.

Si le code Crayon est noté → [134](#) ; sinon :

Lise suggéra à ses filles de décrire la nature de leur héroïne → [233](#)

Lise interrogea les jumelles sur le comportement de la fée → [287](#)

251

Lise se concentre sur sa respiration et laisse s'écouler le verbiage de Duroy, auquel les deux autres infirmières ne tardent pas à apporter leurs commentaires approbateurs et stupides.

Une fois les soins dispensés, le trio l'incite à rester allongée ici pendant au moins une demi-heure, mais elle les ignore et se relève, sachant que Zimmer n'accepterait de toute façon pas de patienter si longtemps.

Malgré la précaution avec laquelle elle enfile son tee-shirt, elle ne peut réprimer une exclamation étranglée lorsque le mince tissu entre en contact avec son dos. Elle domine la douleur de son mieux et, d'une démarche raide, va rejoindre l'agent de sécurité.

Il l'escorte hors de la salle médicale et vers l'un des couloirs menant au manoir Haudricourt → [5](#)

252

Des dizaines de convives hystériques se précipitent vers l'issue de secours et Lise se trouve malgré elle prise dans leur flot. La serre a basculé dans le chaos : de profondes fissures creusent le sol de marbre, les parois de verre se craquèlent, les hautes treilles s'effondrent et les plantes grimpantes fouaillent l'air comme d'innombrables serpents.

Lise cherche à apercevoir ses filles, mais en vain. Elle est bousculée violemment à de multiples reprises et n'évite d'être renversée et piétinée qu'en accompagnant le mouvement jusqu'à l'extérieur, où la foule se disperse dans la nuit avec des cris à la fois déments et extatiques.

*Si le code **Initiative** est noté → [279](#)*

*Si ce n'est pas le cas, mais que le code **Incisif** est noté → [288](#)*

Sinon → [306](#)

— Dis donc, grommelle le jeune homme, j'ai quand même le droit de faire ce que je veux de ma vie.

— Considérant que tu n'as pas dû mettre le nez dehors au cours des trois derniers mois, tu m'excuseras si je m'inquiète. D'ailleurs, comment est-ce que tu fais pour avoir l'électricité ? Elle est coupée dans le reste du bâtiment.

— J'ai piraté le système. J'ai même remis l'eau.

— Ah oui ? Tu aurais peut-être dû t'en servir un peu plus, commente la jeune femme avec un geste éloquent de la main devant son nez.

— Tu es vraiment revenue juste pour être chiante ? Je te préférais avant ta disparition.

— Mais c'est toi qui a changé depuis ! éclate Lise. La dernière fois qu'on s'est vus, tu étais capable de débattre pendant deux heures d'affilée sur les fondements d'une société idéale, tu participais à toutes les actions de Last Chance dans la région, tu balançais des informations confidentielles de la police sur les réseaux. Et maintenant, tu passes tout ton temps dans des mondes imaginaires ! Est-ce que tu as seulement remarqué ce qui se passait autour de toi pendant les dernières semaines ?

Une grimace tord les lèvres de Raymond.

— Tu crois que j'avais besoin de suivre ces manifestations de près pour savoir qu'elles allaient se faire écraser sans rien accomplir ? J'en ai tout simplement eu marre de croire à des conneries qui ne sauveront jamais personne.

— Mais il faut bien...

— Il ne faut plus rien du tout. Il aurait fallu, ça, oui ! Si les générations d'avant n'avaient pas été aussi connes, le monde réel vaudrait encore quelque chose même pour les gens qui ne sont pas millionnaires ou mieux. Mais aujourd'hui, objectivement, il n'y a plus rien à faire. Last Chance, quelle blague ! La dernière chance était déjà passée avant notre naissance. Toutes nos belles idées ne nous empêcheront pas de dévaler la pente. Eh bien moi, je préfère encore passer le temps dont je dispose dans des univers moins déprimants, même s'ils relèvent de la fiction.

Lise conteste ce point de vue → [278](#)

Lise renonce à discuter davantage et s'en va → [292](#)

Cette portion périphérique du terrain de golf ne présente que de modestes irrégularités, mais elle baigne dans une pénombre confuse où l'œil peine à saisir les détails du sol. Tenant ses chaussures à talon d'une main et son masque de l'autre, Lise s'avance droit dans la direction des jardins bruyants.

Les lumières provenant du manoir ne l'éclairent qu'infimement et la légère inclinaison du terrain garantit que sa silhouette ne se découpe pas contre le ciel nocturne. La jeune femme ne se sent pas le moins du monde rassurée pour autant. Le service de sécurité du manoir Haudricourt dispose de moyens bien plus efficaces que d'envoyer à l'aveuglette des agents la poursuivre dans la nuit.

Lise court de manière à atteindre les jardins le plus vite possible → [153](#)

Lise avance avec prudence, en restant vigilante → [228](#)

Tout en gardant le regard fixé sur Roland Marzat comme si elle n'accordait d'importance qu'à cette discussion absurde entre eux, Lise s'est déplacée progressivement à travers la pièce, l'incitant sans qu'il y prête attention à s'avancer. Ils se trouvent à présent séparés par la largeur de la table de réunion, à égale distance de la porte vers laquelle elle se garde bien de jeter le moindre coup d'œil.

La jeune femme éprouve la tentation brûlante de détalier à toutes jambes, mais une appréhension non moins intense la retient. Marzat tient toujours son pistolet, le doigt effleurant dangereusement la gâchette.

Lise pressent que le désordre intérieur de son ancien ami peut être tourné à son avantage. Si elle aiguille ses pensées dans une direction suffisamment déroutante, il réagira sans doute un peu moins vite lorsqu'elle s'enfuira en courant.

Et, pour semer la confusion dans un esprit déjà agité, la jeune femme ne voit pas de meilleur moyen que de partager ses propres expériences.

Elle décrit à Roland Marzat la serre où Pierre-Bohémond Haudricourt l'a fait entrer hier soir, avec son sarcophage de pierre où sommeille un être énigmatique → [263](#)

Elle déclare à Roland Marzat qu'elle a eu deux filles pendant sa captivité dans l'enclave Haudricourt et mentionne les rêves où elle les a vu grandir → [277](#)

— Si Rose découvre un village où tous les gens n'ont pas assez à manger, avança Hermeline, elle sera triste et fera tout ce qu'elle peut pour les aider.

— Peut-être qu'elle restera un peu triste même après, observa sa sœur, parce qu'elle se souviendra comme ils avaient de la peine quand ils avaient faim.

— Non, elle aura aidé les autres et ça la rendra plus joyeuse qu'avant !

Les jumelles s'absorbèrent dans leurs pensées, réfléchissant à d'autres scénarios dans lesquels placer leur héroïne. Mais lorsque Calixta rouvrit la bouche, ce fut pour donner à la discussion une tonalité différente :

— Maman, est-ce qu'il y a des histoires où tout va forcément mal finir ?

La question inattendue arracha Lise au monde des contes de fées pour lui remettre la réalité en tête. Depuis le début de sa détention, elle avait eu bien du mal à se tenir informée de l'actualité. Les bavardages des agents de sécurité et du personnel infirmier constituaient sa principale source d'informations : commentaires sur leurs conditions de vie et leur pouvoir d'achat, anecdotes sur la vie de leurs proches, discussions politiques aussi creuses que répétitives, tout cela lui donnait une certaine idée de ce qui se passait en France.

Mais au-delà des frontières, tout devenait beaucoup plus flou. Il existait certaines régions du monde dont elle n'entendait jamais parler, et dont la situation huit ans plus tôt avait été si dramatique que le pire était désormais à craindre.

— Il existe des gens, admit-elle, dont la vie débute si mal qu'ils seront forcément malheureux.

— Mais une héroïne pourrait quand même les sauver ? demanda Hermeline d'un ton plein d'espoir.

(Le score de Confirmation diminue d'un point.)

Lise révéla à ses filles que certains problèmes ne pouvaient être résolus par un petit nombre de personnes → [38](#)

Lise répondit par l'affirmative à la question, bien qu'elle n'en pensât naturellement rien → [122](#)

Tout prend soudain une forme harmonieuse autour d'elle. Les lignes s'assemblent en des formes gracieuses. L'écarlate s'adoucit et se nuance jusqu'à donner l'impression d'un paysage réalisé à la sanguine.

L'esthétique de la cité rappelle l'Art nouveau : ses bâtiments exaltent les lignes courbes, les motifs inspirés de la nature, les arabesques. Leurs dimensions ne sombrent jamais dans la démesure et leurs formes excluent la rigidité de la symétrie. Une compréhension passionnée de la vie a guidé architectes et bâtisseurs. Il s'agit d'un lieu où l'humanité peut coexister et l'individu s'épanouir.

Lise avance sans hâte le long du boulevard, promenant son regard avec un plaisir sans cesse renouvelé. C'est un soulagement immense que de se sentir tout à coup allégée de ses appréhensions passées. S'il est possible de concevoir une ville pareille, comment l'avenir pourrait-il ne pas se révéler radieux ?

Pleine d'un profond bien-être, elle s'arrête à côté d'un jardin public débordant de fleurs et ferme les yeux pour en imaginer les parfums.

*Si le code **Choisir** est noté, effacer ce code puis → [46](#)*

Sinon → [118](#)

258

Une panique insidieuse perturbe les réflexes de Zohra Majibi et Lise parvient presque à la déséquilibrer, mais la différence entre leurs forces physiques respectives se révèle trop importante. Le corps à corps tourne ensuite rapidement à l'avantage de l'agente de sécurité, qui entreprend de libérer la main dans laquelle elle tient son pistolet.

Lise n'éprouve aucun affolement, rien d'autre qu'une fureur redoublée. Il lui reste encore un instant avant que Majibi ne puisse lui tirer dessus.

Elle lui donne un coup de tête en plein visage → [338](#)

Elle la pousse en arrière contre le socle de la statue → [344](#)

259

— Réveillez-vous ! hurle Lise d'une voix stridente. Faites quelque chose ou je vous arrache les yeux !

Elle gifle à toute volée plusieurs des docteurs et infirmières, mais ils ne font que vaciller légèrement sans rien perdre de leur sérénité imbécile. Leurs bras restent ballants et leurs yeux égarés.

Un gloussement tintinnabulant se fait tout à coup entendre dans le silence mat.

— Ne t'énerve pas, maman ! Ils sont tous un peu bêtes, mais ça n'est pas si grave.

Le soulagement suffoque presque Lise lorsqu'elle tourne la tête pour voir que sa fille vit toujours, qu'elle la regarde.

— *Reste tranquille, Mélie ! Ne dis rien !* → [86](#)

— *Continue à me parler, Mélie ! J'ai besoin de t'entendre !* → [147](#)

260

Lise prend ses chaussures à la main pour que le bruit de ses talons n'alerte pas la femme retournant travailler. Celle-ci traverse les couloirs d'un pas rapide, manifestement pressée malgré l'attitude désinvolte qu'elle affichait un peu plus tôt. DjinnServ accorde le droit à quelques pauses aux employés travaillant plus de six heures d'affilée, mais voit d'un mauvais œil ceux qui n'interprètent pas cette autorisation de la façon la plus minimaliste possible.

Une brassée de souvenirs reviennent à l'esprit de Lise. Endosser des rôles ancillaires dans les réceptions du grand monde lui a toujours plu ; elle le considère comme un défi excitant, une lutte secrète entre elle-même et la caste qui ne voit dans l'agonie du monde qu'une fâcheuse contrariété menaçant son approvisionnement en caviar. Combien de fois a-t-elle enduré avec un sourire impassible les caprices de néo-nobles imprégnés de leurs privilèges ? Ils l'ont toujours amplement payé de ses peines par les informations que laissait échapper leur enivrement physique et moral.

Mais si sa profession journalistique ne constituait pas un filtre neutralisant toutes les atteintes à son amour-propre, la jeune femme réalise qu'elle aurait envoyé DjinnServ à tous les diables dès la première semaine. Il n'aurait pas même été nécessaire pour cela qu'elle découvre le luxe grotesquement outrancier du manoir Haudricourt ; les détenteurs de fortunes de second ordre, avec leurs districts aux accès soigneusement défendus par les polices publique et privées, auraient suffi à l'écoeurer.

Comme apportant une réponse dédaigneuse à ces réflexions, le brouhaha de la fête se fait depuis quelques instants beaucoup plus distinct. Lise reconnaît à présent cette partie du manoir et juge inutile de suivre plus longtemps l'employée. Remettant ses escarpins, elle s'engage dans un corridor menant tout droit à l'une des portes de service séparant le monde du personnel de celui des convives.

Quelques instants plus tard, elle parvient dans une vaste et superbe salle, étincelant de lumière, de miroirs et de lustres → [320](#)

261

Hermeline ouvre les yeux. Douceur et sauvagerie se mélangent dans les profondeurs troubles de son regard.

Un tremblement agite Zohra Majibi toute entière. Elle écarte le pistolet de Lise et semble un instant vouloir le pointer vers sa propre tempe. Puis elle laisse échapper l'arme, ploie les genoux et s'affaisse lentement sur le côté. Sa dernière expression, avant que le sommeil ne vienne relâcher les muscles de son visage, est une frayeur atroce.

Hermeline caresse en souriant la tête de la panthère. Sa mère ouvre la bouche, mais aucun mot ne se présente plus à ses lèvres. Un vertige la saisit et les corps des centaines de dormeurs commencent à tourner autour d'elle, leurs couleurs se brouillant de façon confuse. Lise se frotte les yeux sans parvenir à éclaircir sa vision.

Puis le décor se transforme tout à fait et elle se retrouve en présence d'Iacchos → [Z](#)

262

— Pendant deux semaines, ça a été une énorme agitation dans tout le quartier, poursuit Juan. On organisait des conférences sur le campus, on défilait dans les rues, on sensibilisait les gens... Avec le recul, on vivait complètement dans un rêve, mais sur le coup, je n'ai pas pu m'empêcher d'y croire. En fin de compte, évidemment, ça s'est terminé comme ça se termine toujours. J'ai fait partie des chanceux : à part quelques bouffée de lacrymo et le cent mètres que j'ai dû me taper, je n'ai pas trop dégusté. Mais bien sûr, j'avais été identifié par un drone et on ne m'a pas oublié ensuite.

Il fait un geste vers sa cheville, ornée d'un bracelet électronique que le bas de son pantalon ne dissimule qu'imparfaitement.

— Traitement automatique de mon dossier, sanction administrative et travaux d'intérêt général. Ça aurait pu être pire, ils ne devaient pas avoir grand-chose sur moi.

— Et les autres ? demande Lise avec appréhension.

— On est plusieurs dizaines d'étudiants à devoir nettoyer le campus. Ils veulent qu'on le rende tout beau, tout propre pour les sociétés qui vont le racheter pour le raser. À part moi,

il y a aussi Angèle et Irène, qui sont de l'autre côté de ce bâtiment. Oh, mais tu ne connais probablement pas Irène, elle était en SJAP.

Le regard du jeune homme s'assombrit.

— Petra a pris quatre ans de « réhabilitation par le travail » ; ils devaient savoir qu'elle travaillait pour l'Arbre-Monde. Octavie et Marius se sont vus retirer la nationalité et on les a expulsés.

Lise sent un grand froid se répandre dans ses veines. Elle n'est pas certaine de vouloir en savoir davantage, mais elle demande tout de même :

— Raymond ? Khadija ? Flora ?

Les lèvres de Juan esquissent un semblant de sourire.

— Flora, tu la connais : elle est adorable, mais la contestation bruyante, ça l'angoisse, et elle ne voulait pas y participer. Khadija a été envoyée à l'hôpital et elle a bien failli se faire arrêter ensuite, mais elle a réussi à se tirer ; je ne sais pas du tout où elle est maintenant. Et Raymond... ça fait des mois qu'on ne le voit plus vraiment. Il a passé tout l'été dans son appartement et, si ça se trouve, il y est encore, même si la résidence universitaire est normalement fermée.

Alors que Lise veut l'interroger plus précisément au sujet de l'Arbre-Monde, une jeune femme aux cheveux platinés paraît au coin du bâtiment et se dirige droit vers eux. Sa cheville gauche porte également un bracelet électronique.

— Juan, dit-elle d'un ton mordant, j'aimerais bien que tu travailles au lieu de discuter avec tes petites amies. Si un drone te voit en train de tirer au flanc, nous aurons tous droit à une semaine supplémentaire de labeur stupide.

— Je sais, répond le jeune homme, embarrassé. Mais c'est Lise, je... Enfin, je t'ai parlé d'elle, je ne savais pas ce qu'elle était devenue. Lise, je te présente Irène...

— ... Corlin, oui, je sais.

— Vous vous connaissez ? demande Juan, surpris.

— Pas à ma connaissance, répond Irène Corlin avec hauteur. Et maintenant, si vous avez fini de préparer la prochaine révolution, j'aimerais bien que l'une d'entre vous rentre chez elle et que l'autre retourne à sa brosse. Il serait peut-être temps de commencer à se montrer sérieux !

Lise défend les idéaux révolutionnaires → [92](#)

Lise demande ce qu'Irène entend par « se montrer sérieux » → [149](#)

Lise, jugeant que discuter davantage serait inutile, fait ses adieux à Juan et reprend la traversée du campus → [222](#)

263

— J’ignore réellement les projets de Haudricourt, mais je peux t’apprendre ce qui l’obsède. Dans une aile de son manoir, il se trouve une salle ressemblant tout à fait à une serre. De grandes treilles recouvertes de plantes grimpantes se dressent de part et d’autre ; il y pousse d’énormes grappes de raisin dont le jus possède des propriétés étranges. À l’extrémité se trouve une estrade couverte de figuiers, et devant eux un sarcophage de pierre sur lequel un nom est peint en lettres écarlates...

Une fascination fiévreuse s’est peinte sur le visage de Roland Marzat. Il l’écoute sans plus songer à l’accuser ou même à la questionner. Lise éprouve une inquiétude lancinante en décrivant Iacchos, consciente de l’insuffisance pathétique des mots qui lui viennent à la bouche, mais le rédacteur en chef de l’Arbre-Monde n’en écoute pas moins avidement le moindre détail.

*Si le code **Fracas** est noté → [290](#)*

Sinon → [308](#)

264

— Ce sera comme si tout le monde partageait un seul cœur, déclare Hermeline, sa voix tenue chargée de ferveur. Plus personne ne se sentira abandonné ou isolé. Tout le monde se comprendra et s’aimera et sera heureux juste en étant ensemble. On pourra manger, boire, jouer et dormir quand il voudra. Et on ne vivra plus à l’intérieur, mais en pleine nature au milieu des arbres...

Lise hoche la tête malgré elle.

*Si le code **Choisir** est noté → [132](#)*

Sinon → [175](#)

265

Dix-huit cartes plus tard, Lise doit admettre qu'elle n'aurait pas trouvé cette séance de divination plus abstruse si elle avait impliqué des noix de palme. Sa connaissance du tarot divinatoire – fort mince, faute d'intérêt réel – n'a jamais dépassé les vingt-deux arcanes majeurs : la Maison Dieu, le Pendu, la Papesse et les autres. Mais elle n'a retourné depuis le début de cette lecture que des arcanes mineurs. Comment deviner les significations respectives d'un As d'Épées, d'un Sept de Bâtons, d'un Huit de Deniers et d'un Roi de Coupes ?

Ce qui reste si hermétique pour elle inspire en revanche beaucoup Flora. Penchée sur les lames avec toute la concentration minutieuse d'une archéologue, elle extrait de chaque détail de leur disposition des observations de plus en plus élaborées :

— Toutes ces forces mystiques n'ont pas cessé de t'entourer. Tu te trouves en quelque sorte dans l'œil du cyclone, mais je ne sais pas combien de temps tu y resteras. Le spectacle du Thiasse t'apporterait peut-être des réponses, même si j'ai l'impression qu'elles ne suffiraient pas. Je n'aime pas beaucoup ce Neuf de Bâtons et ce Neuf d'Épées que tu viens de retourner, d'autant plus qu'ils sont tous les deux renversés. On dirait qu'il te manque quelque chose – peut-être une intuition ou une réalisation – pour aller au bout de ton chemin. Choisis une dernière...

Le tintement de son softphone, qu'elle avait laissé sur la commode entre un ankh et un attrapeur de rêves, vint l'interrompre.

— Ah zut ! j'avais oublié de l'éteindre. Choisis une dernière carte et retourne-la devant toi, je vais juste voir ce que c'est.

Lise s'exécute et un sourire contraint lui plisse les lèvres à la découverte du résultat : elle a finalement pioché un arcanes majeur.

Flora revient s'asseoir devant la table basse un instant après.

— C'est la fille dont je te parlais tout à l'heure qui m'envoie un message. Elle veut passer me voir, je n'ai pas compris pourquoi. Quelle lame est-ce que tu as révélée ? Oh...

— Oui, elle ne fait pas miroiter des perspectives d'avenir très encourageantes.

— L'arcanes de la Mort n'est pas à prendre au pied de la lettre, s'empresse de préciser la jeune néo-hippie. C'est un symbole de grands changements et de transformation, il annonce souvent le renouveau.

— Mais la carte est à l'envers, observe Lise. Est-ce que ça ne la rend pas plus négative ?

— En théorie, si, admet Flora à contrecœur. Mais on ne peut pas l'interpréter juste par elle-même. Des significations bien plus subtiles sont possibles, telles qu'un retour abrupt à un état antérieur. Lorsque Zohra sera là, elle pourra te raconter la fois où...

— Zohra ?

— L'amie avec laquelle je suis allée voir le spectacle du Thiase. Lorsqu'on en est revenues, elle était encore toute secouée, alors que ce n'est vraiment pas une fragile d'habitude. Pour la calmer, je lui ai fait tirer les cartes et elle a aussi obtenu...

Une terrible intuition écrase toutes les autres pensées de Lise. Il lui semble que l'univers entier l'observe en se retenant à grand-peine de rire.

— Son nom de famille ne serait pas Majibi, par hasard ? s'entend-elle demander.

— Oh, tu la connais ?

— Si je la...

La gorge de Lise se crispe avec une telle violence qu'il lui faut un instant pour retrouver l'usage de sa voix.

— Elle travaille pour Haudricourt ! C'est elle, la garde-chiourme dont je t'ai parlée !

L'espace d'une seconde, Flora semble avoir été frappée par la foudre. Puis elle se reprend et une expression inhabituellement sérieuse se peint sur son visage.

— Il faut que tu partes tout de suite. Lorsqu'elle m'a écrit, elle devait déjà se trouver tout près d'ici. Pour éviter de la croiser, le plus sûr serait que tu sortes par la fenêtre : il y a une passerelle à peine deux mètres en contrebas.

Tout en se levant, elle désigne du doigt la carte sur laquelle un squelette stylisé brandit une faux d'un blanc cru.

— Ce n'est pas une coïncidence si tu as retourné ça juste au moment où je lisais le message. Je ne sais pas exactement ce que prédit cette lame, mais elle est associée au fait de rencontrer Zohra. Si tu préfères l'éviter... eh bien, soit je t'emmène voir le spectacle du Thiase, soit tu essayes de quitter la métropole au plus vite. Je ne vois pas d'autre solution.

Poussée par la soif de comprendre, Lise demande à Flora de la conduire au lieu de représentation de la compagnie Thiase → [124](#)

Lise devine qu'il s'agit de sa dernière chance de s'enfuir hors de la métropole et décide de la saisir → [286](#)

Lise quitte l'appartement par la porte → [297](#)

Hermeline répondit d'un « Oui, maman » très sage, dont la sincérité – à en juger par le rapide coup d'œil échangé avec sa sœur – prêtait quelque peu le flanc au soupçon. Les deux fillettes se tinrent quoi qu'il en soit tranquilles pendant que l'infirmière leur piquait le doigt avec son analyseur d'hémoglobine. Les résultats se révélèrent acceptables.

Le même test fut effectué sur Lise, mais Duroy garda cette fois pour elle le chiffre apparu sur l'écran de son appareil et ne fit aucun commentaire. La principale intéressée n'en fut pas autrement surprise ; son mépris pour le personnel médical exerçant en ces lieux ne pouvait guère s'élever au-delà du niveau qu'il avait depuis longtemps atteint.

On les emmena toutes les trois s'allonger sur des lits derrière lesquels se dressait la machine de prélèvement sanguin, que ses nombreux tuyaux en plastique faisaient ressembler à une méduse robotique.

Duroy désinfecta le creux du bras de Lise, tandis que deux autres infirmières en faisait autant avec ses filles → [10](#)

267

Zohra Majibi s'engage avec circonspection dans le couloir. Au troisième pas qu'elle y fait, les ténèbres s'abattent sur elle et l'engloutissent. Elle pousse un cri strident qui s'étouffe presque aussitôt dans un gargouillis liquide. On entend ensuite le choc de son pistolet inutile contre le sol, suivi du bruit sourd d'une masse plus importante.

Il s'écoule un instant de silence pendant lequel Lise reste pétrifiée sur place, le cœur battant à tout rompre. Puis Calixta émerge sans hâte de la pénombre, pieds nus et vêtue de sa peau de daim. Elle essuie ses lèvres d'un revers de main nonchalant, puis tourne la tête pour sourire à sa mère.

Lise ouvre la bouche, mais aucun mot ne se présente à ses lèvres. Un vertige la saisit et les contours commencent à vaciller autour d'elle, mélangeant de façon confuse des ombres teintées de violet à une lumière crue. Elle se frotte les yeux sans parvenir à éclaircir sa vision.

Puis le décor se transforme tout à fait et Lise se retrouve en présence d'Iacchos → [7](#)

268

Hermeline et Calixta atteignent l'extrémité de l'estrade. Les convives les regardent, muets et frissonnant comme de petits animaux apercevant trop tard des prédateurs tout proches. Alors que les jumelles s'apprêtent à descendre vers eux, Lise se précipite, s'agenouille entre elles et les entoure de ses bras.

— Arrêtez ! Arrêtez, faites-le pour moi, je ne veux pas vous voir ainsi. Je suis désolée de vous avoir caché des choses, je voulais vous épargner, j’ai peut-être eu tort. Nous en parlerons ensemble rien que toutes les trois si vous voulez...

Elle continue de parler, balbutiant et s’égarant, ne sachant quelquefois ce qu’elle dit. Rien ne compte sinon de sentir, autour d’elle, ses filles perdre lentement leur raideur de statues vengeresses.

Un vertige la saisit soudain, voilant tout ce qui l’entoure. Elle reprend ses esprits au son d’un tintement de verre et d’un rire raffiné.

Elle se tient de nouveau à côté du sarcophage, tandis qu’en contrebas de l’estrade, la réception se poursuit gaiement dans la clarté radieuse de la serre. Face à elle, son verre intact à la main, Antonin Faivre lui déclare d’un ton condescendant :

— Il faut être un esprit incroyablement étroit, lorsqu’on se trouve aux premières loges d’un projet si extraordinaire, pour ne pas voir au-delà des petits désagréments que cela vous cause.

Lise observe avec incrédulité tout ce qui l’entoure sans songer à répondre. Vient-elle d’avoir une hallucination ? Les deux dernières minutes se semblent jamais avoir eu lieu. Ses filles, appuyées sur le rebord du sarcophage de pierre, contemplant Iacchos avec des sourires tranquilles.

— Avec votre permission, monsieur Faivre, je souhaiterais ramener Hermeline et Calixta à nos quartiers. Elles n’ont pas l’habitude des mondanités de la haute société et je crains que... qu’elles ne restent pas si sages encore bien longtemps.

Le chercheur fronce les sourcils et s’apprête manifestement à refuser, mais un doute soudain lui traverse le regard. Après un instant d’hésitation, il hoche la tête en signe d’approbation.

Lise s’empresse aussitôt d’aller chercher ses filles et celles-ci se laissent escorter vers la sortie de la serre → [99](#)

— Juste avant d’être envoyé ici, j’ai entendu dire que la loi martiale se trouvait étendue à la quasi-totalité du territoire et que le reste de l’Europe allait nous imiter, quand ils ne nous ont pas précédé. Tous les gouvernements du monde raisonnent décidément comme des intelligences artificielles : ils suivent la même logique coûte que coûte, même si elle ne fait jamais rien qu’aggraver les choses. Et on pourrait dire la même chose au sujet des principaux habitants de cette enclave. Depuis huit années et demi, ils sont lancés dans une course à

l'arrivée de laquelle ils s'imaginent que toutes sortes de choses merveilleuses les attendent, alors que ça pourrait aussi bien être un gouffre. Si...

— Tu ferais mieux de manger en silence, l'interrompt sèchement Zohra Majibi.

Lise achève son assiette sans un mot de plus → [61](#)

Lise continue de parler → [70](#)

270

En ressortant du vestiaire, Lise porte désormais des vêtements tout à fait anodins, parmi lesquels ne ressort que la veste bleu roi ornée du logo de DjinnServ. Elle s'est enfoncée une casquette jusqu'aux sourcils et adopte une démarche voûtée, espérant déjouer encore quelques instants le regard inquisiteur des caméras.

La jeune femme franchit une succession de portes avant de parvenir à la vaste zone de chargement et de déchargement, où l'accueille un brouhaha de tapis roulants et d'activité humaine. Plus d'une douzaine d'employés s'y affairent à remplir divers camions : l'un de vaisselle sale, soigneusement emballée pour ne pas risquer le moindre dommage ; un autre d'ustensiles de cuisine aussi nombreux que variés ; un troisième de sacs gorgés de déchets alimentaires...

Lors de la fête « Sin City », Lise se trouvait placée sous l'autorité d'une cheffe d'équipe si désagréable qu'elle n'a pas éprouvé beaucoup de culpabilité en se servant principalement dans son casier. Elle a en même temps fait main basse sur son softphone professionnel, qui lui permettra d'utiliser n'importe lequel des véhicules se trouvant ici.

Si au moins un code commençant par la lettre C est noté → [311](#)

Sinon → [339](#)

271

— Tout ce que tu as accompli dans ta carrière, tout ce que j'ai fait moi-même en tant que journaliste de l'Arbre-Monde, tout ça n'a jamais servi à rien.

Roland Marzat blêmit, sans trouver immédiatement de mots pour répondre. Lise poursuit, découvrant elle-même les convictions de son for intérieur au fur et à mesure que ses lèvres l'articulent :

— Tu invoques la vérité, mais nous ne l’avons toujours abordée que sous l’angle de la dénonciation facile. Nous dévoilons les combines des riches et des puissants pour se garantir une existence la plus agréable possible au détriment du reste du monde. Nos lecteurs parcourent nos articles, s’exclament « Ah les salauds ! » et puis continuent ensuite de vivre exactement comme avant. Rien de ce que nous pouvons dévoiler ne surprendra jamais personne, parce que les gens comprennent en réalité très bien le monde dans lequel ils vivent. Ils sont aussi heureux de lire nos révélations que nous le sommes de les écrire, parce qu’elles nous déresponsabilisent tous. Nous pouvons nous dire que tout est de la faute de quelques personnages haïssables qui tirent au loin les ficelles, et cela nous dispense de toute interrogation sur nous-mêmes.

Le rédacteur en chef de l’Arbre-Monde frappe sur la table d’un geste convulsif.

— Il y a encore des gens qui luttent pour leurs droits, parfois au prix de leur vie !

— Oui, mais ces résistances ponctuelles ne font que s’inscrire dans le grand courant des choses. Elles ne se montreront jamais assez fortes pour le ralentir, sans même parler de le détourner. Les individus sont devenus trop raisonnables et sceptiques pour se joindre en nombre à une cause incertaine : un tiens vaut pour eux mieux que deux mille tu l’auras. Moi la première, d’ailleurs. Si j’avais été là lors des manifestations étudiantes, j’y aurais participé pour ne pas rougir devant mes amis, mais je n’aurais pas cru un instant qu’elles aboutiraient. Il y a deux ans, pendant les mouvements ouvriers, tu m’as envoyée faire des interviews des grévistes ; j’ai admiré le courage de ces gens sans jamais penser qu’ils obtiendraient gain de cause. Au fond, je n’ai foi qu’en un seul changement, celui qui s’effectue lentement depuis le début du siècle. Je voulais sans doute moins être journaliste que chroniqueuse.

Roland Marzat se passe nerveusement la langue sur les lèvres. Il lui faut s’y reprendre à plusieurs fois pour articuler une question qui tient en un mot :

— Alors ?

— *Alors rien. Il n’y a rien à faire ou à espérer. Mais c’est déjà quelque chose de s’en rendre compte.* → [65](#)

— *Puisque l’humanité est devenue son propre problème, il faudrait que quelqu’un nous sauve de nous-mêmes.* → [121](#)

Les autres boutiques de la rue n’ont guère changé, sinon que les vitrines de quelques-unes d’entre elles portent encore des sabliers taggés en jaune. Mais la Librairie de l’Ouest a disparu. À sa place s’étale désormais Cyberfunky, électronique à bas prix tous appareils rachat diagnostic réparation dépannage entretien seconde main tous les softphones de plus

de six mois à moitié prix service après-vente garantie universelle de trois mois ouvert sept jours sur sept de huit heures à minuit.

Lise n'est pas totalement surprise. Même si le livre physique conserve un certain prestige qui l'a empêché de disparaître, le fait de le vendre en magasin était déjà devenu marginal à l'époque de son enfance. Mais elle s'étonne que madame Despart ait lâché prise si soudainement : cette librairie constituait le centre de son existence et elle semblait résolue à se battre bec et ongles pour la préserver aussi longtemps que possible.

L'adolescent qui tient le comptoir du magasin d'électronique se révèle peu dégourdi mais néanmoins serviable. Après quelques longs instants de réflexion, il parvient à se souvenir que la précédente détentrice du bail commercial a dû le résilier voilà cinq mois faute de pouvoir continuer à en payer le loyer.

— Je crois que c'est parce qu'elle était malade, ajoute-t-il au terme d'un effort supplémentaire.

Lise se sent soucieuse lorsqu'elle ressort. Elle n'entretenait certes pas avec madame Despart des relations aussi amicales qu'avec les étudiants de son âge, mais elle l'appréciait néanmoins beaucoup. La libraire était une employeuse raisonnable et une interlocutrice hautement cultivée ; la jeune femme se souvient avec plaisir de bien des discussions stimulantes entre elles.

Lise va rendre visite à madame Despart à son domicile, lequel ne se trouve qu'à une trentaine de mètres → [160](#)

La jeune femme se dirige vers le café « Le Rabelais » → [192](#)

Lise part dans la direction de l'espace vert du district → [237](#)

Lise décide d'aller directement à l'université, après quoi elle pourra quitter le district sans plus s'attarder → [333](#)

Une furie incandescente embrase Lise, lui ôtant tout contrôle d'elle-même.

— Mais rattrapez-vous tout de suite ! Ne vous gênez pas ! hurle-t-elle. Il n'y a déjà aucun frein à vos désirs, alors pourquoi ne pas vous comporter franchement comme dans les « Cent vingt journées de Sodome » ? Tenez, je vais vous mettre dans les bonnes dispositions !

Elle se retourne et retire d'un geste brusque son tee-shirt. Un bruissement de voix accueille la révélation de son dos zébré de meurtrissures violacées, mais elle le remarque à peine.

— Le voilà, votre divertissement ! Et si ça ne vous fait pas encore suffisamment bander, demandez à un larbin de vous apporter une cravache ! Vous pourrez vous-même me...

De multiples fracas de cristal brisé interrompent la tirade de Lise et glacent sa colère sous un pressentiment soudain. Pivotant, elle découvre les convives en plein désarroi : tous les verres viennent de leur éclater dans la main, aspergeant leurs vêtements de l'ichor écarlate.

Immobiles derrière cette agitation confuse, Hermeline et Calixta regardent fixement leur mère, le visage pâle et les lèvres serrées.

Effarée de ne pas avoir réalisé plus tôt leur présence, Lise remet hâtivement son tee-shirt. Son esprit bourdonne de pensées sans suite. Que leur dire ? Que leur avouer ? Elle a toujours fait de son mieux pour leur cacher les vicissitudes de ce genre. A-t-elle eu tort ? Pourquoi n'a-t-elle pas deviné que Faivre les avait fait venir ici ?

Sous le regard de toutes les personnes présentes, les jumelles s'avancent jusqu'à l'une des élégantes tables de verre disposées là pour la réception. Elles lèvent les bras sans emphase, de façon presque naturelle. Puis elles abattent violemment les mains sur le plateau translucide.

Un épouvantable son discordant se répercute dans la serre. Avant que ses échos n'aient le temps de se dissiper, Hermeline et Calixta commencent à marteler la surface de la table comme s'il s'agissait d'un large tambour. Leurs paumes frappent à un rythme violemment chaotique et chaque impact engendre un son monstrueux et strident. Tout n'est plus que cacophonie barbare. Les vitres de la serre se fendent de longues lézardes et des morceaux de verre commencent à s'en détacher, mais au lieu d'offrir une vision plus fraîche de l'azur du ciel, chacune des fissures ne donne que sur des ténèbres d'une opacité insondable.

La nuit s'étend à l'intérieur de la serre. Elle n'est pas artificielle, mais primordiale et infinie, bien plus réelle que l'éphémère journée de juin qu'elle fait disparaître. Les convives se bousculent avec des cris paniqués dans la pénombre grandissante. Sur sa droite, Lise entrevoit Zimmer entraînant Haudricourt vers la sortie de la salle ; sur sa gauche, Faivre semble errer au hasard, marmonnant des paroles qu'elle ne saisit pas.

Elle intercepte le milliardaire avant qu'il ne puisse fuir les conséquences de ses actes → [43](#)

Elle se rapproche du chercheur dépassé par la situation → [67](#)

Elle se dirige à l'aveuglette vers le cœur de l'obscurité, espérant rejoindre ses filles → [114](#)

Lise saisit son sac et marche jusqu'à la porte, qu'elle ouvre d'un geste résolu. Elle s'engage dans le couloir s'étendant au-delà sans regarder en arrière.

Le passage se révèle long et tout juste assez large pour une seule personne. La lumière y est si tamisée que la jeune femme ne voit pas à plus de quelques pas. Un silence pesant règne autour d'elle, étouffant jusqu'au bruit de ses propres pas.

Puis vient une nouvelle porte et Lise émerge soudain à l'extérieur sous une pluie torrentielle. Le ciel nocturne gronde de façon presque continue et des éclairs livides viennent irrégulièrement illuminer ses ténèbres. Les lumières électriques du Bloc sont par comparaison presque noyées dans ce déluge.

La jeune femme réalise que ses vêtements commencent déjà à être trempés. Elle tire hâtivement de son sac un imperméable mince, le revêt et en rabat la capuche sur sa tête.

Puis elle se remet en marche → [100](#)

— Allons, pas de fierté inutile, ma chérie. Tu tiens à peine debout !

Les autres personnages masqués échangent quelques gloussements lorsque Haudricourt passe avec une assurance impérieuse son bras autour de la taille de Lise. Celle-ci éprouve le désir fulgurant de le remettre à sa place d'une gifle, mais se retient aussitôt. Même sans imposture à dissimuler, il serait imprudent de défier l'homme le plus riche du monde dans son enclave privée, là où son moindre désir fait loi. Comme à chaque fois qu'elle doit maîtriser une émotion violente, elle s'impose donc de réagir en comédienne, se laissant passivement enlacer sans même l'ombre d'une crispation. Berner un tel monument d'arrogance sera après tout une compensation plus que suffisante à cette indignité !

Le petit groupe se met en marche le long du couloir, reprenant manifestement une visite guidée qu'avait interrompu le malaise de Romilly Orzon. Haudricourt péroré à propos des tableaux de maître qu'il a empruntés à divers musées pour donner à sa résidence l'apparence d'un palais italien. Lise écoute attentivement ses paroles ronflantes, non pour leur contenu mais pour ce qu'elles révèlent indirectement.

Se réveiller sans aucun souvenir distinct de ce qui lui est arrivé a profondément perturbé la jeune femme, mais du moins pouvait-elle croire que cette amnésie lui dissimulait seulement le contenu de quelques heures. Le décor, la musique et le bavardage oiseux du maître des lieux révèlent à présent une réalité bien plus effrayante : la fête qui se déroule en ce moment au manoir est tout à fait différente de celle qui se donnait en hommage à Las Vegas !

Une sueur froide vient couvrir les tempes de Lise à la lisière de son masque. Combien de temps a réellement duré cette période fuligineuse dont elle ne se rappelle pas ? Des jours, des semaines ou même des mois ? Haudricourt organise rarement plus de trois ou quatre grandes fêtes par an dans cette enclave privée.

— Tout ceci n'est du reste qu'un enfantillage bon pour les gens ordinaires, déclare à cet instant l'intéressé. Ce que je m'apprête à vous révéler à tous les sept est le véritable trésor de ce manoir. Cela changera votre vie, et je pèse mes mots !

La jeune femme décide de repousser à plus tard toutes les préoccupations qui la rongent. Elle réalise à présent que le petit groupe s'est aventuré dans la partie la plus confidentielle du manoir, dont elle n'a jamais eu l'occasion d'approcher auparavant malgré tous ses efforts. La perspective d'obtenir la matière d'un article exceptionnel rend une signification rassurante à ce qu'elle est en train de vivre.

Tout en faisant sa déclaration emphatique, Pierre-Bohémond Haudricourt a retroussé la manche de Lise presque jusqu'au coude et caresse le poignet mis à nu d'une façon particulièrement possessive. Ses intentions à l'égard de Romilly Orzon ne font guère de doutes, et la doublure improvisée de la chanteuse songe qu'il faudra lui fausser compagnie sitôt qu'elle aura pu satisfaire sa curiosité.

*Le groupe pénètre dans un grand vestibule superbement lambrissé. Noter le code **Brassard**, puis → [74](#)*

276

Hermeline tarde à répondre, comme si les forces commençaient à lui manquer pour parler. À moins que l'observation ne lui soit simplement jamais venue à l'esprit ?

— Impossible, répond-elle finalement d'une voix atone. Tout le monde veut être heureux. C'est le but de la vie.

— Mais le bonheur est un état qui vient avant tout de soi ! Il ne peut pas être imposé comme ça !

— Si je permets aux gens de partager leurs pensées et leurs émotions, ils vont se comprendre et voudront être gentils les uns avec les autres. Ça les rendra forcément heureux.

*Si le code **Exécration** est noté → [31](#)*

Sinon → [335](#)

— Tu veux savoir ce que j’ai fait pendant les dix mois passés dans cette enclave ? J’ai donné naissance à deux filles, des jumelles identiques. Je peux même te prédire que les chercheurs de Haudricourt fonderont sur elles tous leurs plans.

Un grand frémissement parcourt Roland Marzat de la tête aux pieds. Il jette un coup d’œil brusque vers une portion de la table sur laquelle se trouvent éparpillés d’étranges confettis violets.

*Si le code **Frimas** est noté → [316](#)*

Sinon → [325](#)

— En somme, tu passes ton temps dans ces univers imaginaires non pas pour te divertir, mais pour te rassurer. Ils sont simplistes, ils offrent des solutions faciles et on peut y accomplir des exploits en deux temps trois mouvements. Tout le contraire de la réalité, effectivement.

— « Simplistes » ? Qu’est-ce que tu en sais ? Les IA modernes ont une imagination qu’on ne croyait pas possible il y a seulement dix ans.

— Ces machines à abrutir les gens ? C’est une insulte envers l’art de prétendre qu’elles possèdent une imagination. Et tu mesurerais peut-être mieux leurs limites s’il t’arrivait encore de mettre les pieds hors d’ici.

— Non merci. Il me reste assez de bouffe pour au moins trois semaines et je compte bien en profiter.

— Mais tu ne vis plus ! s’exclame Lise, exaspérée. Tu gaspilles tes journées dans un pseudo-loisir aliénant, dont je suis sûre qu’il ne te procure depuis longtemps plus le moindre plaisir ! Est-ce que tu ne préférerais pas consacrer ton temps à quelque chose qui puisse te procurer un peu d’espoir et de fierté, aussi incertain que cela paraisse ?

Raymond hausse les épaules, rajuste son équipement de jeu, puis se rallonge sur son lit.

— Le monde réel n’a plus assez de couleurs, répond-il avant de coiffer de nouveau son casque ovoïde.

Lise sort de la chambre et regagne l’escalier, qu’elle redescend en proie à d’amères pensées.

Parvenue à proximité du premier étage, des bruits l'arrachent brutalement à sa ruminantion. Plusieurs personnes se trouvent au rez-de-chaussée ! Un frisson glacé lui parcourt l'échine lorsqu'elle entend le bruit d'épaisses semelles commençant à gravir les marches en contrebas.

Lise se cache dans l'une des chambres toutes proches et espère que ces individus mystérieux poursuivront leur ascension sans la repérer → [33](#)

Lise monte en courant jusqu'au cinquième étage, où l'une des passerelles couvertes lui permettra de gagner le bâtiment voisin → [97](#)

279

Dans la cohue, Lise a laissé échapper la lame de cutter, mais ses menottes en plastique ont été presque entièrement sectionnés et ne tiennent plus qu'à un fil. Elle parvient à les rompre au prix de quelques efforts et d'éraflures aux poignets.

Redressant la tête, elle découvre à la lumière des multiples torches que les sarments de vigne et de lierre se pressent contre la paroi de verre en un enchevêtrement de plus en plus dense. Un énorme cocon végétal est en train de se former sous ses yeux effarés, enveloppant de toutes parts l'endroit où repose lacchos.

Si tant est que son sommeil dure encore.

Lise se hâte de regagner l'intérieur de la serre avant que l'issue de secours ne devienne totalement infranchissable → [133](#)

Lise longe la façade du manoir jusqu'à une porte de service peu éloignée, par laquelle elle devrait sans difficulté pouvoir rentrer dans le bâtiment → [174](#)

Lise suit une trajectoire plus longue, passant en bordure du vaste golf, qui la conduira à l'une des principales entrées du manoir → [238](#)

280

Dans les couloirs à travers lesquels sa fille la guide par la main, Lise a l'impression que des silhouettes floues ne cessent d'affluer dans toutes les directions ; elles marchent toutes à l'envers, aussi fugitives et silencieuses que des spectres. Plus étrange encore, Calixta semble devenir à chaque pas un peu plus menue.

— Tu dois bien m’écouter, fait la fillette avec une expression intense. Je vais t’expliquer exactement comment t’échapper cette fois-ci. Une fois que tu seras sortie de la cellule et que tu auras descendu l’escalier, il faudra prendre le couloir devant toi, mais tourner tout de suite à gauche...

La mémoire de Lise semble être la seule partie de son esprit à ne pas se trouver plongée dans un état second. Elle grave chacune de ces instructions à la frontière séparant la pensée active de l’inconscient.

Calixta paraît désormais n’avoir plus que cinq ans. Rajeunissant toujours, elle emmène sa mère dans une partie du bâtiment où elles n’ont ni l’une ni l’autre pénétré depuis bien longtemps.

— ...il y aura un escalier. Continue dans le couloir un peu et jette le passe par là pour que ceux qui te courront après se trompent. Puis reviens à l’escalier et monte jusqu’à un autre couloir. Tu verras juste à droite la porte des toilettes. Il faudra que tu entres et que tu te caches dans une cabine pour attendre.

Elles cheminent encore un moment en silence avant de s’arrêter devant l’entrée d’une pièce aux couleurs aseptisées. La fillette d’un an lève son visage rayonnant vers sa mère, au bras de laquelle elle est désormais pendue, et dit d’une voix qui n’est presque plus qu’un babil :

— Auvoir, maman.

Lise la prend dans ses bras et s’avance jusqu’au large berceau où dort déjà Hermeline, tandis que la porte se referme en silence derrière elles. Une fois installée confortablement à côté de sa sœur, Calixta ne tarde pas à fermer les yeux.

La minuscule fenêtre de la chambre laisse pénétrer les échos distants de la musique baroque régnant au manoir Haudricourt. La haute société célèbre ce soir la cité noyée des doges, avec la même soif de jouissances extrêmes qu’elle montrait l’année dernière pour commémorer la capitale du vice. Une occasion idéale.

Tournant soigneusement le dos à l’unique caméra de surveillance, Lise va récupérer le passe magnétique qu’elle a dérobé un peu plus tôt à une infirmière distraite. Puis elle s’approche du détecteur commandant l’accès au couloir.

Au moment de sortir, la jeune femme sent une hésitation soudaine lui mordre le cœur et se retourne vers le berceau où dorment les jumelles dont elle a accouché un mois plus tôt. Elle ne les a pas désirées, ne les a pas allaitées, ne leur a pas même donné de noms. Pourquoi regrette-t-elle à présent de ne pas pouvoir les emmener avec elle ?

La bouche sèche, elle articule :

— Au revoir, les filles.

Puis elle ouvre la porte pour débiter son évasion.

*Si le code **Abraxas** est noté → [15](#)*

*Sinon, noter le code **Écart**, puis → [81](#)*

281

Les fillettes accueillirent favorablement l'idée d'une confrontation décisive, mais il ne leur vint guère d'idées précises quant à la forme que celle-ci pourrait prendre.

— Elles ne vont pas se battre avec des épées comme si elles étaient des chevaliers...

— Non, il faudrait qu'elles utilisent leur magie...

Leur mère réprima l'envie de suggérer que le duel soit remporté par la fée la plus prompte à dégainer sa baguette magique. Les jumelles n'ayant jamais vu de western, la référence n'aurait rien signifié pour elles.

*Si le code **Corps** est noté → [57](#) ; sinon :*

Lise émit l'idée que le duel consiste en des métamorphoses successives → [178](#)

Lise proposa que les fées s'affrontent à l'aide des forces de la nature → [218](#)

282

Pendant la fraction de seconde où elle se jette sur Zohra Majibi, Lise sent courir dans ses veines toute l'exaltation sauvage d'un fauve. Cette illusion se volatilise dès le premier contact avec la réalité : sa proie se tord sur le côté, lui envoie son coude dans le ventre, puis la projette violemment contre le mur et dirige son pistolet vers sa poitrine. Une détonation fracassante se répercute entre les parois du corridor.

Lise a fermé les yeux sous l'effet d'un réflexe paniqué et ne les rouvre que lorsque le dernier écho expire au loin. Elle ne ressent aucune douleur. Face à elle, l'agente de sécurité abaisse lentement son arme, le visage déformé par l'incrédulité. Des ombres teintées de violet se meuvent sur les murs comme si elles étaient liquides.

Une obscurité compacte recouvre brusquement Zohra Majibi, qui n'a le temps que d'une exclamation étouffée avant de disparaître. Lise se retrouve seule au centre d'un espace fuligineux et palpitant, où des formes extravagantes s'esquissent et se déforment à un

rythme effréné. Les contours se dissolvent en un tourbillon de noir et de blanc qui la plonge dans un vertige étourdissant.

Puis le décor se transforme tout à fait, les couleurs réapparaissent et elle se retrouve en présence d'Iacchos → [7](#)

283

Ces toilettes-ci se révèlent tout aussi luxueuses et deux fois plus grandes que celles où Romilly Orzon continue probablement de dormir en ce moment même. Les femmes qu'y croise Lise paraissent dans des états d'ébriété divers, bien qu'aucune n'affiche un état aussi lamentable que la jeune chanteuse.

Des patères fixées au mur du fond permettent de se débarrasser temporairement des éléments de costume trop encombrants. Alors que Lise s'en rapproche, une femme la devance d'un pas pressé, suspend une cape et un chapeau écarlates, puis s'engouffre dans une cabine et en claque la porte.

Lise jette un coup d'œil discret autour d'elle, mais chacune des visiteuses de ces lieux ignore soigneusement toutes les autres. Un instant lui suffit pour changer de couvre-chef et se draper dans la cape. Cette teinte de rouge ne se marie guère avec l'émeraude de sa robe, mais ni les agents de sécurité ni les intelligences artificielles ne possèdent beaucoup de jugement en matière esthétique.

La jeune femme ne tarde pas davantage à ressortir des toilettes. Cette modification de son costume ne lui procurera qu'un bref répit et il faut en profiter pour déguerpir avant que la nasse ne se referme sur elle. Adoptant une démarche tranquille, elle se dirige vers la salle de bal.

Elle passe à seulement deux mètres de l'agent de sécurité posté de ce côté-là, mais celui-ci ne lui accorde qu'un fugitif coup d'œil → [98](#)

284

Lise se jette en arrière et des ongles viennent lacérer l'air juste devant son visage. Mais les silhouettes écarlates ne laissent pas leur échapper : changeant brusquement le cours de leur ronde, elles viennent l'encercler en gesticulant avec frénésie.

Calixta s'est retournée et ses yeux s'écarquillent lorsqu'elle découvre sa mère devant elle.

— Maman, qu'est-ce que tu fais ici ? C'est très dangereux !

— Je compte bien repartir, répond Lise, sa voix ne trahissant rien de la peur que lui inspirent les terribles danseuses. Mais ce sera avec toi ou pas du tout.

La fillette détourne un instant les yeux, semblant en proie à une violente hésitation. Sa voix tremble légèrement lorsqu'elle reprend la parole :

— Mais tu serais plus heureuse sans nous deux. Si tu avais réussi à t'échapper juste après notre naissance, tu aurais pu vivre comme tu voulais pendant toutes ces années. Tu aurais lu de nouveaux livres, rencontré de nouveaux amis et plein d'autres choses ! Et tu serais toujours une journaliste qui écrit pour dénoncer l'injustice partout dans le monde. Au lieu de ça, tu es prisonnière ici et ils ne te relâcheront jamais, ils préféreraient te tuer. Tout ça, c'est parce qu'on existe ! Tu dois nous détester...

Le cœur de Lise manque un battement, percé d'une horreur plus acérée que n'importe quelle crainte.

— *Non, ma chérie, je te jure que ce n'est pas vrai !* → [29](#)

— *Je t'interdis de dire une chose pareille, Calixta !* → [78](#)

285

Calixta hocha la tête, mais Hermeline ne sembla pas se satisfaire de cette déclaration. Les jumelles s'entregardèrent avec l'expression qu'elles avaient toujours lorsqu'elles se trouvaient temporairement en désaccord. Au bout de quelques secondes, un sourire identique se peignit sur leurs lèvres.

À cet instant, une exclamation sourde fit se retourner Lise. Fitzenthaler vacillait soudain comme s'il était ivre mort, le visage congestionné et le regard vitreux. Ses jambes, ses bras et son torse se mouvaient de façon caoutchouteuse et désordonnée, cherchant sans y parvenir à retrouver la verticale. Un bafouillis inarticulé lutta pour s'échapper de sa bouche, puis il perdit ce qui lui restait d'équilibre et s'éstala de tout son long sur la pelouse, position dans laquelle il ne tarda pas à ronfler bruyamment.

Une immobilité totale figea toutes les personnes présentes l'espace d'un instant. Le visage sévère, Irène Corlin prenait des notes sur son softphone. La colère avait empourpré le teint de Majibi et crispé sa mâchoire. Rouillard était blême. Faivre paraissait à la fois ébahi et pensif.

*Avant que le silence ne puisse se prolonger, Calixta et Hermeline le remplirent tout à coup de leur rire clair. Noter le code **Boussole**, puis* → [27](#)

Sitôt la fenêtre ouverte, Lise est frappée de plein fouet par un air terriblement chaud, palpitant de tension comme la surface d'un tambour.

— Une énorme tempête se prépare, observe Flora. Je me demande si c'est un bon présage.

— Ça l'est lorsqu'on veut passer inaperçue et qu'on redoute les drones de surveillance.

Le bâtiment voisin – à moins qu'il ne s'agisse qu'une partie différente du même immeuble – est distant d'à peine quatre mètres. Les deux façades sont surchargées de tuyaux, de câbles et d'unités extérieures de climatisation. Son sac sur le dos et la main solidement tenue par son amie, Lise passe par l'embrasure pour descendre sur l'étroite passerelle métallique.

— Je vais essayer de retarder Zohra, mais ne perds pas de temps. Si tu continues dans cette direction, il y a des échelles de service qui permettent de changer de niveau.

— Merci pour tout, Flora. J'espère que je pourrai un jour te le revaloir.

— Prends soin de toi, c'est tout ce qui compte. Bonne chance !

Lise lui adresse un dernier signe de la main, puis se détourne et s'en va → [100](#)

— Elle n'a peur de rien et elle fait tout ce qu'elle veut, déclara Calixta.

— Mais elle est gentille et très généreuse, compléta sa sœur.

— Elle joue des tours aux méchants qui veulent couper les arbres.

— Et elle soigne les animaux qui ont été blessés par des chasseurs.

— Elle aime faire la course avec des libellules à travers la forêt.

— Et elle prépare de grands gâteaux aux fruits pour tous ses amis.

Lise laissa cette accumulation de détails petits et grands se poursuivre un certain temps, puis entreprit de diriger ses filles vers un point de départ solide pour une véritable histoire.

(Le score de Confirmation diminue d'un point.)

Elle suggéra que l'héroïne devienne l'ennemie d'une méchante fée → [103](#)

Elle proposa que Rose soit amenée à protéger un village contre un danger → [307](#)

288

Lise s'est mise à l'ouvrage avec la lame de cutter à l'instant même où Antonin Faivre entamait sa péroraison, mais la position de ses mains ne permettait que des progrès très lents. Son outil improvisé lui a échappé dans la cohue, alors que ses menottes en plastique n'étaient qu'à moitié sectionnées. Pressée par un sentiment d'urgence terrible, elle tente de les rompre par la force mais ne parvient qu'à s'érafler les poignets.

Elle reprend bientôt le contrôle d'elle-même et balaye du regard l'espace qu'éclairent à proximité les multiples torches. Des reflets attirent son attention juste devant la paroi transparente : un panneau de verre s'est détaché de son emplacement pour venir se fracasser contre le sol. Lise s'empare d'un éclat d'une vingtaine de centimètres, s'écarte suffisamment pour éviter toute nouvelle chute, puis s'accroupit pour s'attaquer à nouveau à ses entraves.

Lorsque les menottes cèdent enfin et qu'elle se relève, c'est pour découvrir avec effarement que les sarments de vigne et de lierre se sont étendus en un enchevêtrement impénétrable sur toute la circonférence de la serre. L'issue de secours se trouve intégralement obstruée. Un énorme cocon végétal enveloppe de toutes parts l'endroit où repose Iacchos.

Si tant est que son sommeil dure encore.

Lise longe la façade du manoir jusqu'à une porte de service peu éloignée, par laquelle elle devrait sans difficulté pouvoir rentrer dans le bâtiment → [174](#)

Lise suit une trajectoire plus longue, passant en bordure du vaste golf, qui la conduira à l'une des principales entrées du manoir → [238](#)

289

Lise se fige sitôt le seuil franchi, frappée d'une désorientation si violente qu'elle manque de basculer dans une direction incertaine. Ses filles ont été à diverses reprises amenées dans cette salle pour des études comportementales ; bien qu'elle-même n'y ait pas pénétré si souvent, elle se souvient très bien de son apparence et de ses dimensions, lesquelles ne dépassent pas vingt-cinq mètres carrés.

Le lieu ne ressemble plus en ce moment à rien de ce qu'il était. Ni à quoi que ce soit de rationnel.

Les perceptions incohérentes qui se déversent dans le cerveau de Lise l'emplissent d'un malaise presque nauséux. Elle baisse les yeux pour se raccrocher à quelque chose de plus tangible, mais le regrette immédiatement. Juste devant ses pieds, les éclats tranchants d'un verre brisé reposent au milieu d'une flaque écarlate.

Des doigts ont été plongés dans ce liquide pour l'utiliser comme peinture, traçant des lignes dans toutes les directions, sur le sol et sur les murs, les mêlant et les entremêlant en des tracés hermétiques mais viscéralement dérangeants ; une œuvre d'art gigantesque et aberrante, reflétant les profondeurs d'un inconscient inhumain.

Lise se risque progressivement à relever la tête, luttant contre une profonde sensation de vertige. Tous les contours de la salle paraissent abolis. La blancheur des parois sur lesquelles s'étale la fresque sanglante ne semble plus être autre chose que le vide.

À une distance immesurable, une silhouette inconsistante se laisse brièvement entrevoir, semblant affairée à peindre de nouveaux motifs hors de toute raison.

— Calixta !

Le cri de Lise se perd sans éveiller le moindre écho. Elle ne distingue déjà plus personne.

Lise s'avance tout droit dans la direction où elle a aperçu la silhouette → [184](#)

Lise progresse dans la pièce en longeant le mur → [204](#)

290

Aucune meilleure occasion ne se présentera. Lise attrape l'une des bouteilles vides posées sur la table et la lance violemment au visage de Roland Marzat. Celui-ci esquive de justesse le projectile, mais semble déséquilibré. Deux courtes secondes suffisent à la jeune femme pour atteindre la porte et l'ouvrir. Elle n'a plus qu'à s'enfuir par le couloir.

Mais le tonnerre de quatre détonations successives résonne alors dans l'espace confiné, creusant devant ses pieds un gouffre de ténèbres dans lequel elle bascule → [179](#)

291

Lise prend ses chaussures à la main pour que le bruit de ses talons n’alerte pas la femme partant se changer. Celle-ci, après avoir suivi le corridor quelques instants, parvient à un escalier dont elle descend les marches deux à deux.

Les sous-sols du manoir Haudricourt comportent, outre les parkings et des locaux techniques, diverses pièces à l’usage du petit personnel. En ce moment où la fête bat son plein, Lise sait que les lieux doivent être essentiellement déserts. Elle suit à bonne distance l’employée de DjinnServ jusqu’à ce que celle-ci s’engouffre dans une pièce.

S’approchant sur la pointe des pieds, Lise découvre que la porte n’a pas été totalement refermée. L’entrebâillure lui permet de distinguer l’intérieur d’un vestiaire. L’autre femme s’y déshabille en grommelant, ouvre puis referme un placard, et enfin pénètre dans une cabine de couche. Le crépitement étouffé de l’eau se fait bientôt entendre.

Lise se glisse sans plus attendre à l’intérieur de la pièce. La tenue retirée par l’employée repose sur un banc de bois : un costume d’arlequine aux innombrables losanges de couleurs vives, complété par un chapeau jaune et un loup noir. La jeune femme remarque que le pantalon vient d’être remplacé : son prédécesseur, amplement tâché de vin rouge, se trouve roulé en boule sur le sol carrelé.

Lise ne perd pas un instant pour se changer. Son aperçu de l’autre femme lui a donné l’impression qu’elles sont de taille assez similaire et elle ne s’est fort heureusement pas trompée. Seules les chaussures se révèlent d’une pointure bien trop petite, la contraignant à conserver ses escarpins.

L’employée de DjinnServ ne va sans doute pas tarder à mettre un terme à sa douche. Lise prend néanmoins le temps de se servir du rouge à lèvres abandonné sur une coiffeuse voisine, jugeant que son visage – dont son nouveau masque ne dissimule pas la moitié inférieure – risque d’attirer l’attention autrement. Elle glisse ensuite son précédent costume dans un recoin discret, puis se hâte de quitter le vestiaire.

*Effacer le code **Coulisses** et noter le code **Changement**.*

Lise remonte au rez-de-chaussée pour s’y mélanger au plus vite au personnel → [39](#)

Lise reste au sous-sol et s’efforce de se rapprocher des parkings → [324](#)

Lise adresse à peine un geste d’adieu à Raymond avant de quitter sa chambre, le laissant regagner son monde virtuel. Une profonde amertume pèse sur ses pensées tandis qu’elle redescend deux à deux les marches de l’escalier.

Parvenue au rez-de-chaussée, un bruit provenant de l'extérieur la ramène brusquement à des préoccupations beaucoup plus immédiates. Un frisson glacé lui parcourt l'échine lorsqu'elle aperçoit, à travers le verre dépoli de la porte principale, plusieurs silhouettes sombres se rapprocher.

La jeune femme détale sans perdre un instant vers le modeste « salon de détente » de la résidence universitaire. Des bruits de pas pesant résonnent dans le hall d'entrée au moment où elle l'atteint. Elle ouvre une fenêtre et bondit promptement à l'extérieur.

Lise s'éloigne ensuite en droite ligne du bâtiment, courant jusqu'à atteindre l'extrémité du campus → [119](#)

293

Le temps achève de perdre son importance. Lise se sent comme une âme désincarnée, incapable du plus infime mouvement. Les dissonances effroyables se succèdent sans fin à travers elle, disloquant ses pensées et érodant sa conscience d'elle-même.

Juste avant de se dissoudre dans le vide, un sursaut la parcourt toute entière et elle rouvre les yeux, qu'elle ne réalisait pas avoir fermés. Les treilles se dressent de nouveau autour d'elle en hautes murailles verdoyantes que le soleil de juin vient tacheter d'or. Le silence règne dans la serre où plus personne ne se trouve à l'exception de ses deux filles, de part et d'autre d'elle.

— Viens, maman, tu n'as plus rien à faire ici.

— Tu n'aurais même jamais dû t'y trouver.

Hermeline et Calixta la prennent par la main et l'emmène vers la sortie → [328](#)

294

Ignorant la migraine qui menace de lui envahir le crâne, Lise concentre toute son attention sur ce paysage chimérique. Les formes d'art les plus abstraites possèdent un sens, ou du moins une logique. Si elle ne laisse rien lui échapper, si elle accepte la totalité de ces aberrations visuelles, elle parviendra nécessairement à comprendre.

Suivre attentivement le tracé des lignes écarlates ne fait cependant que rendre leur impossibilité plus viscéralement évidente. Tandis que le regard se perd dans des paradoxes dérangeants, d'étranges pensées commencent à dessiner un entrelacs non moins insidieux.

Lise s'arrache brusquement à la contemplation des détails dans laquelle s'égarait son esprit. La tête lui tourne avec violence et elle se sent sur le point de défaillir. Elle voudrait fermer les yeux pour échapper à cet atroce vertige, mais le désir de trouver sa fille la résout à faire encore un effort. Au lieu de s'attacher aux détails, elle s'efforce cette fois de dégager une cohérence d'ensemble.

Pendant un long et pénible moment, elle ne perçoit rien d'autre qu'un chaos défiant tout entendement. Puis une étincelle soudaine jaillit de son imagination : serait-il possible que ces lignes soient les contours de bâtiments fantasmagoriques ?

Son malaise décroît d'un degré, comme si la perspective d'interpréter enfin son environnement rendait à son organisme une certaine stabilité. Mais son cerveau a besoin d'une conception plus précise. Davantage guidée par l'intuition que par l'observation, Lise définit l'endroit qui l'entoure :

Un large boulevard traversant une ville futuriste et utopique → [257](#)

Les ruines malsaines d'une cité depuis longtemps abandonnée → [301](#)

295

Lise se réveille en sursaut. Elle se trouve toujours sur son siège au premier rang de l'ancienne salle de cinéma, mais les lumières sont rallumées et l'écran n'est plus qu'un grand rectangle blafard. Tournant la tête, elle découvre que tous les autres spectateurs ont disparu.

Le maître de cérémonie ventripotent se trouve adossé au mur voisin de l'entrée, une coupe à la main. Il lui adresse un sourire aviné.

— Ah ! C'est déjà fini, hein ? fait-il d'une voix grasseyante. Les vérités cachées ne se découvrent pas facilement, mais l'humanité ne s'en porte au fond que mieux. La connaissance et le bonheur ne font pas bon ménage. Ce qui doit arriver arrivera, à quoi bon s'en soucier à l'avance ? Dix ans, cela ne paraît jamais court lorsqu'on les a encore devant soi.

Lise se lève et s'étire, un peu engourdie après avoir dormi dans une pareille position.

— Si tu quittes ce lieu comme tu y es entrée, commente le maître de cérémonie avec un geste vague de la main, tu rencontreras une femme qui te poursuit depuis hier soir avec des desseins funestes. Il n'y a probablement rien à espérer de ce côté-là, sinon une redite de choses déjà vécues. Tu préféreras sans doute emprunter la sortie de secours, qui t'éloignera suffisamment d'ici pour que tu puisses reprendre ton évasion hors de cette triste cité.

Lise quitte cette salle par la sortie ordinaire → [243](#)

Lise quitte cette salle par la sortie de secours → [274](#)

296

Les fillettes affichèrent une mine pareillement dubitative.

— Tant qu'elle est faite de flammes, protesta Hermeline, Rose ne pourra plus toucher une fleur ou même juste s'asseoir sur l'herbe !

— Les animaux s'enfuiront parce qu'ils auront peur qu'elle les brûlent ! renchérit Calixta.

— Rappelez-vous de vos cours d'histoire, glissa Lise. Les hommes préhistoriques savaient bien que le feu était dangereux, mais ils n'auraient jamais voulu s'en passer.

Il s'ensuivit quelques instants de réflexion, au cours desquels le visage des jumelles s'éclaira petit à petit.

— S'il y a un voyageur perdu dans une tempête de neige, Rose viendra le réchauffer pour qu'il ne meure pas de froid, et elle le guidera jusqu'au village le plus proche !

— Les soirs de fête, elle jettera de grandes poignées d'étincelles dans le ciel pour faire des feux d'artifice !

— Elle effraiera les fantômes, les vampires et tous les mauvais esprits !

Lise écouta avec plaisir ses filles esquisser les nouvelles aventures de leur héroïne. Elles n'envisageaient déjà plus de la ramener à son état antérieur, tout au plus de lui faire découvrir un remède partiel qui lui rendrait sa forme de fée entre l'aube et le crépuscule.

(Le score de Confirmation diminue d'un point.)

La discussion créative fut interrompue par un bruit qu'elles connaissaient toutes trois fort bien : quelqu'un déverrouillait la porte de leur lieu de détention → [300](#)

297

Flora pâlit en la voyant se diriger vers la porte, mais ne tenta pas de la dissuader.

— J'espère que tu ne fais pas une erreur, dit-elle en triturant nerveusement l'une des amulettes accrochées à son cou. Reviens me voir si tu... en as l'occasion.

Lise lui fait de brefs adieux avant de sortir. Il règne dans le couloir une atmosphère pesante, comme si la ventilation avait totalement cessé d'y fonctionner. Répugnant à s'enfermer dans une cabine d'ascenseur, la jeune femme décide d'emprunter les escaliers.

Après seulement un étage, elle réalise qu'elle a oublié d'emporter son sac à dos. Elle ne retourne pas pour autant le chercher, mais continue de descendre, comme entraînée par une inertie irrésistible. Si son esprit continue par réflexe à brasser des perspectives de fuite, ces pensées ne sont plus que des frémissements insignifiants à la surface d'une conviction fataliste.

Lise n'éprouve donc aucune surprise lorsqu'elle aperçoit au pied d'une nouvelle volée de marche une silhouette très reconnaissable. Elle s'arrête, mais n'esquisse pas un geste de recul.

— Où est Flora ? lui demande-t-on.

— Elle est restée dans son appartement.

— J'aime autant ça.

Puis Zohra Majibi lève son arme et fait feu → [169](#)

Déplacement horizontal, déplacement vertical, puis horizontal et vertical à nouveau, et ainsi de suite. Lise se rapproche progressivement de l'endroit où elle pourra quitter le Bloc, dont l'atmosphère lui semble de plus en plus pesante à chaque instant.

À la sortie d'un énième monte-charge, un frisson la parcourt lorsqu'elle voit son chemin barré par la muraille semi-humaine d'un barrage policier. Elle part aussitôt dans la direction opposée, recalculant l'itinéraire qui lui permettra de rejoindre le reste de la métropole.

Le vacarme ambiant n'a cessé de croître, de sorte que la jeune femme est prise au dépourvue lorsqu'elle se retrouve au détour d'un passage au milieu d'une véritable émeute. Des habitants du quartier hystériques y fracassent fenêtres et vitrines en un déferlement incohérent de violence. Des feux ont été allumés çà et là.

Un groupe compact de policiers rentre dans la mêlée, portant les combinaisons semi-rigides qui les font ressembler à des tours fortifiées. Les émeutiers se jettent sur eux à mains nues tels des mangoustes enragées à l'assaut d'énormes reptiles. Des cris chargés de fureur et de haine s'agglomèrent en un grondement de tonnerre cataclysmique.

Lise tente d'échapper à cette bataille chaotique par une étroite allée voisine. À l'instant d'y parvenir, elle reçoit un coup à la tête et bascule en avant dans les ténèbres.

*Si l'un des deux codes **Écart** et **Liber** est noté → [99](#)*

Sinon → [90](#)

299

Deux courtes secondes suffisent à Lise pour regagner le couloir et refermer presque totalement la porte derrière elle.

Juste à temps : à travers l'entrebâillure, elle voit Zohra Majibi se retourner tout à coup. L'agente de sécurité se dirige vers les camions en train d'être chargés et entreprend d'en examiner l'intérieur. Les manutentionnaires de DjinnServ paraissent quelque peu déstabilisés de se voir ainsi dérangés dans leur travail, mais s'efforcent d'en maintenir la cadence autant que possible. De toute évidence, ils ne savent rien de ce qui se passe et ne tiennent pas à s'y trouver mêlés.

Majibi cesse finalement d'inspecter les véhicules et se dirige avec une brusquerie agacée vers l'autre extrémité de la zone de chargement. Lise commence à rouvrir la porte avec une prudence extrême.

*Si au moins deux codes commençant par la lettre **C** sont notés → [42](#)*

Sinon → [89](#)

300

La porte s'ouvrit pour révéler l'un des assistants d'Antonin Faivre. Il avait rejoint l'équipe scientifique à peine trois mois plus tôt et Lise n'en savait encore guère à son sujet, sinon qu'il avait cinquante-trois ans, une certaine réputation dans le domaine de la microbiologie, des origines slovaques et pour nom Jozef Schorner. Elle avança à sa rencontre, remarquant d'un rapide coup d'œil l'agent de sécurité qui se trouvait en retrait dans le couloir.

— Bien, vous êtes là, lui dit Schorner comme si elle aurait pu décider de ne pas l'être. Le professeur Faivre a prévu d'effectuer des prélèvements sanguins cet après-midi à treize heures trente. On viendra vous chercher un quart d'heure à l'avance. Vous veillerez à ce que les jumelles soient prêtes, et surtout à ce qu'elles aient bien mangé et se soient correctement hydratées.

Lise se sentit pâlir légèrement. Depuis leurs cinq ans, Hermeline et Calixta avaient dû prendre l'habitude de donner leur sang – si l'on pouvait toutefois employer un tel verbe

pour décrire un acte contraint. Antonin Faivre s'était d'abord contenté de volumes prudemment faibles, mais cela n'avait guère duré. Le rythme n'avait lui aussi cessé d'augmenter. Entre le premier prélèvement et le deuxième, il s'était écoulé plus de trois mois ; ce délai était passé ensuite à dix semaines, puis huit, six et finalement quatre.

Cette fois-ci, il n'aurait été que de dix-huit jours.

Schorner, son message délivré, s'apprêtait manifestement à tourner les talons sans plus de cérémonie.

Lise lui demanda si la procédure ne pouvait être renvoyée à une date ultérieure, invoquant les risques pour la santé de ses filles → [117](#)

Lise le laissa partir, sachant que rien ce qu'elle dirait ne changerait quoi que ce soit → [188](#)

301

Tout prend soudain une forme claire mais oppressante. L'irrégularité des lignes est causée par la décrépitude, les formes sont incohérentes parce qu'elles ont depuis longtemps perdu leur apparence d'origine. La blancheur du vide apparaît désormais comme un fond terne sur lequel des contours palpitent d'un écarlate malsain.

Lise fait quelques pas chancelants. Le sol est lézardé de fissures dans lesquelles poussent des herbes folles. Une rame de tramway aux fenêtres brisées gît sur le flanc devant la façade ravagée d'un bâtiment. Étouffant sous les débris, une bouche de métro s'ouvre un peu plus loin comme la gueule d'un géant à l'agonie. Contre l'horizon se découpent les sommets ravagés de hautes tours.

Lise suit une avenue qui semble mener vers un espace dégagé → [141](#)

Lise s'engage dans une ruelle furtive → [171](#)

302

— Toutes les fois où Majibi s'est défoulée sur moi, j'ai mis un point d'honneur à ne rien en laisser paraître ensuite. À vrai dire, je cherchais peut-être moins à vous épargner qu'à cacher mon humiliation. Tout ça pour perdre aujourd'hui le contrôle de moi-même et vous révéler la vérité de la pire des façons. Vous devez vous sentir en colère, mais ne suivez pas mon mauvais exemple. Revenez-moi. Nous parlerons et je ne vous cacherai plus jamais rien.

Les paroles disparaissent dans le néant sans même résonner à ses propres oreilles. Atteignent-elles néanmoins leurs destinatrices ?

Les pensées de Lise s'engagent insensiblement sur des voies nouvelles, où les évidences antérieures disparaissent et la logique change de visage. Elle pourrait être en train de peu à peu s'enfoncer dans le sommeil.

Ou au contraire de remonter vers l'état éveillé.

*Noter le code **Grandie**, puis → [5](#)*

303

Tout s'apaise presque instantanément. Il ne reste plus de préoccupations ni de craintes, rien d'autre qu'une quiétude délicieuse. Une enveloppe légère comme un plumage l'isole de toutes les atteintes du monde extérieur.

C'est bien, tu es relaxée, mais tu l'es presque trop. Ne te vide pas complètement l'esprit.

Vide, oui, c'est ça, il y a ce vide tout autour qui s'insinue peu à peu en elle. Il n'est pas blessant, mais il ôte tout, efface tout, remplace tout.

Écoute ma voix. Je veux que tu remontes petit à petit en arrière dans ta mémoire, sans te presser. Pars du moment où tu es arrivée à mon cabinet.

Il n'y a rien de tel que ce cabinet, ça ne peut être que l'un des plus infimes fruits de ces rêves dont la violence incohérente déferle sur son sommeil, l'emportant comme une tache d'écume insignifiante dans un maëlstrom impossible, la plongeant dans des abysses sans lumière et sans forme, peuplés d'êtres inexprimables qui l'anéantiront de façon si complète qu'elle n'aura jamais existé.

Lise, calme-toi ! N'essaie plus de te souvenir ! Reste tranquille, concentre-toi sur

Remonter à la surface oui mais si la mer est l'infini le ciel est le néant éternel si désespérément vide le moindre instant passé à respirer son air stérile est une oppression qui pèse sur l'âme sans jamais l'écraser tout à fait faisant du temps une torture une aliénation un fardeau une prison sans fin sans aucune fin il n'y aura jamais de fin elle restera toujours là entourée de ce blanc tout est si blanc si blanc si blanc si blanc si blanc

Merde, c'est encore mille fois pire qu'avec les autres ! Lise, j'arrête la sess

Tout est si blanc → [72](#)

Lise soulève un instant son masque, veillant à ce que son visage ne risque pas d'être aperçu. Lorsque ses dents broient le grain de raisin, l'explosion de saveur qui en résulte lui met presque les larmes aux yeux. Son sens du goût ne lui a jamais apporté une expérience comparable, pas même lors des repas d'anniversaire que ses parents se mettaient toujours en frais pour réaliser à partir d'ingrédients de qualité.

— Romilly ! aboie Haudricourt. Arrête de traîner et amène ton joli cul !

Une bouffée de colère embrase soudain l'air que respire Lise. Elle devrait marcher droit sur ce ploutocrate puant, lui déchirer la langue en lambeaux, lui fracasser les articulations à coups de talon, lui mettre les boyaux à l'air du bas-ventre au sternum puis lui arracher les couilles et les lui enfoncer profondément dans la gorge afin qu'il s'étouffe avec !

Un vertige s'empare de la jeune femme avant qu'elle ne puisse suivre cette pulsion insensée, et ce bref délai permet à sa raison de reprendre le dessus. Que s'apprêtait-elle donc à faire ? Et pourquoi ?

Une frayeur glacée emplit le crâne de Lise lorsqu'elle réalise avec quelle facilité elle vient de perdre le contrôle de ses émotions. Elle voudrait fuir cette salle aussitôt, mais Haudricourt la regarde avec une impatience irritée : il la poursuivrait sans aucun doute et la démasquerait très probablement.

*Lise se dirige avec réticence vers l'estrade, l'esprit bouillonnant d'appréhension. Noter le code **Brûlure**, puis → [69](#)*

Les jumelles s'entrecroisent, décontenancées.

— Mais tout sera tellement... mieux ! avance maladroitement Calixta.

Lise s'engouffre dans la brèche :

— Je vous ai appris à vous montrer rationnelles. Il ne faut pas se fier à nos idées préconçues, ni rien croire sans preuves.

Il s'ensuit un instant de réflexion silencieuse pendant lequel Lise s'attache à paraître calme. Elle a conscience de se trouver sur une corde raide : la personnalité de ses filles s'est de plus en plus affirmée au cours des derniers mois et son autorité maternelle s'est amenuisée en conséquent.

— Mais il n’y a pas non plus de preuve du contraire, si ? observe finalement Hermeline. Son réveil pourrait vraiment rendre le monde meilleur et alors tu verras que tu t’étais trompée.

— C’est vrai, concède Lise. Lorsque des évènements viennent nous révéler que nous avons tort, nous devons avoir le courage de changer d’avis.

Un frémissement ténu agite l’atmosphère, puis les bruits de la réception se font de nouveau entendre, cristallins et raffinés. Lise voit Antonin Faivre sursauter comme s’il émergeait brusquement d’une profonde rêverie. Elle ne perd pas un instant pour s’adresser à lui :

— Avec votre permission, monsieur, je souhaiterais ramener Hermeline et Calixta à nos quartiers. Elles n’ont pas l’habitude des mondanités de la haute société et je crains que tout ceci ne commence à les fatiguer.

Le chercheur fronce les sourcils et paraît sur le point de refuser, mais un doute soudain lui traverse le regard. Après un instant d’hésitation, il hoche la tête en signe d’approbation.

Lise s’empresse aussitôt d’aller chercher ses filles et celles-ci, songeuses, se laissent escorter vers la sortie de la serre → [99](#)

Lise réprime le désir impulsif de rentrer immédiatement dans la serre pour chercher ses filles. Tant que ses mains demeurent entravées, le moindre obstacle risque de se révéler insurmontable.

Un sentiment d’urgence terrible la presse néanmoins tandis qu’elle balaye du regard l’espace éclairé par les multiples torches. Des reflets attirent bientôt son attention juste devant la paroi transparente : un panneau de verre s’est détaché de son emplacement pour venir se fracasser contre le sol. Lise s’empare d’un éclat d’une vingtaine de centimètres, s’écarte suffisamment pour éviter toute nouvelle chute, puis s’accroupit pour s’attaquer à nouveau à ses entraves.

Lorsque les menottes cèdent enfin et qu’elle se relève, c’est pour découvrir avec effarement que les sarments de vigne et de lierre se sont étendus en un enchevêtrement impénétrable sur toute la circonférence de la serre. L’issue de secours se trouve intégralement obstruée. Un énorme cocon végétal enveloppe de toutes parts l’endroit où repose Iacchos.

Si tant est que son sommeil dure encore.

Lise longe la façade du manoir jusqu’à une porte de service peu éloignée, par laquelle elle devrait sans difficulté pouvoir rentrer dans le bâtiment → [174](#)

Lise suit une trajectoire plus longue, passant en bordure du vaste golf, qui la conduira à l'une des principales entrées du manoir → [238](#)

307

Les jumelles discutèrent avec entrain de la nature de la menace. Après avoir successivement écarté diverses possibilités – meute de tigres, dragon, crapaud géant, pluie de crocodiles, requins nageant sous terre... – elles arrêterent finalement leur choix sur une tribu d'ogres affamés.

— Ils sont gros comme ça ! fit Hermeline en gonflant les joues et en écartant les bras. Et ils n'aiment manger que de la viande, qu'ils cuisent dans leur énorme marmite.

— Ils ficèlent les villageois et ils aiguisent leurs grands couteaux, poursuivit Calixta.

— Mais Rose arrive et elle change tous les ogres en champignons avec sa baguette magique.

— Et les villageois mettent les champignons dans la marmite des ogres pour en faire de la soupe.

— Vous allez un peu vite, les filles ! déclara Lise en riant. Il faut donner plus de détails pour rendre une histoire intéressante. Commencez par réfléchir au tout début.

Pour leur faciliter la tâche, elle suggéra un point de départ simple :

— *Disons que Rose a découvert ce village par hasard, qu'elle a trouvé ses habitants sympathiques et qu'elle a donc décidé de les protéger. → [22](#)*

— *Les villageois connaissaient peut-être déjà Rose et elle avait promis de les aider en cas de besoin. C'est pour ça qu'ils sont allés la chercher lorsque les ogres sont arrivés. → [130](#)*

308

Alors que Lise cherche futilement à rendre l'impression que lui a inspiré Iacchos, un grand tremblement parcourt Roland Marzat des pieds à la tête. Il saisit la bouteille de whisky encore pleine d'un geste convulsif et s'efforce de l'ouvrir. N'y parvenant pas d'une seule main, il dépose son pistolet, retire le bouchon, puis approche un verre pour le remplir.

Il n'a pas achevé la moitié de tout cela lorsque la jeune femme se précipite en courant hors de la pièce. Elle entend derrière elle un hurlement inarticulé et le fracas assourdissant d'une

détonation, mais elle n'en détale que plus vite, traversant couloirs et escaliers comme si elle volait.

Un soulagement indicible l'emplit lorsqu'elle atteint enfin l'extérieur. Dans cet air saturé de chaleur et de bruits, parmi ces passants qui semblent chacun vibrer comme la corde d'un arc, elle peut expulser de son esprit conscient tout ce qui vient de lui arriver, remettre à plus tard le moment d'y réfléchir et de le surmonter.

Tandis qu'elle ressuscite son précédent plan pour quitter la métropole, Lise ne peut néanmoins s'empêcher de ressentir un grand vide dans sa poitrine → [298](#)

309

Le sol bourbeux s'enfonce sous les pieds nus et s'attache un peu plus à eux à chaque nouveau pas. Le lourd clapotis de l'eau provient d'une distance qui semble faible, mais l'épaisse pénombre ne permet pas d'apercevoir la rive de ce qui pourrait aussi bien être un marécage qu'une rivière léthargique. Une humidité épaisse emplit une atmosphère où n'existe aucune chaleur, mais où la froideur paraît elle-même comme engourdie. De temps à autre, un souffle d'air atone vient faire siffler les innombrables roseaux qui poussent dans les ténèbres. Les grenouilles tapies dans la vase, filles humides des fontaines, croassent continûment leur chant. Au-delà, d'autres bruits indistincts se laissent deviner dans le néant de l'obscurité : des aboiements, des plaintes, peut-être même un chant. Aucun moyen ne s'offre de traverser dans cette direction, mais en marchant encore cent ans, peut-être sera-t-il possible de rencontrer un passeur.

Deux silhouettes sveltes et tangibles apparaissent de part et d'autre de Lise. Deux mains vigoureuses viennent saisir les siennes. Un parfum de figes mûres et de raisin écrasé remplit ses narines, chassant l'odeur jusque-là omniprésente de la décomposition.

Une force irrésistible et douce fait se tourner Lise du côté opposé à l'eau stagnante. Dans une titanesque muraille de pierre noire se trouve creusée l'étroite embouchure du tunnel rocailleux et abrupt qui remonte vers la surface.

Lise n'est plus qu'une ombre frêle et ne se sent pas la force d'une telle ascension, mais ses deux guides la soutiennent et l'encouragent muettement. Rassemblant les cendres de sa volonté, elle fait un premier pas.

Puis un deuxième.

Puis un troisième, et d'autres encore.

À chacun d'entre eux, un souvenir récent se détache de sa mémoire pour demeurer en arrière, vestige désormais inutile d'une réalité abolie.

Lise ne se retourne pas et continue à s'élever vers la frontière où la mort ne sera plus qu'un profond sommeil dont elle pourra s'éveiller.

*Si le code **Abraxas** est noté, effacer tous les codes commençant par la lettre **I**, puis → [108](#)*

*Sinon, effacer tous les codes commençant par la lettre **F** ou **I**, puis → [81](#)*

310

Des mains enragées empoignent Lise, des ongles lui déchirent la peau, des dents aiguës arrachent des lambeaux de sa chair, son sang ruisselle, ses membres sont arrachés un à un, et sa tête elle-même va finalement rouler au sol, séparée de son torse éviscéré par un déchaînement de violence bestiale.

Elle n'éprouve aucune douleur, rien d'autre qu'un froid si intense qu'il est presque brûlant. Ses pensées s'engourdissent, mais elle ne perd pas connaissance.

Calixta s'approche, le visage grave. Lorsqu'elle soulève dans ses mains la tête qui est tout ce qui reste de sa mère, celle-ci découvre que la salle est redevenue tout à fait ordinaire autour d'elles.

— Je ne veux pas que ça se termine de cette façon, déclare la fillette d'une voix ferme. Ça ne t'arrivera pas. Ça ne risquera même pas de t'arriver !

Elle se dirige vers la sortie de la pièce. Lise la suit, se rendant à peine compte qu'elle est de nouveau indemne et entière → [280](#)

311

Le cœur de la jeune femme rate un battement lorsqu'elle reconnaît à distance la silhouette de Zohra Majibi. Celle-ci lui tourne heureusement le dos pour l'instant, mais la remarquera aussitôt si elle vient à se retourner.

Les yeux de Lise balayent les parages en un éclair. Haut d'un mètre et demi, un large entassement de cartons se trouve juste à sa droite. Dans la direction opposée, elle aperçoit un camion garé à une vingtaine de mètres, à côté duquel personne ne se trouve.

Lise se dirige d'un pas rapide vers le camion → [68](#)

Lise se cache entre le mur et la masse des cartons → [186](#)

Lise bat en retraite, ressortant temporairement de la zone de chargement → [299](#)

312

La foule s'écarte comme la mer Rouge à l'arrivée de Pierre-Bohémond Haudricourt. Son visage rayonne d'une beauté fouguese, sa tunique pourpre accentue la souplesse et la puissance de son corps, les moindres de ses gestes expriment une assurance dominatrice. Il ferait figure de jeune dieu aux yeux mêmes de Lise si lacchos ne reposait pas à seulement quelques mètres d'elle.

— L'ère nouvelle débute cette nuit ! déclare le multimilliardaire d'une voix qui résonne dans la totalité de la serre. Les lois et la vieille morale brûlent déjà dans un bûcher de liberté sauvage ! À présent, le Deux Fois Né va sortir de son sommeil pour nous enseigner de nouvelles réjouissances et de nouveaux plaisirs ! Notre vie s'affranchira de toute limite et nous ne connaissons plus qu'une extase sans fin !

Antonin Faivre est entré après son employeur et se dirige à présent vers le sarcophage de pierre, une expression solennelle sur le visage. Les convives densément attroupés ne permettent à Lise d'apercevoir Calixta et Hermeline que lorsque celles-ci montent à leur tour sur l'estrade.

Les jumelles ne sont plus vêtues que d'une tunique en peau de daim qui leur descend jusqu'à mi-cuisse. Elles foulent pieds nus le sol de marbre, tenant chacune dans sa main droite un long bâton orné de lierre et terminé par une pomme de pin. Libre de toute entrave, leur ample chevelure noire cascade désormais jusqu'à leur taille. Lorsqu'elles se retournent pour faire face à cette foule de plus d'une centaine d'adultes, leurs yeux pétillent d'émotions énigmatiques.

Lise a tout à coup le sentiment que ses filles sont seules en ce lieu à ne pas être déguisées → [48](#)

313

— Ça suffit comme ça, Hermeline ! Je ne vais pas me montrer patiente avec une gamine qui se met elle-même en danger et raconte en plus n'importe quoi ! Je veux que tu arrêtes ce cirque et que tu laisses les docteurs te soigner ! Et si tu n'obéis pas tout de suite, je te jure que tu vas recevoir la première fessée de ta vie !

Lise réalise tout le ridicule de sa menace à l'instant même où elle la formule, mais la semonce a décomposé le visage livide de la fillette, dont les lèvres se mettent à trembler.

— Mais je voulais... je voulais juste t'aider, bredouille-t-elle, et aider tous ceux qui... qui sont malheureux...

— Ne discute pas ! Je suis ta mère ! Et les choses vont très mal se passer si tu n'as pas cessé de faire l'idiotie lorsque j'aurais compté jusqu'à trois. Un !

Quelque chose d'inexprimable se retire soudain d'Hermeline, ou du moins fait retraite jusqu'en un recoin enfoui au plus profond d'elle-même. L'air perd la sève qui communiquait les émotions et faisait battre les cœurs au même rythme. Les membres du personnel médical commencent à s'agiter, émergeant de leur extase béate.

Lise bondit vers les plus proches d'entre eux et les secoue violemment, leur criant de faire leur travail → [199](#)

314

Les jumelles se mirent au travail côte à côte. Elles se partageaient une seule palette, mais la variété de leurs goûts leur faisait rarement utiliser les mêmes crayons pastels : Calixta aimait les couleurs vives et les contrastes tandis qu'Hermeline préférait les teintes douces et les dégradés.

Les fillettes se trouvèrent quelque peu décontenancées, une dizaine de minutes plus tard, lorsque vint le moment de comparer leurs œuvres.

— Elles ne se ressemblent pas du tout, observa Hermeline avec une moue.

En effet, si sa version de Rose paraissait née pour broser les crinières des licornes et faire jaillir des arcs-en-ciel, le personnage représenté par sa sœur semblait plutôt le genre de fée qu'il est malavisé de ne pas inviter aux baptêmes princiers.

Lise avait anticipé le problème et suggéra aussitôt une solution :

— *Peut-être que vos dessins montrent Rose à deux périodes différentes de sa vie. → [16](#)*

— *Il pourrait y avoir deux fées : une gentille héroïne et une méchante qui est son ennemie. → [103](#)*

315

— Personne ne t'a demandé ton avis ! Et on ne donne pas des leçons de morale quand on a vendu sa conscience contre un plat de lentilles ! Pour qui est-ce que vous vous prenez, toutes les trois ? Vous croyez qu'il y a ici des gens assez cons pour croire à vos simagrées de bonnes âmes compatissantes ? Vous servez juste à nous rafistoler, moi et mes filles, pour qu'on reste en état de servir ! Et ça, vous l'avez accepté depuis longtemps, alors faites votre boulot et bouclez-la !

La tirade évacue comme une bouffée de vapeur brûlante une tension qui menaçait de devenir incontrôlable. Lise sent peu à peu ses émotions violentes refluer vers une forme plus contenue, bien que non moins intense.

Le silence règne désormais dans la salle. Les infirmières jettent des regards hésitants vers l'agent de sécurité. Voyant que celui-ci ne se soucie pas d'intervenir, elles reprennent leur activité sans plus dire un mot.

Lise se relève dès qu'elles ont terminé. Elle enfle son tee-shirt avec précaution, mais ne peut réprimer une exclamation étouffée lorsque le mince tissu entre en contact avec son dos. Dominant la douleur de son mieux, elle va d'une démarche raide rejoindre l'agent de sécurité.

Il l'escorte hors de la salle médicale et vers l'un des couloirs menant au manoir Haudricourt.

*Noter le code **Garde**, puis → [5](#)*

316

— Non ! s'écrie-t-il tout à coup. Non, tu mens ! Tu disais tout à l'heure que tu ne te souvenais de rien de ce qui t'était arrivé là-bas !

En proie à une fureur incohérente, il gesticule sans plus se soucier de la direction dans laquelle il pointe son arme. Lise lui jette l'une des bouteilles vides au visage et s'enfuit en courant vers la porte, jouant le tout pour le tout.

Une détonation assourdissante la foudroie à l'instant même où elle atteint le couloir → [179](#)

317

Duroy la regarda avec un froncement de sourcils, soupçonnant de toute évidence la remarque d'être une insulte voilée. Lise conserva une expression rigoureusement impassible. Elle ne s'était jamais souciée d'exprimer son mépris envers le personnel médical exerçant en ces lieux, mais cela n'enlevait rien à l'intensité de ce sentiment. L'oppression

que subissaient ses filles et elles-mêmes n'était pas seulement le fait des agents de sécurité et des scientifiques, et ceux-ci avaient au moins la franchise de ne pas se prétendre innocents.

Étrangères à ses considérations, les jumelles semblaient cependant avoir très bien entendu le conseil de leur mère. Celle-ci se demanda avec un peu d'inquiétude si elle ne venait pas de les inciter à commettre quelque bêtise.

L'infirmière vérifia rapidement leur taux d'hémoglobine à toutes trois. Ceux d'Hermeline et Calixta se révélèrent acceptables ; celui de Lise – sans surprise pour l'intéressée – ne fit l'objet d'aucun commentaire.

On les emmena ensuite s'allonger sur des lits derrière lesquels se dressait la machine de prélèvement sanguin, que ses nombreux tuyaux en plastique faisaient ressembler à une méduse robotique.

(Le score de Confirmation diminue d'un point.)

Duroy désinfecta le creux du bras de Lise, tandis que deux autres infirmières en faisait autant avec ses filles → [10](#)

Les dissonances titanesques font palpiter Lise d'un mélange d'effroi et de fascination. Dans ce chaos tumultueux où l'humanité n'est la mesure de nulle chose, elle a l'intuition de réalités implacables et de forces terribles. Elle se sait incapable de les accepter dans leur totalité, mais aspire instinctivement à capturer un peu de leur intensité.

Sa voix est d'abord à peine audible à ses propres oreilles lorsqu'elle se met à chanter. La cacophonie monstrueuse constitue la seule inspiration possible. Lise se plie à ses incohérences, reprend ses notes les plus absurdes, tout en s'efforçant de les unir peu à peu en une véritable harmonie.

La tâche paraît bien au-delà de ses faibles capacités. Comment pourrait-elle, n'étant pas même musicienne, dégager quelque chose de beau de cette incohérence assourdissante ? Elle persiste néanmoins malgré les doutes qui la tenaillent. Les paroles de sa mélodie incertaine lui viennent spontanément aux lèvres et elle les oublie tout aussi vite. Aucune forme esthétique ne semble émerger de ses efforts.

Et soudain, elle n'est plus seule dans ce vide obsédant : deux voix claires, impossiblement distantes, se joignent à la sienne. Elles reprennent son chant, le raffinent et l'exaltent. L'immensité discordante acquiert un sens à leur contact sans rien perdre de sa sauvagerie primordiale.

Lise se tait, également satisfaite et épuisée. Ses pensées s'engagent sur des voies nouvelles, où les évidences antérieures disparaissent et la logique change de visage. Elle pourrait être en train de peu à peu s'enfoncer dans le sommeil.

Ou au contraire de remonter vers l'état éveillé.

*Noter les codes **Grandie** et **Génèse**, puis → [5](#)*

319

L'espace d'un instant, Lise a l'impression effrayante de continuer à distinguer la fresque écarlate à travers ses paupières, mais cette image résiduelle ne tarde pas à se fondre dans une obscurité réconfortante. La fin de ce harcèlement visuel rétablit peu à peu un délicat équilibre interne, dissipant toute sensation de déséquilibre.

Lise envisage de se remettre à avancer ainsi. Même si la salle donne toujours l'impression d'être bien plus vaste qu'elle ne devrait, garder les yeux fermés semble réduire ses absurdités à peu de choses.

En y réfléchissant, Lise prend cependant conscience des limites de cette solution. Elle ne sait plus nullement à quelle direction elle fait face, et ne saurait s'orienter sans le secours de sa vue. Une appréhension insidieuse l'effleure de plus à l'idée de rencontrer un danger pendant qu'elle avancerait à l'aveugle.

*Si le code **Choisir** est noté, effacer ce code puis → [91](#)*

Sinon → [180](#)

320

L'aménagement de la salle est manifestement inspiré des fastes de la Renaissance, mais ce thème a été exécuté avec un luxe désinhibé que les doges vénitiens ou la famille Médicis auraient eux-mêmes jugé trop ostentatoire. Tableaux de grands maîtres aux cadres somptueux et dorés, tables et vases constituant autant de chefs-d'œuvre de verrerie, énormes lustres resplendissant de lumière... L'œil ne parvient à se poser sur nul endroit qui ne transpire l'extrême richesse. Au centre se trouve même une gracieuse fontaine, où tritons et naïades de marbre blanc côtoient des jets d'eau tintinnabulante.

Les nombreux convives ne déparent pas le cadre dans lequel ils évoluent. Leurs costumes rivalisent d'élégance, et certaines femmes sont vêtues de façon véritablement extravagante.

La haute couture fait partie des rares secteurs d'activité que le déclin mondial du niveau de vie n'a pas affecté le moins du monde.

La couleur dominant ce lieu est un jaune resplendissant, mais des teintes différentes semblent régner dans les autres parties du manoir. L'ouverture donnant sur l'esplanade extérieure baigne dans une clarté azurée, la salle de bal adjacente flamboie d'une mordorure orangée et, au sommet du large escalier menant au premier étage, on distingue les reflets limpides d'un éclairage vert jade.

Tout ce qui manque à ce tableau guère subtil, songe Lise en levant brièvement les yeux au ciel, serait une grande horloge d'ébène égrenant les heures jusqu'à la venue de la Mort Rouge.

*Si le code **Changement** est noté → [50](#)*

Si ce n'est pas le cas, mais qu'au moins deux codes commençant par la lettre C sont notés → [181](#)

Dans tous les autres cas → [212](#)

321

Lise se réveille en sursaut. Elle se trouve toujours sur son siège au premier rang de l'ancienne salle de cinéma, mais les lumières sont rallumés et l'écran n'est plus qu'un grand rectangle blafard. Tournant la tête, elle découvre que tous les autres spectateurs ont disparu.

Le maître de cérémonie ventripotent se trouve adossé au mur voisin de l'entrée, une coupe à la main. Il lui adresse un sourire aviné.

— Revenue dans le présent, hein ? fait-il d'une voix grasseyante. Il ne reste plus qu'à décider quoi en faire. Dix ans, c'est une jolie période. Pourquoi ne pas la savourer goutte à goutte au lieu de songer à la manière dont elle finira ? Les vieux poètes avaient bien raison lorsqu'ils recommandaient de cueillir le jour sans se soucier du lendemain.

Lise se lève et s'étire, un peu engourdie après avoir dormi dans une pareille position.

— Si tu quittes ce lieu comme tu y es entrée, commente le maître de cérémonie avec un geste vague de la main, tu rencontreras une femme qui te poursuit depuis hier soir avec des desseins funestes. Il n'y a probablement rien à espérer de ce côté-là, sinon une redite de choses déjà vécues. Tu préféreras sans doute emprunter la sortie de secours, qui t'éloignera suffisamment d'ici pour que tu puisses reprendre ton évasion hors de cette triste cité.

*Si le code **Zagreus** est noté → [216](#) ; sinon :*

Lise quitte cette salle par la sortie ordinaire → [243](#)

Lise quitte cette salle par la sortie de secours → [274](#)

322

Cette manière de surmonter un péril majeur était assez éculé, songea Lise, mais il fallait apprendre les classiques à ses filles avant de les lancer dans des voies scénaristiques plus originales. Hermeline et Calixta s'enthousiasmèrent du reste aussitôt pour cette possibilité :

— Une très vieille fée a appris à Rose un chant magique qui pétrifie celui qui l'entend ! Mais il est très dangereux, alors elle ne s'en sert pas souvent.

— Et il faut que l'ennemi soit tout proche, sinon ça ne marche pas !

— Rose fait semblant d'avoir été blessée pendant le combat. Elle se laisse tomber par terre comme si elle ne pouvait plus se défendre...

— Alors la méchante fée s'approche, mais Rose récite le chant et elle est changée en pierre pour toujours !

(Le score de Confirmation augmente d'un point.)

Lise s'apprêtait à aborder la question du dénouement, mais la leçon fut interrompue par un bruit qu'elles connaissaient toutes trois fort bien : quelqu'un déverrouillait la porte de leur lieu de détention → [300](#)

323

La mine grave, Hermeline et Calixta contournent le sarcophage pour venir prendre leur mère par la main, puis l'emmènent au bas de l'estrade. Les silhouettes des convives ont pris des contours flous, comme des volutes brumeuses se délitant peu à peu sous les rayons du soleil. Toute sensation pesante a disparu et une quiétude sereine baigne désormais les lieux.

— Nous ne voulons pas que tu sois malheureuse, maman.

— Tu vivras comme tu veux pendant au moins dix ans.

Les deux filles emmènent Lise hors de la serre → [328](#)

Lise n'a jamais visité cette partie du sous-sol. Les couloirs y suivent des itinéraires curieusement compliqués et il se révèle difficile de suivre une direction donnée plus de quelques instants. La jeune femme passe à plusieurs reprises devant des portes verrouillées électroniquement.

Le silence étouffant donne à la moindre minute une pénible lourdeur. Le fait de progresser de façon si lente et incertaine accroît peu à peu la nervosité de Lise et, lorsqu'elle passe devant un escalier ascendant, la tentation la saisit de remonter au rez-de-chaussée sans plus tarder.

Elle continue néanmoins de suivre le corridor, mais celui-ci, après un dernier coude, s'achève abruptement sur une porte non seulement verrouillée mais blindée.

Lise se retient de faire aussitôt demi-tour, frappée par la réalisation que ce lieu lui est familier. Aucune image précise ne lui vient à l'esprit cette fois, rien d'autre qu'un souvenir impalpable et dépersonnalisé. Elle a franchi cet obstacle dans un passé récent, provenant lui semble-t-il de l'autre côté.

Si sa mémoire n'affabule pas, elle devait alors disposer du passe nécessaire pour ouvrir la porte. Qu'en a-t-elle fait ensuite ? Elle cherche un instant à se rappeler, en vain, puis réalise que c'est sans importance. Malgré son amnésie localisée, elle doit se faire confiance à elle-même : à quoi bon envisager de regagner un endroit qu'elle tenait manifestement à quitter ?

Alors qu'elle repart en sens inverse, Lise entend soudain la porte commencer à s'ouvrir derrière elle et l'écho d'une conversation lui parvient aux oreilles :

—...que ces infirmières sont des connes ! Tu leur répètes vingt fois de faire attention à...

La jeune femme s'éclipse derrière le coude juste à temps pour ne pas être aperçue par les nouveaux arrivants. Le cœur battant à tout rompre, elle retire d'un geste prompt ses escarpins, puis détale aussi silencieusement que possible en direction de l'escalier. Son costume lui donnerait peut-être une chance de se faire passer pour une employée égarée, mais le risque lui paraît trop grand.

Lise gravit en un éclair la première volée de marches, juste avant que deux hommes ne passent en contrebas sans rien remarquer. Elle poursuit ensuite son ascension d'un pas plus calme.

Quelques instants plus tard, elle émerge dans un couloir luxueux et très familier. À cinq mètres sur sa droite se trouve la porte des toilettes dans lesquelles elle s'est réveillé. L'ample brouhaha de la fête provient du côté opposé, vers lequel la jeune femme se dirige sans perdre un instant.

Noter le code **Caverne**. Lise ne tarde pas à émerger dans une vaste et superbe salle, étincelant de lumière, de miroirs et de lustres → [320](#)

325

Lise continue de parler sans s'arrêter. Elle décrit les visions d'un futur impossible, ses filles grandissant, leurs personnalités s'affirmant, les phénomènes étranges se produisant autour d'elles... Roland Marzat l'écoute bouche bée, ne songeant pas plus à l'accuser de mensonge qu'à lui poser la moindre question. Étourdi et vacillant, il se tourne finalement pour attraper une chaise.

Le temps qu'il s'y asseye, la jeune femme s'est précipitée en courant hors de la pièce. Elle entend derrière elle un hurlement inarticulé et le fracas assourdissant d'une détonation, mais elle n'en détale que plus vite, traversant couloirs et escaliers comme si elle volait.

Un soulagement indicible l'emplit lorsqu'elle atteint enfin l'extérieur. Dans cet air saturé de chaleur et de bruits, parmi ces passants qui semblent chacun vibrer comme la corde d'un arc, elle peut expulser de son esprit conscient tout ce qui vient de lui arriver, remettre à plus tard le moment d'y réfléchir et de le surmonter.

Tandis qu'elle ressuscite son précédent plan pour quitter la métropole, Lise ne peut néanmoins s'empêcher de ressentir un grand vide dans sa poitrine → [298](#)

326

— Ne touchez pas à ça ! hurle Faivre.

Il atteint la table en deux enjambées et, d'un geste brusque de la main, envoie le verre de vin s'écraser au sol.

— Vous n'avez pas bu, n'est-ce pas ? Pas une goutte ? Vous ne sentez aucune crispation musculaire ?

Avant que Lise ne puisse articuler la moindre réponse, le chercheur tourne un visage furieux vers Zohra Majibi :

— Espèce de dégénérée ! Est-ce que tu réalises seulement ce que tu as failli faire ?

L'agente de sécurité est blême d'indignation.

— C'est vous-même qui m'avez donné le produit pour...

— Ce n'est plus le bon moment ! vocifère-t-il. J'ai besoin d'une transfusion urgente au laboratoire et je ne peux pas risquer l'autre gamine ! Si nous les perdions toutes les deux, ce serait la ruine de tous nos efforts !

Lise a par réflexe baissé les yeux sur la flaque écarlate maculant le sol blanc à l'endroit où le verre s'est fracassé. Brusquement, le voile qui obscurcissait ses pensées se déchire.

Elle se lève d'un bond hors de sa chaise et se précipite hors de la cellule. Majibi tente de l'intercepter, mais Faivre lui hurle dessus et elle s'arrête pour crier quelque chose en retour. Tous ces éclats de voix résonnent dans l'espace en un vacarme cacophonique et insignifiant.

Le couloir menant au laboratoire est interminable. Plusieurs gardes et scientifiques se tiennent çà et là, hébétés, ne réagissant même pas lorsqu'ils sont bousculés. La porte de la principale salle médicale apparaît enfin droit devant.

Mais lorsque Lise pénètre en ces lieux ordinairement si aseptisés, elle se retrouve assourdie par un flot odorant de couleurs vertes et pourpres → [128](#)

327

L'agente de sécurité laisse échapper un ricanement crispé.

— Tu me prends pour une débile ? Non, puisque ta gamine se fout de moi, elle va avoir droit à un joli spectacle !

Elle presse la gâchette et une détonation fracassante remplit les tympans de Lise...

...mais se dissout aussitôt dans un silence limpide. Hermeline a ouvert les yeux. Douceur et sauvagerie se mélangent dans les profondeurs troubles de son regard.

Un tremblement agite Zohra Majibi toute entière. Elle écarte le pistolet de Lise et semble un instant vouloir le pointer vers sa propre tempe. Puis elle laisse échapper l'arme, ploie les genoux et s'affaisse lentement sur le côté. Sa dernière expression, avant que le sommeil ne vienne relâcher les muscles de son visage, est une frayeur atroce.

Hermeline caresse en souriant la tête de la panthère. Sa mère ouvre la bouche, mais aucun mot ne se présente à ses lèvres. Un vertige la saisit et les corps des centaines de dormeurs commencent à tourner autour d'elle, leurs couleurs se brouillant de façon confuse. Lise se frotte les yeux sans parvenir à éclaircir sa vision.

Puis le décor se transforme tout à fait et elle se retrouve en présence d'Iacchos → [7](#)

Dans le long couloir souterrain partant du manoir, Lise sent un fourmillement lui parcourir le dos, que toute douleur ne tarde pas à déserrer.

— Il faut que tu retiennes bien toutes nos paroles, lui dit Hermeline. Nous allons t'expliquer comment t'échapper cette fois-ci.

— Une fois sortie de la cellule, enchaîne Calixta, tu descendra l'escalier et tu prendra le couloir en face, comme avant, mais tu tourneras tout de suite à gauche...

Elles rejoignent bientôt le bâtiment qui tient lieu de cadre à leur détention. Dans les couloirs à travers lesquels elle se laisse guider, Lise a l'impression que des silhouettes floues ne cessent d'affluer dans toutes les directions ; elles marchent toutes à l'envers, aussi fugitives et silencieuses que des spectres. Plus étrange encore, ses filles semblent devenir à chaque pas un peu plus menues.

— ...tu entendas passer des gens, mais ne t'inquiète pas et continue à avancer. Au croisement suivant, il y aura une porte sur ta droite, mais...

La mémoire de Lise semble être la seule partie de son esprit à ne pas se trouver plongée dans un état second. Elle grave chacune de ces instructions à la frontière séparant la pensée active de l'inconscient.

Hermeline et Calixta paraissent désormais n'avoir plus que cinq ans. Rajeunissant toujours, elles emmènent leur mère dans une partie du bâtiment où aucune d'elles n'a pénétré depuis bien longtemps.

— ...il y aura un escalier. Continue dans le couloir un peu et jette le passe par là pour que ceux qui te courront après se trompent.

— Puis reviens à l'escalier et monte jusqu'à un autre couloir. Tu verras juste à droite la porte des toilettes. Il faudra que tu entres et que tu te caches dans une cabine pour attendre.

Elles cheminent encore un moment en silence avant de s'arrêter devant l'entrée d'une pièce aux couleurs aseptisées. Les fillettes d'un an lèvent leur visage rayonnant vers leur mère, au bras de laquelle elles sont désormais pendues ; d'une voix qui n'est presque plus qu'un babil, elles disent ensemble :

— Auvoir, maman.

Lise les prend dans ses bras et s'avance jusqu'au large berceau, tandis que la porte se referme en silence derrière elles. Une fois allongées confortablement côte à côte, Hermeline et Calixta ne tardent pas à fermer les yeux.

La minuscule fenêtre de la chambre laisse pénétrer les échos distants de la musique baroque régnant au manoir Haudricourt. La haute société célèbre ce soir la cité noyée des doges, avec la même soif de jouissances extrêmes qu'elle montrait l'année dernière pour commémorer la capitale du vice. Une occasion idéale.

Tournant soigneusement le dos à l'unique caméra de surveillance, Lise va récupérer le passe magnétique qu'elle a dérobé un peu plus tôt à une infirmière distraite. Puis elle s'approche du détecteur commandant l'accès au couloir.

Au moment de sortir, la jeune femme sent une hésitation soudaine lui mordre le cœur et se retourne vers le berceau où dorment les jumelles dont elle a accouché un mois plus tôt. Elle ne les a pas désirées, ne les a pas allaitées, ne leur a pas même donné de noms. Pourquoi regrette-t-elle à présent de ne pas pouvoir les emmener avec elle ?

La bouche sèche, elle articule :

— Au revoir, les filles.

Puis elle ouvre la porte pour débiter son évasion.

*Noter le code **Glissement**, puis → [99](#)*

Se retrouver ainsi à contre-emploi déconcerta les jumelles au point qu'elles en restèrent un instant muettes et hésitantes. Elles se regardèrent, cherchant manifestement l'inspiration. Puis Hermeline ouvrit la bouche et se lança :

— J'ai parcouru des pays lointains avant d'arriver ici. J'ai de nombreux serviteurs et j'en veux encore davantage. Je suis une fée douce avec ceux qui se prosternent, mais je suis terrible pour ceux qui me rejettent. Obéissez-moi et je vous rendrai heureux.

Sa voix, un peu vacillante lors des premiers mots, gagna très vite en assurance et en sonorité. Cette même confiance se communiqua aussitôt à Calixta, qui riposta d'un ton ferme :

— Je suis Rose, princesse de cette forêt, et je ne te laisserai jamais régner ici. Tu fais croire aux gens des mensonges pour qu'ils deviennent tes esclaves, mais la vérité l'emportera toujours.

— Je rendrai fous ceux qui refusent mes ordres.

— Et moi, j'enfermerai tous ceux qui seront assez méchants pour t'aider.

(Le score de Confirmation diminue de deux points.)

Lise écoutait avec une certaine fascination l'improvisation de ses filles, lorsque celle-ci se trouva interrompue par un bruit qu'elles connaissaient fort bien toutes les trois : quelqu'un déverrouillait la porte de leur lieu de détention → [300](#)

330

Elle hurle à s'en briser la voix, libre enfin d'extérioriser toutes les émotions accumulées pendant dix ans, la rage, la frustration, l'angoisse, agglomérées en une masse brûlante qui n'ont cessé chaque jour de la consumer davantage. Elle vomit toutes les humiliations endurées, les expulse, les répand hors d'elle, prête à dégorger ses propres entrailles si cela peut la vider de cette souillure insupportable.

Le son disparaît dans le néant sans même résonner à ses propres oreilles. Y a-t-il néanmoins quelqu'un pour l'entendre ?

À mesure qu'elle s'épuise, les pensées de Lise s'engagent insensiblement sur des voies nouvelles, où les évidences antérieures disparaissent et la logique change de visage. Elle pourrait être en train de peu à peu s'enfoncer dans le sommeil.

Ou au contraire de remonter vers l'état éveillé.

*Noter le code **Grandie**, puis → [5](#)*

331

Lise choisit un couloir dont l'entrée est suffisamment éloignée des agents de sécurité pour qu'ils ne la voient pas l'emprunter. Malgré la transformation complète de l'aménagement intérieur, cette partie du manoir lui est familière et elle connaît un raccourci vers une salle suffisamment distante pour dérouter au moins quelques instants ses poursuivants.

Ce plan se heurte, à un détour du trajet, à Zohra Majibi arrivant depuis la direction opposée. Celle-ci réalise aussitôt à qui elle a affaire et plonge la main sous sa veste pour saisir son arme.

— Bouge pas, Maupin !

Lise se précipite sur elle avec la fureur du désespoir, emportée par un refus viscéral de capituler maintenant.

Une détonation se répercute jusqu'aux oreilles des convives faisant la fête à proximité → [49](#)

Zohra Majibi est robuste et entraînée, mais une panique insidieuse émousse à présent le moindre de ses réflexes, brouillant la coordination de ses mouvements. Lise fait mine de vouloir lui griffer le visage de sa main droite, puis profite de son mouvement de recul maladroit pour lui mordre sauvagement le poignet.

L'agente de sécurité hurle et laisse tomber son arme. Lise reçoit à la tête plusieurs violents coups de poing qu'elle ressent à peine ; elle ne lâche prise et ne s'écarte qu'après avoir envoyé d'un geste du pied le pistolet se perdre parmi les innombrables dormeurs.

— Et maintenant, c'est vraiment ta dernière chance, déclare-t-elle en essuyant d'un revers de la main le sang qui lui tache les lèvres. Si tu restes ici un instant de plus, ton esprit ne t'appartiendra plus. Tu t'ouvriras le ventre pour en arracher les entrailles, tu t'offriras au délire collectif pour qu'il te démembrer, ta tête sera arrachée de ton torse et plantée au bout d'une pique, où elle passera l'éternité à hululer des lamentations incohérentes sans jamais connaître le moindre apaisement.

Zohra Majibi reste un instant à la regarder, se tenant piteusement le poignet, dépouillée de tout vestige de bravade. Puis elle tourne les talons et s'enfuit à toutes jambes, trébuchant à plusieurs reprises sur des corps assoupis.

Lorsqu'elle disparaît quelques secondes plus tard, Lise laisse échapper un long soupir de soulagement. La tension brûlante qui la faisait agir et parler un instant plus tôt s'est abrupement dissipée, la laissant exténuée et presque vacillante. Mais elle pressent que le plus difficile reste encore devant elle.

Lise s'approche de sa fille → [12](#)

Le soleil pèse avec intensité sur le quartier universitaire lorsque Lise y parvient. Elle observe sur son trajet des signes croissants de la manifestation qui a de toute évidence secoué le quartier. Outre les tags en forme de sablier, divers slogans contestataires ont été tracés ici et là à la bombe de peinture ; beaucoup d'entre eux revendiquent un meilleur accès à l'éducation.

Les traces laissées par la manifestation ne sont pas toutes écrites : la jeune femme remarque des vitrines brisées et, jonchant le bitume, des débris laissés par des projectiles de toutes sortes. Elle accélère inconsciemment le pas.

Le campus universitaire s'est trouvé au cœur des évènements récents, comme en témoignent dès ses abords les vestiges calcinés de divers panneaux d'information. Mais autour de ses façades blanches règne désormais un calme vertigineux. À cette heure, les allées séparant les épais bâtiments devraient fourmiller d'étudiants diversement pressés ou nonchalants. Il n'y a au contraire personne.

Lise s'avance avec nervosité dans ce paysage pétrifié, se sentant exposée à des regards invisibles. Heureusement, les caméras de surveillance semblent avoir été détruites ici avec plus d'assiduité encore que dans le reste du district.

Les portes que la jeune femme tente d'ouvrir se révèlent toutes verrouillées, même si des tentatives ont manifestement été faites pour les enfoncer. À travers les nombreuses fenêtres, on ne distingue pas plus de lumières que de mouvement.

Lise se fige tout à coup : juste devant le bâtiment d'études littéraires – si cher à son cœur – elle vient d'apercevoir une silhouette. La pensée qu'il s'agisse d'un policier ou d'un agent de sécurité lui traverse aussitôt l'esprit et elle s'apprête à battre en retraite. Puis elle réalise qu'elle fait fausse route : l'individu est occupé à nettoyer, avec un matériel des plus rudimentaires, la façade des nombreux tags qui la recouvrent.

Elle se rapproche à pas prudents. Il s'agit d'un jeune homme brun, semblant avoir à peu près le même âge qu'elle-même. Il lui tourne le dos, mais lorsqu'elle ne se trouve plus qu'à quelques mètres, elle le reconnaît tout à coup.

— Juan ?

L'intéressé se retourne et, en la voyant, reste cinq secondes d'affilée figé sur place, la bouche grande ouverte et les yeux écarquillés. Puis il lâche sa brosse ridicule, franchit en quelques enjambées la distance qui les sépare et la serre vivement dans ses bras.

— Putain, Lise, balbutie-t-il de façon à peine cohérente. Putain, j'ai cru que t'avais été envoyée en camp de travail. Non... Non, même pas. Non, j'ai cru que t'étais morte.

La jeune femme lui rend son étreinte, sentant ses yeux la piquer. L'espace d'un long moment, ils restent tous les deux sans bouger. Lorsqu'ils s'écartent enfin, Juan doit prendre plusieurs profondes inspirations avant de retrouver la maîtrise de lui-même.

— On t'a cherché... On t'a cherché avec toute l'équipe de l'Arbre-Monde, mais il n'y avait aucune trace. Roland en devenait à moitié fou ! C'est comme si tu t'étais volatilisée à l'intérieur de cette saloperie d'enclave. Et DjinnServ prétendait qu'ils n'avaient jamais entendu parler de toi.

— J'ai été séquestrée au manoir Haudricourt, mais je ne me souviens pas de tout. Je crois qu'on m'a fait prendre des drogues.

Lise enchaîne sans attendre sur la question qui lui brûle les lèvres :

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ici ? Pourquoi le campus est désert ?

Une grimace douloureuse tord les lèvres de Juan.

— Tu as vraiment été coupée à ce point de l'actualité ? Oh, c'est très facile à expliquer et, quand on y pense, ça devait arriver tôt ou tard. Le gouvernement a fermé de façon permanente toutes les universités.

Lise reste sans voix → [262](#)

334

Antonin Faivre envisage visiblement d'insister pour que la jeune femme s'éloigne, mais la mauvaise humeur manifeste du multimilliardaire l'en dissuade. Bien qu'il baisse la voix jusqu'au niveau d'un murmure, le mouvement de ses lèvres permet à Lise de saisir quelques mots isolés :

— ... découvert... n'est plus... une demi-heure... les caméras... nulle part...

Pierre-Bohémond Haudricourt juge de toute évidence en-dessous de sa dignité de chuchoter dans sa propre résidence, de sorte que sa réponse est bien plus audible :

— En quoi est-ce que cela mérite que tu me déranges ? Tu m'as dit qu'elle n'avait rien de spécial en elle-même.

Lise pressent que le sujet de cette conversation n'est autre qu'elle-même, mais cela ne fait qu'accroître un peu plus la confusion qui sature son esprit. Ses émotions sont en ce moment comme anesthésiées par l'excès de mystères et d'étrangeté auquel elles ont été soumises depuis son réveil.

L'agente de sécurité brune a baissé un instant les yeux vers son softphone, mais elle n'y lit manifestement rien qu'elle désirerait apprendre. Lorsqu'elle relève la tête, Lise se souvient soudain qu'elle la connaît elle aussi. Son nom est Zohra Majibi.

*Si les codes **Brassard** et **Bracelet** sont notés → [80](#)*

*Si le code **Brassard** est noté mais pas le code **Bracelet** → [139](#)*

*Si le code **Brassard** n'est pas noté → [207](#)*

— À part Calixta et toi, je n'aime absolument personne ici, réplique sèchement Lise. Je n'ai aucune envie de vivre en harmonie avec des gens que je méprise, et encore moins de ressentir leurs pensées comme si elles m'appartenaient. Au contraire, ça serait un enfer pire que n'importe quel emprisonnement.

Hermeline écarquille les yeux, une expression choquée sur son visage blême. Ses lèvres s'entrouvrent, mais aucune réponse ne semble lui venir tout de suite à l'esprit.

Si le code **Choisir** est noté → [109](#) ; sinon :

— Écoute-moi bien, Mélie : en-dehors de nous trois, personne ici ne mérite le bonheur que tu veux faire partager. → [213](#)

— Je préférerais mourir plutôt que de devoir sympathiser avec quelqu'un comme Majibi, Faivre ou Haudricourt. → [239](#)

L'obscurité ne devient pas plus profonde et les dissonances effroyables ne perdent rien de leur intensité. Lise n'est pas même certaine d'avoir réellement effectué le moindre geste. Dispose-t-elle encore d'oreilles, de mains et de paupières ? Ses pensées se disloquent et sa conscience d'elle-même s'estompe peu à peu.

Juste avant de se dissoudre dans le vide, un sursaut la parcourt toute entière et elle rouvre les yeux, qui étaient fermés depuis le début. Les treilles se dressent de nouveau autour d'elle en hautes murailles verdoyantes que le soleil de juin vient tacheter d'or. Le silence règne dans la serre où plus personne ne se trouve à l'exception de ses deux filles, de part et d'autre d'elle.

— Viens, maman, tu n'as plus rien à faire ici.

— Tu n'aurais même jamais dû t'y trouver.

Hermeline et Calixta la prennent par la main et l'emmène vers la sortie → [328](#)

Les jumelles se montrèrent d'abord réticentes à l'idée que leur héroïne abandonne la bataille.

— Rose n’a pas peur de la méchante fée ! s’exclama Hermeline

— Bien sûr que non, fit Lise. Mais rien ne la force à continuer de combattre si elle n’en a plus envie. Après tout, elle n’aime pas particulièrement la violence. Elle préférerait peut-être régler le problème autrement.

Ses filles hochèrent la tête songeusement.

— Rose pourrait faire apparaître un brouillard très épais pour qu’on ne la voit pas partir, suggéra Calixta.

— Et créer un écho magique de sa voix pour donner l’impression qu’elle est toujours là, ajouta Hermeline. Après, elle rentre tranquillement chez elle...

— ...et la fée maléfique continue à se battre alors qu’il n’y a plus personne !

(Le score de Confirmation diminue d’un point.)

Lise allait les aider à imaginer une conclusion lorsqu’elles furent interrompues par un bruit des plus familiers : quelqu’un déverrouillait la porte de leur lieu de détention → [300](#)

338

L’agente de sécurité est si obnubilée par le contrôle de son arme qu’elle ne voit rien venir. Le violent impact la fait tituber en arrière avec un cri étranglé. Le pistolet tombe sur le sol et Lise l’envoie d’un geste rapide du pied se perdre parmi les innombrables dormeurs.

— Et maintenant, c’est vraiment ta dernière chance, déclare-t-elle d’une voix implacable. Si tu restes ici un instant de plus, ton esprit ne t’appartiendra plus. Tu t’ouvriras le ventre pour en arracher les entrailles, tu t’offriras au délire collectif pour qu’il te démembrer, ta tête sera arrachée de ton torse et plantée au bout d’une pique, où elle passera l’éternité à hululer des lamentations incohérentes sans jamais connaître le moindre apaisement.

Zohra Majibi reste un instant à la regarder, tenant piteusement son nez en sang, dépouillée de tout vestige de bravade. Puis elle tourne les talons et s’enfuit à toutes jambes, trébuchant à plusieurs reprises sur des corps assoupis.

Lorsqu’elle disparaît quelques secondes plus tard, Lise laisse échapper un long soupir de soulagement. La tension brûlante qui la faisait agir et parler un instant plus tôt s’est abruptement dissipée, la laissant exténuée et presque vacillante. Mais elle pressent que le plus difficile reste encore devant elle.

Lise s’approche de sa fille → [12](#)

Lise ne remarque en ces lieux aucun motif d'alarme immédiate, mais qui sait combien de minutes s'écouleront encore avant l'apparition d'agents de sécurité ? Elle décide de ne pas perdre un instant.

Son regard se pose sur un camion garé non loin de la très large ouverture donnant sur l'extérieur, où il attend sans doute que son tour vienne d'être chargé. La jeune femme se dirige droit vers lui, affectant tout le naturel et le calme possible.

La vingtaine de mètres à traverser lui paraît interminable. Rien ne la dissimule aux regards des employés de DjinnServ et ils savent certainement que ce véhicule n'a pas de raison d'être déplacé pour le moment. Que répondre si l'un d'entre eux l'interpelle ou vient à sa rencontre ?

Rien de tel ne se passe. Lise grimpe dans l'habitacle, referme la portière, active le tableau de bord avec le softphone passé à son poignet. Toujours pas de réaction à son comportement. Elle met en marche le moteur, saisit le volant et dirige le camion hors de la zone de chargement et de déchargement. Aucune exclamation ne lui parvient aux oreilles et elle ne distingue pas d'agitation particulière dans le rétroviseur. La manutention, avec ses cadences pénibles pour une paye médiocrissime, ne laisse guère le loisir de la curiosité.

La jeune femme reste pourtant nerveuse, sachant qu'elle doit encore sortir de l'enclave →
154

Lise bat en retraite aussi promptement qu'elle l'ose et emprunte un couloir partant dans la direction opposée à celle que suit Majibi.

Les intersections deviennent ensuite plus irrégulières et leurs angles plus étranges. Des bruits de pas distants continuent de parvenir aux oreilles de Lise, quelquefois à peine audibles mais ne s'estompant jamais tout à fait. Une nervosité lancinante s'attache à chacune de ses pensées comme de la glue. Parviendra-t-elle à rester lucide encore longtemps ?

Les plafonniers fonctionnant encore deviennent de plus en plus rares. La pénombre devient une mer sans rivage défini, où des ondoiements furtifs suggèrent le passage de formes mystérieuses.

Alors que Lise redoute de bientôt se retrouver dans l'obscurité complète, le détour d'un couloir lui révèle soudain un espace éclairé par de multiples lampes, au point de rencontre d'une dizaine de passages différents. Un homme s'y trouve recroquevillé au sol ; une panthère souple et puissante, dont le pelage semble avoir été découpé dans la plus profonde des nuits, le tient sous ses griffes.

Le fauve croise le regard de Lise, puis, lorsque celle-ci ouvre la bouche pour prononcer des paroles dont elle n'a encore nulle idée, il se détourne et s'éloigne dans un silence complet. Sa présence ne disparaît cependant pas complètement : une ombre plus opaque que les autres subsiste dans le corridor où il s'est enfoncé.

En s'approchant, Lise découvre que l'homme n'est autre qu'Antonin Faivre. Bien que ses vêtements aient été férocement lacérés, il ne montre aucune trace de blessure. Le départ de la panthère n'a suscité en lui aucune réaction, comme s'il ne l'avait pas même remarqué. Il reste comme tétanisé, le visage hagard, et ses lèvres blêmes balbutient une suite de murmures incohérents. En tendant l'oreille, on peut imaginer reconnaître les mêmes paroles qu'il déclamait avec assurance devant le sarcophage d'Iacchos.

Lise toise un moment le chercheur prostré. Diverses remarques sarcastiques se présentent à son esprit, mais elle ne prend pas la peine de les exprimer. À quoi bon, maintenant ?

Le bruit de pas, auquel elle avait presque cessé de prêter attention, se fait soudain entendre avec plus de netteté dans son dos → [351](#)

341

— Tu crois que tu vas réussir à m'effrayer, Maupin ? Si j'ai peur de quelque chose, ce n'est sûrement pas de toi !

Lise pousse un soupir dans lequel elle tente d'évacuer temporairement toutes les pulsions haineuses que lui inspire sa geôlière.

— Je te demande seulement d'agir dans ton propre intérêt, déclare-t-elle d'une voix dont le calme la surprend elle-même. Qu'est-ce que tu espères accomplir en ce moment, au juste ?

— Tout ce qui est encore possible, répond l'agente de sécurité avec un regard dur vers Antonin Faivre. Et, si tout est vraiment foutu, je veux au moins buter les responsables de ce merdier.

— Et tu es prête à sacrifier ta vie ou ta raison pour ne rien accomplir de vraiment important ? J'ai du mal à y croire. Regarde, il y a une issue de secours juste derrière moi. Emprunte-la, sors, éloigne-toi du manoir, quitte l'enclave d'une manière ou d'une autre ! Il n'y a rien qui t'en empêche pour le moment, mais le moment approche où il sera trop tard.

Une hésitation brûlante traverse le regard de Zohra Majibi.

— Partir ? Mais pour aller où ? Ce monstre ne va pas se contenter de régner sur une petite enclave. Personne au monde ne trouvera un refuge contre la folie qu'il sème.

— Peut-être que d'autres possibilités existent encore. N'y réfléchis pas. Tu as une dernière chance de t'en aller, ce qui est davantage que beaucoup de gens n'en reçoivent. Il n'y aura plus aucune échappatoire ensuite.

L'agente de sécurité reste figée un long moment, le visage crispé par l'indécision. Elle esquisse un mouvement vers la sortie de secours, puis s'arrête.

— Pourquoi est-ce que tu essaies de m'aider ? demande-t-elle. Tu me détestes et il y a de quoi.

Lise détourne le regard, grimaçant avec une sorte de honte. Après quelques secondes, Zohra Majibi se remet en marche et passe lentement à côté d'elle, le regard plein de méfiance. Elle s'éloigne ensuite à reculons vers la sortie, le pistolet toujours levé. Une bouffée d'air frais s'engouffre dans le couloir lorsqu'elle ouvre la porte de sa main libre.

Puis il y a un claquement sonore et Lise se retrouve seule → [21](#)

342

— Ne bouge pas ou je te colle une balle dans la tête, siffle Zohra Majibi à l'oreille de Lise.

L'intéressée est trop abasourdie pour se débattre. Elle n'avait pas imaginé qu'une autre personne qu'elle-même puisse se trouver à proximité sans avoir succombé au sommeil. D'une curieuse façon, il semble cependant logique que la garde-chiourme soit cette seconde exception.

Le pistolet est tenu d'une main ferme et une simple pression du doigt suffira à la tuer. Cette certitude n'inspire néanmoins à Lise qu'une peur très diffuse : des menaces indicibles mais bien plus terribles existent à présent.

— Tu m'entends, sale petite sorcière ? aboie Majibi d'une voix peut-être moins assurée qu'elle ne le voudrait. Tu vas arrêter tes maléfices et réveiller tout le monde, sinon je fais sauter le caisson à ta mère !

La panthère cligne des yeux et l'extrémité de sa queue fouette mollement l'air. Hermeline demeure quant à elle plongée dans une somnolence nonchalante, ne semblant pas avoir la moindre conscience de ce qui se passe autour d'elle.

Se voir ainsi ignorée paraît décontenancer Zohra Majibi. Lise, au contraire, a désormais retrouvé ses esprits.

*Si le code **Infortune** est noté → [37](#); sinon :*

— *Pour une fois dans ta vie, essaie de réaliser que la violence et la menace ne sont pas la réponse à tout ! → [58](#)*

— *Tu te crois en position de force, connasse ? Tu vas regretter de ne pas avoir déguerpi ! → [116](#)*

— *Mélie, aide-moi ! → [261](#)*

343

Lise s'aventure avec prudence dans le couloir, où les rares plafonniers fonctionnant encore engendrent des îlots de clarté hésitante. Ignorant ce qui l'attend en ces lieux, elle résout de s'y montrer aussi vigilante que possible. Plus aucun bruit ne lui parvient aux oreilles.

Le passage des années ne lui a rien fait oublier des coulisses du manoir qu'elle avait pu découvrir en tant qu'employée de DjinnServ, mais celles-ci ne lui sont pas familières et la déroutent même de plus en plus à chaque instant. Les intersections ne tardent pas à s'y multiplier, tissant un entrelacs de passages identiques dont la pénombre feutre les angles. Plus aucune porte ne se découpe dans leurs parois entièrement nues.

L'air est chargé d'une pesanteur stagnante. Lise a l'impression d'évoluer dans les profondeurs obscures d'une jungle, où ses sens ne perçoivent que des impressions fugitives et fragmentaires. Elle sursaute à plusieurs reprises en croyant saisir du coin de l'œil des mouvements tout proches, mais se découvre toujours seule. Elle s'efforce de marcher le plus silencieusement possible, craignant d'attirer une attention dont elle n'ose même imaginer la nature.

Alors qu'elle passe sous un plafonnier à l'éclat vacillant, Lise voit se découper dans la pénombre une silhouette animale, contre le noir opaque de laquelle luisent deux yeux aux reflets verts. Étrangement, cela lui inspire une autre réaction que la peur.

— Callie ?

Sa voix paraît assourdie à ses propres oreilles et elle ne reçoit nulle réponse. La présence s'est évanouie dans l'obscurité avec une prestesse féline. Lise ne saisit pas d'où lui est venue l'intuition de faire face à sa fille.

En poursuivant son chemin, il lui semble s'enfoncer toujours davantage dans une réalité étrangère à la raison mais ne tenant rien du rêve. Des forces primordiales s'adressent

directement à son inconscient, menaçant de lui dévoiler d'inexprimables vérités. Son crâne lui apparaît comme une bulle fragile, dont l'éclatement dissoudra jusqu'à la dernière parcelle de son être dans un chaos plus terrible que le néant.

Lise respire profondément, s'efforçant de retrouver son calme. Elle ignore encore ce qu'elle peut espérer accomplir ici, mais une certitude limpide se forme dans son esprit : elle n'y parviendra pas si elle se laisse influencer par l'atmosphère brutale régnant dans ce labyrinthe.

Alors qu'elle atteint une nouvelle intersection, un bruit lui parvient depuis le couloir de gauche. Tournant la tête, elle aperçoit une silhouette qui n'a rien d'incertain : Zohra Majibi s'avance dans cette direction, tenant à deux mains son pistolet devant elle.

Lise réprime de justesse l'impulsion de s'enfuir en courant. Contrairement à l'agente de sécurité, qui traverse une poche de clarté relative, elle se trouve elle-même dans une pénombre suffisamment épaisse pour ne pas avoir encore été remarquée. Prenant soin d'éviter les gestes trop brusques, elle recule de manière à ce que l'angle du mur la dissimule à nouveau.

Elle rebrousse ensuite furtivement chemin jusqu'à l'intersection la plus proche → [340](#)

Elle se tapit ensuite de son mieux dans l'ombre et guette le passage de Zohra Majibi → [349](#)

344

L'agente de sécurité est prise au dépourvue lorsque Lise lui lâche soudain le poignet et la pousse de toutes ses forces en arrière, mais elle ne heurte pas le large socle avec une violence suffisante pour que cela l'étourdisse. Elle se retrouve en revanche tout près de la panthère, qui lui montre les crocs en grondant ; instinctivement, elle pointe son arme dans sa direction.

Hermeline ouvre soudain les yeux. Douceur et sauvagerie se mélangent dans les profondeurs troubles de son regard.

Un tremblement agite Zohra Majibi toute entière. Elle semble un instant vouloir pointer le pistolet vers sa propre tempe, puis elle le laisse échapper, ploie les genoux et s'affaisse lentement sur le côté. Sa dernière expression, avant que le sommeil ne vienne relâcher les muscles de son visage, est une frayeur atroce.

Hermeline caresse en souriant la tête de la panthère jusqu'à ce que celle-ci s'apaise. Lise ouvre la bouche, mais aucun mot ne se présente à ses lèvres. Un vertige la saisit et les corps des centaines de dormeurs commencent à tourner autour d'elle, leurs couleurs se brouillant de façon confuse. Elle se frotte les yeux sans parvenir à éclaircir sa vision.

Puis le décor se transforme tout à fait et Lise se retrouve en présence d'Iacchos → [Z](#)

345

Lise secoue la tête pour l'éclaircir des pensées sauvages qui s'y insinuent malgré sa vigilance. Elle reste soigneusement immobile jusqu'à ce que Majibi se soit suffisamment éloignée, puis se remet en route droit devant elle.

Les intersections deviennent ensuite plus irrégulières et leurs angles plus étranges. Des bruits de pas distants continuent de parvenir aux oreilles de Lise, quelquefois à peine audibles mais ne s'estompant jamais tout à fait. Une nervosité lancinante s'attache à chacune de ses pensées comme de la glue. Parviendra-t-elle à rester lucide encore longtemps ?

Les plafonniers fonctionnant encore deviennent de plus en plus rares. La pénombre devient une mer sans rivage défini, où des ondoiements furtifs suggèrent le passage de formes mystérieuses.

Alors que Lise redoute de bientôt se retrouver dans l'obscurité complète, le détour d'un couloir lui révèle soudain un espace éclairé par de multiples lampes, au point de rencontre d'une dizaine de passages différents. Un homme s'y trouve recroquevillé au sol ; une panthère souple et puissante, dont le pelage semble avoir été découpé dans la plus profonde des nuits, le tient sous ses griffes.

Le fauve croise le regard de Lise, puis, lorsque celle-ci ouvre la bouche pour prononcer des paroles dont elle n'a encore nulle idée, il se détourne et s'éloigne dans un silence complet. Sa présence ne disparaît cependant pas complètement : une ombre plus opaque que les autres subsiste dans le corridor où il s'est enfoncé.

En s'approchant, Lise découvre que l'homme n'est autre qu'Antonin Faivre. Bien que ses vêtements aient été féroceement lacérés, il ne montre aucune trace de blessure. Le départ de la panthère n'a suscité en lui aucune réaction, comme s'il ne l'avait pas même remarqué. Il reste comme tétanisé, le visage hagard, et ses lèvres blêmes balbutient une suite de murmures incohérents. En tendant l'oreille, on peut imaginer reconnaître les mêmes paroles qu'il déclamait avec assurance devant le sarcophage d'Iacchos.

Lise toise un moment le chercheur prostré. Diverses remarques sarcastiques se présentent à son esprit, mais elle ne prend pas la peine de les exprimer. À quoi bon, maintenant ?

Le bruit de pas, auquel elle avait presque cessé de prêter attention, se fait soudain entendre avec plus de netteté dans son dos → [351](#)

— La ferme ou je te bute !

— Ferme-la toi-même ! crache Lise avec une haine soudain incandescente. Je n'arrive pas à croire que j'essaie d'être patiente avec une pétasse aussi bornée ! Qu'est-ce que tu crois accomplir avec ton jouet ? En ce moment précis, c'est tout juste si tu réussis à ne pas claquer des dents ! Je pourrais te coller une raclée à mains nues !

Avec un grognement rageur, Zohra Majibi la retourne face à elle et s'apprête à lui presser le pistolet contre le front. Mais un instant d'hésitation ralentit son geste et Lise le saisit, se jetant sur elle pour lui agripper la main. Les deux femmes se retrouvent tout à coup aux prises, luttant farouchement parmi les centaines de silhouettes endormies.

Lise s'efforce de renverser l'agente de sécurité au sol → [258](#)

Lise tente de mordre l'agente de sécurité au poignet → [332](#)

— Ne sois pas si pressée, Majibi.

L'agente de sécurité se retourne d'un bond spasmodique, puis s'avance vers Lise en braquant son arme sur sa poitrine.

— Ne bouge pas ! aboie-t-elle. À genoux ! Les mains sur la tête !

— Essaie de réfléchir un peu, rétorque Lise sans obtempérer. Si je voulais ta peau, je n'aurais pas attiré ton attention pendant que tu passais à trois mètres de moi sans me remarquer.

Elle ponctue sa déclaration en croisant les bras. La partie rationnelle d'elle-même juge son comportement tout à fait insensé, mais n'a pas voix au chapitre en ce moment. Lise toise la femme qu'elle déteste le plus au monde avec un mélange viscéral d'assurance, d'irritation et de dédain.

L'espace d'un instant, Zohra Majibi semble réellement sur le point de faire feu. Elle se contient néanmoins et demande d'une voix sèche :

— Où sont tes gamines ?

— Je les cherche. Mais toi, est-ce que tu es vraiment certaine de vouloir les trouver ?

L'agente de sécurité paraît un instant décontenancée par la question. Puis ses lèvres se tordent en une grimace féroce.

— Bien sûr ! Je veux leur coller une balle dans la tête à toutes les deux sous tes yeux.

Si le code Exécration est noté → [225](#) ; sinon :

— *Je sais que tu as peur, mais essaie de réfléchir un peu logiquement pour une fois dans ta vie. → [341](#)*

— *Tu as toujours été une conne. Ça ne devrait pas me surprendre que tu tiennes à le rester jusqu'au bout. → [353](#)*

348

— Mais tu as dit qu'après avoir traversé des moments difficiles, nous connaîtrions finalement un avenir agréable et tranquille ! s'exclame soudain Hermeline.

— Tu l'as dit, c'est vrai ! renchérit Calixta.

— Alors pourquoi est-ce que nous voudrions de l'imprévu et des changements maintenant que les moments difficiles sont derrière nous ?

Lise ouvre grand les yeux, ébahie. Elle s'attendait à beaucoup de répliques possibles, mais pas à se voir retourner des paroles prononcées cinq ans plus tôt pour consoler les fillettes qui venaient de voir leur anniversaire gâché.

Les jumelles la regardent intensément et Lise pressent qu'elle doit leur donner une réponse sans tarder.

— *On ne laisse jamais les moments difficiles complètement derrière soi. L'incertitude est une loi de l'existence, il faut apprendre à l'apprécier. → [352](#)*

— *La tranquillité est un état de l'âme. Mais sans imprévu, l'existence ne peut être rien d'autre qu'un ennui accablant. → [357](#)*

349

Lise s'allonge contre le mur à quelques mètres de l'intersection. Des quatre couloirs qui se rencontrent ici, celui où elle se trouve est le moins bien éclairé. Elle présume que cela dissuadera Zohra Majibi de s'y engager, mais l'appréhension fait battre son cœur de plus en

plus fort à mesure que le bruit des semelles se rapproche. Elle se relèverait pour s'enfuir en courant si cela ne lui paraissait pas désormais plus risqué encore.

Le visage pressé contre le sol, Lise ne distingue que les pieds de l'agente de sécurité lorsque celle-ci apparaît devant elle. Une frayeur glacée lui serre les entrailles lorsque les pas ralentissent alors. A-t-elle été aperçue ? Le pistolet va-t-il faire feu ?

Majibi continue d'avancer dans la même direction et, en l'espace de quelques enjambées, les émotions de Lise effectuent une volte-face complète. Relevant la tête, elle fixe le dos qui s'éloigne d'un regard soudain chargé de pulsions prédatrices. Elle se ramasse sur elle-même, presque sans s'en rendre compte, et se tient prête à bondir.

Lise s'élançe vers Zohra Majibi pour l'attaquer par surprise → [282](#)

Lise se contient et s'éloigne furtivement dans la direction opposée → [345](#)

350

— Mais tu as dit qu'il nous suffirait de rester ensemble toutes les trois pour être heureuses ! s'exclame soudain Calixta.

— C'est vrai, tu l'as dit ! renchérit Hermeline.

— Alors pourquoi est-ce que nous aurions besoin de rencontrer d'autres personnes et de nous intéresser à elles ?

Lise ouvre grand les yeux, ébahie. Elle s'attendait à beaucoup de répliques possibles, mais pas à se voir retourner des paroles prononcées cinq ans plus tôt pour consoler les fillettes qui venaient de voir leur anniversaire gâché.

Les jumelles la regardent intensément et Lise pressent qu'elle doit leur donner une réponse sans tarder.

— *Je ne serai pas toujours là. Vous aurez besoin de rencontrer des personnes qui puissent me remplacer et vous rendre heureuses à leur tour. → [352](#)*

— *Le bonheur n'est pas quelque chose de fixe et de borné. Chaque personne que vous rencontrerez pourra vous apporter quelque chose de plus. → [357](#)*

351

Le couloir le plus proche se révèle n'être long que d'une dizaine de mètres et aboutir à l'éclairage caractéristique d'une issue de secours, brillant de façon assourdie dans la pénombre. Lise s'y cache, songeant qu'elle disposera en cas de besoin d'une chance de s'enfuir. Quelques instants plus tard, Zohra Majibi apparaît au croisement des passages.

Une tension nerveuse apparaît ouvertement dans sa démarche, tout comme dans les gestes brusques avec lesquels elle menace l'obscurité de son arme. Ses traits crispés par la vigilance peinent à recouvrir une frustration bouillonnante.

Elle s'approche de Faivre suffisamment pour le pousser du pied. Un tremblement agite les membres du chercheur, mais il ne réagit pas d'autre manière. L'agente de sécurité réitère le geste avec plus de brusquerie et grommelle quelques mots agacés, sans obtenir davantage de résultat. Elle renonce finalement et se remet en route.

Comme aimantée par une fatalité irrésistible, elle se dirige à présent droit vers le corridor où a disparu la panthère.

Lise l'observe sans intervenir → [267](#)

Lise l'interpelle → [347](#)

352

Avant que Lise ne puisse dire un mot de plus, un violent vertige la saisit et la fait vaciller. Ses filles se dédoublent à ses yeux ; elle tend la main dans leur direction, mais des ombres violettes s'insinuent dans l'espace qui les sépare, ondoyant comme si elles étaient liquides.

Lise veut faire un pas en avant, mais le sol a disparu sous ses pieds. Il n'existe plus autour d'elle qu'un tourbillon informe et fuligineux, qui s'opacifient jusqu'à devenir un cocon d'obscurité complète.

Puis les ténèbres se dispersent brusquement pour révéler un nouveau décor, et elle se retrouve en présence d'Iacchos → [7](#)

353

— Tu crèveras avant moi, salope ! crache l'agente de sécurité en pointant son arme droit vers le front de Lise.

Avant qu'elle ne puisse faire feu, la panthère se détache brusquement dans son dos et s'abat sur elle comme une déferlante couleur d'encre. La blancheur de crocs acérés se distingue un

instant avant de s'enfoncer dans la gorge vulnérable. Le cri de Zohra Majibi se noie presque immédiatement dans un gargouillis indistinct. Ses bras tombent sans force et son pistolet heurte le sol avec un bruit sonore.

Sans relâcher son étreinte fatale, le fauve traîne le corps jusqu'à un couloir obscur où ils disparaissent ensemble. Il s'écoule un instant de silence pendant lequel Lise reste pétrifiée sur place, le cœur battant à tout rompre. Puis Calixta émerge sans hâte de la pénombre, pieds nus et vêtue de sa peau de daim. Elle essuie ses lèvres d'un revers de main nonchalant, puis tourne la tête pour sourire à sa mère.

Lise ouvre la bouche, mais aucun mot ne se présente à ses lèvres. Un vertige la saisit et les contours commencent à vaciller autour d'elle, mélangeant de façon confuse des ombres teintées de violet à une lumière crue. Elle se frotte les yeux sans parvenir à éclaircir sa vision.

Puis le décor se transforme tout à fait et Lise se retrouve en présence d'Iacchos → [Z](#)

354

Les jumelles froncent vaguement les sourcils, comme surprises par cette suggestion. Avant que Lise ne puisse leur dire un mot de plus, un violent vertige la saisit et la fait vaciller. Ses filles se dédoublent à ses yeux ; elle tend la main dans leur direction, mais des ombres violettes s'insinuent dans l'espace qui les sépare, ondoyant comme si elles étaient liquides.

Lise veut faire un pas en avant, mais le sol a disparu sous ses pieds. Il n'existe plus autour d'elle qu'un tourbillon informe et fuligineux, qui s'opacifie jusqu'à devenir un cocon d'obscurité complète.

Puis les ténèbres se dispersent brusquement pour révéler un nouveau décor, et elle se retrouve en présence d'Iacchos → [Z](#)

355

Calixta et Hermeline se regardent l'une l'autre tandis que leur mère retient son souffle. Plus rien ne se distingue à présent autour d'elles qu'un maelstrom vaporeux qui ne laisse filtrer aucun son. Se trouvent-elles encore au même endroit ? Le sol lui-même possède désormais une consistance incertaine qui donne à Lise l'impression de flotter dans le vide.

*Si le code **Boussole** est noté → [350](#)*

*Si le code **Bouvier** est noté → [359](#)*

— Mais si tout peut arriver et changer à n'importe quel moment, s'inquiète Hermeline, alors on n'a jamais rien de certain pour longtemps.

— Ça ne veut pas dire que les choses cessent à tout moment d'exister sans raison, la rassure sa mère. Mais leur caractère éphémère les rend plus touchantes et leur donne une beauté particulière. C'est une partie essentielle de l'existence de tous les êtres humains. Vous comprendrez peu à peu tout cela lorsque vous découvrirez le monde extérieur.

— Même si nous sommes différentes de tous ceux qui y vivent ? demande Calixta.

Une intuition enfin mûrie émerge soudain de l'inconscient de Lise.

— C'est précisément pour cela que vous trouverez votre place là-bas. Je vous ai parlé de tous les problèmes du monde et je vous ai dit qu'ils ne faisaient que grandir avec le temps. Et c'est vrai : l'humanité suit un chemin qu'elle a tracé sans le vouloir et dont elle ne sait plus s'écarter, malgré tout le mal qu'il lui cause. Mais vous êtes différentes.

Il y a un silence pendant lequel les jumelles s'absorbent dans leurs pensées, à moins que ce ne soit des visions de l'avenir. Puis Hermeline reprend la parole d'une voix incertaine :

— Le bruyant cortège est en train de se rassembler. Nous devons en être les deux membres les plus importantes. Il partira dans un voyage extraordinaire à travers le monde et transformera de façon merveilleuse tous les endroits qu'il traverse. Nous ne connaissons jamais un seul moment d'ennui ou de chagrin. Je ne veux pas être égoïste, maman, mais... qu'est-ce que nous pourrions obtenir de plus précieux en refusant tout ça ?

Si le code Génèse est noté → [44](#) ; sinon :

— *Vous apprendrez à vous connaître vous-mêmes. → [148](#)*

— *Vous obtiendrez une reconnaissance sincère au lieu d'une admiration vaine. → [354](#)*

Les jumelles hésitent visiblement. Lise réprime l'impulsion d'en dire davantage, devinant que les brusquer serait une grave erreur.

— Comment est-ce que nous pourrions être acceptées par les habitants de ce monde alors que nous sommes tellement différentes ? demande finalement Calixta.

Une intuition enfin mûrie émerge soudain de l'inconscient de Lise.

— C'est précisément pour cela que vous trouverez votre place là-bas. Je vous ai parlé de tous les problèmes du monde et je vous ai dit qu'ils ne faisaient que grandir avec le temps. Et c'est vrai : l'humanité suit un chemin qu'elle a tracé sans le vouloir et dont elle ne sait plus s'écarter, malgré tout le mal qu'il lui cause. Mais vous êtes différentes.

Il y a un silence pendant lequel les jumelles s'absorbent dans leurs pensées, à moins que ce ne soit des visions de l'avenir. Puis Hermeline reprend la parole d'une voix incertaine :

— Le bruyant cortège est en train de se rassembler. Nous devons en être les deux membres les plus importantes. Il partira dans un voyage extraordinaire à travers le monde et transformera de façon merveilleuse tous les endroits qu'il traverse. Nous ne connaissons jamais un seul moment d'ennui ou de chagrin. Je ne veux pas être égoïste, maman, mais... qu'est-ce que nous pourrions obtenir de plus précieux en refusant tout ça ?

Si le code Génèse est noté → [44](#) ; sinon :

— *Vous apprendrez à vous connaître vous-mêmes. → [148](#)*

— *Vous obtiendrez une reconnaissance sincère au lieu d'une admiration vaine. → [354](#)*

358

Hermeline et Calixta se regardent l'une l'autre tandis que leur mère retient son souffle. Plus rien ne se distingue à présent autour d'elles qu'un maelstrom vapoureux qui ne laisse filtrer aucun son. Se trouvent-elles encore au même endroit ? Le sol lui-même possède désormais une consistance incertaine qui donne à Lise l'impression de flotter dans le vide.

*Si le code **Bouvier** est noté → [348](#)*

*Si le code **Boussole** est noté → [356](#)*

359

— Mais tout le monde ne nous aimera pas là-bas non plus ! s'inquiète Hermeline.

— Le monde extérieur n'est pas juste une version de l'enclave qui serait dix ou vingt fois plus grand, la rassure Lise. Il est immense, très varié et il s'y trouve des milliards de personnes. Certaines s'entendront mieux avec vous que d'autres, c'est inévitable, mais vous ne manquerez jamais de gens pour vous apprécier.

— Même si nous sommes différentes ? demande Calixta.

Une intuition enfin mûrie émerge soudain de l'inconscient de Lise.

— C'est précisément pour cela que vous trouverez votre place là-bas. Je vous ai parlé de tous les problèmes du monde et je vous ai dit qu'ils ne faisaient que grandir avec le temps. Et c'est vrai : l'humanité suit un chemin qu'elle a tracé sans le vouloir et dont elle ne sait plus s'écarter, malgré tout le mal qu'il lui cause. Mais vous êtes différentes.

Il y a un silence pendant lequel les jumelles s'absorbent dans leurs pensées, à moins que ce ne soit des visions de l'avenir. Puis Hermeline reprend la parole d'une voix incertaine :

— Le bruyant cortège est en train de se rassembler. Nous devons en être les deux membres les plus importantes. Il partira dans un voyage extraordinaire à travers le monde et transformera de façon merveilleuse tous les endroits qu'il traverse. Nous ne connaissons jamais un seul moment d'ennui ou de chagrin. Je ne veux pas être égoïste, maman, mais... qu'est-ce que nous pourrions obtenir de plus précieux en refusant tout ça ?

Si le code Génèse est noté → [44](#) ; sinon :

— *Vous apprendrez à vous connaître vous-mêmes. → [148](#)*

— *Vous obtiendrez une reconnaissance sincère au lieu d'une admiration vaine. → [354](#)*

360

La surprise n'est pas une émotion que saurait ressentir le dieu, mais une lueur intriguée colore la profondeur insondable de son regard.

— Désires-tu te joindre à mon cortège dès maintenant, ma Lise ? Tu serais la plus révéérée de toutes mes ménades et tu mènerais leurs chasses ainsi que leurs danses.

Sa voix brûlante semble ensorceler la réalité elle-même, ouvrant un aperçu vibrant de l'avenir qu'il évoque. Lise, malgré toute sa résolution, peine à trouver la force d'exprimer une volonté contraire.

— Non, parvient-elle finalement à articuler, je veux regagner telle que je suis le monde extérieur tel qu'il existe.

Iacchos désigne d'un geste languide le manoir Haudricourt, dont commencent à émerger en processions silencieuses des centaines d'hommes et de femmes ayant laissé toute identité sociale derrière eux. Des plantes grimpantes ont assailli le gigantesque bâtiment et poussent à une telle vitesse qu'elles en auront bientôt englouti les façades.

— La nuit est propre au recueillement et à la célébration des rites, mais le jour verra le début de mes conquêtes. Je foulerai aux pieds ce monde décrépît et j’y ferai renaître la vie telle qu’elle n’a plus existé depuis l’âge d’or. Tous célébreront mes mystères et empliront l’air de leurs chants.

Chacun de ces mots distille une fascination qui enivre le cœur et berce l’âme. Lise doit faire un effort de volonté pour parvenir à répondre :

— Le monde court au désastre depuis longtemps. Il était dans un triste état lorsque j’ai été emprisonnée ici et je ne doute que les choses soient devenues bien pires depuis. Mais je veux le voir guéri, pas détruit et remplacé par tout autre chose !

Sa voix paraît sans force à ses propres oreilles. L’amusement du dieu fait scintiller les innombrables étoiles de la voûte céleste.

— Qui pourrait donc le guérir ? L’humanité n’a pas même la sagesse nécessaire pour entrevoir l’ampleur de ses maux, comment parviendrait-elle à les résoudre ?

Lise rassemble tout son courage avant de répondre :

— C’est vrai, je ne me ferai pas confiance à moi-même pour tracer une voie vers l’avenir, quand bien même on m’en donnerait le pouvoir. Mais je ne me fierais pas non plus à toi, car tu ne possèdes ni compassion ni clémence. La seule véritable solution viendra de celles que nous avons engendrées ensemble.

Le déplaisir soudain du dieu déferle sur elle comme une vague fracassante. Le regard de Lise se brouille, sa respiration s’opprime et ses tympanes résonnent d’une cacophonie démente de cymbales et de flûtes. Elle vacille et tremble, le corps agité de spasmes incontrôlables.

Puis deux silhouettes fluettes s’interposent devant elle et la pression surnaturelle s’allège. Encore étourdie, elle entend des paroles s’échanger autour d’elle.

— Que désirez-vous de plus que ce que je vais offrir ? demande Iacchos.

— Je veux aller à la rencontre des gens, répond Calixta. Déchirer leurs idées fausses, piétiner leur étroitesse d’esprit et renverser les barrières stupides qu’ils se sont imposés à eux-mêmes. Je n’en épargnerai aucun : ils devront tous renoncer aux mensonges dont ils se sont entourés.

— Et je veux leur permettre de se reconstruire, complète Hermeline. Faire germer dans leur cœur des graines auxquelles ils ne croient plus, leur réapprendre comment vivre, les faire s’épanouir au sein de la nature. Je serai patiente et douce avec chacun d’eux.

Il y a un instant de silence indicible. Puis le malaise qui pesait sur Lise achève de se dissiper et elle rencontre à nouveau le regard du dieu. Lorsqu’il parle cette fois, sa voix est aussi profonde et sereine qu’un sommeil sans rêve :

— Tu auras ce que tu crois vouloir, Lise. Par déférence envers mes filles, je bornerai pour l’instant mon règne aux parages de cet endroit.

Il embrasse les environs d’un geste qui distille dans l’air nocturne un parfum enivrant.

— Le temps est la monnaie des mortels, je n’y attache pas la même importance. Tôt ou tard, mes filles me reviendront. Mais quant à toi, adieu ! Car je pense que nous ne nous reverrons jamais.

Sans rien répondre, Lise prend ses filles par la main et les emmène hors de l’enclave où résonnent les hymnes vibrants à la gloire d’Iacchos, le Deux Fois Né.